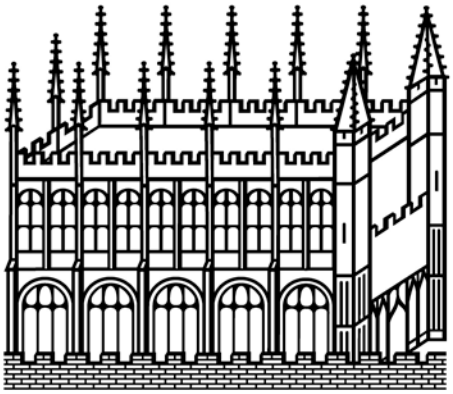


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E
240

UNS. 158 c. 19

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E

240

UNS. 158 i. 19

Le GENIE de l'Abbé de S.t Real, Soutenu par l'INTELLIGENCE, contribue aux progrès des BELLES-LETTRES après avoir terrassé la PARESSE & l'IGNORANCE.

LES ŒUVRES DE M. L'ABBÉ DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION,

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez NYON, fils, Libraire, à l'Occaſion.

M. D. C. C. X. L. V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 FEB 1952
OF OXFORD

TABLE DES TRAITÉS CONTENUS Dans ce Second Volume.

TRAITE'S DE PHILOSOPHIE, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

I. SENTIMENS ſur la Philoſophie, Page 1
II. Quelques Réflexions ſur le Cœur de l'Homme, 6
III. De l'Inconſtance de l'Homme dans les égaremens de la vie, 15
IV. Réflexions ſur la Mort, 24
V. Réflexions Morales ſur l'Amour propre, 38
VI. Obſervations politiques ſur la Fortune, Fragment, 41
VII. De la Valeur, à l'Electeur de Baviere, 58

TABLE.

VIII. Des Gens de Cour, 107
IX. Des Femmes, 120
X. *Lettre*, ſur une Galanterie ſurannée, à Mr le M. D. S. 133
XI. *Lettre*, contre une Galanterie ſurannée, à Mr le M. D. S. 137
XII. *Lettre*, ſur une Rupture, à Madame la Comteſſe de B. 141
I. CESARION à M***. Premiere Journée. De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'eſprit, 144
II. CESARION. Deuxiéme Journée. Hiſtoire du Rétabliſſement de Ptolomée Aulètes, 163
III. CESARION. Troiſiéme Journée. Caractere de Titus Pomponius Atticus, 217
IV. CESARION. Quatriéme Journée. De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit, 258
* Réconciliation du Mérite & de la Fortune, *Dialogue*. 293

TABLE.

TRAITÉS HISTORIQUES.

*De l'Uſage de l'Hiſtoire à M****
INTRODUCTION. De la mauvaiſe maniere de lire & d'enſeigner l'Hiſtoire, 313

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

I. *Diſcours.* Que la Bizarrerie ou la Folie ſont le plus ſouvent la cauſe des actions les plus éclatantes, 319
II. *Diſcours.* Que la Malignité eſt le plus ſouvent le motif de nos Sentimens & de nos Actions, 329
III. *Diſcours.* Que l'Ignorance & l'Erreur nous font ſouvent prendre pour vertueux ce qui ne l'eſt point, 341
IV. *Diſcours.* Que la Vanité nous détermine preſque toujours à agir, 357

V. *Diſcours.* Que l'Opinion pervertit nos ſens, 374
VI. *Diſcours.* Que l'Opinion nous ôte l'uſage de la Raiſon, 383
VII. *Diſcours.* Que l'Opinion rend tout recevable en matiere de Religion, 402
Hiſtoire de la Conjuration des Gracques, 415

Fin de la Table.

TRAITÉS DE PHILOSOPHIE, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

I. *Sentimens ſur la Philoſophie.*

LA Philoſophie eſt la Science de la ſignification la plus étendue ; & l'on doit convenir qu'elle ſeroit d'une longueur infinie, ſi l'on prétendoit parvenir à ſa derniere perfection.

Je ne ſçais même ſi l'on n'a pas raiſon de ſe récrier contre ſon incertitude & ſon inutilité. Il ſera toujours fort incertain, ſi la Terre tourne, ou ſi c'eſt le Soleil; s'il y a de petits vuides, ou une Matiere ſubtile; & mille autres choſes de cette nature, qui ſont toutes peut-être auſſi inutiles qu'elles ſont incertaines.

Mais ſi la Philoſophie eſt inutile & incertaine dans cette partie, cette autre qui enſeigne à connoître le ſouverain Bien, à le chercher, & à le ſuivre, eſt, ce me ſemble, d'une bien plus grande utilité.

Nous connoître nous-mêmes, corriger nos Mœurs, & nous rendre vertueux, eſt une étude propre aux honnêtes gens, dont les Pédans de l'Ecole ne ſçauront jamais que le nom.

J'ai fait mille fois des réflexions ſur les diſputes & les inutilités de l'Ecole. Je me ſuis étonné que des gens d'eſprit ayent donné le nom de Philoſophe, c'eſt-à-dire, d'Amateur de la Sageſſe, à un homme qui parle des Météores, qui ſçait ce qu'ont dit les Auteurs ſur le flux & reflux de la Mer, qui établit au hazard des Syſtêmes, & qui avec quantité de Sophiſmes prouve d'un ton impoſant le pour ou le contre d'une queſtion dans une Aſſemblée.

On n'enſeigne que ſuperficiellement, &

par maniere d'acquit, la Science de connoître tous les replis de notre cœur, & d'en réprimer les paſſions. Preſque tout le tems eſt employé à pouſſer des argumens, qui à la moitié de la diſpute ne s'entendent déja plus, par l'obſcurité des termes dont on ſe ſert & dont les diſputans tâchent de s'embarraſſer l'un l'autre.

Pauvre Jeuneſſe, que vous êtes à plaindre ! De quoi vous entretient-on ? Ne ſerez-vous pas bien inſtruite à calmer ici les flots de vos paſſions, qui occupent une ſi grande partie de vos Ecrits ? Deviendrez-vous gens de bien, & vos Mœurs ſeront-elles meilleures, quand les deux tiers de votre Traité de Morale ſeront remplis de queſtions ſur l'état de la nature pure, ou des actions indifférentes ? Quand vous ſçaurez toutes ces choſes, ſera-ce à juſte titre que vous porterez le nom de Sage ? Grand Dieu ! Quelle Morale ! Quels Maîtres ! La Science, qui nous apprend à n'avoir beſoin que de nous-mêmes, à ſoutenir également l'une & l'autre fortune, eſt enſevelie ſous une quantité de queſtions frivoles.

C'eſt pourtant à cette Science ſi utile, que ſe ſont appliqués tous les grands Hommes que l'Antiquité a conſacrés, & qu'on révére encore aujourd'hui preſque juſqu'à l'adoration : & quoiqu'il ſoit arrivé parmi

eux de grandes conteſtations ſur la ſouveraine Félicité, (chacun la faiſant conſiſter dans ce qui lui plaiſoit davantage,) il eſt pourtant ſûr, qu'ils convenoient preſque tous ſur les moyens de la rechercher, & que la Vertu leur paroiſſoit la voie la plus infaillible, ſuivant l'idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pourroît être inutile de rechercher la vérité en certains points de la Phyſique, autant eſt-il utile de la rechercher dans la Morale, où l'on la trouve toujours en ce point, qu'on ſe perſuade que l'eſprit humain ne ſçauroit percer les ténébres dont elle eſt envelopée : on la rencontre quelquefois par hazard ; mais c'eſt ſans oſer s'en aſſurer, & elle échape auſſitôt.

On eſt fatigué des diſcours & des régles de l'Académie, on ſe moque de la feinte inſenſibilité des Stoïciens, on a horreur des débauches des prétendus Diſciples d'Epicure, on regarde avec mépris la ſote liberté & l'aigreur mordante des Cyniques, le doute des Pyrrhoniens paroît une choſe impoſſible, & l'on trouvera toujours ridicules les myſteres & les extravagances de la Cabale.

Toutes les Sectes, qui prétendent nous enſeigner le ſouverain Bien, nous trompent, & nous donnent l'ombre pour le corps.

Le ſouverain Bien, s'il en eſt un dans cet-

te vie, doit être propre à toutes ſortes de perſonnes, de tout âge, de toute nation, & de tout état; & les biens que les Sectes nous propoſent, peuvent à peine convenir à quelques-uns.

Il faut un eſprit naturellement fécond & bien diſpoſé, pour les régles & les diſcours de l'Académie. Il faut une fierté & une diſpoſition à ſe contraindre, pour affecter l'inſenſibilité Stoïque. Il faut de la Santé, de la Jeuneſſe, de la Fermentation dans le Sang, pour fournir à la débauche de ceux qui ſe ſont dits injuſtement Diſciples d'Epicure. Il faut ſe bannir du commerce du monde & des honnêtes gens, pour donner dans l'effroyable impoliteſſe des Cyniques. Il n'eſt pas libre à un homme ſenſé de douter, comme les Pyrrhoniens, de ce qui lui eſt évidemment connu. Et il faut être né viſionnaire, & être naturellement fou, pour entrer dans les chimériques myſteres de la Cabale.

Combien de gens, qui, ſelon les Sectes, ne pourront prétendre à la ſouveraine Félicité! Quelle erreur, & comment tout le monde ne l'a-t-il pas reconnue de tout tems!

On eſt toujours heureux à meſure qu'on eſt ſage, (ils en conviennent tous:) on eſt toujours ſage en quelque état qu'on ſe trouve, quand on y eſt ſans agitation & avec

indifférence, & n'eſt-on pas dans cette ſituation, quand on fait toujours ce qu'on croit être de ſon devoir ?

Faire toujours ce qu'on croit être de ſon devoir, me paroît être l'abrégé de la Sageſſe, & le ſommet de la Félicité.

Ainſi, ſans s'élever à ces hautes ſpéculations, où nous ne pouvons atteindre qu'avec tant de peine ; ſans ſe guinder dans les grands ſentimens, que nous trouvons dans Seneque, ſans nous tourmenter après des ſecrets, qui n'eurent jamais rien de réel, nous pouvons vivre heureux.

Menippe menoit une vie commune. Il agiſſoit ſelon que les beſoins l'exigeoient dans une très-petite fortune, & il agiſſoit ſans deſir, ſans chagrin, ſans aucune agitation. Peut-être étoit-il en effet le Sage, dont nous ne cherchons aujourd'hui que l'idée.

II. *Quelques Réflexions ſur le cœur de l'homme.*

JE ne ſçache pas que l'Homme ait de plus grands obſtacles à ſes plaiſirs, que le deſir violent qui l'agite ſans ceſſe de les prendre tous ; & il n'eſt point de maxime, qui conduiſe par un chemin plus court à un état

malheureux, que celle qui enſeigne à ne ſe refuſer aucun plaiſir.

L'indifférence pour les plaiſirs nous délivre d'un grand nombre de chagrins, & je ne crois pas que l'Homme doive aſpirer ici-bas à autre choſe qu'à la privation de la douleur.

La Philoſophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe : elle pourroit peut-être nous enſeigner à être ſages.

On n'a vû encore perſonne ſur la Terre, qui naturellement ait été ſage longtems. Si l'exemple de Salomon n'en étoit une preuve convaincante, on auroit de la peine à croire qu'on puiſſe ſe laſſer d'être heureux.

Je ne ſçais ſi l'on pourroit décider quelle eſt la plus grande foibleſſe de l'homme. Il eſt ſûr que l'orgueil eſt la plus générale. L'intérêt ſuit immédiatement après dans l'ordre de la généralité : l'on voit aſſez que l'amour propre en eſt la ſource.

Que l'amour-propre nous faſſe aimer nous-mêmes d'une maniere déréglée, je le conçois : que la haine pour nos ennemis faſſe une partie de cet amour-propre déréglé, je le conçois encore : mais qu'une partie eſſentielle de cet amour-propre conſiſte à haïr généralement tous les autres hommes, c'eſt une conſéquence que je ne comprens pas, & qui ne laiſſe pas d'être très-vérita-

ble. Le Peuple court en foule à l'exécution d'un criminel, auquel il n'a aucune relation. Que peut-il y ſouhaiter avec tant d'ardeur, que de voir périr un malheureux ? Quelle haine ! Tout le monde va voir les voltigeurs & les danſeurs de corde : c'eſt un ſpectacle dont tout le plaiſir conſiſte dans le péril de ceux qui le donnent : on cherche, on attend, le moment malheureux de ces hommes dévoués au divertiſſement public. Tout le monde, & les moins intéreſſés, ont une joie ſecrette de la diſgrace d'un Favori, ou de la mort d'un Grand ; chacun regarde avec une triſteſſe ſecrette l'élévation d'un égal, & quelquefois d'un ami ; perſonne n'eſt tout-à-fait exemt de cette envie naturelle & maligne : c'eſt une conſéquence incompréhenſible de l'amour déréglé de ſoi-même.

Que les hommes tâchent à ſe tromper les uns les autres, & qu'il y ait une fourberie dont on faſſe une étude comme d'une Science, c'eſt une ſuite de cette haine qu'on a pour ſon prochain ; mais qu'on tâche à ſe tromper ſoi-même, & qu'on ſe déguiſe à ſoi-même ſon propre cœur, c'eſt un rafinement d'amour-propre connu ſeulement par l'uſage.

Ne ſçauroit-on dire pourquoi ceux qui font les réflexions les plus ſaines, les plus

juſtes, & les plus profondes, ſont ceux qui répriment moins leurs paſſions, & qui nous donnent les plus fréquens exemples des plus grandes foibleſſes ?

Pourquoi trouvons-nous en tant d'endroits des Portraits ſi avantageux de la Vertu, & en trouvons-nous ſi peu d'exemples ? D'où vient que ceux qui la connoiſſent ſi aimable, l'aiment ſi peu ? Et pourquoi la Nature, qui par elle-même ſe porte toujours, dit-on, vers le bien, nous fait-elle ſi agréablement incliner vers le mal ? Ce ſont-là des contradictions impénétrables.

Qu'un homme ait des vices, c'eſt ſa nature : qu'il s'abandonne ſans meſure à ſes vices, c'eſt l'effet d'une habitude toujours tolérée, & jamais contrainte ; mais qu'il faſſe gloire de ſang froid des véritables ſujets de ſa honte, c'eſt la derniere extravagance.

Je ne penſe pas que l'Homme puiſſe concevoir d'eſpérance plus vaine, que celle de ſe dépouiller de toutes ſes foibleſſes. Je trouve ſur ce point les Stoïciens les plus préſomptueux de tous les hommes.

Un Philoſophe ſe plaignoit & ſe fâchoit d'avoir toujours des mouvemens contre leſquels il falloit ſans ceſſe lutter. On lui répondit, *Que ne vous fâchez vous d'être homme ?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le

corps ? Pourquoi n'en aura-t-on pas dans l'eſprit ?

Quelques-uns ont pouſſé cela plus loin : ils appellent les foibleſſes de l'homme, non pas les maladies, mais les néceſſités de l'eſprit. Perſonne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger ; & on doit de même être peu ſurpris d'avoir l'eſprit inquiet, jaloux, irréſolu, emporté, pareſſeux, &c. Et comme le corps ſouffre ſes néceſſités plus ou moins honnêtes, l'eſprit ſouffre les ſiennes, plus ou moins honteuſes.

Peut-on trouver dans un même ſujet tant de foibleſſes ſi baſſes, ſi brutales, & ſi indignes, avec tant de réflexions ſi ſublimes, ſi ſpirituelles, & ſi belles ; des vues ſi longues & ſi étendues, avec une vie ſi courte & ſi bornée ; un deſir ſi immodérée de ſçavoir les choſes les plus inutiles, avec une ignorance ſi craſſe de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien rieur a dit, que les Dieux avoient pris un peu trop de Nectar quand ils firent l'Homme, & que lorſqu'ils regardérent de ſang froid leur ouvrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais, raillerie à part, je doute qu'on puiſſe trouver dans un même ſujet de plus grandes & de plus formelles contradictions.

L'Opinion eſt la plus puiſſante de toutes

les cauſes qui déterminent l'homme, & la ſource la plus féconde de ſes erreurs & de ſes illuſions : tout le monde en convient, & perſonne ne s'en défait. Preſque tous les Auteurs nous dépeignent Auguſte comme le plus clément Prince qui ait régné ; la plûpart des Livres ſont remplis de ſes éloges. Les mêmes Auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigne de tous les Princes ; preſque tous les Livres ſont remplis d'invectives contre ſa mémoire : & cependant, il s'eſt trouvé quelques Auteurs graves & très-entendus, qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguſte, & que ce dernier eut beaucoup plus de vices que l'autre ; ils ont pouſſé la choſe juſqu'à faire l'Eloge de Néron de propos délibéré (*). Il ne s'agit point-là de faits obſcurs & conteſtés : ils jugent tous ſur les mêmes actions connues & avouées. Qui peut s'aſſurer des jugemens des hommes ?

Cette penſée, tirée de celles de M. Paſcal, me paroit bien juſte & bien naturelle. On n'eſt point ſurpris qu'un homme boiteux faſſe à tous momens de faux pas, & perſonne ne s'eſt jamais aviſé de dire à un tel homme, *Pourquoi ne marchez-vous pas droit ?* Si l'on pouvoit voir les eſprits, on

(*) Cardani Encomium Neronis.

appercevroit dans quelques-uns des défauts qui feroient ceſſer notre ſurpriſe, lorſque nous entendons de faux raiſonnemens continuels, & des obſtinations ridicules : ce ſont des eſprits boiteux. Cette conſidération devroit réprimer toutes nos impatiences, & la plûpart de nos coleres.

On dit que les Paſſions raviſſent à l'homme l'uſage de la Raiſon. Et où, & quand, trouve-t-on des hommes dépouillés de toute paſſion ? Il ſera bien rare, ſur ce calcul, d'en trouver de raiſonnables.

Les charmes de la Vertu ſeroient bien touchans, ſi les charmes du vice ne le paroiſſoient davantage ; & de tous les charmes qui rendent le Vice contagieux, la fortune qui le ſuit me ſemble le plus dangereux. Le plus grand obſtacle à la Vertu conſiſte dans le peu d'eſtime qu'on en fait dans le monde.

On dit que rien n'eſt ſi charmant que la Vérité. De-là les complimens, les marques extérieures de bienveillance, les habits ſuperbes, les équipages magnifiques, le fard, les perruques, &c. On veut déguiſer ſa haine, ſon envie, ſa laideur, ſa pauvreté, ſon impuiſſance, & juſqu'aux rides de ſon viſage, & à la blancheur de ſes cheveux.

Je voudrois moins de politeſſe dans les manieres, moins de délicateſſe dans les expreſſions, moins d'attention aux bienſéan-

ces, & un peu plus de ſolide vertu. On n'eſtime les gens, que par rapport à mille choſes extérieures tout-à-fait inutiles. On parle de Dorilas comme d'un honnête homme, parce qu'il eſt joli & agréable : tout le monde ſçait qu'il eſt coupable de concuſſions, de voleries, d'impuretés, de calomnie. Polemon eſt un homme juſte, tempérant, exact : on le mépriſe pourtant, parce qu'il eſt éloigné de la molleſſe, & qu'il n'a point cette partie de la corruption du Siécle qu'on appelle politeſſe.

Je me plaignois l'autre jour de cette injuſtice du Public à des perſonnes très-eſtimables, & je m'en plaignois avec aſſez de véhémence. On me répondit avec beaucoup de ſang froid, *Vous avez raiſon : ce que vous dites eſt vrai ; mais c'eſt le monde.* Quelle excuſe !

Un homme d'eſprit ne peut pas s'applaudir de ſon bonheur auprès de ſa Maîtreſſe ; il ſçait que le caprice tout ſeul lui a rendu ce ſervice : il ne ſçauroit non plus ſe glorifier de la faveur qu'il a acquiſe auprès des Grands ; il n'ignore pas que le hazard, & quelques rencontres accompagnées ſouvent de très-peu de mérite de ſa part, ont produit cet effet. La réputation même qu'il s'eſt établie, s'il veut ſe rendre juſtice, n'eſt pas tout-à-fait due à des ſujets légitimes,

On ſçait que les actions les moins louables de notre vie ſont ſouvent celles qui nous rendent illuſtres, tandis que les plus louables reſtent dans l'obſcurité. Mais un homme peut s'applaudir & ſe glorifier, lorſqu'il a domté ſes paſſions favorites, & réprimé ſes mouvemens. C'eſt ici ſon ouvrage propre; il a ſeul part à ce travail; & il peut, à juſte titre, s'en donner toute la gloire. Sçavoir quitter ſa Maîtreſſe ou modérer ſon ambition, ſont des ouvrages qui peuvent nous rendre juſtement contens de nous-mêmes.

Etre utile au public, eſt un caractere brillant; mais ne nuire à perſonne, eſt un état de vertu obſcur, mais tout-à-fait rare. On voudroit qu'avant que d'être utile au public, Philarque ceſſât de nuire à qui que ce ſoit.

On veut être grand homme, & les vertus d'éclat ſont celles qu'on veut pratiquer. Vivre chez ſoi dans la méditation des vérités, & ne régler que ſoi ou ſa famille; vertu rare, ſublime, difficile, mais obſcure, dont on ne fait point de cas.

Pour juger de la vertu d'un homme, il faudroit lire dans le fond de ſon cœur, pour y découvrir les cauſes qui le font agir: ce ſont les cauſes, qui font la vertu, & non pas les actions extérieures.

On a dit, avec aſſez de raiſon peut-être, que les plus grandes vertus des hommes ne ſont que le triomphe d'une paſſion moins criminelle ſur une paſſion plus criminelle; de telle ſorte que ceux qu'on croit ſi vertueux ne différent des autres, que par le choix de certains défauts qui ſont moins condamnés dans le monde.

L'une des plus grandes ſources des vices qu'on remarque dans les hommes, c'eſt l'ambition de ſurpaſſer ſon devoir : on veut faire plus qu'on ne doit, & l'on néglige de faire ce qu'on doit.

III. *De l'Inconſtance de l'homme dans les égaremens de la Vie.*

CLeonte a recherché toute ſa vie les moyens de ſe rendre heureux, & il a paſſé par toutes les routes qui pouvoient le mener à quelque choſe de ſatisfaiſant.

Il chercha d'abord dans les intrigues galantes, & dans le commerce des femmes, les douceurs dont l'idée l'avoit au commencement enchanté. Elles n'eurent pour lui rien que de funeſte. Celles qu'il aima lui furent toutes infidéles juſqu'à la perfidie. Ses jalouſies & ſon déſeſpoir ne peuvent, ni s'exprimer, ni preſque ſe comprendre. Il

fut, d'autre part, parfaitement inſenſible pour celles dont il fut aimé : & leurs reproches, leurs plaintes, & l'ennui qu'elles lui cauſérent, furent pour lui auſſi douloureux que les fureurs de ſes jalouſies. Ainſi, il ne trouva parmi les femmes, que le contraire de ces douceurs qu'il s'étoit propoſées. Je paſſe une infinité de traverſes périlleuſes, d'aventures fâcheuſes, de haines & d'inimitiés, avec des perſonnes pour qui il devoit naturellement avoir des égards, & quelquefois de la reconnoiſſance. Je paſſe ſes querelles avec ſes meilleurs amis, dont en d'autres occaſions il a été ſouvent obligé de commettre les plus intimes, pour les intérêts ridicules de ſes amours. Suites funeſtes & néceſſaires du commerce des femmes. Enfin, Cléonte ſe déſabuſa de ce qu'on appelle une amour de paſſion ; mille chagrins cuiſans, qui ſans ceſſe le fatiguoient, lui firent concevoir la ferme réſolution de ne s'engager de ſa vie ; aidé principalement par les Conſeils de quelques amis libertins & déréglés, avec leſquels il ſe propoſa de trouver dans la débauche une félicité exemte d'inquiétude.

Et en effet, les délices d'une bonne chere continuelle, accompagnée de la converſation de ces mêmes amis libertins, mais gens d'eſprit, commencérent d'abord à lui faire

eſpérer

eſpérer une vie heureuſe. Mais qu'ils trouvérent bientôt le ſecret de s'en éloigner, par les profuſions de leurs feſtins éternels, & les excès dangereux en toutes ſortes de vins, auxquels ils ne furent pas même capables de ſe borner ; empruntans, pour ſe détruire plus vîte, l'uſage de l'eau-de-vie la plus brulante, qui leur raviſſoit ſi ſouvent la Raiſon, & les expoſoit autant à des périls fréquens, qu'à la riſée de tout le monde. Ils paſſérent, comme on juge aiſément, de cette crapule indigne à tous les excès dont la pudeur ne permet pas de faire le détail, & dont ils éprouvérent ſouvent les cruelles ſuites.

On doit concevoir, que dans cet état de débauche, la Raiſon, contre laquelle on ſe révolte en vain, ſe faiſoit toujours entendre à Cléonte dans l'intérieur de ſon eſprit, & dans les momens d'intervalle que ſes débauches lui laiſſoient.

Quoi qu'on en diſe, les remors intérieurs qu'on n'étouffe jamais parfaitement, & la raiſon naturelle qui crie ſans ceſſe contre ces déréglemens, détruiſent tout ce qu'ils peuvent avoir de ſenſualité & de plaiſir. D'ailleurs, Cléonte voyoit tous les jours diminuer ſes forces & ſa ſanté, & il ſentoit par une expérience qui n'étoit plus douteuſe, qu'il ne pouvoit plus fournir longtems à ces

excès. Perſonne, à qui il reſte un peu de ſens commun, ne veut mourir.

Le voilà donc déterminé à quitter ce genre de vie ſi indigne d'un honnête homme par mille endroits; & prenant en avançant en âge des ſentimens proportionnés à ſon état, il s'attacha au ſoin de ſa fortune, comme à l'unique affaire qui devoit l'occuper.

Des relations favorables qui l'introduiſirent auprès de ceux qui étoient les Maîtres des graces & des faveurs, firent qu'on le mit en état de faire paroître ſes talens & ſon eſprit naturellement excellent; & il travailla d'abord avec beaucoup de ſuccès. Il crut avancer toujours de même pas, & ſes premiers emplois heureuſement remplis lui firent concevoir des eſpérances au de-là de ce qu'on pourroit dire. Il n'eſt pas croyable quels Phantômes de fortune ſe forme un Courtiſan nouveau, qui a été favoriſé dans les commencemens: il ſemble qu'il perde le ſens; & ſi l'on liſoit dans le fond de ſes penſées, on y liroit des deſſeins & des projets plus extravagans & plus chimériques, que les Châteaux en Eſpagne que bâtiſſent les frénétiques.

Mais, on trouva bientôt le moyen de le délivrer de ce mal. Une troupe de Mécontens & d'envieux s'éleva, & le noircit avec

tant d'art & de vraiſemblance, qu'il fut contraint à ſe juſtifier comme un criminel : & quoiqu'il fût réellement très-innocent, il eut de la peine à effacer tous les ſoupçons ; & l'impreſſion du crime, dont on l'accuſoit, reſta toujours dans l'eſprit de ceux qui gouvernoient. Il éprouva pour lors une alternative cruelle de faveurs & de diſgraces, & il commença ici à perdre cette droiture parfaite qu'il avoit toujours conſervée. Comme on employoit pour le perdre les fauſſetés & les baſſeſſes, il crut pouvoir ſe ſervir des mêmes voies pour ſe défendre ; & comme on ne ſe défend pas longtems ſans vouloir ruiner ſes ennemis, il ne laiſſa rien à tenter pour en venir à bout. Mais quels ennemis ! Il avoit pour ennemis tous ceux qui l'environnoient. Haï de tout le monde, il haïſſoit tout le monde, & je ne ſçais s'il eſt permis de concevoir ſur la terre un état plus violent & plus malheureux.

Honnête homme, bon cœur, belle ame, tant qu'on voudra : toutes ces qualités ceſſent dans la voie de la fortune, où l'on ne peut s'élever, & ſe ſoutenir, qu'en détruiſant les autres, & l'on ne détruit d'ordinaire les autres, que par l'artifice, la fourberie, & le menſonge.

Quel tumulte dans ce ſéjour pour un homme tel que Cléonte ! Quels orages !

Quels revers ! Avec combien de douleur a-t-il vu ſouvent élever mille perſonnes d'un mérite médiocre, d'une naiſſance obſcure, ſans ſouvent aucun ſervice de leur part ! Avec quel chagrin a-t-il vu tomber ceux qui le protégeoient, & qui par leur chute l'ont laiſſé hors d'état de prendre ſon parti, & de ſuivre ſa route ! Que de meſures rompues ! Que d'eſpérances perdues ! Que de Projets détruits ! Je doute qu'on puiſſe bien ſe faire une idée de cette confuſion, & de cette viciſſitude.

Tout homme, qui a un eſprit & un ſens juſte, ſe laſſe de ce genre de vie. Cléonte auſſi s'en laſſa ; & après beaucoup d'efforts, il fit une retraite honorable, & ſe retira dans une Maiſon de Campagne, où, dans les commencemens, il imita tous les travers des Courtiſans malheureux & mécontens, qui ne ceſſent de déclamer contre l'injuſtice & le peu de diſcernement des Miniſtres.

Revenu de ces inutiles emportemens, & de ces ridicules déclamations, il ſe donna tout entier à la Philoſophie ; ſéduit, ou attiré, par ces grands exemples de l'Antiquité, dont il admiroit les hauts & les merveilleux ſentimens.

Il renonça à tout ce qui l'avoit ſi agréablement flaté ; & charmé de la douceur de ſa retraite, & de la beauté de la Philoſophie,

il s'abandonna tout entier à ſa méditation & à ſes préceptes.

On ne ſçauroit dire avec quelle pénétration il fouilla dans les plus profonds ſecrets de la Nature, & avec quelle fermeté il ſe dépouilla, ou parut ſe dépouiller, de toutes les foibleſſes de l'homme. Attaché uniquement à la recherche de la Sageſſe ; qu'il regardoit comme la vraie félicité, il réprima avec force toutes les paſſions dont ſon ame pouvoit être agitée. Tranquille au milieu des adverſités qui lui ſurvenoient, & inſenſible également aux joies & aux douleurs, il recevoit ſans altération la nouvelle d'une perte conſidérable, & jouiſſoit ſans goût des plaiſirs les plus délicieux.

Cet état, dans lequel il vivoit, le flatoit aſſez pour lui donner la réſolution d'y perſiſter ; mais ce n'étoit qu'une illuſion : & cette Sageſſe tant vantée ne ſe trouve point réellement dans une vie purement naturelle & philoſophique.

Ses paſſions, qui paroiſſoient amorties, & qui, laſſées des efforts qu'elles avoient autrefois produits, lorſqu'il s'étoit abandonné à elles, avoient ſouffert quelque tems le joug qu'il leur avoit impoſé, ſe réveillérent tout d'un coup avec fureur ; & rompant les digues dont il les tenoit enfermées, elles ſe

répandirent avec impétuoſité ſur toutes les Facultés de ſon ame. Leur révolte fut générale ; & elle fut d'autant plus dangereuſe, qu'une inclination favorite & ſecrette ſe trouva de la partie, & mit toute la Philoſophie aux abois.

Il réſiſta quelque tems, mais foiblement: tous les ſecours de Seneque furent inutiles, ou impuiſſans ; & le ſecret penchant, qu'on avoit jadis nourri avec ſoin, & entretenu avec plaiſir, ſe fit ſentir avec tant d'attraits, qu'on n'eut point de honte de le ſuivre, & de s'abandonner à toutes ſes douceurs.

Voici donc notre prétendu Sage, qui tombe de ce haut étage d'inſenſibilité dans la plus vile des foibleſſes.

A l'age de cinquante-cinq ans, il rentre dans les fers qu'il avoit été honteux de porter à trente ; & par une impreſſion fatale & cruelle, il ſe dévoue à la molleſſe, à l'inutilité, & au ridicule d'un amour dont il avoit autrefois ſenti les fureurs, & dont une viſite, produite par le hazard, ralluma toute la violence.

Quelle extravagance ! Un Courtiſan retiré, à qui les ſoins importans, qu'il s'eſt donnés pour les grandes affaires, ont dû donner un eſprit & un jugement ſolide ; un homme, qui, attaché à la Sageſſe & à la

haute Philoſophie, a paru aux yeux du Public un modéle à imiter, renonce tout à coup à ces grands caracteres : & comme s'il étoit ennuyé d'être ſage, d'être heureux, & d'être eſtimé de tout le monde, il court ſe rendre la riſée de tous ceux qui le verront amoureux d'une femme fameuſe par ſes coquetteries, auprès de laquelle il va faire toutes les démarches que la derniere indulgence pardonne avec peine aux jeunes gens ! Quelle honteuſe paſſion ! Quelle monſtrueuſe foibleſſe ! Tout ſon eſprit, toute ſa raiſon, toutes ſes lumieres les plus étendues & les plus vives, ne peuvent le ramener. C'eſt un exemple de la petiteſſe de l'homme, & de la conduite de la Providence.

Cette Providence, qui avoit de grands deſſeins ſur Cléonte, & qui l'avoit conduit par tant de dégoûts différens, ne peut le ſouffrir dans l'état dangereux où ſa fauſſe Sageſſe l'avoit plongé. Il n'y avoit pas de péril pour lui dans la galanterie, dans la débauche, dans la route de la fortune : tous ces états différens offrent aſſez par eux-mêmes de ſujets de mécontentemens à un bon eſprit tel que celui de Cléonte. Mais un état paiſible, où l'on croit avoir atteint cette Sageſſe tant vantée, cette fauſſe Vertu qui ſéduit d'autant plus, qu'elle paroit avoir plus d'horreur pour le vice, enfin cette

ignorance & cet oubli de Dieu dans lequel la Philoſophie avoit laiſſé Cléonte, ſur l'état le plus périlleux de ſa vie; & la Providence permit, pour l'en retirer, la révolte générale de ſes paſſions, & ce honteux retour de ſon cœur à la molleſſe, pour lui faire bien ſentir que la Grace ſeule peut produire une ferme & ſolide Vertu.

Et en effet, il reconnut les prodigieux égaremens....

IV. *Réflexions ſur la Mort.*

RIen n'eſt ſi ſûr que la Mort; perſonne ne s'eſt encore aviſé d'en douter. L'exemple de tous les hommes eſt une preuve convaincante, qui a ténu lieu de démonſtration.

Quoique preſque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de la vie, on tâche néanmoins de ſe conſoler, en ſe flâtant qu'il eſt encore bien éloigné; & l'incertitude de la Mort, qui devroit la rendre terrible, devient, par un effet de l'amour propre, un ſujet de conſolation dans cette néceſſité fatale.

L'égalité, que la Mort met entre tous les hommes, ſeroit capable de réprimer la Vanité des Grands, s'ils ſe donnoient la peine de

de faire des réflexions ſur un ſujet ſi triſte. Cette exacte égalité n'eſt comparable qu'à celle qui ſe trouve parmi ces mêmes hommes dans leur naiſſance. Ces deux termes ont un rapport eſſentiel l'un à l'autre : on naît pour mourir ; & un Poëte a dit, que mourir, c'eſt achever de naître.

Je ne ſçache pas qu'il y ait une idée plus affreuſe, que celle de la Mort. Il faut s'élever beaucoup au deſſus de la Nature, pour ne pas craindre la Mort ; & je ſuis peu ſurpris des frayeurs qu'on remarque ſouvent dans ceux qui la voient approcher.

On a pris même beaucoup de ſoin de la rendre plus effroyable, par l'appareil qui l'accompagne aujourd'hui : un air lugubre qui ſe répand dans toute une famille, des larmes qu'une épouſe verſe en abondance, les hauts cris de tous ceux qui ſe trouvent dans la Chambre d'un malade, affoibli d'ailleurs par la violence de ſon mal ; outre mille autres cérémonies, qui impriment par elles-mêmes des ſentimens raiſonnables de crainte à un homme, qui ſent défaillir la Nature en lui-même, & qui quelquefois n'eſt pas conſolé par l'incertitude de ſon état en l'autre monde : la vie paſſée lui faiſant encore appréhender tout ce qu'enſeigne la Religion, qui ſur ce ſujet eſt terrible.

Ne ſçauroit-on trouver le moyen d'é-

pargner à un mourant des idées ſi confuſes, & ſi terribles ? Céſar trouvoit que la plus prompte Mort étoit la plus douce ; parce qu'elle délivroit l'eſprit de fâcheuſes conſidérations. Et il eſt ſûr qu'on devroit, s'il ſe pouvoit, laiſſer pour les ſeuls criminels cet appareil de la Mort, qui eſt pour eux un ſupplice plus cruel que la Mort même.

Il me ſemble avoir lû, que certains Peuples barbares célébroient les derniers momens de la vie de leurs Grands, par des marques de réjouiſſances, & qu'ils donnoient aux mourans tous les plaiſirs dont ils pouvoient être capables. La Religion miſe à part, cette coutume eſt bien peu barbare.

Quelle douleur pour un homme, qui dans une grande jeuneſſe jouit de beaucoup de ſanté & de beaucoup de biens, quand il ſent la Mort inévitablement prochaine ! Son affliction n'eſt pas même comparable au bonheur dont il jouiſſoit. Pouvoit-il quelquefois publier qu'il ceſſeroit un jour d'être heureux ?

Quoi qu'en diſe la Philoſophie Stoïcienne, un homme ſage, qui a examiné la Mort, ne ſçauroit s'empêcher de la craindre ; & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux ſe la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'e-

xemple le plus achevé de force & de conſtance, & dont la Mort a fait le ſujet des Eloges des Anciens & des Modernes, marqua à mon ſens plus de déſeſpoir, que de Grandeur-d'ame.

Si l'on veut ſe donner la peine de rechercher le principe des choſes, & de remonter juſqu'à la ſource d'où elles procédent, on trouvera que cette Mort de Caton, tant vantée, avoit pour véritable cauſe une foibleſſe de cœur, & un trouble étrange de l'ame.

Les diſgraces du Parti qu'il ſuivoit, & qu'il croyoit être favoriſé de la Fortune; les bons ſuccès des Armes de Céſar contre lequel il s'étoit violemment déclaré, moins peut-être par rapport aux intérêts de la République, qu'à quelques raiſons particulieres & domeſtiques; l'impoſſibilité où il ſe trouva de réſiſter dans la Place qu'il défendoit, & la honte qu'il s'imagina qu'il y auroit à ſe rendre & à céder à Céſar: toutes ces choſes le réduiſirent au déſeſpoir; & ne ſçachant prendre aucune réſolution digne du bon ſens & de la raiſon dont il ſe piquoit, il ſe donna la Mort avec aſſez de cérémonies, & après avoir rempli ſon eſprit des hautes idées de l'immortalité de l'ame ſur laquelle il lut auparavant les Ecrits de quelques Philoſophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton dans ſa défaite, de conſerver ſa tranquillité, & ſa fierté ? Ne l'eût-on pas admiré, ſi, dans les fers de Céſar, il eût reproché à ſon Vainqueur l'ambition démeſurée qui le rendoit l'homicide d'un million de Citoyens ? Et ſans être ſurpris de voir l'injuſtice & le crime couronnés, il devoit regarder cet évenement comme l'effet ordinaire d'une fortune aveugle & capricieuſe, au-deſſus de laquelle un homme ſage eſt toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à ſe tuer dans les grands malheurs, pour être un grand homme ? Quand on eſt accablé de douleurs, de chagrins, de dettes, & de procès, on n'eſtime guéres la vie ; & il me ſemble qu'il eſt bien plus difficile de vivre dans cet état, & de ſoutenir toujours ſon caractére dans ces malheurs divers.

Au paſſage du Rhin, Monſieur le Comte de G. s'oppoſa fortement à Monſieur D..... qui vouloit ſe jetter des premiers dans la riviere : il l'arrêta le Piſtolet à la gorge. Tout le monde fut ſurpris de cette action, qui paroiſſoit ſi bizarre ; & l'on ne ſçavoit ce qu'on en devoit penſer, quand on entendit Monſieur le Comte de G.. qui diſoit à celui qu'il tenoit arrêté: *Je crois bien que vous ne craignez pas la Mort : endetté comme vous*

êtes, vous ſeriez vraiment trop heureux de vous noyer. Payez-moi deux mille Louis que vous me devez, après quoi vous paſſerez tant qu'il vous plaira.

Il ne croyoit pas qu'il fût difficile de mourir quand on étoit endetté. Que doit-ce être quand on eſt accablé de toutes ſortes de chagrins. S'il étoit jamais héroïque de s'ôter la vie, & qu'on jugeât de cette action par la difficulté qu'on y trouve, il faudroit ſe tuer quand on eſt dans une éclatante proſpérité : alors, peut-être, il ſeroit difficile de mourir.

J'avoue, pourtant, qu'il y a certains exemples dans l'Hiſtoire, où des perſonnes, qui ſe ſont tuées elles-mêmes, ont donné de véritables marques de Grandeur-d'ame & d'Intrépidité ; & quoique peut-être elles n'ayent pas raiſonné juſte ſur le parti qu'on doit prendre dans les grandes adverſités, & qu'elles ſe ſoient laiſſé entrainer à la folle opinion qui regnoit pour lors, il eſt ſûr qu'il ſe trouve quelques genres de Mort bien héroïques.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmi ces Philoſophes & ces Sages, faiſant profeſſion d'être au-deſſus de la vie & de la fortune : on trouve chez eux beaucoup d'oſtentation & de grimaces.

Mais nous trouvons quelque choſe de bien

grand dans l'action de la femme de C. Pætus. Celui-ci trempa dans une conjuration contre N. qui fut découverte, & dont les complices l'accuſérent dans les tourmens. Sa femme en eut avis, & courut en avertir ſon mari. *Il n'y a plus*, lui dit-elle, *d'eſpérance pour vous : on va bientôt venir vous arrêter, & l'on vous fera ſouffrir des ſupplices douloureux, & une Mort infâme. Vous ſçavez combien il eſt honteux de mourir des mains de ſes ennemis : vous ſervirez à leur plaiſir ; & ils repaîtront leurs yeux de votre ſang. Evitez*, ajoûta-t-elle en lui préſentant un poignard, *le ſpectacle dont toute votre Famille & tous vos Amis rougiroient.* Pætus entendit ce que cela vouloit dire, & voulut ſe donner la Mort, pour ſatisfaire à ſa femme, & à ſa réputation. Mais comme dans cette action ſi contraire à la Nature, il tardoit & héſitoit à ſe donner le coup mortel, ſa femme ſans paroître émue, prit le Poignard de ſes mains, & s'en étant donné elle-même deux coups mortels ſur la gorge, elle le rendit à ſon époux, en lui diſant d'un air tranquille, *Pæte nec dolet.* Je ne vois rien qui approche de cette fermeté dans toute l'Hiſtoire, & ce *nec dolet* me ſemble plus beau que toutes les Victoires d'Alexandre. Elle ne meurt point par déſeſpoir, ni par foibleſſe : elle meurt par le

peu de cas qu'elle fait de la vie, & pour enſeigner à ſon époux le chemin qu'il falloit prendre pour l'Immortalité, ſelon le ſentiment alors univerſellement reçu, qui apprenoit que c'étoit une action digne de l'admiration de tous les ſiécles, que de s'ôter la vie ſoi-même dans les grandes adverſités. *C'eſt*, diſoit-on, *agir bien noblement : c'eſt ſe venger bien fierement de la Fortune & de ſes ennemis, & dérober à leur pouvoir celui qu'ils cherchent à perſécuter.* Et c'eſt ſans doute ſur la foi de cette maxime, que tant de gens ont cru aller à l'Immortalité par cette action.

Le caractere le plus recherché dans le monde eſt celui de la Bravoure. Un homme, qui ſe jette hardiment dans les plus grands perils, & qui les affronte avec intrépidité, paroît mépriſer la Mort ; & ce mépris de la Mort eſt ſans doute quelque choſe d'admirable. Cela n'eſt pourtant pas rare aujourd'hui, & ne le fut pas même autrefois. Il y a une infinité de gens remarqués dans l'Hiſtoire, & une infinité d'autres dont il n'eſt point parlé, qui ont fait des actions merveilleuſes en ce genre.

Se peut-il que la Bravoure, qui eſt l'une des plus grandes Vertus, ſoit ſi commune ? N'y auroit-il point quelque raiſon, qui la rende ſi ordinaire ? Cette raiſon n'en dimi-

nueroit-elle point le prix ? Et l'amour propre ne cacheroit-il point aux hommes cette raiſon ?

Il eſt indubitable que l'intérêt & l'ambition conduiſent pluſieurs perſonnes dans les dangers ; & leur prétendu mépris de la Mort eſt bien moins en eux un effet de Vertu & de Bravoure, que d'avarice & de deſir immodéré de gloire. Ils ne ſont pas extrêmement braves ; mais ils ſont extrêmement intéreſſés, & extrêmement ambitieux : & il eſt ſi vrai, qu'ils n'ont pas cette fermeté d'ame, & cette intrépidité dont ils ſe parent, que la même Mort, qu'ils ont affrontée par ambition à la Guerre, leur paroît terrible ſitôt qu'elle ſe préſente à eux dénuée de la gloire, ou du profit qui l'accompagnoit ; ils la trouvent effroyable, & leur crainte ſurpaſſe même celle du plus ſimple des hommes.

On voit tous les jours que celui, qui dans des occaſions d'éclat cherchoit une Mort qui le fuyoit, ne peut ſe réſoudre à ſouffrir une Mort qui le cherche, & qui ne lui laiſſe plus que quelques heures de vie. Il eſt dans des frayeurs violentes, il ſurprend tous ſes amis par ſes cris ; & l'on a de la peine à comprendre comment un homme, qui a montré tant de fermeté dans une bataille, marque tant de foibleſſe dans ſon lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves, qui ne mépriſent la Mort que dans certaines circonſtances, c'eſt que l'ambition ou l'intérêt l'emporte ſur la crainte de la Mort. Ils la craignent en effet; mais leur crainte eſt au deſſous des autres paſſions qui les font agir.

La véritable bravoure eſt rare comme les grandes Vertus. Courir à la Mort pour le bien public, ſans eſpoir de récompenſe, de gloire, ni de renommée : connoître parfaitement le péril, l'avoir bien prévu, & s'y jetter par la ſeule vue de faire ſon devoir, & par le peu de cas qu'on fait de la vie : c'eſt-là ce qu'on appelle la véritable Bravoure : & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puiſſe trouver ce caractere. Tel fut autrefois Codrus le Grand, qui ayant ſçu que l'Oracle, conſulté ſur le ſort de la Bataille, avoit répondu que ſa Mort ſeule pouvoit donner aux ſiens la victoire, trouva le ſecret de s'habiller en ſimple Soldat, & de ſe faire tuer des premiers ſous ce déguiſement. Si l'on examine cette action, on trouvera qu'elle eſt toute grande : point d'ambition, point de vaine gloire; tout eſt pour le bien public. Codrus meurt pour faire triompher les ſiens : il n'eſtime pas aſſez ſa vie, pour ſe la conſerver aux dépens

d'une bataille ; & il ſe ſert d'autant d'artifice pour mourir, qu'en emploient les autres hommes pour vivre. Que l'on cherche ſi l'on peut de pareils exemples, où la Bravoure ſoit ſi épurée.

Je ne ſçais ſi l'on pourroit rapporter ici ce que font les fameux étourdis, qui par d'heureuſes témérités ſe font quelquefois un grand nom dans le monde. Ils forment des entrepriſes par caprice, qu'ils pourſuivent ſans raiſon & ſans conduite, & ils réuſſiſſent quelquefois par l'effet heureux d'une fortune aveugle. Ils ſe ſont mille fois expoſés à la Mort ; mais comme ils ont été guidés par leur unique ambition & leur ſeul entêtement, ils n'ont guéres raiſonné : & à proprement parler, ils n'ont ni crainte, ni mépris pour cette mort, qu'ils n'ont jamais pris la peine de conſidérer. Tel fut peut-être cet Alexandre, ſur lequel on a voulu prendre le modéle des Héros.

On peut difficilement s'aſſurer ſur la fermeté de ces grands criminels, que leur malheur fait mourir ſur un échafaud. Comme leur Mort eſt forcée, & qu'ils ont tout le tems qu'il faut pour s'y réſoudre ; ils tâchent par une conſtance étudiée à mériter au moins l'eſtime de ceux qui les verront mourir, & qui déploreront d'autant plus leur ſort, qu'ils croiront qu'ils le méritent moins.

Il y a dans la Mort de Sénéque une nobleſſe de ſentimens bien exprimée ; mais ſes grandes idées font appercevoir un homme qui s'exhorte à mourir.

Preſque tous les Anciens ont été entêtés de cette immortalité de leur réputation, pour laquelle ſeule ils travailloient, & qui eſt peut-être l'une des plus grandes erreurs que produiſe l'opinion des hommes. Celui qui ſe précipita dans le gouffre au milieu de Rome, ceux qui ſe dévouoient dans les combats, ceux qui ſe faiſoient immoler, avoient des frayeurs violentes à la vue de la Mort qu'ils alloient ſouffrir ; mais ils étoient emportés par un amour de la Gloire, à laquelle ils ne pouvoient réſiſter.

Et cette réputation après la Mort, qui étoit chez les Romains le commun entêtement, provenoit peut-être d'une Politique ſçavante, puiſque par-là on trouvoit toujours des gens qui s'expoſoient aux périls les plus certains. Auſſi a-t-on remarqué, que pour entretenir cette erreur, il y avoit mille honneurs établis après la Mort ; la harangue funebre, le Champ de Mars, l'Epitaphe, le Mauſolée, les Jeux, les Fêtes, & l'Apothéoſe quelquefois : d'où vient encore qu'on ne ſe ſervoit jamais du mot *Obiit*, en parlant d'un homme illuſtre, mais de celui de *Vixit*.

On ne ſçauroit bien déterminer quelle doit être la diſpoſition de l'homme à la vue de la Mort. Il eſt ſûr, au moins, qu'il doit quelquefois conſidérer qu'elle eſt certaine, & peut-être prochaine. Il doit vivre, & agir, comme ſûr de mourir; & ſans entrer dans ces queſtions impénétrables que la ſeule Religion peut réſoudre, il doit dans ſes malheurs ſe conſoler par l'eſpérance de la Mort qui les terminera; & il doit dans ces proſpérités ſe modérer par la vue de cette Mort qui l'égalera aux malheureux. La craindre eſt une foibleſſe dans les heureux; la ſouhaiter eſt un déſeſpoir dans les miſérables, il faudroit, s'il ſe pouvoit, l'attendre avec indifférence, & avec patience. Les Vers que Monſieur Maynard fit mettre ſur la porte de ſon Cabinet, expriment bien ce que je veux dire.

Las d'eſpérer & de me plaindre
De l'Amour, des Grands & du Sort;
C'eſt ici que j'attens la Mort,
Sans la deſirer, ni la craindre.

C'eſt bien le caractere le plus beau & le plus rare qu'on puiſſe avoir.

Je ſçais que Pétrone eſt mort avec cette froideur que les Modernes admirent, & qui eſt rapportée comme fort ſinguliere par Ta-

cite. Il fit bonne chere avec ſes amis, il lut de petits Vers, il fit comme à l'ordinaire ſes affaires domeſtiques ; & ſans perdre ni donner aucune de ces grandes idées qui rempliſſent l'eſprit tout entier, il rouvrit ſes veines, qu'il s'étoit déja fait couper ; & dans les douceurs d'une défaillance, il ceſſa de vivre. On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'indifférence de cette Mort, ſi l'on ne ſçavoit que Pétrone ne l'avoit jamais conſidérée, & qu'il s'étoit là-deſſus tout-à-fait étourdi ; car pour avoir un mépris raiſonnable pour une choſe, il faut l'avoir ſérieuſement examinée.

Il faut ſçavoir mourir, quand il eſt néceſſaire pour le bien public, pour la gloire de la Patrie, par la ſeule obligation de la Nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut ſçavoir vivre de même, pour de ſemblables raiſons. Vivre & mourir doivent être des choſes indifférentes aux grands hommes; & il eſt ſouvent auſſi glorieux de vivre dans les malheurs, que de mourir pour les éviter.

Le Conſul Paul Emile ſçut mourir les armes à la main à la défaite des Cannes, quoiqu'on eût donné la bataille contre ſon avis : & ſon Collegue Terentius Varro ſçut vivre, pour ne pas rendre les choſes déſeſpérées : & le Sénat, qui jugeoit parfaitement, le remercia, quoiqu'il eût été lui ſeul la cauſe de

la défaite. *J'aurois ſçu*, dit-il au Sénat, *mourir comme les autres ; mais que ſeroit devenu le reſte des Troupes, ſi les deux Conſuls fuſſent morts ? J'ai voulu, en me conſervant, éviter l'entiere ruine de la Patrie ; mais on verra que je n'ai vécu, que pour ſentir la douleur de ma défaite.* Et en effet, il ſe laiſſa croître la Barbe, ſe retira à la Campagne, refuſa conſtamment toute ſorte de Charges, & ne gouta aucun plaiſir dans ſa vie. On trouva qu'il étoit auſſi glorieux pour lui d'avoir vécu, qu'il l'étoit pour Paul Emile d'avoir voulu mourir.

V. *Réflexions Morales ſur l'Amour propre.*

L'Amour propre eſt l'amour de ſoi-même, & de toutes choſes pour ſoi. Il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les Tyrans des autres, ſi la Fortune leur en donnoit les moyens. Il ne ſe repoſe jamais hors de ſoi, & ne s'arrête dans les ſujets étrangers, que comme les abeilles ſur les fleurs, pour en tirer ce qui lui eſt propre. Il n'eſt rien de ſi impétueux que ſes deſirs, rien de ſi caché que ſes deſſeins, rien de ſi habile que ſes conduites. Ses ſoupleſſes ne ſe peuvent répréſenter, ſes transforma-

tions paſſent celles des Métamorphoſes, & ſes rafinemens ceux de la Chymie. On ne peut ſonder la profondeur, ni percer les ténébres de ſes abymes. Là, il eſt à couvert des yeux les plus pénétrans, il y fait mille inſenſibles tours & retours. Là, il eſt ſouvent inviſible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit, & il y éleve, ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines. Il en forme de ſi monſtrueuſes, que lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoit, ou il ne peut ſe reſoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même. De-là viennent ſes erreurs, ſes ignorances, ſes groſſieretés, & ſes niaiſeries ſur ſon ſujet. De là vient qu'il croit que ſes ſentimens ſont morts lorſqu'ils ne ſont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il ſe repoſe; & qu'il penſe avoir perdu tous les gouts qu'il a raſſaſiés. Mais cette obſcurité épaiſſe, qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui eſt hors de lui, en quoi il eſt ſemblable à nos yeux. Avec des travaux incroyables, il cherche à obtenir des choſes qui ne lui ſont point avantageuſes, & qui même lui ſont nuiſibles; mais qu'il pourſuit, parce qu'il les veut. Il eſt bizarre, & met ſouvent toute ſon application dans les emplois les plus fri-

voles : il trouve tout ſon plaiſir dans les plus fades, & conſerve toute ſa fierté dans les plus mépriſables. Il eſt dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions : il eſt par-tout, il vit de tout, il vit de rien. Il s'accommode des choſes, & de leur privation. Il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs deſſeins : & ce qui eſt admirable, il ſe hait lui-même avec eux ; il conjure ſa perte, il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie que d'être ; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il ſe joint quelquefois à la plus rude auſtérité, & s'il entre ſi hardiment en ſociété avec elle pour ſe détruire ; parce que dans le même tems qu'il ſe ruine en un endroit, il ſe rétablit en un autre. Quand on penſe qu'il quitte ſon plaiſir, il ne fait que le ſuſpendre, ou le changer ; & lors même qu'il eſt vaincu, & qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans ſa propre défaite. Voilà la peinture de l'Amour propre, dont toute la vie n'eſt qu'une grande & longue agitation. La Mer en eſt une image ſenſible, & l'Amour propre trouve, dans le flux & le reflux de ſes vagues, une fidéle expreſſion de la ſucceſſion turbulente de ſes penſées & de ſes éternels mouvemens.

VI'

VI. *Obſervations Politiques ſur la Fortune.*

FRAGMENT.

RIEN ne s'apprend moins par les régles, que la Science qui conduit à la Fortune. Les circonſtances des tems & des perſonnes ſont ſi différentes, & changent ſi fort l'état des événemens, qu'on ne ſçauroit donner des maximes aſſurées pour ſe conduire dans ce chemin que tiennent preſque tous ceux qui ſont dans le grand monde.

L'uſage, & l'expérience, ſont les guides les plus fidéles, dont on puiſſe ſe ſervir dans cette voie difficile; & c'eſt ſur leurs conſeils, qu'on doit ſe régler, ſans prétendre pourtant que pour être les meilleurs, ils ſoient toujours infaillibles.

Il me ſemble même que la premiere choſe, que nous enſeigne cette expérience, conſiſte à nous défier d'elle, & à douter toujours du ſuccès de ce qui a déja réuſſi ſi ſouvent; la Fortune, qui eſt naturellement inconſtante & capricieuſe, ſe laſſe de favoriſer les mêmes entrepriſes & les mêmes moyens; & c'eſt delà qu'eſt venue cette eſpéce de proverbe, qui peut tenir lieu d'une

très-utile Obſervation : *Que par les mêmes voies, on ne va pas toujours aux mêmes fins.* Les mêmes moyens, qui ſervent à l'élévation d'un homme, cauſent la perte inévitable d'un autre : & ſans remonter trop haut dans l'Hiſtoire pour y chercher des exemples, nous avons vu tout nouvellement périr le Duc de Montmouth par les mêmes entrepriſes qui ont couronné un autre Prince.

Hic crucem ſceleris pretium tulit, hic diadema (a).

L'amitié même de ceux qui gouvernent, qui ſemble être le plus ordinaire moyen pour parvenir, & l'eſt en effet ; cette amitié, dis-je, devient quelquefois la ſource de la ruine de ceux qui s'abandonnent trop aux Miniſtres, qui, obligés, pour ſatisfaire à la haine publique dont ils ſont très-ſouvent chargés, de ſacrifier quelqu'un, abandonnent leur plus intime Confident, comme celui chez qui on puiſoit les conſeils, qui ont attiré l'averſion des Peuples. Le Duc d'Albe, après des exécutions terribles & innombrables qu'il fit en Flandre, n'eut pas d'autres reſſources, pour ſe décharger d'une partie de la haine qu'il avoit encourue, que de faire mourir ſon fidéle Miniſtre, qui

(a) Juvenal.

l'avoit ſervi avec beaucoup de zéle, & ſans lequel il ne ſeroit pas venu à bout de beaucoup d'entrepriſes violentes. Rien n'eſt ſi dangereux, que de donner des conſeils au Prince : on ſe rend garant des événemens, que la ſeule Fortune peut régler ; & l'on paye quelquefois cher le mauvais ſuccès d'un bon conſeil. Auſſi, les grands Politiques, qui ſont dans le rang de Miniſtres, tâchent à laiſſer prendre au Prince lui-même ſes deſſeins, & ſe gardent, autant qu'ils peuvent, de lui en inſpirer à découvert.

Ce Conſeiller d'un Roi de Perſe, dont les conſeils étoient toujours les plus juſtes & les plus malheureux, vérifie qu'il n'eſt pas impoſſible d'être très-prudent, & de mal réuſſir. *Je ne puis répondre*, diſoit-il, *que de ce qui dépend de moi, qui eſt la juſteſſe du deſſein : l'exécution dépend ſouvent de mille autres gens, & ſur-tout de la Fortune, qui n'eſt aux gages de perſonne* . . . . . L'intégrité reconnue d'un homme accuſe les malverſations & les friponneries des autres. Son zéle pour le ſervice du Prince accuſe leur négligence. Sa ſuffiſance découvre leur incapacité. Ainſi, il eſt peu ſurprenant, que tous ceux qui ſont déja dans l'Emploi s'uniſſent pour s'oppoſer à l'élévation de celui qui ſeroit ſi digne de remplir leur place.

D'ailleurs, on n'eſt pas bien aiſe d'em-

ployer des gens de tant de mérite, dont on n'eſt pas ſi bien les Maîtres, & le bon Gouvernement même demande quelquefois plus de ſoumiſſion dans les Subalternes, que de lumieres & de bonnes intentions. C'eſt ainſi que Tacite rapporte, que Poppæus Sabinus reſta longtems Gouverneur des Eſpagnes : *non*, dit-il, *pour aucune rare qualité, ou pour avoir une grande habileté dans l'adminiſtration des affaires ; mais parce qu'il faiſoit uniment & à l'ordinaire tout ce qui étoit de ſon reſſort, & non pas davantage.* (a).

Ces grands eſprits n'ont pour l'ordinaire, ni aſſez de ſoupleſſe, ni aſſez de patience, pour parvenir : on ne hazarde pas volontiers de les employer ; & ſi quelquefois ils ſont dans les affaires, ils n'y reſtent pas longtems. Ils ne font proprement que des apparitions dans les Charges, & l'on ſe repent fort vite de leur en avoir donné.

D'ailleurs, un mérite brillant & diſtingué donne une ſecrette jalouſie, qui eſt une eſpéce de haine & d'averſion d'autant plus dangereuſe qu'on la cache davantage, & qu'on la connoit plus injuſte. Etrange corruption du cœur de l'homme ! Nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les ad-

(a) *Nullam ob eximiam artem, ſed quia par negotiis neque ſupra erat.* Tacitus.

mirer ; & nous tâchons de les abattre, pour les mettre au niveau de la médiocrité de notre mérite. Ce Grec, qui fut chaſſé, parce qu'il étoit le plus juſte de la République, démontre cette cruelle averſion pour le mérite ſublime & diſtingué. Miltiade n'auroit pas fini ſes jours dans une malheureuſe priſon, s'il ſe fût contenté d'avoir une valeur commune, & une réputation égale à celle des autres Athéniens. Je ne pourrai jamais oublier cette Deviſe Latine, dont le corps eſt un Faucon, qui ayant pris, le vol tâche à s'arracher un Grelot qu'il a au pied, & l'ame, *Fama nocet :* « La haute réputation » eſt dangereuſe. »

Tacite nous apprend, que *Non minus periculum ex magnâ, quàm ex malâ Famâ*. . . . . Mais on peut avoir un grand mérite, ſans le montrer tout : c'eſt la Science qu'il faut le plus mettre en uſage. Ce n'eſt point proprement le mérite, qui nuit par lui-même : c'eſt l'éclat, c'eſt l'appareil du mérite ; & comme il y a une Hypocriſie, qui feint les vertus, & qui diſſimule les vices, il faudroit en avoir une autre, qui feignît de petits défauts, qui diſſimulât la valeur, & fît taire la renommée. Salluſte, l'homme du monde le plus diligent, feignoit d'être pareſſeux, au rapport de Tacite.

Il faut diminuer ſes exploits & ſa gloire,

pour ne pas irriter la jalouſie ou l'envie de ſes Egaux ou de ſon Maître. C'eſt ainſi que Ventidius, Lieutenant d'Antoine, après avoir domté les Parthes, laiſſa quelques reſtes de cette Guerre à finir à ſon Général, afin qu'il pût ſe flater de l'honneur de cette Victoire.....

On doit même, quand on a une réputation établie par des actions fort éclatantes, faire quelquefois des fautes de propos délibéré, pour donner priſe à la cenſure. Alcibiade, ſi je ne me trompe, amuſa l'eſprit chagrin des Athéniens par quelque légere folie, qu'il fit pour les obliger à lui pardonner la diſtinction que ſon mérite brillant lui avoit acquiſe dans la République.

Il n'eſt pas moins dangereux d'étaler un grand mérite aux yeux de ſon Maître : on ſçait la jalouſie d'Alexandre contre Antipater, & combien elle fut funeſte à ce dernier.....

On eſt revenu de croire qu'il y ait de ces ſympathies extraordinaires, qui faſſent unir deux perſonnes dès leur premiere vue. On a toléré cette imagination, pour rendre excuſables les paſſions amoureuſes. Mais cette ſympathie ne ſçauroit jamais produire l'amitié, quand même elle pourroit contribuer à l'amour..... Les Grands, ſur-tout, devroient ſe faire juſtice ſur cette foule de gens

qu'ils comptent pour leurs amis. Ce ſont des Courtiſans, que leur pouvoir, leur crédit, leurs richeſſes, attirent autour de leur perſonne. S'il eſt difficile d'avoir de véritables amis dans une Fortune médiocre, il eſt preſque impoſſible d'en avoir dans une grande élévation, où l'inégalité des conditions retranche cette précieuſe liberté qui fait le plus doux lien de l'amitié.

J'avoue qu'il eſt dur aux Grands d'être privés d'une douceur ſi touchante pour les honnêtes gens ; mais c'eſt un malheur attaché à leur Grandeur, dont ils ſont dédommagés par une infinité d'agrémens, qui ſont le ſujet de l'envie de tout le monde.....
..... Mais dans quelque liaiſon qu'on ſoit avec ſon ami, quelque épreuve qu'on en ait faite, il eſt toujours d'un homme ſage de ſe réſerver un ſecret pour ſoi-même ; & ce vieux enſeignement me paroît ſur ce ſujet bien utile, *Ama ut oditurus, odi ut amaturus.* On ne doit pas pouſſer à bout ſon ennemi : on pourroit un jour s'en repentir. Il faut auſſi ne s'ouvrir pas ſi entiérement à ſon ami, qu'on puiſſe le craindre s'il devient notre ennemi.

Il eſt vrai qu'il n'y aura plus de cette amitié parfaite, dont l'idée eſt ſi belle & ſi charmante ; mais l'homme qui travaille à ſa Fortune, doit n'être attentif qu'à ſoi-même:

il ne doit agir que pour l'utile, & conformément à ſes vues & à ſes projets. *Odi nocibile, ama utile* .....

L'amour-propre agit ſur les hommes indépendamment d'eux-mêmes : & quoique les louanges nues & groſſieres ne doivent guéres flater un homme d'eſprit, il eſt ſûr cependant, que ſi elles l'ennuient quelquefois, elles ne lui déplaiſent pas toujours ; & s'il eſt accoutumé à les entendre, il ſe trouvera ſurpris quand elles viendront à ceſſer. *M'adula, mà mi piace*, diſoit ce Prélat Italien, à qui l'on faiſoit un Panégyrique de ſa libéralité, quoique réellement il fût très-avare.

C'eſt bien autre choſe de la flaterie fine & recherchée. On flate les gens de tant de manieres différentes, qu'on trouve enfin leur foible. On entretient celui-ci de ſon amour, l'autre de ſa naiſſance & de la gloire de ſes Ancêtres. J'en connois, à qui il ne faut, pour les flater infiniment, qu'avoir la patience d'entendre conter leurs combats & leurs aventures. Il s'en trouve même qu'il faut louer de ce qu'ils ne ſouffrent aucune louange ; ſemblables à ces autres, qui ſe laiſſent gouverner par ceux-là ſeuls qui leur diſent qu'ils ne ſe laiſſent gouverner par perſonne. Tout l'Art de la flaterie conſiſte à étudier le caractere de celui qu'on veut flater

flater..... Ainſi, le Cardinal de Granvelle, avec une naiſſance obſcure & un mérite médiocre, gagna les bonnes graces de Marguerite d'Autriche (*a*); & par une complaiſance pour tous ſes ſentimens qu'il adoptoit toujours, il mérita l'abſolu Miniſtere qu'il exerça dans tous les Pays-Bas.....

On a lu des Hiſtoires dans leſquelles on a trouvé des exemples de Fortune arrivée par un commerce de Femme. Quelqu'un peut-être ſera monté juſques ſur le Thrône par cette voie; mais, qu'on obſerve de près, il y aura trouvé le précipice, & le ſort ne l'aura élevé ſi haut, que pour marquer ſa chute avec plus d'éclat. L'Ecoſſe & l'Angleterre nous fourniſſent des exemples en ce genre trop fameux pour être ignorés de qui que ce ſoit.

Ce Gentilhomme poignardé de nos jours par les ordres d'une Reine, toucha vivement toute une grande Cour, & une infinité de malheureux, ſacrifiés à la gloire ou à la vengeance de leurs Maîtreſſes, attirent les regrets de tous ceux qui ſçavent leurs Hiſtoires.

La qualité ſublime de ces femmes les rend hardies & entreprenantes: elles expoſent ſans crainte leur amant, & l'expoſent même avec aſſez de plaiſir, pour le juger indigne

(*a*) Ducheſſe de Parme.

de leurs faveurs, s'il refuſe une fois de tout hazarder pour elles.....

Il s'en eſt trouvé quelques-unes, qui, laſſées d'un commerce, & bien-aiſes d'entrer dans un autre, ont cru ne pouvoir mieux s'aſſurer du ſecret de leur premiere foibleſſe, que par la perte de celui qui en avoit été le ſujet.

Les plus raiſonnables laiſſent immoler leur amant, & croient faire beaucoup de n'y pas contribuer. Valenſuela n'étoit qu'un petit Commis au bureau du Pere Nitard. Après l'infortune de ce Miniſtre, & ſon départ d'Eſpagne, Valenſuela fut élevé à la plus étroite confidence de la Reine. Il paſſoit des ſix heures entieres avec elle, & le poids de toute la Monarchie d'Eſpagne roula entiérement ſur lui. Sa Fortune fut monſtrueuſe, & elle parut d'autant plus, que perſonne ne s'en ſeroit jamais douté. Sa bonne mine, & ſes manieres tendres, firent penſer quelque choſe de peu avantageux à la réputation de la Reine: cette Princeſſe fit augmenter les ſoupçons, en augmentant ſa confidence & ſes bienfaits; de telle ſorte qu'on ne douta plus que Valenſuela ne plût à la Reine, qui pour lors étoit Régente avec un pouvoir abſolu & ſouverain. Sur cette croyance, Dom Juan d'Autriche, qui regardoit ce Favori comme un Eléve du Pere

Nitard, ou comme la Créature de ce Miniſtre qu'il redoutoit encore, tout éloigné qu'il étoit; Dom Juan d'Autriche, dis-je, fit un jour enlever Valenſuela, & le fit mettre avec tous ſes effets dans un Vaiſſeau qui partoit pour les Iſles Philippines : il crut même lui faire grace, en lui laiſſant la vie. La Reine, toute Maîtreſſe qu'elle étoit, tout irritée qu'elle dût être d'une pareille violence, ne donna aucune démonſtration de colere, & le malheureux Valenſuela reſta vingt ans dans un pitoyable exil, ſans que la Reine oſât penſer à ſon retour, ni à ſa vengeance.

Qu'on en ſoit bien perſuadé, l'amour eſt aſſurément la voie la plus dangereuſe pour la Fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher .....

De toutes les parties qui compoſent la Science de la Fortune, il n'en eſt point de ſi néceſſaire que celle qui enſeigne le ſecret d'autrui. Il faut moins ſçavoir ce qu'on penſe ſoi-même, que ce que penſent les autres; comme on doit moins ſçavoir ſon jeu, que le jeu de ſon adverſaire, quand on joue au Trictrac. Tout le monde eſt l'adverſaire d'un homme qui veut faire fortune. Etrange condition, qui nous oblige à regarder tous les hommes qui nous environnent comme nos ennemis ! Mais la principale choſe dont il

eſt important d'être inſtruit & bien prévenu ; c'eſt qu'il y a mille reſſorts ſecrets, qui produiſent des effets conſidérables au dehors, dont on ne ſçauroit que très-difficilement pénétrer la véritable cauſe.

On a de la peine à comprendre la puiſſance énorme d'un Favori. Ceux qui le connoiſſent, ne ſçauroient croire qu'il la doive à ſon mérite, & l'on n'a point vu ſes ſervices ; il eſt à peine connu du Prince depuis quelques jours. Chacun conçoit & imagine des raiſons de cette élévation ſelon ſon génie ; mais perſonne ne devine. Le reſſort eſt ſecret, & le ſeul Ouvrier qui l'a fait, peut le reconnoître.

La moindre petite cauſe produit ſouvent des effets ſurprenans. Combien de guerres ſanglantes, qui ont couté la vie à des millions d'hommes, pour ſatisfaire la vengeance d'un Prince qui a voulu opprimer un Rival, ou venger une Maîtreſſe. Deux grands Princes dans le Siécle paſſé, dont les guerres furent ſi célébres, conçurent de l'averſion l'un pour l'autre par la préférence de leur Maître d'Académie qui les élevoit dans leur jeuneſſe, d'ailleurs avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. On a dit que la guerre d'Auguſte avec Antoine doit ſon origine à l'amour malheureuſe de Fulvie. L'Eunuque Narſès, Lieutenant de l'Empereur Juſtinien,

ſouleva les Lombards contre le Prince, & les tira de la Juriſdiction de l'Empire, pour ſe venger d'une raillerie que lui fit l'Impératrice, quand elle lui dit, *Allez-vous-en filer avec mes filles.*

Mais l'exemple le plus propre à prouver ce que je dis, eſt celui de Beliſaire, Lieutenant du même Juſtinien, & l'homme le plus renommé de ſon Siécle. Il étoit tantôt dans l'éclatante proſpérité, & tantôt abatu dans l'obſcurité & dans la miſere, ſelon qu'il avoit plus ou moins de tolérance pour les amours de ſa femme qui étoit l'Idole de l'Impératrice, ou par rapport aux ſervices qu'elle lui rendoit dans une partie quarrée de galanterie qu'elles avoient enſemble, ou par rapport à la paſſion déſordonnée qu'avoit cette Princeſſe pour les perſonnes de ſon Sexe, ou peut-être pour toutes ces deux raiſons enſemble.

Tout le monde étoit ſurpris de voir Beliſaire, l'effroi des Barbares, & le plus ferme appui de l'Empire, devenir tout d'un coup ſimple Particulier, & tomber même dans une pauvreté honteuſe. On ne doutoit point que l'Empereur, qui paſſoit pour très-juſte, n'eût découvert en lui quelque deſir immodéré d'élévation. *Il a conjuré*, diſoient les uns; *on le craint*, diſoient les autres: ou, pour le moins, tout le monde convenoit

que ſes grandes actions avoient donné de l'ombrage à l'Empereur.

Ce n'étoit pourtant rien de tout cela : l'Empereur ſe laiſſoit foiblement gouverner par ſa femme. L'Impératrice avoit une intrigue galante, pour laquelle la femme de Beliſaire lui étoit utile ou néceſſaire. Leur liaiſon étoit extrême ; car il n'en eſt point parmi les femmes de plus grandes, que celles qui ſont formées par la galanterie. Cette femme de Beliſaire, galante comme l'Impératrice, & beaucoup plus à découvert, avoit une intrigue publique, & faiſoit des manœuvres aſſez indignes pour ne pouvoir être ſouffertes par un mari tant ſoit peu délicat. Beliſaire veut s'y oppoſer : il veut la corriger, il veut chaſſer de ſa Maiſon ce Séducteur de ſa femme, & tombe par-là dans la diſgrace de l'Impératrice & de l'Empereur. Le changement de ſa Fortune devient prodigieux en vingt-quatre heures. A meſure qu'il ſe radoucit, ſa Fortune ſe raccommode ; & le plus ou le moins qu'il ſouffre les déſordres de ſa femme eſt la meſure de ſon bonheur, ou de ſon abaiſſement. Si Procope ne nous avoit appris cette particularité de la vie de Juſtinien dans ſon Hiſtoire ſecrette, nous l'ignorerions tout-à-fait, puiſqu'il avoit pris ſoin de la cacher dans ſon Hiſtoire Générale.

On aimera peut-être de voir encore un exemple de nos jours, pour confirmer ce que j'ai dit.

Le Pere Nitard gouverna abſolument la Monarchie d'Eſpagne ſous la Régence de la Reine. Il y fut grand Inquiſiteur, Premier Miniſtre, & Chef de tous les Conſeils. Il y fit beaucoup de Créatures, & il opprima avec beaucoup de force & de puiſſance tous ceux qui oſérent ſe déclarer contre lui. Ce ne ſont pourtant point toutes ces choſes qui produiſirent ſa véritable Grandeur & ſa Fortune ſolide. Ces divers emplois & ces diverſes actions furent la cauſe au contraire de ſa chute: il fut contraint de s'en aller comme en exil à Rome, & de fuir les perſécutions de Dom Juan d'Autriche, & de ſes autres ennemis. Mais ce qui cauſa véritablement ſa Fortune, & qui lui obtint le Cardinalat que lui donna le Pape Clément X. Ce furent les mauvais traitemens de ſon Général, qui, le voyant à Rome dépouillé de tout pouvoir & de toute ſorte de Dignité, & ayant quelque ſujet de chagrin contre lui, l'obligea d'aller demeurer dans une petite maiſon auprès de Rome, ſous un Supérieur qui avoit des ordres ſecrets de le maltraiter dans toutes les occaſions, qui ne manquérent pas de ſe préſenter très-ſouvent. Le Pere Nitard ſentit vivement toutes les duretés qu'on lui fit

ſouffrir ; & ne pouvant plus les ſupporter, il en écrivit humblement à la Reine Régente d'Eſpagne. Il lui remontra d'une maniere ſi touchante l'indignité avec laquelle on traitoit un homme, qui depuis peu avoit eu une ſi grande part à l'honneur de ſa confiance, & qu'elle avoit choiſi pour ſoutenir le poids d'une grande Monarchie, que la Reine, naturellement tendre & diſpoſée en ſa faveur, écrivit inceſſamment au Pape, pour lui demander avec inſtance un Chapeau de Cardinal pour le Pere Nitard, qu'elle tira cependant de l'état où il étoit, en le faiſant ſon Ambaſſadeur à Rome, & Archevêque d'Edeſſe. Le Pape, qui avoit des raiſons pour obliger la Reine, ne tarda pas longtems à faire le Pere Nitard Cardinal, & à le mettre en état de mortifier par ſa ſeule vue ceux qui l'avoient ſi lâchement perſécuté.

Rien n'eſt ſi vrai, les événemens les plus magnifiques n'ont ſouvent qu'une cauſe légere & peu connue ; & par la régle des contraires, il arrive ſouvent que ce qu'on croit être l'effet d'une cauſe naturelle, l'eſt quelquefois d'une Politique fine & recherchée, d'autant plus mal-aiſée à découvrir, qu'elle eſt cachée ſous le voile des paſſions & des foibleſſes humaines.

C'eſt ainſi qu'Auguſte, voulant découvrir

les ſecrets des Sénateurs, faiſoit l'amoureux de leurs femmes. On ne ſe doutoit point, dans la démonſtration de cette foibleſſe, d'un deſſein ſi recherché & ſi important.

La difficulté conſiſte à juger avec prudence, & à ne donner ni dans l'une ni dans l'autre extrémité.

Tacite ne donne rien au hazard, ni à la nature : chez lui tout eſt concerté dans le cabinet de Tibere ; & ce Prince, qui pour être très-diſſimulé ne laiſſoit pas d'être homme, & d'avoir par conſéquent des paſſions & des foibleſſes, n'agit jamais, ſelon Tacite, que pour ſes vues & pour ſes projets.

Salluſte, au contraire, ne tire la cauſe des plus grandes Révolutions, que du hazard, de la conjoncture des tems, & de la diſpoſition des Eſprits. Le tempérament de Catilina le porta à la ſédition : le hazard & les ſoins de Cicéron, moins capable que vigilant, le découvrirent ; & la ſtupidité du Sénat, qui ſe laiſſa conduire à ce Conſul, fit tous les maſſacres qui arrivérent pour lors. Chez lui, Tibere ne ſeroit qu'un homme : la Politique lui eſt inconnue.

Quoique les deux extrémités ſoient vicieuſes, je croirois volontiers que Salluſte rencontre plus ſouvent que Tacite : on eſt plus ſouvent homme, que Politique.....

VII. *De la Valeur.*

A L'ÉLECTEUR DE BAVIERE.

JE ne ſuis pas de ceux, Prince illuſtre, qui admirent moins la Valeur dans les jeunes gens, que dans les autres hommes. Quelque grand que ſoit le feu de la Jeuneſſe, s'il n'eſt excité par le deſir de la Gloire, il n'étouffe point l'horreur que tout le monde a naturellement pour la mort. A force d'agiter le cœur, la chaleur du ſang peut bien en quelque rencontre mettre l'eſprit dans un trouble qui l'empêche de diſcerner le danger, & le faire affronter faute de le connoître. Mais quand ce danger eſt ſi évident qu'il ne peut être méconnu, il n'y a point d'impétuoſité naturelle qu'il ne ralentiſſe, ſi quelqu'autre paſſion ne la ſoutient.

D'ailleurs, ſi l'on conſidere, combien on trouve la vie, en avançant en âge, différente de ce qu'on ſe l'étoit imaginée dans la premiere Jeuneſſe, auſſi triſte qu'on la croyoit agréable: il eſt bien naturel, que ceux qui en connoiſſent la miſere, s'expoſent plus librement à la perdre, que ceux qui, comme les jeunes perſonne, n'en connoiſſent encore que les agrémens.

Ces réflexions m'ont toujours fait croire, que la véritable Valeur, ſi rare dans tous les âges, l'eſt beaucoup plus dans la Jeuneſſe que dans les autres. Ce qui fait penſer le contraire au Peuple eſt que l'on voit plus de jeunes hommes que d'autres aller à la guerre; comme ſi c'étoit une marque certaine de Valeur que d'y aller. Mais j'ai ouï-dire à des gens capables d'en juger, qu'à examiner les contenances dans les occaſions, ils avoient toujours remarqué plus d'aſſurance, généralement parlant, dans les hommes faits, que dans les jeunes gens.

Quiconque examinera bien les différens motifs qui engagent dans cet âge au métier de la guerre, n'aura pas de peine à le croire. La coutume, l'exemple des Grands, le dégoût de la maiſon paternelle, l'averſion pour les autres profeſſions qui obligent à une vie réglée, la honte de l'oiſiveté, mais plus que tout l'ambition, par où j'entens le deſir, non de l'honneur, mais des honneurs; ne ſont-ce pas les vraies raiſons du choix que la plûpart des jeunes gens font de cette profeſſion: & combien peu y en a-t-il, qui la choiſiſſent par un véritable amour de la Gloire?

C'eſt pourtant ce ſeul motif, qui vous y peut avoir engagé, puiſque tous les autres ne peuvent vous convenir: & cette conſi-

dération me donna une eſtime extraotdinaire pour vous, dès votre premiere Campagne; ſur-tout, quand je ſçus de quelle maniere vous la faiſiez; que vous n'étiez pas à l'Armée, comme la plûpart des gens de votre rang qui y vont ſans commandement, pour ne ſçavoir pas vous tenir chez vous; par inquiétude, ou par curioſité; pour faire dire ailleurs, que vous y étiez: mais que vous étiez à la guerre, pour la faire; que non content de partager le danger avec les ſimples Soldats, vous preniez part à leurs travaux & à leurs moindres factions, par votre préſence, vos libéralités, vos exhortations, & même par votre exemple, quand il le falloit: bien éloigné de la penſée ridicule de la plûpart des Grands, qui croient n'avoir rien à faire à l'Armée qu'à s'expoſer, quand ils n'y commandent pas, & que tout le reſte eſt au-deſſous d'eux. Comme s'il pouvoit y avoir quelque choſe au-deſſous d'un Guerrier, de tout ce qui peut contribuer à l'heureux ſuccès de la Guerre; & qu'il n'y eût point d'autre honneur à y acquérir, que de faire voir qu'on ne craint point la mort.

Quelques gens ſages, qui connoiſſent mieux la Raiſon que la Gloire, trouvérent mauvais dès-lors, que vous vous expoſaſſiez ſi fort. Je ne fus pas de leur ſentiment.

D'autres prétendirent l'année ſuivante, que le ſuccès du premier Siége de Bude étant auſſi douteux que l'événement le fit voir, il n'étoit pas de votre Dignité d'aller vous expoſer ſans néceſſité à partager le déplaiſir de le lever. J'aurois été de cet avis, ſi vous y aviez eu quelque commandement : mais n'y en ayant point, je louai votre réſolution. Le Siége de Vienne menaçoit vos Etats d'aſſez près, pour laiſſer douter au monde, ſi la crainte du danger prochain ne vous y avoit point conduit autant que l'amour de la Gloire. Il falloit quelque choſe de moins intéreſſé, pour vous acquérir la réputation de courage, qui ſied ſi bien à un grand Prince, quand même il ne courroit pas une auſſi belle carriere que vous. A la vérité, vous continuates à vous y expoſer d'une maniere qui n'avoit pas la même excuſe qu'à Vienne, puiſqu'il y a grande différence à faire pour ce regard entre l'offenſive, & la défenſive. Mais vous étiez plus jeune que vous n'êtes ; vous n'étiez pas Général, je n'oſai vous blâmer. Voyez ſi je ſuis traitable, & ſi, après avoir eu tant d'indulgence pour vous, vous devez héſiter à me croire, quand je n'en aurai pas.

J'ai fait plus. J'ai continué à vous pardonner tout, & même à vous défendre contre ceux qui ne vous pardonnoient pas, juſ-

qu'à la Bataille de Mohats. Quand les coups favorables que vous y reçutes ne vous accuſeroient pas, les meſures que les Turcs prirent pour vous enveloper, uniquement fondées, comme tout le monde ſçait, ſur la connoiſſance qu'ils avoient de votre ardeur ordinaire à vous engager trop avant, ſont des preuves irréprochables contre vous, & que vous ne ſçauriez démentir. Vous commandiez alors heureuſement pour la Chrétienté : il n'étoit plus tems de faire le Soldat. Mais vous n'étiez pas reſponſable du ſuccès de la Bataille : vous n'étiez obligé qu'à vous défendre, & vous pouviez ne rien entreprendre de tout ce que vous fites de plus, ſans qu'on eût rien à vous reprocher.

Voilà bien des raiſons contre vous. Cependant, le croirez-vous, mon jugement demeura ſuſpendu, pendant que toute l'Europe vous condamnoit. L'action fut ſi grande en tout ſens, par l'échec qu'on avoit reçu peu de jours auparavant, par les circonſtances dont elle fut accompagnée, par les avantages qu'elle tira après elle ; mais ſur-tout elle fut ſi glorieuſe pour vous en particulier, elle donna un luſtre nouveau ſi éclatant à votre illuſtre nom, que je ne ſçus quel parti prendre : je me contentai de trembler dans la penſée du danger que vous aviez couru.

Il faut que je l'avoue. Une Valeur ſi extraordinaire dans une perſonne de votre rang, & de votre âge, commença à me devenir ſuſpecte, & je me défiai qu'elle ne fut accompagnée des vices dont elle l'eſt d'ordinaire. Mon imagination vous figura aux yeux de ma penſée, cruel, injuſte, & impitoyable, mépriſant tous autres devoirs que ceux de la guerre, foulant les droits les plus ſacrés, ne connoiſſant d'autre mérite que de battre, & d'autre Vertu que de tuer; enfin, tel qu'Homére dépeint Achille, ou Virgile ſon fils Pyrrhus:

Iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis (a).

Mais quel fut mon étonnement, lorſque voulant contenter ma curioſité ſur votre ſujet, j'appris que votre bonté eſt auſſi connue que votre Courage; que le caractere de votre eſprit eſt également ferme & ſimple, de cette noble Simplicité, qui mépriſe tous les artifices, que la Juſtice & la Vérité ſont pour vous des Loix inviolables; & que ſi la Candeur, dont votre loyale Nation ſe vante, étoit perdue, elle ſe retrouveroit toute dans votre cœur. Ainſi, jadis l'Oracle de Rome

(a) Horat. Poët.

définiſſoit les vrais Vaillans, *viros fortes & magnanimos, eoſdem bonos & ſimplices, veritatis amicos, & minimè fallaces, quæ ſunt de mediâ laude juſtitiæ* (a).

Oui, (& il eſt important de le publier dans un Siécle où la plûpart des grands caracteres ſont ſi mêlés, pour faire voir que la Valeur héroïque n'eſt non plus incompatible de nos jours qu'autrefois avec les Vertus les plus douces & les plus humaines,) il ſe trouve un Prince de vingt-ſix ans, d'une bravoure approchant de la témérité; & cependant, il n'eſt ni brutal, ni malin, ni intéreſſé, ni impie: qui n'eſt fier que l'épée à la main, qui reconnoît plus librement le mérite des autres que le ſien propre, qui ſemble, comme cet autre Conquérant, ne ſe réſerver que l'eſpérance, & qui reſpecte ſa Religion avec la même fidélité qu'il la défend. Il ne parle, que quand il ſeroit blâmable de ſe taire: il ne s'eſt jamais moqué que des flateurs: il ne s'étudie point en particulier, pour briller devant ſes Courtiſans: il ne cherche point à impoſer par des manieres inſinuantes: il n'abuſe pas de la foibleſſe du commun des hommes pour les careſſes des Grands, en repaiſſant ceux qui l'approchent de vaines eſpérances, ou de promeſſes conçues en termes ambigus. Loin de vouloir

(a) Cicer. de Offic. *Libr. 1.*

être

être le ſeul riche de ſes Etats, les dépenſes inévitables au genre de vie qu'il méne, l'ont réduit à en être preſque le ſeul pauvre. Loin de fournir du plus pur ſang de ſon Peuple à ſes fantaiſies & à ſes plaiſirs, de s'enivrer de la ſueur du front de ſes Sujets, il épuiſe ſon Domaine & engage ſes Droits les plus ſacrés, plutôt que de donner la moindre atteinte aux leurs. Ils n'ont point à gémir de ſes victoires : ſi la Gloire eſt pour lui une eſpéce d'idole, du moins ne lui ſacrifie-t-il point de victimes innocentes, & il ne ſe venge pas ſur leur Patrimoine de ce que lui coûtent les ennemis.

Tant de vertus dans un ſujet auſſi relevé par ſa fortune, que favoriſé de la nature, un aſſemblage ſi précieux expoſé tous les jours à tant de hazards différens, en bute à tous les traits de la mort : qui pourroit y faire réflexion, ſans en être touché ? Pour moi, Prince magnanime, à qui le Ciel inſpira en naiſſant une tendreſſe toute particuliere pour le mérite, je ne pus apprendre ces merveilles ſans être tranſi d'effroi, & ſi je l'oſe dire, ſaiſi de quelque ſorte d'indignation, voyant le peu d'égard que vous aviez pour des dons du Ciel ſi rares, en les prodiguant à la merci de tout ce qui pouvoit les faire périr avec vous.

Ce reſſentiment légitime me porta dès-lors

à vous repréſenter quelques vérités importantes à votre conduite, que vous me paroiſſiez ignorer : que la Valeur, étant une vertu, peut pécher par l'excès, comme par le défaut : que celle d'un Prince, tel que vous, doit être accompagnée de tempéramens tout particuliers : & qu'après en avoir donné des preuves ſi éclatantes & ſi heureuſes, bien loin qu'il vous fût glorieux de continuer d'en donner de ſemblables, il y auroit de l'injuſtice pour vous-même, en ne vous conſervant pas, comme vous le méritez ; de l'inhumanité pour votre auguſte Maiſon, pour vos Sujets, pour l'Empire, & pour toute la Chrétienté, en les expoſant à vous perdre ; & de l'ingratitude pour le Ciel, en ménageant ſi mal ſes faveurs, & abuſant du ſoin preſque miraculeux qu'il a pris juſqu'ici de votre vie.

Voilà ce que j'avois deſſein de vous dire ; mais une mauvaiſe honte fut plus forte que le zéle que je ſentois pour vous. J'eus la force, ou plûtôt la foibleſſe, de réſiſter à une tentation ſi raiſonnable. Je craignis qu'on ne me trouvât plus hazardeux que vous, & d'une maniere bien moins excuſable. Tout inconnu que je vous ſuis, j'appréhendai de vous déplaire. Je crus d'ailleurs, que mes avis vous étoient déſormais inutiles, & que ne devant plus commander

qu'en chef, à l'avenir, la qualité de Général vous tiendroit lieu de toutes mes leçons.

Je le crus, & me tus. Mais quels remors cette injuſte honte ne m'a-t-elle point cauſé, quand j'ai appris ce qui s'eſt paſſé à la bréche de Belgrade, & juſqu'où votre courage vous y a fait oublier votre devoir ! C'en eſt trop, & il n'y a plus moyen de ſe retenir. Vous avez ouï-parler de ce Prince muet, à qui la frayeur de voir un Soldat qui alloit tuer ſon Pere délia la langue, pour lui faire crier, *C'eſt le Roi.* Il m'arrive quelque choſe de ſemblable. Un ſilence moins forcé que le ſien ne doit pas être à l'épreuve d'une crainte, non moins juſte que la ſienne : & puiſque mes avis vous ſont encore ſi néceſſaires, j'ai ſujet de prendre la premiere penſée que j'avois eue de vous en donner pour une eſpéce d'inſpiration.

Je ne crains point de tomber dans le ridicule de ce Sophiſte, qui ſe fit moquer par Hannibal, pour avoir voulu diſcourir de la Guerre en ſa préſence. Ce n'eſt point de la Guerre, que je veux vous entretenir ; c'eſt de la Valeur. La Guerre eſt un métier : il faut l'avoir appris comme un autre métier, & l'avoir fait, pour en parler. Mais la Valeur étant une vertu, c'eſt à la Philoſophie à en juger, à la définir, & à la régler, comme les autres vertus.

C'eſt une erreur vulgaire des plus groſſieres, de s'imaginer que ce ſoit une choſe louable en elle-même, que de s'expoſer à la mort. Si la vie eſt un bien, comme on n'en peut douter ſans extravagance, il ne ſçauroit y avoir de mérite à s'en priver ; & l'on ne peut, ſans blâme, riſquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il eſt néceſſaire de la riſquer pour conſerver d'autres biens plus précieux.

Ces autres biens, plus précieux que la vie, ſont la Juſtice & la Religion. On peut s'expoſer légitimement à la mort, pour les maintenir : & c'eſt pourquoi la Philoſophie définit la Valeur, une vertu qui combat pour l'équité (*a*) ; & les Loix mettent les Armes à la main de tout le monde, pour la défenſe des Autels.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour s'expoſer ſans crime, que la cauſe en ſoit légitime, ſi l'on n'y eſt de plus obligé perſonnellement. Dans les périls extrêmes, cette obligation eſt générale, & envelope ſans diſtinction tous les Particuliers de l'Etat ; mais dans les beſoins moins preſſans, la République, qui a intérêt que tous ſes Sujets ne ſoient pas Soldats ſans néceſſité, choiſit ceux dont elle veut ſe ſervir pour défendre

(a) *Virtus propugnans pro æquitate.* Cicer. de Offic. *Libr. I.*

ſa cauſe : & tous les autres, qui s'y ingérent ſans y être obligés par ce choix, quelque juſte que ſoit cette cauſe, commettent un crime en s'expoſant pour elle ; parce que la vie des Citoyens appartenant en propriété à l'Etat, il ne leur eſt pas permis d'en diſpoſer ſans ſon ordre.

Cet ordre eſt renfermé dans le ſerment que tous les Particuliers de l'Armée ſont cenſés avoir fait à l'Etat, en s'engageant dans le ſervice. De ce ſerment naît la permiſſion de s'expoſer, pour nuire à l'ennemi ; & c'eſt cette obligation ſeule, qui excuſe tout ce qui ſe fait de naturellement méchant à la guerre, qui lui fait changer de qualité, & rend innocentes & louables des actions, qui par-tout ailleurs ſeroient des crimes dignes du dernier ſupplice.

De là vient que les Volontaires ont toujours été regardés par les ſages Généraux comme un abus, & par les bons Politiques comme d'honnêtes aſſaſſins, qui attaquent à la vérité les ennemis de l'Etat à force ouverte, mais qui n'ont aucun titre pour les attaquer, parce qu'ils n'y ſont pas obligés : tant les idées vulgaires de la Valeur ſont différentes des véritables.

Ne croyez pas que j'avance ſans fondement une opinion ſi contraire à la commune. Un Général Romain, qui faiſoit la guerre

aux derniers Rois de Macédoine, ayant trouvé à propos de licencier une Légion dans laquelle le fils de Caton le Cenſeur ſervoit de ſimple Soldat; ce grand Perſonnage dont je vous parlerai encore ailleurs, écrivit à ce Général, *que puiſque ſon fils ne vouloit pas ſe retirer, il l'engageât par un nouveau ſerment; parce que le premier étant devenu nul par le licenciement de la Légion où il étoit enrollé, il n'étoit plus en droit de combattre* (a). Et il écrivit auſſi en même tems à ſon fils, pour lui défendre de combattre, juſqu'à ce qu'il eût pris parti dans quelque autre Légion. S'il n'eſt donc permis de faire la guerre, que parce qu'on y eſt engagé par ſerment, il s'enſuit clairement qu'on n'eſt louable de s'y expoſer, qu'autant que ce ſerment y oblige. Et la raiſon en eſt, qu'un Particulier n'eſt pas maître de ſa vie, comme de ſes biens. Il n'en a que l'uſage; & la propriété, comme je l'ai déja dit, en appartient toute entiere à ſon Pays. Bien loin donc, qu'il lui ſoit libre de la prodiguer, il eſt obligé de la ménager autant qu'elle eſt utile à ſa Patrie.

Or, comme l'utilité de la vie d'un ſimple Soldat n'eſt pas conſidérable pour l'Etat, en

(a) *Si eum pateretur in exercitu remanere, ſecundo eum obligaret militiæ ſacramento; quia priore amiſſo jure pugnare cum hoſtibus non poterat.* Cicer. de Offic. *Libr. I.*

comparaiſon de la néceſſité qu'il y a de l'expoſer dans une Guerre juſte, il eſt louable, non ſeulement de s'y engager, mais encore de ne s'y point épargner. Il n'a point à craindre d'en trop faire, parce qu'il ne fait rien de ſon mouvement, mais ſeulement autant qu'il eſt commandé: & alors, il ne lui appartient pas de juger juſqu'où il eſt néceſſaire qu'il s'expoſe; c'eſt aux Officiers à l'arrêter. Et en ce point il a un grand avantage ſur eux: car la régle de ſon devoir eſt ſi claire, qu'il ne ſçauroit s'y méprendre: il n'a point à ſe modérer, il peut s'abandonner ſans ſcrupule à tout ce que ſon courage lui inſpire; & il a le mérite de l'obéiſſance, outre celui de la Valeur.

Mais il n'en eſt pas de même d'un Officier. L'obéiſſance qu'il rend au Général ne devant pas être aveugle, comme celle d'un ſimple Soldat, c'eſt à lui à juger juſqu'où il doit s'expoſer, & expoſer ceux qu'il commande pour le but de ſa commiſſion; & autant que ſa vie eſt plus néceſſaire pour ce but que celle de chacun de ſes Soldats, autant eſt-il obligé de la ménager plus que celle de ſes Soldats. Il ne doit donc pas la riſquer ſans néceſſité, ou du moins ſans une utilité ſi grande, que le riſque qu'il court ne ſoit pas conſidérable en comparaiſon de l'avantage qu'il eſpere d'en retirer.

A quels ménagemens un Général n'eſt-il donc pas obligé dans la rigueur de ſon devoir ; & peut-il, ſans inhumanité, expoſer, hors de la derniere néceſſité, une vie comme la ſienne, dont tant d'autres dépendent ? C'eſt la différence eſſentielle, qu'il y a à mettre entre lui & les Officiers ſubalternes.

Les ſubalternes peuvent, comme je l'ai dit, s'expoſer ſans une néceſſité extrême, pour une utilité plus ou moins conſidérable, ſelon que leur rang eſt plus ou moins élevé, quand ils ne peuvent parvenir à cette utilité qu'en s'expoſant. Mais nulle utilité, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne mérite qu'un Général s'expoſe ; parce que rien ne ſçauroit être plus utile à une Armée que la vie de ſon Général : & il n'y a encore une fois que la derniere néceſſité qui puiſſe l'y obliger.

Or cette derniere néceſſité ne ſe peut trouver que dans la défenſive, & jamais à attaquer. Ce ne peut donc être que quand une Armée eſt menacée d'une entiere défaite, ſi le Général ne s'expoſe : &, en ce cas, comme il n'eſt rien de ſi honteux qu'un Général qui ſurvit à ſon Armée, il lui eſt non ſeulement permis, mais encore néceſſaire de s'expoſer.

Car ne croyez pas que je goute non plus que vous le compliment qu'on fit au Conſul

ſul Varron, revenant de la défaite de Cannes. Il en étoit la principale cauſe, pour s'être obſtiné ſans raiſon à combattre, malgré ſon Collégue, qui ſe fit tuer. Mais il preſſoit davantage de raſſurer le Peuple conſterné, que de châtier ce malheureux. Tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable à Rome ne laiſſa pas que d'aller à ſa rencontre quand il y revint, *pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas déſeſperé de la République.* C'eſt tout ce que ſon Collégue, innocent du malheur qui venoit d'arriver, auroit pu faire, s'il eût ſurvécu, que de ne pas prendre ce diſcours pour une raillerie.

Voilà, dis-je, en quel cas il eſt auſſi honteux à un Général de ſe ménager, qu'il lui eſt honteux en tout autre de ne ſe ménager pas. Comme il eſt bien plus à ſon Armée, que ſon Armée n'eſt à lui, il ne peut diſpoſer de lui-même, que comme ſon Armée a intérêt qu'il en diſpoſe. Ainſi, il eſt également obligé, & de périr, s'il eſt néceſſaire pour la ſauver, & de ſe conſerver pour elle, s'il n'eſt pas néceſſaire qu'il périſſe.

C'eſt ſur ce principe, que nous voyons dans l'Hiſtoire Païenne tant de Généraux ſe ſacrifier pour rendre leur parti victorieux. Dans la Guerre des Péloponnéſiens contre les Athéniens après le retour des Héracli-

des, l'Oracle d'Apollon ayant déclaré que celui des deux partis vaincroit, dont le Roi ſeroit tué dans le combat : Codrus Roi d'Athènes ſe déguiſa en Payſan, de peur d'être épargné par les ennemis, s'il étoit connu, & ſous cet équipage emprunté s'attira facilement la mort glorieuſe qu'il cherchoit. Le ſuccès répondit à la prédiction ; & les Athéniens furent ſi touchés de ſa généroſité, qu'ils ne voulurent plus de Rois après lui, jugeant tout autre indigne de lui ſuccéder.

Les trois Décies, pere, fils, & petit-fils, commandans les Armées Romaines, ſe firent tuer de propos délibéré, ſans aucune néceſſité, après s'être dévoués aux Dieux infernaux ; perſuadés par les principes de leur Religion, que leur mort volontaire entraînoit néceſſairement après elle, comme il arriva, la défaite entiere des ennemis.

Voilà le ſeul cas, où l'Antiquité Païenne a loué des Généraux, pour avoir expoſé leur vie ſans néceſſité, quand ils croyoient que les Dieux avoient deſtiné la Victoire à leur parti, pour récompenſe de leur mort. Qu'ils euſſent tort ou raiſon de le croire, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Il ſuffit qu'ils en fuſſent perſuadés, pour être louables de faire ce qu'ils firent. Il y a grande apparence qu'ils étoient de bonne foi, & que la vanité ne fut pas leur unique motif. D'autre

côté, il eſt bien étrange que de ſi excellens hommes fuſſent prévenus d'une opinion ſi ridicule, & que tout ce qu'on peut dire de certain ſur ce ſujet, eſt que c'étoient ou de grands Saints dans leur Religion, ou de grands Fous, s'ils n'en avoient point.

Mais, puiſque la pureté de la nôtre ne ſouffre point de ſemblables ſuperſtitions, dans quel cas un Général Chrétien peut-il être excuſable de s'expoſer ſans la derniere néceſſité? Peut-il penſer ſans extravagance, que tant de gens euſſent abandonné leur vie à ſes ſoins, s'ils euſſent cru qu'il y eût ſi peu de fondement à faire ſur la ſienne? Que s'ils ont ſtipulé avec lui par une eſpéce de Contrat tacite, en s'engageant à ſervir ſous lui, qu'il ſe conſerveroit autant qu'il leur ſeroit néceſſaire qu'il ſe conſervât, ne les trompe-t-il pas viſiblement, quand il y manque, & ne joint-il pas à cette perfidie une ingratitude inexcuſable pour la confiance qu'ils ont priſe en lui?

Peut-il la reconnoître plus mal, qu'en leur donnant un exemple pernicieux, & les mettant, comme il fait, dans une eſpéce de néceſſité de bienſéance de faillir comme lui, en s'expoſant mal-à-propos? Car enfin, qui oſe ſe ménager, quand un Général s'abandonne, & de combien de morts inutiles ce déréglement n'eſt-il pas ſuivi? Combien de

mérites naiſſans ſont emportés par cette contagion, avant preſque d'avoir eu le tems de paroître? Comme ce ſont les plus braves & les plus conſidérables d'une Armée, que ce pernicieux exemple regarde de plus près, c'eſt un ravage ineſtimable, que celui qu'il cauſe d'ordinaire; & telle Campagne de cette ſorte briſe, abat, renverſe, comme une tempête, ce qui auroit fait l'honneur & la proſpérité de vingt autres.

Que ſi le mauvais exemple d'un Général ordinaire entraîne de ſi funeſtes ſuites, quels malheurs ne doit point cauſer un Général de votre rang? Quoique tous ſoient en quelque ſorte égaux en cette qualité, & que celle de Souverain ſoit preſque étrangere à un Prince, quelque grand qu'il ſoit, quand il commande l'Armée d'un autre; néanmoins, ce caractére ſacré, étant ineffaçable de ſa nature, porte par-tout avec lui une autorité que rien ne peut en ſéparer. Et, comme la vie d'une perſonne de cette Dignité eſt toujours connue pour tout autrement précieuſe que celle d'un autre, il eſt naturel que ceux qui la voient prodiguer, ſoient encore plus touchés de la mauvaiſe honte de ménager la leur, ſi ce n'étoit qu'un Général ordinaire.

Mais, quand la conduite d'un Général Souverain, qui s'expoſe légérement, ſeroit

innocente à l'égard de ſon Armée, le ſeroit-elle à l'égard de ſon Etat? Et ſa qualité de Général, qui lui eſt vainement étrangere, peut-elle rompre les liens naturels & indiſſolubles, par leſquels la Providence l'a attaché à ſes Sujets, & le diſpenſer des obligations de ſa naiſſance?

Car enfin, puiſque je ne vous écris pas pour vous flater, c'eſt la plus ridicule de toutes les chimeres, que l'idée qu'ont la plûpart des Princes, qu'ils ne doivent rien à leurs Sujets, & que la nature de la Souveraineté conſiſte à ne dépendre en aucune maniere de perſonne. Comme s'il pouvoit y avoir d'obligation légitime, qui ne fût réciproque; & que la lumiere naturelle ne répugnât pas à concevoir qu'un nombre infini d'hommes doivent toutes choſes à un autre, ſans que cet autre leur en doive aucune. Ces horribles maximes ne conviennent qu'à l'Empire barbare, dont vous avez juré la ruïne; & ſa déſolation fait voir à l'œil, qu'elle en eſt le juſte fruit:

Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien,

dit, en parlant d'Auguſte, un grand Poëte de nos jours (*a*), mais par la bouche d'un traître ingrat: ſentiment digne du Perſon-

(*a*) Corneille, *dans* Cinna.

nage, & qui ne peut être approuvé que par des perfides comme lui, ou des Tyrans. Mais un bon Prince, qui ſçait qu'il eſt bien plus à ſon Etat, que ſon Etat n'eſt à lui, & que pour en être le ſouverain Magiſtrat, il n'en eſt pas moins ſoumis aux Loix, ne peut pas ignorer qu'en cette qualité il doit compte de ſa vie à ſon Pays comme un Particulier, & que ſon Pays eſt en droit de lui en demander un compte d'autant plus rigoureux, que ſa vie eſt plus importante à ſon Pays, que celle de mille Particuliers.

Si donc il l'expoſe ſans néceſſité, cette vie qui appartient à ſon Peuple ? ſi, étant né avec des qualités qui peuvent rendre ſon Pays heureux, il ne craint point de lui en ravir le fruit par une mort précipitée, pour contenter ſa vaine gloire ; n'eſt-il pas vrai qu'il ſe fait honneur du bien d'autrui, & qu'il commet une injuſtice d'autant plus criante, que ce bien eſt néceſſaire à ceux à qui il le ravit injuſtement ?

Il doit toujours ſe ſouvenir, que ſa Valeur eſt de toutes ſes Vertus la plus inutile à ſes Sujets ; & celle, par conſéquent, dont il doit faire moins d'eſtime. Car y a-t-il rien de ſi rare, que les cas où il peut être obligé de s'expoſer pour eux ? Ainſi, il leur eſt preſque auſſi indifférent qu'il ſoit vaillant ou qu'il ne le ſoit pas, qu'il leur eſt important

qu'il ſe conſerve. Les Princes, qui s'imaginent le contraire, jugent du ſentiment du Peuple par celui de leurs Courtiſans. Le Courtiſan, qui eſt obligé de s'expoſer, eſt ravi que le Prince s'expoſe auſſi, pour diſputer avec lui de quelque choſe, & prétendre à la même gloire. Mais l'Artiſan & le Laboureur, qui ne prétendent rien à cette gloire, n'ont garde d'en faire le même cas: ils ſe contentent bien que le Prince ait de la juſtice & de l'humanité; & plus il en a, moins voudroient-ils qu'il eût de la Valeur.

Si François I. Don Sebaſtien, & le Grand Guſtave, en avoient eu moins; leurs Royaumes en auroient-ils été moins heureux, & leur mémoire moins glorieuſe? Si Cyrus s'étoit autant expoſé dans les longues guerres qui l'occupérent toute ſa vie, qu'il fit dans la premiere où il ſuivit ſon oncle; ſi Céſar s'étoit auſſi peu ménagé dans les cinquante Batailles qu'il gagna, qu'à Mitylene, quand il gagna une Couronne à dix-neuf ans; quelque grand que fût le bonheur de ces deux Conquérans, on peut douter raiſonnablement s'ils auroient fondé les deux plus puiſſans Empires du Monde.

Il me ſouvient, à ce propos, d'avoir lu quelque part (*a*), que quand on parloit

(*a*) *Dans* Brantome.

devant l'Amiral de Châtillon de ces choſes prodigieuſes que le Comte de Briſac faiſoit tous les jours de ſa perſonne, & des avantages continuels qu'il remportoit ſur l'Armée Huguenote; ce grand homme, dont la mauvaiſe cauſe ne doit pas diminuer l'autorité en matiere de guerre, avoit coutume de s'en réjouir, en diſant qu'il ſeroit bien fâché que ce Comte en fît moins.

Il jugeoit ſagement, que tous ces déſavantages n'étoient pas comparables à ceux qu'il auroit reçus dans la ſuite, ſi ce jeune Colonel, qui n'avoit beſoin que de vivre pour devenir auſſi grand Capitaine que lui, eût été moins ardent & ſe fût mieux ménagé. Il comptoit ſur la mort prochaine & inévitable d'un homme de vingt-quatre ans; & l'événement juſtifia ſa conjecture. Un Officier de cette conſéquence ſe fit tuer par emportement, comme un Lanſquenet, à l'attaque d'une Bicoque de nulle importance, qui ſe trouva malheureuſement ſur ſon chemin, & qui ne ſe rendit pas aſſez vîte à ſon gré. On ne laiſſa pas d'honorer ſa mémoire par des diſtinctions toutes particulieres, comme pour autoriſer une conduite ſi déplorable; mais je ſuis perſuadé, qu'on en eût fait un autre jugement dans d'autres ſiécles que je connois.

Si le Duc de Parme ſe fût laiſſé tranſpor-

ter juſqu'au bout par un ſemblable mouvement à l'aſſaut de Maſtricht, quand ſon cher couſin y ayant été tué, la douleur de cette mort lui fit prendre les armes pour y monter lui-même ; s'il ſe fût obſtiné contre les remontrances de ſes Capitaines, qui le détournérent d'une réſolution ſi périlleuſe (*a*) ; l'Eſpagne n'auroit peut-être plus rien aux Pays-Bas depuis cent ans. Peut-être n'auroit-il pas fait les Chefs-d'œuvres de Science Militaire, qu'il fit depuis, & dont la mémoire ſera à jamais vénérable dans les Hiſtoires ; fait lever le ſiége de Paris à votre Biſaieul, & pris une Ville à ſes yeux, ſans que ce grand Roi, tout grand Capitaine qu'il étoit lui-même, pût lui faire quitter ſes pantoufles, & ſa baguette, bien loin de l'obliger à combattre, parce qu'il ne le trouvoit pas à propos.

Et ne croyez pas que cette conduite fût l'effet de ſon tempérament. Car outre que ſa bravoure étoit ſi exceſſive dans ſon jeune âge, qu'elle tenoit du Gladiateur, & qu'il fit des choſes à Lépante, plus admirables que faciles à croire, quand il eut encore fait lever le ſiége de Rouen au même Prince l'année ſuivante, il s'épargna ſi peu dans la retraite qu'il fut obligé de faire enſuite, qu'il y reçut une bleſſure dont il ne guérit jamais bien.

(*a*) Strada.

Que ſi cette preuve de ſon courage ne vous ſuffit pas, voyez-le ſur le Pont d'Anvers, ſix ans après l'aſſaut dont j'ai parlé, eſſuyant tout ce que l'Enfer avoit pu inſpirer de plus épouvantable à un nouvel Archimede pour la deſtruction de ce grand ouvrage dont dépendoit ſa plus glorieuſe conquête. Voyez-l'y, terraſſé l'épée à la main ſous des ruines, & bleſſé en deux endroits par une ſolive qui faillit à l'écraſer. Voilà dans quel cas un Général doit s'expoſer: mais toujours pour la défenſive, ainſi que je l'ai établi plus haut, & comme vous fites à Mohats; ce que je vous prie de remarquer; & jamais pour attaquer, comme vous avez fait à Belgrade.

Que ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous de ce modéle, & que vous en vouliez auſſi un de la maniere la plus eſtimable dont un Général puiſſe mourir à la guerre, conſidérez Monſieur de Turenne. Dans le tems de la Bataille de Sintzheim, j'entendis dire qu'il s'y étoit mêlé parmi les ennemis, comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans. Il ne m'appartient pas de cenſurer la conduite d'un Capitaine de cet âge & de cette réputation; mais j'oſe pourtant avancer, que ſi la choſe eſt véritable, l'occaſion ne méritoit pas qu'il s'exposât ſi avant, & que s'il eût été tué, ſa mort n'auroit pas été ſi glorieuſe qu'elle

fut depuis. Il ſeroit mort comme mille autres. Mais être emporté d'un coup de Canon, dans un lieu où il falloit être pour obſerver un mouvement d'une Armee ennemie commandée par un Général non moins habile que lui, pour ſoutenir l'honneur de deux Campagnes victorieuſes, où tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus rafiné avoit été mis en œuvre de part & d'autre ; voilà mourir en Général, & le plus glorieuſement, à mon gré, qu'un Général, deſtiné à périr par les armes, puiſſe mourir.

Quelle différence de cette mort à celles, de Gaſton de Foix, des deux derniers Rois modernes, & du jeune Comte (*a*) dont j'ai parlé ; & parmi les Anciens, de Marcellus, de Philopemen, & de tant d'autres vaillans hommes, qui ſe ſont fait tuer mal à propos ? Et c'étoit apparemment ce que vouloit dire Epaminondas, le plus grand Perſonnage de la Gréce, quand il répondit à ceux qui lui demandoient, qui étoit meilleur Capitaine de Chabrias, d'Iphicrates, ou de lui ? *Il eſt mal-aiſé d'en juger que nous ne ſoyons morts.*

Ceux qui gouvernent le monde, dit à ce ſujet le même Oracle que j'ai déja cité

(*a*) Ci-deſſus, *p.* 80.

pluſieurs fois (a) *ne doivent pas mourir par leur folie, ou même ſeulement par leur faute ; eux de qui la mort doit aſſurer la gloire.*

Et certes, n'eſt-ce pas aſſez de la funeſte néceſſité où l'injuſtice & la mauvaiſe foi des hommes les met, de vuider leurs différens par la force, & de répandre le ſang les uns des autres, avec la même ardeur qu'ils devroient naturellement le conſerver, ſans qu'une fauſſe idée de gloire les mene encore plus loin que le Démon de l'intérêt ne les pouſſe, & porter l'inhumanité juſqu'à la fureur? un Général eſt proprement commis par la République, pour ménager à ſon avantage le fond de cette férocité ſecrette, que la Nature a mis dans le cœur de tous les hommes (*b*); pour exciter cette férocité, l'irriter, & la conduire juſqu'où le bien public le demande; la retenir, & la réprimer, dès qu'elle n'eſt plus néceſſaire, & la réſerver pour d'autres beſoins. Qu'on liſe toutes les Hiſtoires du monde, on verra que les Capitaines, qui ont le plus épargné le ſang, ſont ceux dont la mémoire eſt la

(a) *Gloriam in morte debent ii qui in Republicâ verſantur, non culpæ reprehenſionem & ſtultitiæ vituperationem relinquere.* Cicer. Philipp. XII.

(b) *Fertur Prometheus, inſani Leonis*
Vim ſtomacho appoſuiſſe noſtro.
Horat. Ode XVI. *Libri I.*

plus glorieuſe : ſemblables à d'habiles économes, qui ont trouvé moyen d'avoir à vil prix ce qui auroit couté fort cher à de moins intelligens. Or, de quelque généroſité qu'un Général ſe pique, quelle apparence qu'il épargne le ſang des autres, quand, pour me ſervir de l'expreſſion d'un grand Poete, *il jette* le ſien (*a*) ?

Ce n'eſt pas une nouvelle Doctrine que je vous prêche, Prince victorieux : les Peuples les plus vaillans & les plus polis de l'Antiquité en ont été Sectateurs déclarés ; & vous ne prétendez pas vous connoître mieux en Valeur, que les Grands Capitaines Grecs & Romains.

Le Thébain Pélopidas, l'un des plus illuſtres de tous, allant à la guerre, comme ſa femme lui recommandoit de ſe conſerver : *C'eſt aux ſimples Soldats*, lui répondit-il, *qu'il faut donner cet avis, & non pas à un Général qui y eſt obligé par ſa charge*, comme le rapporte Plutarque dans ſes Apophthegmes. Ne ſeriez-vous pas tenté de croire, ſur cette Réponſe, que celui qui la fit, n'avoit de Valeur que ce qu'il en faut préciſément pour commander, & que les bons avis de ſa femme lui étoient peu néceſſaires ? C'étoit le plus déterminé Guer-

(a) *Lucemque peroſi, projecêre animas.* Virg. Æneid. *Libr. VI.*

rier de la Gréce : il avoit exécuté la plus hardie de toutes les Conjurations ; & après avoir reconnu ſi hautement, forcé par la raiſon & la vérité, l'obligation qu'un Général avoit de ménager ſa perſonne, ſon naturel, qui le croiroit ! avoit ſi peu de part à ce ſentiment, qu'il ſe fit tuer ſans néceſſité, & deshonora par une mort téméraire l'une des plus glorieuſes Vies du monde.

Il n'étoit pas particulier aux Thébains, ce ſentiment qui vous paroît ſi étrange : les Athéniens, pour être plus éclairés, n'en avoient pas d'autres ſur ce ſujet. Un de leurs Capitaines, montrant un jour par vanité, en pleine Aſſemblée du Peuple, les cicatrices toutes fraiches de ſes bleſſures, Timothée ſon Collégue déclara, quand ce fut ſon tour de parler, *Que pour lui, bien loin de ſe vanter de rien de ſemblable, il avoit au contraire eu grand'honte, en aſſiégeant Samos, de ce qu'un trait étoit tombé tout près de lui, pour s'être trop avancé en jeune homme* (a).

Celui-là n'alloit pas à la guerre, comme quelques-uns de notre tems, pour faire ſeulement dire qu'il avoit failli d'être tué. Mais comme il y a deux exemples contraires dans ce récit, de peur que vous ne préfériez celui

(a) Plutarque *dans ſes* Apophthegmes.

qui flate votre inclination à celui qui la combat, il eſt à propos de vous faire connoître un peu plus particuliérement ces deux Généraux ſi différens ſur la Gloire.

Ce prétendu Brave, qui faiſoit vanité de ſes bleſſures, réuſſit ſi mal dans tous les commandemens qu'il eut, qu'à peine ſçauroit-on qu'il s'apelloit Chorès, s'il n'avoit pas donné lieu à un Proverbe, par ſa facilité indiſcréte à promettre toutes choſes; ce qui fit appeller vulgairement ces ſortes de promeſſes, *des Promeſſes de Chorès* (a). Jugez à cette marque, du caractere du Perſonnage.

Mais Timothée, quoique fils d'un des plus grands Capitaines de la Gréce, ternit en quelque ſorte la gloire de ſon Pere, en ajoutant celle du ſçavoir & de l'Eloquence à celle qu'il acquit comme lui par les Armes; & ce circonſpect, qui tenoit à honte de s'expoſer, fit pourtant de ſi grandes choſes, que ſes Envieux ne ſçachant comment en diminuer autrement le prix qu'en les attribuant à bonheur, expoſérent un jour en public un Tableau dans lequel il étoit peint en dormant en équipage de Chaſſeur, & la Fortune qui amenoit des Villes dans ſes filets. Vous voyez par-là, que ce ne ſont pas toujours les plus hazardeux, que cette Déeſſe favoriſe le plus.

(a) Suidas.

Les Lacédémoniens, le plus vaillant Peuple du Monde, du conſentement de tous les Hiſtoriens, allérent encore plus avant que les Athéniens, & les Thébains. Bien loin d'aprouver dans leurs Généraux l'ardeur de s'expoſer, ils la ſouffroient à peine dans leurs ſimples Soldats. Nous liſons que les Ephores en condamnérent un à l'amende, pour s'être trop hazardé dans un combat; quoiqu'il y eût fait des actions de Valeur ſi admirables, qu'on ne put en même tems ſe diſpenſer de lui donner une Couronne.

Auſſi, Caton le Cenſeur, l'un des plus grands & des plus réſolus Capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces ſortes de Braves, qui s'expoſent par oſtentation & ſans utilité, *qu'il y avoit grande différence entre eſtimer beaucoup la gloire, ou peu ſa vie.*

Et c'eſt à quoi revient ce bon mot d'Ariſtippe, qu'un Capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier (*a*). Comme il étoit ſur Mer pendant une tempête, un Impertinent, qui ſe trouva dans le même Vaiſſeau, & qui faiſoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur: *chacun*, lui répondit Ariſtippe, *eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.* Et certes, ſi c'étoit la ſeule hardieſſe de la

(*a*) Caſtruccio Caſtracani, *dans* Machiavel.

riſquer,

riſquer, par quelque motif qu'on la riſque, qui fait l'homme de cœur, pourquoi les Couvreurs, les Matelots, ceux qui travaillent aux Mines, & tant d'autres profeſſions auſſi périlleuſes que celles de la guerre, ſeroient-elles moins glorieuſes ? Pourquoi celle de la guerre même eſt-elle en quelque ſorte moins honorable à un ſimple Soldat, qu'à un homme de condition, ſinon parce qu'elle eſt communément pour le ſimple Soldat un métier comme un autre, qu'il fait par néceſſité pour gagner ſa vie ; au lieu qu'un homme de condition, qui eſt exemt de cette néceſſité, paroît ne s'y engager, que pour acquérir de l'honneur ?

La Valeur ne conſiſte pas à mépriſer toutes ſortes de dangers, comme le Vulgaire s'imagine ; mais ſeulement, à mépriſer ceux où l'on s'expoſe avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort eſt toujours odieuſe, & le danger déſagréable : & c'eſt pourquoi le dernier Scipion l'Africain, quel homme ! n'avoit point de honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, & qu'il n'eût encore pris, ni Carthage, ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique en qualité d'Ambaſſadeur vers Maſſiniſſe & les Carthaginois, il avoit eu un plaiſir extrême à voir, de deſſus une hauteur où il étoit aſſis, une Bataille qu'ils

ſe donnérent; non ſeulement parce qu'il n'avoit jamais vu combattre deux Armées ſi nombreuſes, mais encore parce qu'il l'avoit vu ſans danger (*a*).

Connoiſſez-vous beaucoup de nos Braves à la moderne, qui avouaſſent ſi naïvement d'avoir eu du plaiſir à ne point courir de danger? Cependant, ce même homme, qui faiſoit cet aveu ſi naïf, ſans aucune néceſſité, venoit tout récemment de tuer en Eſpagne, en combat ſingulier, un Barbare de taille déméſurée, à qui nul autre de l'Armée Romaine n'avoit oſé faire tête. Il falloit bien que cet homme admirable, l'objet des louanges les plus outrées, & les moins ſuſpectes de flaterie qu'on ait jamais données, fût perſuadé qu'il n'y a de gloire à mépriſer le danger, que quand on eſt obligé de s'y expoſer. Si ces étourdis d'Ambaſſadeurs, qui furent envoyés par le Sénat, quelques ſiécles auparavant, pour accommoder les Gaulois avec les Toſcans, avoient été inſtruits de cette vérité, ils auroient été comme Scipion, témoins, ſans combattre, du combat qu'ils ne purent empêcher : ils n'auroient pas oublié leur caractere, pour prendre parti, comme ils firent, en faveur des Toſcans; & Rome n'auroit pas été priſe.

(*a*) Appian.

Ce n'eſt pas tant, dit l'Oracle de Gaſcogne, parlant de ces ſortes de gens, *ce n'eſt pas tant qu'ils veuillent aller, comme c'eſt qu'ils ne peuvent ſe tenir.* Car comme un bel Eſprit de l'Antiquité l'a remarqué excellemment, *pluſieurs s'expoſent à des périls extrêmes, par la ſeule crainte de ne pouvoir les éviter; mais le vrai brave eſt celui qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra, attend ſans inquiétude, ni impatience, qu'il ſe préſente pour le braver.*

Multos in ſumma pericula miſit
Venturi timor ipſe mali: fortiſſimus ille,
Qui promptus, metuenda pati, ſi cominus inſtent;
Et differre poteſt (a).

Si je ne craignois de vous ennuyer, je joindrois tant d'autres autorités à celles que je vous ai déja rapportées, que vous ſeriez ſurpris de la conformité de ſentiment qui ſe trouve entre tout ce qu'il y a jamais eu de Juges compétens ſur cette matiere. Mais comme je n'ai pas entrepris de la traiter pour faire montre d'érudition, je me re-

(a) Lucan. Libr. VII.

tranche à un ſeul, pour lequel je vous demande encore audience : vous jugerez s'il la mérite.

C'eſt l'autre Scipion l'Africain, que l'on ſurnomme d'ordinaire l'Ancien, pour le diſtinguer de ſon petit-fils, qui eſt celui dont je viens de vous parler. Il avoit deux ans moins que vous : il commandoit en Chef, pour la premiere fois, comme vous : comme vous, il aſſiégeoit une Ville de conſéquence extrême ; c'étoit Carthage la nouvelle en Eſpagne : impatient comme vous d'achever cette importante conquête, il réſolut de donner un aſſaut. Voilà ce qu'il avoit de commun avec vous : voici ce qu'il y avoit de différent.

Quoiqu'il fût d'une naiſſance illuſtre, il n'étoit pourtant qu'un ſimple Particulier, & non pas un grand Prince Souverain comme vous : il ne pouvoit parvenir aux honneurs de ſa Patrie, qu'en ſe ſignalant par des actions extraordinaires. C'étoit la premiere Campagne qu'il faiſoit dans ce Pays, & il n'y étoit encore connu que de réputation : ſon pere & ſon oncle, les deux plus grands & plus glorieux Capitaines de Rome, y avoient été défaits & tués l'année précédente, le plus malheureuſement du monde, & par les mêmes ennemis. Quel plus juſte ſujet de s'emporter ? il y avoit à raſſurer un

parti conſterné par ce funeſte ſuccès. Que de raiſons pour s'abandonner à ſon courage, que vous n'aviez pas à Belgrade, outre celles qu'il avoit comme vous !

Et, en vérité, ne croiriez-vous pas, ſur tout ce que je viens de vous repréſenter, qu'il s'expoſa tout autrement que vous n'avez fait ? Voici comment il s'y conduiſit. C'eſt ſon Hiſtorien qui le raporte, le plus excellent de tous, à tout prendre ; du reſte, ſi amoureux de ſa gloire, que le plus grand reproche, que les Critiques lui faſſent, eſt d'en avoir fait ſon Héros. Il n'y a pas apparence qu'un habile Ecrivain, prévenu de cette ſorte, ait inventé des circonſtances toutes particulieres pour ravaler cette gloire dans une rencontre ſi ſinguliere ; ni qu'il les eût exprimées ſans néceſſité, quelque véritables qu'elles fuſſent, s'il eût cru qu'elles puſſent la diminuer.

Comme il jugea, dit Tite-Live, par l'épouvante des Aſſiégés, qu'il pouvoit emporter la Place d'emblée, s'il donnoit un aſſaut général ; il fit avancer toutes ſes Troupes, & diſtribuer des Echelles à tout le monde. *Pour lui, couvert des boucliers de trois jeunes Soldats des plus robuſtes de ſon Armée, parce que les ennemis qui s'étoient raſſurés, faiſoient pleuvoir une grêle de traits de toute ſorte, il s'approche des murailles, il*

exhorte, il donne les ordres néceſſaires; & ce qui importoit davantage pour animer les Combattans, il eſt témoin de leur lâcheté ou de leur Valeur (a).

Que vous ſemble, Prince illuſtre, de ce mantelet de Boucliers, à la faveur duquel ce jeune Général étoit préſent à un Aſſaut, avec preſque auſſi peu de danger, que s'il fût reſté au fond de ſa Tente? Faites-vous juſtice ſur cet exemple, Prince magnanime, & voyez ſi vous n'avez rien à vous reprocher.

Quand on a d'auſſi grandes choſes, qu'il en avoit à faire, on eſt bien excuſable de prendre toutes les précautions néceſſaires pour vivre, puiſqu'on ne peut les faire qu'en vivant; & c'eſt ce qui fait voir le ridicule d'un prétendu bon mot de Pompée, qui a été également mal examiné par deux beaux Eſprits de ce ſiécle (*b*), dont l'un le blâme & l'autre le défend.

Ce fameux Capitaine, voulant s'embarquer pour revenir de Sicile à Rome avec une proviſion de Bled qu'il avoit ordre d'y faire venir, comme les Matelots effrayés d'un orage qui s'éleva, réſiſtoient à partir: *Il eſt néceſſaire que j'aille*, dit-il tout haut

(a) *Ipſe trium præ ſe juvenum validorum ſcutis oppoſitis ad urbem ſuccedit, &c.* Titus Livius. *Libr. XXVI.*

(*b*) Balzac & la Mothe le Voyer.

en les y contraignant; *mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive* (a).

Outre qu'il faut vivre pour aller, quelque grande que fut alors la diſette de grains à Rome, ſa vie étoit d'une néceſſité encore plus grande à la République : & tout ce qu'on peut penſer de plus favorable pour lui dans cette rencontre eſt que le danger ne lui paroiſſoit pas ſi grand qu'aux Matelots, & qu'il trouva à propos de ſe faire honneur de leur timidité.

Scipion étoit un brave d'une autre eſpéce, qui eſtimoit ſa vie ce qu'elle valoit; & jamais ſoin ne fut plus légitime, que celui qu'il en prenoit. Il ſe conſervoit, pour forcer Annibal d'abandonner honteuſement le fruit de ſeize ans de Victoires, pour tailler en piéces à ſes yeux dans ſon propre Pays ſon Armée invincible, & ſoumettre Carthage à cette même Rome qu'elle avoit réduite aux dernieres extrémités. Il ſe conſervoit, pour étendre juſqu'au fond de l'Aſie, ſous le nom de ſon frere, les bornes de l'Empire Romain, que la meilleure partie de l'Europe ne reconnoiſſoit pas encore. Il ſe conſervoit, enfin, pour donner les exemples immortels de magnanimité, de modération, de déſintéreſſement, de fermeté, d'amour fraternel, & de tant d'autres vertus, non

(a) Plutarque, *dans la* Vie de Pompée.

moins eſtimables que ſes exploits guerriers, & qui devoient faire l'admiration de tous les Siécles. A votre avis, Prince illuſtre, avoit-il raiſon de ſe conſerver? Une ſeule flêche moins diſcréte que celle qui n'a fait que vous marquer, auroit pu empêcher toutes ces merveilles; & peut-être en ſommes-nous redevables à ces trois Boucliers.

Ne ſeriez-vous point curieux de ſçavoir ſi ce Guerrier, qui prenoit ſi grand ſoin de ſa vie dans un Siége où il commandoit, ne s'expoſoit point davantage avant qu'il fut Général? Car enfin, direz-vous peut-être en vous-même, un homme, qui conſerve un ſi grand ſang froid à vingt-quatre ans, en donnant un aſſaut, n'a pas la mine d'avoir jamais été un Soldat déterminé. Voici dequoi vous contenter. Au premier combat donné contre Annibal en Italie ſix ans auparavant, ſon pere, qui commandoit l'Armée en qualité de Conſul, ayant été bleſſé pour s'être engagé trop avant parmi les ennemis, il accourut à ſon ſecours à la tête d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit; & voyant que ſes gens, effrayés d'un ſi triſte accident, héſitoient à donner; il pouſſa dans le gros, dont ſon pere étoit envelopé, perça juſqu'à lui à coups d'épée, écarta tout ce qui le preſſoit; & le dégagea de cette ſorte

dans

dans le tems qu'il alloit être pris ou tué (*a*).

Il y avoit un honneur particulier, attaché par les Loix aux actions de cette nature. C'étoit une Couronne qu'on appelloit Civique, en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un Citoyen. Mais Scipion, plus avide de gloire que d'honneurs, la refuſa quoique le Citoyen qu'il avoit ſauvé fût ſon Général, parce que c'étoit ſon pere (*b*); ne voulant pas, ſans doute, être récompenſé, pour avoir ſatisfait à un devoir ſi indiſpenſable.

Avoir conſervé toute la préſence & la fermeté d'eſprit néceſſaires, pour agir dans une rencontre ſi inopinée & ſi malheureuſe, dans ſa premiere Campagne, & à l'âge de dix-ſept ans; ſi ce n'eſt pas de la vraie Valeur, j'avoue que je ne m'y connois pas. Mais voici quelque choſe de plus hardi encore à mon ſens, où pourtant il n'y eut point de ſang répandu: tant il eſt vrai que la Valeur ne conſiſte pas toujours à fraper.

Après la Bataille de Cannes, où il avoit ſervi de Tribun, tous ceux qui en échapérent comme lui, s'étant retirés à une Ville voiſine, dans le tems qu'il conſultoit avec

(*a*) Polyb. *Libr.* X. Tit. Livius, *Libr.* XXI. Valer. Maxim. *Libr.* V. *Cap.* IV.

(*b*) Pline, *Libr.* XVIII. *Cap.* IV.

les autres Officiers ce qu'ils avoient à faire; on les vint avertir qu'une Troupe de jeunes gens de la premiere qualité, déſeſpérant de la République, complotoient enſemble de s'embarquer au Port le plus prochain pour s'enfuir d'Italie. Toute la Compagnie demeurant immobile d'étonnement & de douleur à cet avis, on propoſa de délibérer là-deſſus. Mais Scipion, prenant la parole, dit *qu'il falloit agir dans les malheurs de cette conſéquence, & non délibérer; que tous ceux donc, à qui le Salut de Rome étoit cher, euſſent à le ſuivre bien armés; qu'elle n'avoit point de plus grands ennemis, que ceux qui formoient de ſemblables Projets.*

Il part à ces mots peu accompagné. Il entre au Logis d'un Metellus, chez qui ſe tenoit cette honteuſe Aſſemblée : il met l'épée à la main en l'abordant ; & jurant par le ſerment le plus ſolemnel, & le plus ſacré, de ne jamais abandonner la République, ni ſouffrir qu'aucun l'abandonnât, *Il faut*, continua-t-il, s'adreſſant à Metellus, *que toi & tous ceux qui ſont ici, jurent de même tout à l'heure: quiconque refuſera, mourra de cette épée* (a). Voilà le Poltron, qui ſe cacha quatre ans après à un Aſſaut derriere trois Boucliers.

(a) *Qui non juraverit, in ſe hunc gladium ſtrictum eſſe ſciat*, Titus Livius, *Libr. XXII.*

Je ſçais, comme vous, ce qu'auroient pu penſer de vous quelques jeunes fous de qualité, dont les Armées ſont embarraſſées, & qui ſe connoiſſent auſſi mal en Gloire qu'en Valeur, ſi vous aviez pris à Belgrade autant de précaution pour votre vie, que Scipion en prit pour la ſienne à Carthage. Mais ſera-ce leur ſentiment, ou celui de tous les gens ſenſés de votre tems & de la poſtérité, qui décidera de votre honneur? Etes-vous deſtiné à de moindres choſes que lui? Et ne ſentez-vous pas au-dedans de vous la même voix ſecrette, qui le raſſuroit contre les Jugemens injuſtes? Votre cœur ne vous rend-il pas le même témoignage que le ſien lui rendoit de ſa propre intrépidité, après tant d'épreuves que vous en avez faites? Et la certitude que vous en avez comme lui, pourquoi n'eſt-elle pas ſuffiſante pour vous faire mépriſer comme lui les erreurs populaires, & l'opinion de la Canaille? Car ne croyez pas que ſa conduite fût généralement approuvée en ce point, quelque digne qu'elle fût d'approbation: il y eut de tout tems des Juges téméraires, qui ont prononcé ſans connoiſſance, au préjudice des plus pures vertus. Mais avec quelle hauteur penſez-vous qu'il les traite? Il les mépriſoit trop pour leur répondre ſérieuſement: *Ma Mere*, dit-il une fois ſur ce ſujet, comme s'il n'eût

jamais eu l'épée à la main, *m'a fait pour commander, & non pas pour me battre.*

Et c'eſt une choſe digne de réflexion, que tous les grands hommes, qui ont refuſé de ſe battre quand il ne le falloit pas, ne s'en ſoient jamais défendus qu'avec moquerie. Pendant que les Armées des Cimbres & de Rome furent en préſence, un Barbare, remarquable par ſa mine & par ſon équipage, ayant envoyé défier Marius en combat ſingulier, ce Général, qui de ſimple Soldat, ſans bien & ſans naiſſance, s'étoit élevé ſi haut par ſa ſeule Valeur, lui manda pour toute réponſe, *que s'il s'ennuyoit de vivre, il n'avoit qu'à ſe pendre.*

Longtems devant, Pyrrhus Roi d'Epire, réduit à la derniere extrémité par le grand Antigonus, lui ayant fait la même Propoſition, Antigonus ſe contenta de lui faire dire, *qu'il y avoit mille autres manieres de ſortir de la vie.* Et cette réponſe parut depuis ſi bonne à Auguſte, qu'il voulut bien la faire auſſi à Antoine, qui lui propoſoit la même choſe.

Ce Pyrrhus, puiſqu'il m'eſt venu dans la mémoire, étoit un Prince de la meilleure Maiſon du monde, de beaucoup de vertu, & l'un des plus vaillans hommes qui fût jamais. Il monta une fois le premier, comme vous, à l'aſſaut d'une Ville de Sicile. Les

aſſiégés furent ſi épouvantés de ſon courage, qu'ils ne purent lui réſiſter; & il fut aſſez heureux, auſſi bien que vous, pour ſurvivre à une action ſi hazardeuſe.

Après avoir parlé de tant de gens d'opinion contraire à la vôtre, il n'eſt pas juſte de vous cacher que la vôtre a eu d'autres Partiſans illuſtres que vous. La deſtinée de celui-ci ne doit pas faire envie de lui reſſembler. Ayant ſurpris Argos par intelligence, comme tout fuyoit devant lui par les rues, une vieille femme, qui vit du haut de ſa maiſon qu'il alloit tuer ſon fils, guidée par un inſtinct plus puiſſant que ſon âge, jetta ſur lui une tuile qu'elle arracha du toit, ſi à propos, qu'elle lui caſſa la tête. Le coup lui fit perdre la vue à l'inſtant. Ne voyant plus à ſe conduire, ſon Cheval l'entraina à l'aventure près d'un tombeau où il le précipita. Le ſang, qui étoit ſorti de ſa bleſſure, l'avoit défiguré à un tel point, qu'on fut longtems ſans prendre garde à lui. Mais à la fin, un Soldat d'Antigonus l'ayant reconnu, trouva qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; & voulant l'achever en lui coupant la tête, au lieu de la ſéparer du reſte du Corps par le col, il la partagea après pluſieurs coups entre la bouche & le bas du menton. Tels ſont tôt ou tard les fruits de la Valeur, quand elle eſt incapable de retenue.

Que ſi Alexandre fut plus heureux, quoique moins ſage, quand il ſe jetta ſeul du haut en bas des murailles dans la Ville des Oxydraques ; s'il en fut quitte, pour languir pluſieurs jours entre la vie & la mort, pour les injuſtes reproches de ſes Capitaines & l'indignation de ſon Armée ; c'eſt un miracle plutôt qu'un exemple : ce n'eſt pas aſſez pour juſtifier une action ſi furieuſe ; & ſes autres emportemens ſont ſi dignes d'horreur, qu'on a droit de donner un mauvais ſens à ceux mêmes de ſon courage qui pourroient en recevoir un favorable.

Tous doivent faire juger que ſa fin n'auroit pas été moins funeſte, que celle de Pyrrhus, ſi la fureur de la débauche ne l'eût précipitée. Mais, quelque idée que le Vulgaire ſe forme de ce Conquérant, je vous crois trop bien né, pour vous propoſer pour modéle un Brave, que l'Hiſtoire accuſe d'avoir trempé dans le meurtre de ſon Pere ; & dont les Victoires continuelles furent ſouillées par des excès continuels de colere, de crapule, de fauſſe gloire, ou de ſuperſtition.

Voilà, Prince magnanime, ce que j'avois à vous repréſenter. Si mon but étoit de vous plaire, & non pas de vous conſerver, je l'aurois fait d'une autre maniere. J'aurois adouci bien des endroits de ce Diſcours, qui peuvent vous faire ſentir déſagréable-

ment ce qu'il y a à reprendre dans votre conduite. J'ai appris d'une Reine de Perſe, *qu'il faut entretenir les Rois avec des paroles de ſoie ;* & je l'ai aſſez vu pratiquer, pour ſçavoir comment m'y prendre, ſi je voulois. Je ne doute pas même que beaucoup de gens ne trouvent d'abord, que j'aurois mieux fait d'en uſer de la ſorte ; mais peut-être changeront-ils de ſentiment, quand ils y ſongeront mieux.

Il ne ſiéroit pas de parler timidement de la Valeur. Comme je ne ſuis, ni votre Sujet, ni dans aucune autre dépendance de vous : que vous ne connoiſſez, ni mon nom, ni mon viſage, (& il ne tiendra pas à moi que vous ne les connoiſſiez jamais:) j'ai cru pouvoir, ſans manquer au reſpect qui vous eſt dû, me diſpenſer de tous les ménagemens qui auroient pu affoiblir les vérités importantes que je voulois vous perſuader. Si j'avois ſçu les exprimer plus fortement, je l'aurois fait. Il m'auroit été facile de faire aller cet Ecrit juſqu'à vous, ſi j'avois voulu, au lieu de le publier à votre inſçu, comme je fais. Mais j'ai conſidéré, que le motif qui vous fait expoſer ſi facilement, n'étant autre choſe, que l'erreur où vous êtes ; qu'on vous en eſtime davantage ; rien ne pouvoit vous faire ſentir plus vivement, combien vous vous trompez, que l'Approbation que

le Public donnera à cet Ouvrage. J'ai voulu qu'il vous fît une confuſion ſalutaire, qu'il vous mît dans une heureuſe néceſſité de faire déſormais violence à votre courage, en déférant à mes avis.

Vous auriez pu les diſſimuler, ſi je vous les avois donnés en ſecret. Des défauts, qui viennent comme le vôtre, de la force du caractere, ne ſe corrigent pas par la douceur. Des maux vigoureux veulent des remédes violens. Je ne ſçaurois vous ſouffrir dans ce foſſé ruiſſelant de ſang, où vous avez ſauté l'épée à la main, comme un Aventurier qui n'a rien à perdre : mon imagination ſe révolte à tout moment contre cette indigne idée, & je ne puis l'y apprivoiſer. Je ne puis me conſoler, que vous ayez riſqué de diminuer l'honneur de votre conquête, par votre impatience de l'avancer. Car enfin, à dire les choſes comme elles ſont, ſeriez-vous auſſi glorieux, ſi vous aviez été moins heureux? Une mort comme la vôtre, au commencement de l'Aſſaut, n'en auroit-elle pas changé la fin ; & a-t-il tenu à vous, que toute la Chrétienté n'ait ſujet de le déteſter ? Cette ardeur impétueuſe de ſe ſignaler, qui ſied ſi bien à un ſimple Gentilhomme, & peut-être encore à un Prince ſans établiſſement, dans une occaſion de cette nature ne convient pas à un Général de votre conſéquence : les

mêmes bleſſures, qui font un honneur immortel au Chevalier de Monaſterol, & même au Prince Eugène, ſi elles n'euſſent pas terni votre réputation, du moins n'en auroient-elles pas relevé l'éclat ; & vous aimez trop la vraie gloire, pour n'être pas honteux de devoir une partie de la vôtre au bonheur de n'en avoir reçu que de légeres.

Il ne tient pas à moi que je ne donne à ce Diſcours tout le travail néceſſaire pour le mettre dans un état digne de vous. Au peu de tems que j'ai été à le faire, il eſt impoſſible qu'il n'y ait bien des choſes à reprendre, ſinon pour le ſens, du moins pour les paroles. Mais je ne ſçaurois le publier aſſez tôt, ſi je veux qu'il puiſſe faire l'effet que j'en attens, avant que la Campagne commence. Quand les Critiques y trouveront quelques phraſes mal tournées, ou quelque expreſſion languiſſante, ce ne ſera pas un grand malheur ; mais c'en ſeroit un inſigne, ſi, faute de le faire paroître, vous eſſuyiez encore ſans néceſſité un ſeul coup de mouſquet. Trop heureux de ſacrifier à la conſervation d'une vie ſi précieuſe la part que je puis prétendre à la miſérable gloire de bien écrire.

On trouvera, ſans doute, que je me flate beaucoup, de me croire capable de vous corriger. Je vous l'avoue ; & quelque jugement qu'on en puiſſe faire, je n'ai point de

honte de m'en flater, puiſqu'il n'y a que cette eſpérance qui rende ma témérité excuſable.

N'oubliez donc jamais, Prince incomparable, qu'elle doit faire l'honneur de votre Maiſon, de votre Nation, & de votre Siécle, cette vie que vous prodiguez; que le Ciel a raſſemblé dans vous des avantages, dont nul autre que vous ne peut ſe vanter; & que votre conduite ne ſçauroit être trop pure, & trop exemte de tout déréglement, pour être convenable à la Guerre que vous faites, la plus juſte qui fût jamais. Qu'un honnête remors de vos emportemens paſſés ne trouble point la tranquillité naturelle de votre grande Ame! Cyrus, & Céſar, s'emportérent comme vous à votre âge; & l'on ne devient point ce qu'ils furent depuis, ſans avoir été ce que vous êtes.

Vivez donc, Prince illuſtre, pour vaincre, & pour régner. Belgrade ne doit pas être votre derniere Conquête. Les Prophéties tant rechantées, que la flaterie des Poëtes applique depuis ſi longtems mal à propos, ſont vraiment à la veille de s'accomplir. Cette Puiſſance formidable, élevée ſur les ruines de tant d'autres, l'unique effroi de la Chrétienté depuis quatre Siécles; ce Coloſſe orgueilleux, formé du débris de tant de Couronnes, enflé des dépouilles de toutes

les Nations, cimenté du ſang & des larmes de nos freres ; ce Gouvernement tyrannique, dont l'éclat & la durée démentoient toutes les régles de la bonne Politique, à qui il ſembloit que le Seigneur eût abandonné les Grandeurs de la Terre pour éprouver la Foi de ſes Elus ; cet Empire barbare eſt enfin parvenu à ſon dernier terme. Le Ciel a amené le point de ſa ruine : il chancelle, il eſt prêt à tomber, & votre main vaillante eſt deſtinée à lui donner les derniers coups. N'en doutez point, Prince magnanime, la Providence réparera le ſcandale qu'elle a ſouffert. La Gloire ne ſera plus le partage des indignes : ils ſurvivront à leur renommée, & la Vertu ſera vengée de la proſpérité des méchans.

A S. R. le dernier Octobre 1688.

VIII. *Des Gens de Cour.*

LEs Gens de Cour ſont comme une Nation étrangere dans le milieu de l'Etat, compoſée de perſonnes ramaſſées de divers endroits.

Ils ne ſont pas tous gens d'eſprit ; mais ils ont preſque tous une Politeſſe admirable, qui leur en tient lieu. Ils ne ſont pas tous bra-

ves gens ; mais ils ont ſur cela des démonſtrations & des manieres, qui les font croire tels. Leurs eſprits ſouples & complaiſans ſe tournent à toute ſorte de caracteres ; de maniere qu'il eſt impoſſible de démêler leurs véritables ſentimens.

Le mépris, qu'ils ont pour tout ce qui n'eſt pas de la Cour, ne ſçauroit ſe comprendre, & va juſqu'à l'extravagance. Rien n'eſt bien dit, ni bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmi eux : tout ce qui vient d'ailleurs eſt ignorance, ou impoliteſſe. Il eſt pourtant vrai, qu'avec un très bon goût ils ſont la plûpart très-peu ſçavans, & ils ne s'érigent en parfaits connoiſſeurs ſur toutes choſes, que par les termes propres qu'ils n'ignorent jamais, & par le reſpect qui fait taire tout le monde en leur préſence.

Les nouveaux venus s'accoûtument malaiſément à certaines cérémonies qui s'y trouvent établies. Il faut, par exemple, embraſſer étroitement ceux qu'on hait & qu'on mépriſe davantage. C'eſt une perfidie permiſe, parce qu'elle eſt réciproque.

L'agitation eſt le caractere particulier de tout ce qui ſe paſſe dans cette Région : les hommes, & les chevaux, n'y marchent qu'en courant. On ne mange, on ne dort, qu'à la hâte, & comme ſi l'on craignoit d'être ſurpris : & tout ce que peut faire

ſouvent un honnête homme pour être écouté du Miniſtre preſſé, c'eſt de lui parler dans le trajet d'une Cour, ou d'une Galerie. Ne diroit-on pas que les heures ſont ici fort précieuſes ? Il eſt pourtant vrai que c'eſt le Pays de tout le monde où l'on eſt le plus déſoccupé : on paſſe de longues heures dans une Antichambre, on eſt réduit à éplucher toutes les beautés du Parc, & il eſt des vuides dans le jour qu'on ne ſçauroit remplir. Il eſt même bon qu'un honnête homme en ait fait l'expérience quelquefois en ſa vie, pour être bien perſuadé, que dans le lieu où l'on croit qu'eſt enfermé le ſouverain Plaiſir, & où l'on s'imagine de trouver la ſource des agrémens, on a des ennuis plus grands & plus longs que dans nulle autre Contrée de la Terre.

Quelques Courtiſans ont une ambition déterminée pour quelque choſe qu'ils tâchent d'obtenir ; mais la plus grande partie ne viſe à rien de fixe : de ſorte que quoique le deſir de leur fortune en général les occupe entiérement, ſi le Prince s'aviſoit de leur demander ce qu'ils ſouhaitent, ils ſeroient ſouvent fort embarraſſés. Ils n'ont rien en vue, & c'eſt un des plus grands aveuglemens des Gens de Cour.

Il s'en trouve quelques-uns, qui deſirent avec tranſport certains emplois qu'ils n'ob-

tiendront jamais ; ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de réflexion : & ils négligent pour cela toutes les autres graces, que le Prince ſeroit en état de leur faire ; & ces graces, quoique moins de leur goût, par rapport à leur entêtement, ſeroient pourtant très-convenables à leur état & à leurs forces.

Les vieilles gens ſont ici ridicules, plus qu'en aucun autre endroit du Monde. Ils ſont regardés avec mépris, on ne veut plus de leurs pointes, de leurs contes, ni de leurs proverbes ; on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire juſtement le contraire de ce qu'ils font. Mais ce qui les rend ridicules avec raiſon, c'eſt que, malgré la haine qu'ils ont pour tous les jeunes gens, contre leſquels ils déclament ſans ceſſe, ils ne laiſſent pas de s'accommoder à leurs airs, de ſuivre réguliérement leurs modes les plus folles, de ſe mettre de leurs parties : trop heureux, s'ils peuvent parvenir à ſe faire ſouffrir parmi eux.

Je n'entens point, par vieux Courtiſans, certaines perſonnes extraordinaires, dont le vrai mérite eſt de tous les tems. La jeune Cour regarderoit ſans doute avec reſpect la Rochefoucault, Montauzier, Noailles, & quelques autres, qui ſans être exemts de défauts, ſont infiniment illuſtres par leurs vertus.

Les Mécontens ſont une Secte à part dans ce lieu ; ils ont des Femmes, des Prêtres, des Grands ; rien ne leur manque, pour faire un état particulier. Ils ont leurs dogmes, leurs coutumes, leurs cérémonies, & leurs Aſſemblées ; ils n'ont que certains jours pour leur culte. Ils ne reconnoiſſent point les Miniſtres, ils cenſurent & condamnent toutes les entrepriſes, enſeignent qu'il falloit faire autrement, diminuent les victoires, augmentent les pertes, enragent des bons ſuccès, ſe réjouiſſent des malheurs. La Secte groſſit tous les jours : chacun va les écouter en riant, & leur fortune reſte toujours dans un triſte état.

On diſtingue les femmes de la Cour par les couleurs dont elles prennent ſoin de ſe peindre, par l'excès où elles portent toutes les modes, & par le mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les femmes de la Ville. Elles ne ſont pas toutes belles, mais elles effacent toutes les autres, par je ne ſçais quel air, & par un entêtement dont le Public eſt prévenu en leur faveur.

On appelle Bourgeois à la Cour tous les gens de robe, quelque élevés qu'ils puiſſent être. Le droit de rendre la Juſtice au Peuple déroge-t-il à la Nobleſſe ; & la Cour n'a-t-elle pas un grand aveuglement, de ne vouloir pas ſe corriger là-deſſus ?

On ſe piquoit autrefois à la Cour d'un amour délicat, on y voyoit régner une fine galanterie ; mais on y fait de l'amour aujourd'hui un uſage plus groſſier, & moins innocent.

La délicateſſe en amour n'eſt permiſe que dans le diſcours, & l'on ne ſeroit guéres moins ridicule d'en avoir, que ſi l'on s'aviſoit d'être jaloux de ſa femme. C'eſt ici le dernier excès de ſotiſe, ſi rare en effet, qu'on trouve à la Cour une infinité de gens ſemblables à ce Sulpicius Galba, dont il eſt parlé dans Horace. Cet homme dormoit réguliérement toutes les après-dinées, tandis que Mécénas careſſoit ſa femme. Un Valet voulut profiter de ſon ſommeil, pour boire au Buffet une bouteille d'excellent vin. Son Maître s'éveilla pour lui. *Puer*, lui dit-il, *non omnibus dormio*. Il ne dormoit que pour ſa femme. Si nous recherchions bien, nous trouverions peut-être des Hiſtoires peu différentes de celle-là.

Si tous les hommes, qui compoſent la Cour, uſent de feinte & de diſſimulation avec les Etrangers, ils n'agiſſent pas de meilleure foi les uns avec les autres, & par cette conduite, s'ils ont quelques vertus, ils les rendent ſuſpectes.

Les gens de Province doivent ſe déſabuſer une fois pour toutes d'avoir des gens de Cour

Cour pour Patrons. Cette Protection leur coûte infiniment, & leur eſt tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus ſouvent, & ne veulent jamais rien faire pour autrui. Ils n'agiſſent jamais, quelque démonſtration qu'ils faſſent, que par rapport à leurs intérêts.

On remarque parmi la jeune Cour un honnête homme, brave de ſa perſonne, qui fait des merveilles à la guerre, pour laquelle il a de très-grandes diſpoſitions. Il eſt obligeant, officieux, plein de droiture. Ces qualités paroiſſent eſtimables à tout le monde : lui ſeul ne les compte pour rien ; il veut être homme à bonne fortune, & ne ſe pique que de galanterie. La Nature ne l'a pas fait pour les Dames : il ne voit pas qu'il ſe rend ridicule auprès d'elles, & qu'il ſe donne un travers dans le monde, qui fait oublier toutes ſes vertus.

J'en connois un autre, qui eſt homme d'eſprit ſans conteſtation. Il eſt fort propre à la galanterie, pour laquelle on dit même qu'il a des talens admirables : il danſe & chante mieux que Gentilhomme de France, il a une figure agréable, & il eſt d'une propreté fort recherchée. Il ſeroit conſidéré de tout le monde, s'il ſe contentoit d'écrire ou de parler en Proſe : mais il fait des Vers, & de mauvais Vers : & qui pis eſt, il oblige

les gens à les entendre. Je fus contraint l'autre jour d'eſſuyer la lecture de quatre cens de ſa façon, qui joints aux grimaces & aux parenthèſes de l'Auteur, me firent paſſer la plus cruelle heure du monde. C'eſt un terrible caractere, de ne parler jamais que de Sonnets ou de Madrigaux, & de montrer des Vers ſi durs & ſi contraints, que tout ce que peut faire le meilleur ami qu'on ait, c'eſt de ne pas dire qu'ils ſont mauvais !

Termare eſt un grand homme de bonne mine. Il a l'air fier, le regard un peu farouche, & la figure tout-à-fait impoſante. Il a ſervi fort longtems à la tête d'un Corps où l'on ſe pique de bravoure : aujourd'hui, il ne va à la guerre, que quand on ne peut faire autrement. Il parle ſouvent de ſes combats, il eſt fort ſur la narrative de certaines actions qu'il n'a pourtant vues que de loin. Je le connois depuis longtems pour le plus grand Poltron du Royaume ; bien des gens le connoiſſent comme moi : cependant, le Public eſt bien-aiſe de le croire ſur ſa parole ; & ſes démonſtrations outrées & ridicules, qui, parmi des gens bien ſenſés, feroient un effet tout contraire à celui qu'il ſouhaite, ne laiſſent pas de le faire venir à bout de toutes ſes entrepriſes. Il apprend qu'il n'eſt pas inutile d'être fanfaron en certain endroit du Monde, dont les habitans paſſent pour

extrêmement fins & bons Connoiſſeurs.

Narciſſe eſt un petit homme brun : il a la taille un peu défectueuſe, & la figure d'ailleurs aſſez agréable. Il a aſſez d'eſprit, beaucoup d'ignorance, & plus encore d'impertinence & de préſomption. Il parle de ſoi avec confiance, & des autres avec mépris. Il décide fort hardiment ſur ce qu'il entend le moins, & ne craint point de ſe donner des aventures dont tout le monde connoît la fauſſeté. Il eſt indiſcret ſur l'article des Dames, qu'il traite avec inſolence & avec dureté. Il leur rend pourtant quelques ſoins avec une négligence étudiée & offenſante, dont il faut qu'elles s'accommodent. Il joue & jure d'aſſez bonne grace : il boit volontiers, & ſes débauches fréquentes ſont d'eau-de-vie, qui lui ôte ſouvent l'uſage de la Raiſon. Il ſe met extraordinairement, & invente chaque jour quelque maniere bizarre de ſe mettre. Il parle par exclamations, par éclats de rire, & n'uſe que de mots nouveaux. *Gracieux, joli, il eſt vrai*, & autres ſemblables, combinés diverſement, ſont le ſujet de tous ſes diſcours : il n'en faut pas davantage pour rendre folles la plûpart de nos Dames. J'en connois au moins quatre, qui ſe donnoient autrefois pour les plus fieres, qui le courent par-tout, ſans que le plus ſouvent il daigne ſe laiſſer trouver. Elles ſont d'une

jalouſie incoïncevable les unes contre les autres, & je ne déſeſpere pas de voir décoëffer Corinne avec Beliſe. Sa froideur pourtant eſt égale pour toutes, & il n'a pas encore aſſez pensé à pas une, pour ſe déterminer à une préférence. Elles l'ont ſi fort mis à la mode, qu'à l'heure qu'il eſt, on le prend pour le modéle de tous ceux qu'on appelle Gens-à-bonne fortune. On l'imite religieuſement, & ſur-tout dans ſes défauts, & la choſe eſt à mon ſens pouſſée ſi loin, que je connois peu de femmes, qui, dans la fureur de la mode, ſoient en état de lui réſiſter, s'il veut prendre la peine de les attaquer. Il eſt heureux d'avoir paru dans le monde ſur la fin du dix-ſeptiéme Siécle. En tout autre tems, il ſeroit reſté dans l'obſcurité, on n'auroit jamais parlé de lui, & il faut une dépravation de goût auſſi grande que celle qui régne aujourd'hui, pour élever ſi haut un mérite ſi médiocre, & des manieres ſi ridicules. Narciſſe doit pourtant bien ſe garder de les changer: il ne ſe ſoutient que par-là; & il rentreroit bientôt dans ſon état naturel, s'il prenoit des airs plus modeſtes & plus raiſonnables.

Licidas eſt honnête homme. Il a de l'eſprit & de la raiſon: il eſt ſçavant, propre aux grandes choſes, agréable pour la Société & d'un très-bon commerce pour ſes amis. Il

connoit le monde parfaitement, & perſonne que je ſçache, n'a plus que lui d'uſage & de connoiſſance des femmes, ſur l'article deſquelles on l'a entendu quelquefois parler admirablement. Tel que je viens de le dépeindre, il eſt amoureux depuis ſix mois de Célimène, amoureux comme on l'eſt à dix-huit ans. Cette Dame, n'eſt ni trop jeune, ni trop belle : & les gens éclairés ont découvert, à travers la Pruderie qu'elle affecte, un fonds de Coquetterie inépuiſable, qui lui fait agréablement recevoir le ſoin de tout ce qui s'aviſe d'en prendre pour elle ; & j'oſe même dire, qu'elle n'eſt pas avare le plus ſouvent d'avances & de minauderies. Licidas eſt auſſi jaloux qu'il eſt amoureux, & l'on peut penſer quelles heures on lui fait paſſer. Il eſt devenu ſombre & mélancolique. Il ne voit preſque plus ſes amis : ils lui font tous ombrage, & s'ils s'aviſent d'approcher ſa Maîtreſſe, il les regarde ou comme ſes rivaux, ou comme ſes Eſpions. Il ne voit Célimene, que pour la quereller ; & ſes remontrances, qui ne font que blanchir, commencent à le rendre odieux. Il n'y a pas trois jours, qu'il ſe laiſſa aller à des emportemens inexcuſables, qui l'ont rendu la Fable du Public, & qui ont perdu ſa Maîtreſſe. Si un homme tel que lui, dont les connoiſſances ſont très-étendues, fait des fautes ſi

conſidérables, qui le barbouillent dans le monde, il faut convenir que le Cœur n'eſt point ſoumis à l'Eſprit, & que la Raiſon, qu'on dit être donnée à l'Homme pour réprimer ſes paſſions, eſt bien impuiſſante contre des Maîtres ſi forts & ſi tyranniques.

Théodule n'a pas encore quarante-cinq ans. Il eſt propre, bien raſé, ſa Perruque & ſon Linge ſont du bon faiſeur. Il parle agréablement, & d'un ton fort radouci. Il fait profeſſion de dévotion, & dirige la belle Clélie, qui eſt une veuve fort touchante, qu'il a éloignée de toute Société, & qui ne voit guéres que lui. Il ne manque pas de gens qui diſent leurs ſentimens ſur cette direction. Dans les premiers Siécles de l'Egliſe, dit-on, les Saints après ſoixante & dix ans fuyoient les femmes avec aſſez de ſoin, pour qu'il s'en ſoit trouvé qui ſe ſont jettés dans la Mer, lorſqu'ils en ont été ſurpris; & les autres, qui étoient engagés par leur devoir, ou par leur charité, à les voir & à les entendre, ſe meurtriſſoient la poitrine avec un caillou, pour mortifier leur chair. Notre Siécle eſt bien différent de ceux-là, & ces frayeurs paſſent aujourd'hui pour des ſimplicités mal entendues. On ſçait des pratiques ſpirituelles que les Saints d'autrefois ignoroient : ils ne connoiſſoient ni le Caffé, ni le Chocolat. Leur dévotion étoit farouche:

celle d'aujourd'hui eſt plus polie, plus commode ; & la mode s'eſt étendue juſqu'à la méthode de gagner le Ciel.

On donne à la Cour le nom de ſage à Philarque. Son extérieur éblouït tout le monde : le Prince lui donne des marques de diſtinction ; & on le cite par-tout pour le modéle d'un homme de bien. Cependant, Philarque n'eſt au-dedans rien moins que ce qu'il paroît au-dehors. Il eſt injuſte, violent, d'une humeur intraitable : ſes Valets ne le ſervent qu'en tremblant, & il ne paye, ni ſes créanciers, ni ſes domeſtiques. Sur ſa réputation, tel avec confiance va lui demander une grace, qu'il croit obtenir, qui le trouve intéreſſé, dur, & impitoyable. Ainſi, ce qui fait l'admiration du monde, eſt ſouvent fort mépriſable.

Je ſuis charmé de voir ce vieux bon-homme, qui a déja vécu quatorze Luſtres, avec une Perruque poudrée & un Ruban couleur de Ceriſe, qui fait la Cour aux Dames, & qui, pour imiter les jeunes Courtiſans, ſe précipite de toutes ſes forces pour ſuivre les autres dans cette Cour pavée de Marbre gliſſant & humide, parmi les frimats & la pluie ; & cela, pour aller voir mettre en Caléche le Prince dont il ne peut point être apperçu !

Ce Gentilhomme, d'une qualité diſtin-

guée, & d'un mérite rare, qui depuis vingt-cinq ans languit dans cette ſervitude honorable, qui eſſuie tous les jours les duretés des Miniſtres, le mépris de ſes ennemis, le chagrin dévorant de ne pouvoir rien, & de n'être conſidéré de perſonne, ne ſe réſoudra-t-il donc jamais à ſe retirer dans ſa Province, où il aura une Cour lui-même, & où il trouvera des gens, qui, à quelque maniere près, ſont faits tout comme ceux qu'il quittera?

IX. *Des Femmes.*

QUelque uſage & quelque connoiſſance qu'on ait des femmes, on ne doit point trop s'aſſurer de les bien connoître: elles ſont toutes impénétrables & l'on découvre tous les jours des replis dans leurs cœurs, qui cachent des ſentimens dont on n'auroit jamais pu ſe douter.

Leur occupation la plus ordinaire eſt de tâcher à inſpirer de l'amour. Elles y réuſſiſſent ſouvent, & les hommes ſont toujours plus prêts à ſe laiſſer tromper, quelques exemples qu'ils ayent de l'infidélité des femmes.

Les Orientaux les traitent fort différemment de notre uſage, Elles ſont chez eux une

une partie de leur équipage, & de leurs biens meubles, dont ils prennent grand ſoin, & qu'ils gardent avec empreſſement pour leurs beſoins. Nous prétendons qu'il n'y a chez eux à cet égard, ni douceur, ni politeſſe, ni galanterie. Ils prétendent qu'il n'y a chez nous que fureur, que paſſion, que ſotiſe, & qu'extravagance. Peut-être que des Juges déſintéreſſés auroient de la peine à décider en notre faveur; car ſi l'on examine toutes les folies, dont une fois dans la vie tous nos plus honnêtes gens font l'épreuve ſur cet article; ſi l'on fait attention à toutes les affaires cruelles, & à toutes les querelles ſanglantes & meurtrieres, qu'elles cauſent, on trouvera que ceux qui ſe ſont mis hors de portée de tous ces malheurs, doivent paſſer pour plus ſages que les autres. On trouve de la barbarie dans la ſervitude où les Orientaux tiennent leurs femmes: mais ſi ce ſont des créatures plus cruelles & plus dangereuſes, que les Tigres & les Lions, il n'eſt pas extraordinaire de les enchaîner; & j'ai ouï-dire à un habile homme, que pour être civiliſées & familiariſées, elles n'étoient pas moins féroces ni moins ſanguinaires.

Qui auroit dit à nos Peres, que l'on verroit dans ce Siécle les femmes faire des débauches fameuſes de vin & d'eau-de-vie,

défier ſur cela les hommes les plus déterminés, & les vaincre même en ce ridicule combat : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes joueroient dans un jour tout le revenu de leur famille pour deux ans, & que dans les tranſports de leur malheur, elles jureroient auſſi fort & auſſi hardiment que le plus inſolent Dragon : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes, laſſées des plaiſirs ordinaires que la corruption & la licence du Siécle leur a laiſſé prendre ſans borne & ſans ménagement, en ſont venues juſqu'à les trouver inſipides, & à chercher à réveiller leurs ſens émouſſés par l'extravagante & horrible imitation de ce qu'on a écrit de quelques anciennes Grecques : Qui leur auroit dit, que bien loin de cacher au Public ces effroyables ſujets de leur honte, elles prendroient plaiſir à les mettre au jour : Qui, dis-je, leur auroit dit telles & ſemblables choſes, leur auroit dit vrai, & n'auroit pas été cru.

On ne laiſſe pas d'aimer ces femmes, dont je viens de faire une ſi terrible peinture ; & rien n'égale les douleurs qu'elles font ſouffrir à ceux qui ſont malheureuſement ſous leur Empire. Comme il n'y a chez elles, ni régle, ni ménagement, ni probité, ni bonne-foi, ceux dont elles ſont la deſtinée ſont ſujets à toutes les violences & à toutes

les agitations qui ſuivent néceſſairement une paſſion mal reconnue.

On aime les perſonnes qu'on eſtime quelquefois le moins, & rien ne me perſuade tant le peu de liberté qu'on a dans une paſſion, que les petits & défectueux caracteres des perſonnes que je vois les plus aimées dans le monde.

Aminte eſt une petite femme brune : les yeux merveilleuſement vifs, le teint fort jaunâtre & très-baſané, les dents aſſez blanches & bien rangées, la bouche très-grande, la gorge laide : mais en tout une aſſez jolie perſonne. On ne ſçauroit guéres avoir moins d'eſprit qu'elle en a, & paroître en avoir davantage. Inſtruite ſuperficiellement de beaucoup de choſes, elle parle de tout avec la derniere effronterie ; & les agrémens de ſa perſonne font trouver excellent tout ce qu'elle dit de médiocre, & quelquefois de mauvais. Sortie depuis peu de l'obſcurité de ſa Province, elle s'eſt trouvée, par je ne ſçais quel hazard, placée & établie dans le grand monde, où l'on ne croyoit pas qu'elle pût faire tout au plus que quelques legeres apparitions. Une vanité ſupérieure en elle à toutes choſes lui fit concevoir la réſolution de s'y ſoutenir à quelque prix que ce fût : Jeu, bonne chere, galanterie, équipage, elle a mis en uſage tout ce qu'elle

a cru lui pouvoir ſervir dans ce deſſein ; & l'on peut dire qu'elle eſt joueuſe ſans aimer le Jeu auquel elle n'a aucun attachement, qu'elle fait une bonne chere continuelle ſans gout, qu'elle a des équipages très-propres & même magnifiques ſans s'y connoître & ſans s'en ſoucier, & qu'elle eſt même galante & coquette juſqu'à l'excès, ſans inclination, avec une indifférence inſipide. Elle n'a réellement d'autre caractére, que ceux que la vanité lui fait prendre, & qui ſont tous forcés en elle. On n'a jamais cependant tant été à la mode qu'elle l'eſt aujourd'hui : tout ce qu'il y a de plus brillant s'attache à elle ; & les mêmes femmes, qui avoient dédaigné de la voir dans les commencemens, ſont plus empreſſées à la chercher, qu'elle ne l'étoit autrefois à ſe faire ſouffrir parmi elles. Il ne faut pas chercher d'autre raiſon de cette eſpéce d'élévation, que la bizarrerie & le caprice de quelques jeunes gens, qui ſur cet article donnent le cours & le prix aux choſes.

Corinthe eſt une femme de la ville. Elle a déja paſſé trente ans, quoiqu'elle en avoue à peine vingt. Elle eſt brune naturellement, juſqu'à être noire : elle a pourtant des jours où elle effaceroit le teint de la plus blanche Angloiſe. Sa Toilette eſt meublée de toutes les couleurs qu'elle peut ſou-

haiter, & qu'elle choiſit à loiſir tous les matins. Sa coquetterie eſt extrême, & pas un homme de ſa connoiſſance n'a été exemt de ſes attaques. Ce n'eſt pourtant point là préciſément ſa folie dominante: elle a un entêtement pour tout ce qui vient de la Cour, qui lá fait tomber dans des extravagances prodigieuſes. Tout ce qui eſt de ce Pays-là a un titre pour être adoré chez elle. Dieu ſçait quelle foule de fous & d'impertinens elle eſſuie ſous ce prétexte. Je n'oſe pas dire quelles railleries, quelles manieres, quels airs, il lui fait ſupporter. C'eſt ſa foibleſſe, que rien ne peut guérir, puiſque ſa Raiſon & ſon Eſprit naturellement ſi bons n'ont pas pu en venir à bout.

Il eſt peu de femmes ſur l'eſprit deſquelles la vanité n'agiſſe plus que l'amour; & il n'eſt rien, qu'elles ne ſoient capables d'entreprendre, quand on a le ſecret de flater leur vanité en leur propoſant d'aimer.

Les commerces de galanterie ne ſont pas éternels: un an ou deux ſont ordinairement le terme de ces ſortes d'affaires; & l'une des deux parties s'ennuie, & quitte la premiere. Il n'arrive jamais que toutes les deux conviennent de rompre en même-tems; il faut donc néceſſairement, ou quitter ſa Maitreſſe, ou être quitté de ſa Maitreſſe. La douleur qu'on ſouffre en la quittant eſt

grande : mais elle eſt ſupportable ; celle qu'on ſouffre, quand on en eſt quitté, n'eſt pas même concevable. Il faut opter, & cependant perſonne n'a la force de ſe réſoudre à cette douleur ſupportable, pour éviter l'autre, quelque intolérable qu'on la conçoive. Les maux à venir nous touchent peu, en comparaiſon des préſens : c'eſt le caractere du cœur de l'homme.

La plus grande douleur d'un homme d'eſprit, dans les chagrins que lui cauſe une paſſion amoureuſe, conſiſte en cela même qu'il reſſent des chagrins pour des ſujets dont il reconnoît le ridicule, & en ce qu'il ne peut, ni les ſuſpendre, ni les modérer. Le cœur eſt indépendant de l'eſprit.

On dit que quelques anciens Romains ont pouſſé la fureur dans leur amour, ou dans leur débauche, juſqu'à ſe donner ce qu'on appelloit le plaiſir de l'occiſion. Ils ne pouvoient avoir d'autre principe dans cette cruauté énorme, que le deſſein de s'aſſurer que qui que ce ſoit ne leur ſuccéderoit dans la poſſeſſion de cette perſonne. On ne conçoit rien qui égale cette barbarie, & cette férocité eſt horrible même à penſer. Mais cependant, il eſt sûr que l'homme du monde le plus amoureux, quelle que ſoit ſon affliction, à l'occaſion de la mort naturelle de ſa Maîtreſſe, y trouvera pourtant quel-

que choſe qui ne lui déplaira pas, & qui le conſolera en quelque maniere. Il n'en découvrira pas clairement la cauſe; mais qu'on obſerve le cœur, cette conſolation n'a pas d'autre ſource que celle de la cruauté de ces anciens Romains. L'amour propre eſt un étrange Maître.

Leſbie étoit amoureuſe à la fureur de Cléonte, & jalouſe violemment de Fauſtine, qui étoit logée vis-à-vis de ſon Amant; ce qui contribuoit beaucoup à augmenter ſes ſoupçons & ſa jalouſie. Cléonte fut bleſſé ſur le pavé fort dangereuſement, & porté immédiatement après dans ſa Maiſon. Leſbie vint apprendre de ſes nouvelles à la porte; mais avant que de demander comment il ſe portoit, elle s'informa avec beaucoup de ſoin ſi Fauſtine ſa voiſine n'avoit point paru, & ſi par le droit de voiſinage elle n'étoit point entrée dans ſa Chambre: Elle oublia pour quelques momens le danger preſſant de ſon Amant, pour ſoulager & ſatisfaire ſa jalouſie.

J'ai lu quelque part, qu'une Maitreſſe étoit un de ces Bénéfices qui obligent à réſidence: l'abſence les rend ſujets au dévolu; mais il n'eſt pas toujours sûr que la réſidence les en garantiſſe.

Il y a deux ſortes de perſonnes tout-à-fait incompatibles, & qui ſe trouvent ordinai-

rement enſemble. Un amant jaloux, & une maitreſſe coquette. Ils ne peuvent ſe ſupporter l'un l'autre : il eſt cependant rare, qu'un amant ſoit bien jaloux qu'à l'égard d'une coquette ; & il arrive toujours qu'une femme eſt coquette, quand elle a un amant jaloux.

Dorimene eſt une jeune perſonne, blanche, blonde, belle, & d'un enjouement qui fait plaiſir à tous ceux qui la voient. Elle a épouſé depuis deux ans les biens immenſes d'un homme ſexagenaire, qu'elle a ménagé avec une adreſſe qu'on n'auroit point attendue d'elle. On ne peut pas ſe contraindre avec tant d'art : elle a affecté une douceur pour cet époux, & elle a eu des complaiſances pour lui, qui paroiſſoient ſi naturelles, qu'elle s'eſt rendue parfaitement maitreſſe de ſon eſprit ; & aujourd'hui prévenu comme il eſt en faveur de ſa femme, il ne voit & ne croit que ce qu'elle veut qu'il voye & qu'il croye. On dit qu'elle ſçait profiter de cet avantage : tous les malins donneurs d'avis ſont frondés. Le mari ne croit que ce qui eſt avantageux à ſa femme : c'eſt un caractére rare en incrédulité, quoique d'ailleurs homme d'eſprit, & très-jaloux par tempérament. La prévention aveugle tout le monde.

Morinne a tout au moins quarante ans :

elle eſt grande. Les plus beaux yeux du monde avec une bouche agréable, aſſez d'eſprit, beaucoup de politeſſe, & plus encore d'uſage du monde : d'une naiſſance & d'un rang qui impoſe, & qu'elle ſoutient par des dehors merveilleux ; careſſante, & allant au devant de ce qui peut faire plaiſir aux perſonnes qui ſont auprès d'elle, cachant avec un air admirable tous les reſſentimens qu'elle peut conſerver contre ceux dont elle croit avoir ſujet de ſe plaindre, juſques-là qu'il leur ſeroit difficile, à la voir agir en leur faveur, de ne pas oublier qu'ils l'ont offenſée. Elle prend ſoin d'une petite famille qui lui eſt reſtée, avec une attention & une diligence qui fait honte à toute autre, poſſédant mieux que perſonne la ſcience ſinguliere de s'ennuyer, ſans que ceux qui lui cauſent ces ennuis puiſſent jamais s'en douter. Elle ſeroit parfaite, ſi un tempérament malheureux ne l'avoit rendue ſenſible & tendre juſqu'à l'excès pour tout ce qui s'aviſe de s'empreſſer pour elle. Elle paſſe même plus avant ; car elle a ſéduit ſes plus proches parens & tous ſes amis, & elle a trouvé dans tous les états de quoi ſatisfaire la perverſité de ſon naturel. Le ſoin, qu'elle prenoit de cacher ſes aventures, & la diſcrétion reſpectueuſe de ceux qui y avoient part, les ont longtems laiſſé igno-

rer ; & il a fallu que certains éclats ayent rendu la choſe publique, pour déſiller les yeux de tout le monde. Il eſt rare, qu'avec une ſi mauvaiſe conduite, on ait pu tromper ſi longtems le public, dans le lieu du monde, où, ſur l'Article de la conduite des femmes, on eſt le moins ſujet à ſe tromper en leur faveur.

Sabine étoit dévote, & elle eſt aujourd'hui mondaine. Leſbie étoit mondaine, & elle eſt aujourd'hui dévote. La même inconſtance, qui a changé en mal la premiere, a changé en bien la derniere : c'eſt une compenſation dans la Morale. Sabine ſouleve tout le monde contre-elle par ſa conduite déréglée, d'autant plus criante qu'elle a ſuccédé à beaucoup de régularité ; mais qu'elle eſt charmante par ſa perſonne & par ſes manieres ! Que Leſbie, au contraire, dont on eſt obligé de louer le retour & la bonne conduite, eſt peu propre à ſe faire aimer, que ſes diſcours ſont fades, que ſa perſonne eſt inſipide ! N'eſt-ce point que l'une & l'autre ſe ſont miſes aux uſages qui leur étoient les plus propres ?

Mariane, dont la beauté a fait les délices de la plus charmante coterie du monde, & qui n'avoit paru propre qu'à badiner & à rire juſqu'à l'âge de dix-huit ans, a touché bien ſenſiblement toute la Cour & toute la

Ville par l'infortune où l'a plongée la plus malheureuſe paſſion dont on ait jamais vu d'exemple. Obligée par ſon état à garder plus de meſures de bienſéance, elle a aimé l'homme le moins propre à cacher une intrigue. Après quelque tems de commerce, elle a ſenti augmenter ſa paſſion, quand celle de ſon amant a commencé à diminuer; & les réfroidiſſemens qu'elle remarqua en lui l'irritérent ſi fort, qu'il eſt difficile d'exprimer juſqu'à quel point elle pouſſa ſes plaintes & ſes emportemens. Ils ne finiſſoient point; & Cléante, ſon amant, occupé ailleurs, voulut les faire finir, en lui avouant de bonne-foi ſon dégagement. *Nous ne ſommes pas éternels*, lui dit-il: *nos paſſions ne peuvent pas être éternelles. Je vous avois promis de vous aimer toujours: je le penſois pour lors ainſi. Il n'eſt plus en mon pouvoir de vous tenir parole; & je vous trahirois, ſi je vous abuſois plus longtems.* On peut juger quelles ſaillies, & quelles violences, ſuivirent cet aveu, qui fut la derniere converſation qu'il a eue avec Mariane, laquelle eſt reſtée perdue de réputation dans le monde, par l'éclat d'une intrigue qu'elle avoit ſoutenue ſans ménagement & ſans meſure; privée de tout bien, par la prodigieuſe dépenſe qu'elle a faite dans ſa folle proſpérité, ſans appui & ſans

protection ; tous ſes parens, dont elle mépriſa les avis & les remontrances, l'ayant abandonnée dès le commencement de ſon intrigue ; ſans établiſſement & ſans aucune eſpérance raiſonnable d'en jamais trouver ; & pour comble d'infélicité, conſervant toujours le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés, & des tendres ſentimens pour un ingrat qu'elle ne peut effacer de ſon eſprit. On dit que le Ciel, pour lui laiſſer quelque reſſource, lui donne un peu de gout pour la dévotion. Ce ſeroit un parti fort heureux, & le ſeul qui lui reſte à prendre.

Je remarquai dernierement un jeune homme de mérite, qui ſe trouva auprès d'une Dame, ſans lui faire beaucoup de façons. *Cet homme*, me dit cette Dame à l'oreille, *a l'air bien triſte ; il ne me plairoit pas en mille ans.* Le même homme, à quelques jours de là, ſe trouvant d'une humeur plus libre & plus enjouée, entretint gracieuſement cette Dame. & s'attacha aſſez à elle pour lui faire eſpérer ſa conquête. Elle ne ceſſe de le pourſuivre, elle le trouve le plus joli homme de France, & ne ſçauroit dire quatre mots ſans y faire entrer le nom du Cavalier.

X. LETTRE

Sur une Galanterie ſurannée.

A Mr. le M. D. S.

ON a grand tort, Monſieur, de vous accuſer d'être trop galant. La Galanterie n'eſt jamais défendue, dans quelque état qu'on ſe trouve, & l'on ne ſçauroit vous reprocher que le commerce des femmes vous ait amolli le cœur.

Vous n'avez jamais agi plus heureuſement pour l'Etat, & pour votre gloire: vous ne donnez aux Dames, que les momens de relâche que vous laiſſent vos grandes occupations; & je ne ſçache pas que des gens raiſonnables puiſſent trouver mauvais que le loiſir d'un grand homme ſoit voluptueux.

La Beauté, que vous aimez, & qu'on dit que vous aimez trop, ne vous a point encore fait fuir devant les ennemis, comme Cléopatre fit fuir Antoine, qui étoit pourtant un très-vaillant Capitaine. On vous a vu combattre avec plus de chaleur; & l'on pourroit douter, ſi l'amour n'eut point de part à la derniere action que vous fîtes, & qui vous acquit tant de Gloire.

Madame de S. M. ne vous a point encore

inſpiré de ſentimens qui ayent pu nuire au ſervice de votre Prince. Vous n'avez pas ſecouru des places qu'il a aſſiégées. Madame de S. M. eſt toute dans les intérêts de votre Armée, & ſes ſouhaits ſurpaſſent peut-être les vôtres.

Je ſçais qu'on vous oppoſe la gravité du rang que vous tenez ; mais qui jamais a oſé dire qu'il fût incompatible avec la tendreſſe ? Je n'ai point appris que vous ayez donné au Public des Scènes ridicules & burleſques, par des empreſſemens trop vifs & trop marqués. Vous reſervez pour le tête à tête tous les mouvemens de votre cœur, & vous imitez ſans doute le Roi Philippe II. lequel, amoureux éperdument de ſa femme Eliſabeth de France, qu'il avoit enlevée à ſon fils, ne lui parloit pourtant jamais le jour, ni en public ; mais la nuit, il s'abandonnoit à ſon amour.

Perſonne n'ignore qu'un homme de guerre n'a rien dans ſa profeſſion qui ne convienne à l'amour : Mars & Venus furent trouvés enſemble à la vue de tous les Dieux ; & il eſt peu de Héros qui ayent été inſenſibles à cette paſſion.

Céſar avoit moins conquis de Provinces que de Maitreſſes : il alla les prendre juſques dans la Mauritanie. Annibal s'enivra des tendres délices de Capoue, dont les fem-

mes étoient les plus polies de toute l'Italie. Alexandre le Grand céda aux charmes de Statira ; & ſi l'on veut des Héros moins violens & un peu plus paiſibles, Périclès, ce grand Périclès, qui gouvernoit Athénes ſi deſpotiquement, prit plaiſir à ſe faire aimer de la femme de Menippe ſon Collegue.

Enfin, Monſieur, les Philoſophes même ne ſe ſont pas défendus de cette paſſion ; Ariſtote & Solon me ſerviroient de garans au beſoin ; & j'ai lu quelque part, que ce célébre Socrate, qu'on eſtimoit autant qu'un Dieu, avoit une Maitreſſe très-infidelle, dont il étoit éperdument amoureux.

Rien n'eſt ſi injuſte, que de vouloir refuſer aux Hommes illuſtres le plaiſir de ſe délaſſer de leurs grandes fatigues dans les douceurs de l'amour. Si c'eſt une foibleſſe, pourquoi les Anciens l'ont-ils permiſe à leurs Dieux ? Et ſi c'eſt une douceur, pourquoi priver les Héros de ce charmant privilége ?

Je comprens bien, Monſieur, qu'on vous oppoſe votre âge, & qu'on trouve aujourd'hui ridicule un amant ſexagenaire ; mais trop de gens ont intérêt à s'unir contre un ſentiment qui eſt ſi déſavantageux aux honnêtes gens.

Pourquoi veut-on, diſois-je l'autre jour à certaines perſonnes qui gloſoient ſur votre conduite, qu'il ſoit défendu d'aimer à ſoi-

xante ans ? J'avoue qu'on ſeroit injuſte à cet âge, ſi l'on prétendoit ſe faire aimer par ſoi-même, & par les charmes de ſa perſonne. On ſeroit encore plus déraiſonnable ſi l'on vouloit bannir, de chez ſa Maitreſſe, un amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à ſe faire aimer.

Il faut, dans un âge avancé, renoncer à toutes les délicateſſes qui ſont inutiles & ridicules. On doit voir le bonheur d'autrui ſans chagrin & ſans jalouſie. Leur jeuneſſe leur attire ce privilége.

Il ne faut prendre de l'amour juſtement que les plaiſirs ; & ſe faiſant juſtice à ſoi-même, tâcher à ſuppléer par ſa complaiſance, par ſa propreté, & par ſa libéralité, aux défauts que la vieilleſſe traîne avec elle.

C'eſt ainſi, Monſieur, que je vous juſtifiois, en vous donnant ce caractere que vous ne démentirez pas ſans doute. La Galanterie vous ſera permiſe & agréable, ſi vous en ſçavez uſer avec eſprit & avec liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux, ou bourru, vous ſerez la fable de la Cour & de l'Armée, & vous paſſerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyez bien prévenu, qu'à l'âge de vingt-cinq ans tous les hommes ſont aimables, pour ne trouver pas étrange que Madame

de

de S. M. trouve tels tous les jeunes Officiers qui l'approcheront. En amour, le Cornette vaut mieux que le Général ; & ſi vous voulez mettre des obſtacles aux plaiſirs qu'elle pourra recevoir des converſations trop fréquentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le malheur des jaloux, qui, en tourmentant les autres, ſe tourmentent eux-mêmes, ſans venir à bout de leurs deſſeins.

Qu'il vous ſuffiſe d'être ſouffert dans la foule, & d'avoir le ſecret à ſoixante ans d'être parmi pluſieurs de vingt-cinq à trente. Sur-tout, n'oubliez pas les Fêtes & les parties : elles ſont d'un merveilleux ſecours pour réparer les rides du viſage : une Perruque bien poudrée, & du bon faiſeur, fait moins cet effet.

XI. LETTRE

Contre une Galanterie ſurannée.

A MR. LE M. D. S.

VOus êtes bien peu raiſonnable, Monſieur, ſi tout ce qu'on nous a écrit ſur votre Article eſt véritable. Se peut-il, qu'avec tout l'eſprit & toutes les connoiſſances que le Ciel vous a données, vous prétendez des

choſes ſi impoſſibles, & peut-être ſi injuſtes ? Quoi ! Monſieur, vous avez prétendu que Madame de S. M. ne parlât jamais qu'à vous : vous avez oſé eſpérer qu'elle n'aimeroit jamais que vous ? Peut-on ſe flater d'un projet ſi chimérique ! & pouvez-vous ignorer, qu'il eſt auſſi naturel à une femme de changer dans ſes inclinations, qu'il eſt naturel aux Vautours d'être carnaciers, aux Tigres d'être cruels, & aux Loups d'être raviſſans ?

Mais vous eſpériez ſans doute que la Nature feroit pour vous un Miracle, & que Madame de S. M. ſe dépouilleroit de toute l'inconſtance attachée eſſentiellement à ſon Sexe, pour vous rendre parfaitement heureux ; & cela, après la ſoixantiéme année de votre âge. Concevez, s'il ſe peut, combien votre eſpérance eſt ridicule. Si le plus joli Officier de votre Armée ; je dis le plus joli, à n'y pouvoir rien ajouter, ni dans l'eſprit, ni dans le corps, ni dans les manieres : ſi ce joli homme, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit rendu véritablement ſenſible Madame de S. M. il ſeroit fou s'il oſoit prétendre de ne la voir jamais changer.

J'avoue qu'il arrive très-ſouvent que de pareilles inconſtances font de terribles effets ſur de jeunes cœurs amoureux ; mais leur

ſeule jeuneſſe & leur inexpérience les rend pardonnables.

Vous, Monſieur, qui avez vieilli dans le commerce des femmes, & qui plus que nul autre devez être accoutumé à cet uſage; fameux d'ailleurs, par mille actions célébres, & par mille caractéres que vous avez toujours ſoutenus avec beaucoup de gloire; vous allez tout d'un coup vous rendre la riſée du Public, par les démonſtrations burleſques d'une jalouſie ridicule & à contre-tems, qui paroîtroit à peine excuſable au plus jeune Cornette de votre Armée.

Encore une fois, Monſieur, que doit-on penſer de cette ſaillie? Pour moi, qui vous avois excuſé de mon mieux ſur votre amour, qui étoit condamné par tant de gens, je m'attendois que vous tiendriez les conditions que j'avois pris la liberté de vous preſcrire, ſi vous vouliez éviter le ridicule dont on vous menaçoit; & j'ai été étrangement ſurpris d'apprendre les violences auſquelles vous vous êtes laiſſé aller pour un ſi foible & ſi mince ſujet.

Il faut vous le dire, Monſieur, intelligiblement, & en homme qui ne vous flate pas. Madame de S. M. ne peut, ni ne doit vous aimer préciſément par les charmes de votre perſonne. Quel Héros a jamais fait

naître des paſſions après ſoixante ans dans le cœur d'une jeune femme de vingt-deux ou vingt-quatre ans : & ſi Mithridate, cet illuſtre Roi, a terni ſa réputation, par la férocité de ſes amours & de ſes jalouſies ; craignez, Monſieur, un pareil jugement du Public. Jamais ce Prince, à peu près de votre âge ne ceſſa d'aimer, & de vouloir être aimé. Ce fut toujours inutilement, qu'il prétendit le dernier article. Ses Eſpions trouvérent toujours ſes Maitreſſes en faute : ſes vengeances furent complettes ; & il n'en fut pas plus heureux. Que l'exemple de ce Prince, dont vous avez tant imité la valeur, ne vous entraîne pas dans le plus ſale endroit de ſa vie ; & faites ſur vous-même généreuſement un effort pour ſouffrir ſans peine, & ſans démonſtration de chagrin, des préférences de cœur, qui ne ſont pas libres, & qui ne ſont que très-juſtes. Je n'ajoute rien autre choſe ici, que les proteſtations du zéle que vous me connoiſſez pour tout ce qui vous regarde. C'eſt ce ſeul zéle, qui m'a obligé à vous mander, avec une liberté que vous trouverez peut-être outrée, mes ſentimens ſur un point qu'il auroit ſans doute fallu traiter plus délicatement, & avec plus de réſerve, ſi je n'étois convaincu de votre bon cœur, & que rien ne pourra vous empêcher de me croire votre, &c.

XII. LETTRE

Sur une Rupture.

A ME LA COMTESSE DE B.

IL ſeroit mal-aiſé, Madame, de vous exprimer le chagrin, que m'a cauſé la perte que vous avez faite du cœur de M. le Comte de B.... Comme je m'intéreſſois infiniment à votre liaiſon, il m'a été très-ſenſible d'apprendre qu'elle avoit fini, & que vous avez tout-à-fait contribué à cette rupture.

En vérité, Madame, il eſt ſurprenant, qu'avec une ſi grande reſſemblance d'humeurs & de caractéres, vous ayez pu vous quitter l'un l'autre. On ne ſçauroit déſavouer, qu'il aimoit à varier quelquefois ſes plaiſirs; mais Madame, vous vous ſouvenez des petits & agréables Entre-actes, que vous vous êtes ſi ſouvent donnés: & je ne penſe pas que vous puiſſiez être d'une ſi farouche délicateſſe, après toutes les aventures de traverſe, que je vous ai vu ſi heureuſement ménager.

Il ſe pourroit peut-être bien faire que le Comte, épuiſé par les dépenſes immenſes auſquelles il eſt tous les jours expoſé par ſon inclination prodigue, fût devenu aſſez inu-

tile aux uſages qui pouvoient vous le faire paroître aimable ; & je n'ai pas de peine à croire, que vous n'avez plus voulu ſouffrir un homme, qui avoit perdu tout ſon mérite. Mais, Madame, il étoit de votre intérêt, autant que de votre honneur, de ſoutenir encore quelque tems un rolle dont vous étiez publiquement chargée, & qui vous avoit raporté aſſez de profit, pour ne pas le dépouiller ſi bruſquement & avec ſi peu de meſures.

Je ſuis très-convaincu, que vous ne ſçauriez reſter vuide ; & il eſt très-dangereux, quelque vue que vous ayez, que ceux que vous voudrez attirer ne conçoivent des craintes très-bien fondées ſur l'exemple de M. le Comte de B ... Et quand il ſeroit vrai même, que quelque nouvel amant, qui vous conviendroit par toute ſorte de raiſon, auroit exigé de vous ce ſacrifice par l'effet d'une très-injuſte délicateſſe, il auroit toujours été de votre prudence de modérer ſes deſirs & ſes volontés, d'en différer & d'en ménager l'exécution ; & vous auriez dû penſer, que cet amant lui-même, venant à conſidérer, dans quelque intervalle de ſes réflexions, vos duretés à l'égard d'un homme dont il ne peut ignorer l'intelligence étroite avec vous, en tirera, s'il a de la Raiſon, des conſéquences fâcheuſes pour

vous & pour lui. Quoi qu'il en ſoit, Madame, agréez, je vous prie, les zélées remontrances d'un Ami auſſi ancien que je ſuis ; & en attendant que j'apprenne par la premiere des vôtres les grandes Révolutions que vous allez faire naître dans la Galanterie, je ſuis avec mon attachement & mon reſpect ordinaire.

CESARION.

A MONSIEUR***.

PREMIERE JOURNÉE.

De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit.

RIEN n'eſt plus vrai que ce que vous croyez. L'art, & l'Education toute ſeule ne ſçauroient faire un homme de grand mérite; mais la Nature ſeule ne le peut guéres plus; & ſi j'avois à choiſir, j'aimerois encore mieux une Education excellente avec un Naturel médiocre, que le plus riche Naturel du monde avec une Education ordinaire. J'ai des raiſons toutes particulieres d'être de ce ſentiment. Vous ſçavez

ſçavez que je ſuis tombé dans les meilleures mains du monde pendant ma jeuneſſe, quoique je ſois fort peu de choſe. Je ſuis perſuadé que ce ſeroit bien pis de moi, ſans ce bonheur; & voici comment il m'arriva, puiſque vous ne le ſçavez pas. J'avois fait paſſablement mes Etudes & mes Exercices, & j'en étois auſſi content pour le moins, que ceux qui prenoient ſoin de ma conduite, lorſque ma bonne fortune voulut que des perſonnes de la connoiſſance de votre Ami & de la mienne propoſérent en ma préſence de l'aller voir à la Campagne où il paſſoit toujours la belle ſaiſon. Son nom, qui ne m'étoit pas inconnu, me donna la curioſité d'être de la partie. Je ne ſçais ce qu'il trouva dans ma phyſionomie qui lui revint, mais quand ma compagnie s'en retourna, il me propoſa ſi obligeamment de reſter, que je ne pus m'en défendre. Après quelques jours écoulés en des Entretiens fort communs, l'ennui ſi naturel aux jeunes gens dans la ſolitude, commença à me faire regreter la Ville. J'eus aſſez de complaiſance pour ne partir pas auſſitôt que j'en eus envie; mais je n'avois pas aſſez de diſcrétion pour n'en rien témoigner; & Céſarion qui s'en apperçut, ne cherchant qu'à m'amuſer, prit le parti de m'entretenir du ſujet même de mon ennui. Ne croyez pas

que je le blâme, me dit-il un jour, après me l'avoir preſque fait avouer : c'eſt une choſe naturelle aux perſonnes de votre âge ; & quand on eſt né avec les qualités que vous avez, pour réuſſir dans le Monde, rien n'eſt ſi doux que de les faire paroître, & d'éprouver ſi l'on vaut effectivement ce qu'on s'imagine de valoir. Je vous plains ſeulement, ajouta-t-il, d'y entrer ſans le connoître ; & ce qui eſt encore pis, en le croyant tout autre qu'il n'eſt. Je le connoîtrai comme les autres, lui répondis-je, quand j'y ſerai. Vous croyez donc, repliqua-t-il, que tous ceux qui y ſont le connoiſſent ? Et comment, dis-je, pourroient-ils s'y conduire toute la vie, s'ils ne le connoiſſoient pas ? Comme des Aveugles, me répondit-il, dans une maiſon fort irréguliere ; les plus étourdis au hazard, & les plus ſenſés à tâtons. Preſque tout le monde peut être conſidéré de l'une de ces deux manieres ; & rien n'eſt plus rare, que d'approfondir la nature des hommes & des affaires.

Ceux qui ſont capables de réflexion, ſentent confuſément qu'ils ne voient pas clair ; & déſeſpérant en leur ame de pénétrer l'obſcurité qui les environne, ils ſe retranchent à la circonſpection. Ils ſongent moins à avancer, qu'à ne heurter contre rien : ils eſſayent

& éprouvent, comme ils peuvent, tout ce qu'ils rencontrent, avant que de s'y fier & de s'appuyer deſſus ; & ſe perſuadent, qu'avec le tems & la patience, à force de tourner & de ſe préſenter à tout, ils ſe trouveront à la fin vis-à-vis de quelque choſe, dans le chemin, & ſi j'oſe ainſi parler, ſous la main de la Fortune. Vous verrez ſouvent de grands Poſtes occupés par des gens de cette trempe : ce ſont ceux que le Vulgaire appelle ſages & habiles. Cependant, ce n'eſt ni grandeur d'ame, ni élévation d'eſprit, qui les a placés où ils ſont : c'eſt qu'ils ont eu peur de tout, & qu'ils ont commencé de bonne heure, & par l'extrémité oppoſée à celle où ils ſont parvenus, d'auſſi bas qu'ils ont monté haut. Ils n'ont point eu de peine à attendre ce qu'ils ſentoient bien qu'ils ne méritoient pas, & à quoi ils avoient peut-être quelque honte ſecrette d'aſpirer. Ces ſortes d'Eſprits ſont fort ordinaires, ſur-tout en Italie ; & cette conduite ſerrée & circonſpecte y a mené plus d'une fois, ſans autre talent, à la plus haute de toutes les Fortunes.

Il y en a d'autres, qui, comme je vous ai dit, ſe gouvernent d'une maniere tout-à-fait oppoſée ; mais avec auſſi peu de connoiſſance. Ce ſont gens naturellement hardis & entreprenans, mais ſans diſcernement, obſ-

tinés, infatigables, violens dans toutes leurs démarches, & toujours exceſſifs dans leurs manieres; qui ne ſe détournent jamais du chemin qu'ils ont une fois pris, quelque difficulté qu'ils y rencontrent; que rien ne rebute, rien ne retient; & qui veulent ſurmonter indifféremment toutes ſortes d'obſtacles. Ceux-ci n'ayant aucune ſoupleſſe, & allant toujours tout droit devant eux, trouvent néceſſairement en tête beaucoup de choſes qui les repouſſent au lieu de leur céder; & s'arrêtant ſans raiſon à forcer ce qu'ils devroient éviter, ils ſont ſujets à ſe tourmenter longtems ſans fruit, & ne peuvent réuſſir qu'à la faveur de certaines conjonctures aſſez rares, où la violence & l'emportement ſont à propos. Comme c'eſt le hazard qui fait naître ces conjonctures, ils parviennent quelquefois de bonne heure où ils veulent aller, au lieu que les Circonpects n'y arrivent jamais qu'à la longueur du tems. Ils ſe ſont d'abord moqués d'eux, parce que toutes les manieres emportées ſont mépriſables, & que rien ne rend plus ridicule, que de s'efforcer ſans apparence de ſuccès; mais avec tout cela, ils réuſſiſſent tôt ou tard. La Fortune eſt Femme: elle ſe plaît à être importunée, pour ne pas dire forcée; & il eſt preſque auſſi vrai des Grandeurs de ce Monde, que de celles

de l'autre, que les Violens les raviſſent.

Je crois aſſez, repris-je, voyant que Céſarion ne parloit plus, ce que vous venez de dire: mais n'y a-t-il que de ces deux ſortes de gens dans le Monde; & ſe peut-il, qu'il n'y en ait point de vraiment habiles parmi un ſi grand nombre: Il y en a, ſans doute, me répliqua-t-il; mais beaucoup ſont jettés par quelque accident hors de la carriere de la Fortune, avant que de la fournir, ou en ſortent d'eux-mêmes après avoir reconnu par expérience qu'ils ne ſont pas propres pour y courir.

Quoi donc! dis-je alors, il ſembleroit à vous entendre, que les gens de mérite ſeroient moins propres pour le Monde, que ces autres que vous m'avez dépeints? Oui, ſans doute. Et comment cela peut-il être? répondis-je, fort étonné de ce diſcours. Eſt-ce qu'il n'eſt pas mieux pour toutes choſes d'avoir de l'eſprit, que de n'en avoir pas? Le mal n'eſt pas d'avoir de l'eſprit, me répondit-il auſſitôt, rien n'eſt ſi eſtimable, quoi qu'on diſe, ni d'un ſi grand uſage, & ſi univerſel. Quelque fortune que faſſent ceux qui n'en ont pas, croyez qu'ils ne la ſentent jamais qu'imparfaitement, & qu'ils demeurent toujours incapables des plus ſolides ſatisfactions qu'elle peut donner. Mais le mal eſt que ceux qui en ont beaucoup,

ont des répugnances qui leur ſont toutes particulieres pour s'accommoder aux Maximes du Monde. Ils en font bien aſſez pour marquer le chemin qu'il faut tenir ; mais ils ne le ſuivent pas longtems. Y a-t-il une plus belle leçon de Flaterie, que de voir Ariſtippe baiſer les pieds du vieux Denis, en lui demandant une grace ? C'étoit tout ce que pouvoit faire un habile homme, qui vouloit vivre agréablement à la Cour d'un Tyran ; mais il en falloit demeurer là, & ne pas répondre à ceux qui s'en étonnérent, que *Denis avoit les oreilles aux pieds*. Cette action parloit d'elle-même, & n'avoit aucun beſoin d'être expliquée. Et c'eſt ainſi, que la plûpart des gens de grand eſprit perdent le fruit de pluſieurs démarches excellentes, qu'ils ont faites pour arriver à leurs fins auprès des Grands, & qui leur ont coûté beaucoup à faire, par la foibleſſe qu'ils ont pour l'ordinaire de ne pouvoir taire un bon mot.

Non que celui-ci me paroiſſe tel ; c'eſt à mon avis le moindre de ceux qui nous reſtent de cet excellent homme ; & j'eſtime beaucoup plus la réponſe du Philoſophe Favorin à ceux qui le blâmoient d'avoir cédé ſans raiſon à l'Empereur Adrien, dans une diſpute de Littérature qu'il avoit eue avec ce Prince : *Et comment n'auroit-il pas*

raiſon, lui qui commande à trente Légions? Vous voyez pourtant encore que ce Mot, tout bon qu'il eſt, devoit être trouvé fort mauvais par l'Empereur; s'il alla juſqu'à lui, ou du moins qu'il fit perdre à Favorin tout le mérite de ſa diſcrétion.

C'eſt ainſi, que les plus habiles ſe découvrent, quand ils ne ſont pas exemts du foible de la vanité, & qu'ils ne ſçavent pas ſacrifier les petites gloires aux grandes. La franchiſe inconſidérée de Philoxene me paroit beaucoup plus pardonnable. Vous ſçavez que le même Denis, dont j'ai déja parlé, l'ayant envoyé aux Carrieres, pour n'avoir pas approuvé des Vers que ce Tyran avoit faits; comme il en fut délivré, Denis, qui croyoit l'avoir rendu moins difficile, lui en ayant montré d'autres, Philoxene ne put gagner ſur lui-même de les trouver meilleurs que les premiers; & ne doutant point que ſa ſincérité ne dût recevoir toujours la même peine, au lieu des louanges que le Tyran attendoit, il ſe mit pour toute Réponſe, à crier *Aux Carrieres*, en adreſſant la parole aux mêmes Satellites qui venoient de l'en tirer. J'aime mieux l'inflexibilité toujours égale de ce malheureux Poëte, que les demi-efforts d'Ariſtippe & de Favorin, qui, après avoir gagné ſur eux de faire ce qu'il falloit faire, ne purent y gagner de

taire ce qu'il ne falloit pas dire. Je pardonnerois encore plutôt la bruſque repartie du Comte de Gondomar, Ambaſſadeur d'Eſpagne, auprès du Roi Jacque d'Angleterre, avec lequel ayant voulu s'entretenir en Latin pour lui faire ſa Cour, comme ce Roi Docteur, qui le parloit fort correctement, ſe fut pris à rire de quelques fautes que le Comte faiſoit, ce Comte ne put s'empêcher de dire ſur le champ, *Que ſon Latin étoit un Latin de Roi, & que le Latin du Roi étoit un Latin de Pédant.* Il y a apparence que ce fut un premier mouvement, dont cet habile Miniſtre ne fut pas maître; & c'eſt en quoi je le trouve plus excuſable que Favorin, ni qu'Ariſtippe, qui firent de ſang froid les réponſes dont je les blâme.

Il me ſemble, ajoutai-je à cela, qu'on peut encore dire à la juſtification de l'Ambaſſadeur, que quelque libre que fût ſa Réponſe, elle ne laiſſoit pas d'être d'un bon Courtiſan, en ce qu'elle donnoit parfaitement au Roi la gloire de bien parler Latin, dont il étoit ſi jaloux. Oui, me répondit Céſarion; mais c'étoit en tournant cette gloire en ridicule; & rien n'outre plus ſenſiblement les Grands, que de mépriſer les choſes où ils croient exceller, quelque meſſéantes qu'elles ſoient. Et c'eſt à quoi le Grammai-

rien, avec qui Philippe de Macédoine conteſtoit obſtinément ſur un point d'érudition, ne ſongeoit pas non plus que vous, quand il répondit à ce Prince, *Dieu te garde, Seigneur, de ſçavoir cela mieux que moi.*

Cette réponſe, repris-je, me ſemble bien polie pour un Grammairien; & l'on ne pouvoit guéres faire ſentir plus délicatement à un grand Roi, qu'il ne devoit pas avoir raiſon. Mais, qu'a cela de commun avec nos mœurs? Les Grammairiens de notre tems ſont rarement expoſés à faire de ſemblables fautes, & ne diſputent guéres avec les Rois. Chaque ſiécle, & chaque Pays a ſes uſages, me répondit Céſarion; mais vous voyez toujours par ces exemples, que la vanité, naturelle à tous les gens qui ont beaucoup d'eſprit, eſt une mauvaiſe diſpoſition à faire bien leur cour. La plûpart ne peuvent s'accoutumer à ſe voir préférer des perſonnes indignes de leur être comparées; à cacher la meilleure partie de ce qu'ils valent, pour ne point donner de jalouſie; à voir des Supérieurs ſe faire honneur effrontément du travail, & des talens, de ceux qui ſervent ſous eux; enfin à regarder la faveur avec le même reſpect qui n'eſt dû qu'au mérite. Que ſi quelques-uns ont aſſez de pouvoir ſur eux mêmes, pour ſacrifier

entiérement leur vanité, quand elle ne s'accorde pas avec leurs intérêts, ceux-là ont pour l'ordinaire un autre défaut qui n'eſt pas moins nuiſible, & ce défaut eſt d'être ſujets à leurs plaiſirs.

Ce défaut, interrompis-je, ne me paroît pas ſi dangereux que l'autre : il y a tems pour tout, & les gens du monde ſeroient bien malheureux, s'il ne leur étoit jamais permis de ſe divertir. Les plaiſirs, me répliqua Céſarion, ſont de plus grandes diſtractions que vous ne penſez ; & un homme, qui entre dans le monde avec des deſſeins élevés a peu d'heures à perdre, s'il veut s'y établir d'abord d'une maniere avantageuſe, & y paroître conſommé avant le tems. D'ailleurs, c'eſt que rien n'engage à tant de mauvaiſes affaires ſi inſenſiblement que l'amour : parce que les plus belles Femmes ne ſont pas toujours les plus raiſonnables, ni les moins méchantes ; & que, quand elles ſont une fois déclarées ſur la galanterie, elles n'ont plus rien à ménager.

Voilà les piéges que la vanité & les plaiſirs tendent aux gens de mérite, & où la plûpart ſe laiſſent prendre. C'eſt ce qui les fait égarer, ou du moins qui les retarde dans leur courſe ; pendant que les autres, que rien de ſemblable n'arrête, gagnent les devans, & occupent les places qu'il ne

tenoit qu'aux gens de mérite de remplir. Ils ont grand tort, ſi cela eſt, repris-je auſſitôt, & je ne les plains point du tout. Ils méritent pourtant d'être plaints, me dit-il, & ſi vous tombez jamais dans quelque inconvénient de cette nature, vous connoîtrez qu'il eſt plus difficile, que vous ne penſez, de s'en garder. J'entens pour une perſonne bien née; car pour ceux qui ne cherchent à s'élever, que pour ſe rendre conſidérables par le mal qu'ils pourront faire, n'ayant pas dequoi l'être par aucun autre endroit; pour ſatisfaire leur haine, ou leur vengeance, enfin quelqu'une de ces paſſions malignes, dont tout l'agrément conſiſte dans la douleur d'autrui, & qui ne donnent jamais de contentement doux & tranquille: ceux-là ne trouvent rien indigne d'eux de tout ce qui conduit à leurs fins, ni rien agréable de tout ce qui en peut éloigner.

Je comprens à peu près ce que vous dites, repris-je à ces paroles, mais je ne ſçaurois croire que la plûpart des gens de mérite ayent ces deux défauts dont vous parlez. Bien loin de-là, me répondit-il: ces défauts ſont preſque incompatibles. Les gens extrêmement vains ne ſont guéres amoureux, ou ne le ſont pas longtems. Pour aimer, il faut croire avoir

beſoin de quelque choſe qu'on n'a pas, & n'être pas ſi fort content de ſoi-même. Tout de même, les honnêtes gens fort amoureux ne peuvent guéres avoir de vanité. L'amour eſt une ſource ſi inépuiſable de foibleſſes groſſieres, que pour peu qu'on faſſe de réflexion en cet état, il eſt difficile que l'on conſerve quelque complaiſance pour ſoi-même. Ainſi, il eſt aſſez rare qu'un homme ait en même-tems ces deux foibles différens : mais chacun d'eux ſuffit ſeul, pour perdre ceux qui l'ont ; & il arrive même quelquefois, qu'on paſſe de l'un à l'autre. Après s'être guéri de l'amour de la Gloire, on s'abandonne ſouvent à la volupté, comme Lucullus ; & quelquefois auſſi, quand on eſt revenu des plaiſirs, on vient à s'entêter de la Gloire : mais cela eſt plus rare.

Il eſt bien fâcheux, dis-je alors, que ces deux paſſions, ſi naturelles aux honnêtes gens, ſoient ſi nuiſibles à leur fortune ; car je m'imagine, que quand on y eſt né fort ſenſible, il eſt bien difficile de les modérer. Mille fois plus, m'interrompit-il, que vous ne ſçauriez croire ; & c'eſt par où Céſar étoit le plus grand homme qui fut jamais. Un de ſes Amis eſt convaincu de l'intelligence la plus criminelle du monde avec ſa Femme, de galanterie & de ſacrilége tout enſemble, & ſi publiquement, qu'il en eſt

accuſé devant le plus ſévére Tribunal de Rome (*a*). C'étoit un homme uniquement néceſſaire pour ſes deſſeins. Il étoit important de repouſſer cet outrage, mais il ne l'étoit pas moins de ne pas ſe brouiller avec celui qui le lui faiſoit. Il falloit une grande délicateſſe de ſentiment dans l'eſprit, pour trouver quelque tempérament entre deux devoirs ſi oppoſés; & tout autre que Céſar ſe ſeroit laiſſé emporter par la jalouſie de ſon honneur au-delà de ſon intérêt, ou n'auroit pas eu pour ſa gloire le ſoin qu'il étoit de ſon intérêt d'en prendre. Il répudie ſa Femme en déclarant, que c'eſt ſeulement parce qu'elle eſt ſoupçonnée. Et, pour faire voir qu'il la croit innocente dans le fond, il refuſe en même-tems de porter témoignage contre celui qui l'avoit ſéduite.

Si vous examinez ſes plaiſirs, vous y trouverez le même diſcernement. Ses débauches de Bithynie furent des emportemens de jeuneſſe, qui ne tiroient à aucune conſéquence, & ne pouvoient tout au plus que ſervir de matiere aux mauvaiſes plaiſanteries des Soldats dans un jour de Triomphe (*b*). Ses galanteries de Rome lui ſervirent d'amuſement, tant qu'elles ne nuiſi-

(*a*) Plutarque dans ſa Vie, & Suetone, Chap. LXXIV, &c.

(*b*) Suetone, Chap. XLIX.

rent point à ſon ambition : mais auſſitôt que ſa diſcrétion devient ſuſpecte de trahiſon, & qu'on lui veut faire un crime d'Etat d'un papier qu'il reçoit en plein Sénat, parce qu'il en fait un myſtere (*a*) ; après avoir rempli tout le devoir d'un honnête homme pour cacher les faveurs d'une Dame, il ne fait plus ſcrupule de ſacrifier la Lettre de ſa Maitreſſe au ſévére Caton, qui le défioit de la montrer, & qui n'eut pas ſitôt jetté les yeux deſſus, qu'il reconnut l'écriture de ſa ſœur. Cléopatre même, quoi qu'on en veuille dire, ne l'arrêta qu'autant qu'il falloit pour s'aſſurer de l'Egypte, dont tout le monde ſçait l'importance en ce tems-là ; & elle ne l'empêcha pas, comme elle fit depuis ſon Lieutenant, de ſuivre le cours de ſes victoires. Elle devoit pourtant, interrompis-je, être plus belle alors. Elle étoit plus belle, me dit-il auſſitôt, car elle n'avoit que dix-neuf ans ; mais elle n'en ſçavoit pas tant. Et puis, elle eut un agrément tout particulier pour Antoine. C'étoit la Maitreſſe de ſon Maître, & quel Maître !

Ce que vous avez dit, repris-je, de Céſar, qui ne voulut pas porter témoignage contre le galant de ſa femme, me fait ſouvenir d'un autre mari, dont j'entendis parler, il y

(*a*) Plutarque, dans Caton d'Utique.

a quelque tems, & qui ne fut pas ſi délicat. C'eſt celui de la belle Ducheſſe d'Etampes, premiere Maitreſſe de François I. Après la mort de ce Prince, le bon-homme voulut reprendre un procès contre elle, qu'il n'avoit pu pourſuivre juſqu'alors, à cauſe de la conſidération que le Roi avoit conſervée toute ſa vie pour cette Dame; & ayant beſoin de prouver en juſtice cette impoſſibilité, il fit faire une Information (*a*), où Henri II. & les premieres perſonnes de la Cour, témoignérent à ſa Requête, dans les termes les plus honnêtes qu'ils purent choiſir, le grand pouvoir de ſa femme ſur le feu Roi, & l'étroite amitié qui avoit été entre ce Prince & elle. Mais reprenons notre diſcours; & trouvez bon que je vous diſe, que je ne vois pas encore pourquoi il y a moins d'honnêtes gens que d'autres, qui faſſent fortune. Car ſi la vanité & la volupté, leur nuiſent d'un côté, il me ſemble que d'un autre côté, leurs lumieres extraordinaires leur faiſant beaucoup mieux connoître le monde que les autres ne le connoiſſent, ils doivent mieux y réuſſir. Cela eſt vrai, me répondit-il, pour ceux qui ont de grandes lumieres dans l'eſprit, ſans aucun amour pour la vertu; ce

(*a*) Cette Information ſe trouve parmi les Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi.

qui eſt beaucoup plus rare qu'on ne penſe : car la plûpart de ce qu'on appelle habiles ſcélérats ne ſont que ſcélérats, & point du tout habiles ; & le vulgaire ne les honore de ce nom, que parce qu'ils parviennent à leurs fins, & faute d'examiner comment ils y parviennent. Mais pour les vrais honnêtes gens, quelque éclairés qu'ils ſoient, ils ont dans le cœur une incapacité naturelle de connoître le monde, qui les empêche encore plus d'y réuſſir, que toutes leurs paſſions. Et la raiſon en eſt pour faire ceſſer votre étonnement, continua-t-il ſans me donner le tems de l'interrompre, que le monde n'étant que malhonnêteté, injuſtice & fourberie, quand on eſt né honnête, équitable, & ſincere, on ne ſçauroit comprendre qu'après une longue & triſte expérience, & lorſqu'il n'eſt plus tems : on ne ſçauroit, dis-je, croire, que les hommes ſoient ſi différens entre eux ; & que les mêmes choſes, qui paroiſſoient ſi belles, ou ſi difformes, aux uns, paroiſſent tout le contraire aux autres. Au lieu que les malhonnêtes gens, ne ſentant rien dans eux-mêmes qui contrediſe à ce qui ſe pratique dans le monde, n'ont aucune peine à le reconnoître pour tel qu'il eſt, & à s'accommoder d'abord à ſes maximes. Il me ſemble pourtant, repris-je ; que ſi quelque

que habile homme, que je croirois mon ami, me l'avoit bien repréſenté au naturel, quelque étrange qu'il puiſſe être, je n'aurois point de peine à le comprendre. Car enfin, ce n'eſt pas une choſe ſi nouvelle, & ſi ſurprenante, que le monde eſt fort corrompu, & que les hommes ſont méchans : on n'entend dire autre choſe tous les jours. Il eſt vrai, me repliqua-t-il en ſouriant, qu'on le dit tous les jours ; & cependant, il n'y a que ceux qui y ont fait de longues & profondes réflexions en l'éprouvant, qui puiſſent concevoir juſqu'à quel point la choſe eſt véritable, & vous-même qui parlez, quand le plus habile homme qui fût jamais vous diroit au juſte ce qui en eſt, vous ne le croiriez pas, vous dis-je. Et moi je vous dis que je le croirois. Et moi je vous dis que vous ne le croiriez pas. Vous êtes admirable, repris-je avec un emportement qui le fit rire, de vouloir ſçavoir mieux que moi ce que je croirois, & ce que je ne croirois pas. Sans doute, je le ſçais mieux que vous. Et la raiſon ? s'il vous plaît. La raiſon eſt que ſçachant les choſes que cet habile homme vous diroit, je puis juger mieux que vous, qui ne le ſçavez pas, ſi vous les croiriez, ou ſi vous ne les croiriez pas. Vous avez beau dire, lui repliquai-je, vous ne me ferez pas convenir avec toutes vos ſub-

tilités, que je ne cruſſe pas ce qu'on m'en diroit, quand ce qu'on m'en diroit, ſeroit véritable. Et qu'ainſi ne ſoit, eſſayez de me dire quelque choſe de ce que vous en ſçavez de plus incroyable, & vous connoîtrez par la maniere dont j'y entrerai, ſi je ne le croirai pas. Ce ſera, me répondit-il, une autre fois que nous ferons cet eſſai, ſi vous le trouvez bon. Auſſi-bien, il me ſemble qu'il y a aſſez longtems, que nous cauſons. Ce qui vous a diverti d'abord pourroit vous ennuyer à la longue; & vous jugez bien, que ce n'eſt pas mon deſſein.

Fin de la premiere journée.

ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ

CESARION.

DEUXIÉME JOURNÉE.

Hiſtoire du Rétabliſſement de Ptolomée Auletes.

JE me levai le lendemain beaucoup plus matin que de coutume. Les nouvelles idées, que le Diſcours de votre Ami m'avoit données, ne me permirent pas de repoſer longtems; & j'avois trop d'impatience de le faire expliquer. Vous m'avouerez qu'on en auroit à moins. Outre que jamais perſonne n'a penſé plus juſte, ni jugé de tout plus finement, il avoit une facilité à s'exprimer, qui tenoit quelque choſe de l'inſpiration. Cela n'eſt pas rare dans les converſations ordinaires, beaucoup de gens parlent bien, & aiſément, des ſujets dont on s'entretient tous les jours dans le monde; mais ſur des matieres auſſi déliées que celles qu'il traitoit avec moi, rien n'eſt plus mer-

veilleux, à mon ſens. Ce talent incomparable, & d'un uſage ſi étendu, lui étoit tout particulier. J'ai connu depuis d'autres gens, qui n'avoient guéres moins d'eſprit que lui; mais il falloit les deviner, & leurs lumiéres étoient un thréſor dont nul autre qu'eux ne pouvoit jouir. Celui de tous, que j'ai trouvé le plus approchant de ſa maniere d'enviſager les choſes, & pour qui il avoit lui-même beaucoup d'eſtime, étoit ſi peu intelligible, que Céſarion, qui étoit le ſeul qui l'entendit, diſoit d'ordinaire de lui qu'il parloit en chiffre; & j'ai même remarqué, qu'à meſure qu'on a l'intelligence plus profonde, & plus ſubtile, on a auſſi plus de peine à ſe faire entendre.

Je m'entretenois de ces réflexions, en me promenant dans une galerie qui aboutiſſoit à ſon Cabinet, ne ſçachant s'il étoit déja levé, lorſque je l'en vis ſortir pour venir à moi. Il paroît bien, me dit-il d'abord, que les Converſations ſérieuſes vous ſont contraires, & je ne puis attribuer qu'à celle que nous eûmes hier, de vous voir levé de ſi bonne heure. Il faut peu de choſe à votre âge, pour échauffer le ſang: mais cela n'arrivera plus, ajouta-t-il, allons déjeuner, & ne parlons point de Morale. Auſſi-bien, à ne vous pas tromper, une heure de bon ſommeil vaut mieux que tout ce que nous

pourrions dire. Je m'arrêtai tout court à ces paroles, en le regardant fixement, pour lui demander, s'il croyoit effectivement ce qu'il diſoit, & ſi une entiere privation de ſentiment lui paroiſſoit préférable à notre Entretien du jour précédent ? Je pourrois, me dit-il, vous faire la Réponſe d'un Ancien, à qui quelqu'un reprochant, que pour un Philoſophe il faiſoit bien peu de cas de la Philoſophie, *Et c'eſt cela même*, répondit-il, *qui s'appelle philoſopher*. Mais je ne veux pas me ſervir d'une défaite ſi ſuperbe. Ce n'eſt, ni vanité, ni mépris, qui m'inſpire le ſentiment qui vous ſurprend : c'eſt léthargie d'ame, & langueur toute pure, enfin, dégoût de la vie, qui vous paroîtroit bien juſte, ſi vous ſçaviez combien je l'ai mal employée.

Notre repas ne fut pas long, & le Soleil étant déja trop fort pour ſe promener, nous retournâmes dans le même Cabinet d'où je l'avois vu ſortir. J'y trouvai force Livres ouverts ſur ſa Table, & pluſieurs brouillons de ſa main, dont l'écriture paroiſſoit encore toute fraîche. Je ne fus pas aſſez maître de ma curioſité, pour m'empêcher de jetter les yeux deſſus : & comme je lui en voulois faire excuſe un moment après, il m'interrompit pour me dire, que ce n'étoit rien moins que des ſecrets ; mais que quand c'en ſeroit, il

n'y en avoit point pour moi chez lui. *Si* vous voulez, lui dis-je alors, que j'ajoute foi à l'honnêteté que vous me faites, dites-moi donc ce que c'eſt, ſecret ou non. Ce ſont, me répondit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir, des Extraits que j'ai faits ce matin même, ne ſçachant à quoi m'amuſer, ſur les Livres que vous voyez, pour achever de démêler une des plus curieuſes affaires de l'Antiquité, que je me ſuis mis en tête de ſçavoir à fond. Là-deſſus, l'ayant prié de m'en faire part, il ne ſe fit pas preſſer davantage, & commença de cette ſorte, après que nous nous fûmes aſſis.

Nous parlâmes hier en paſſant de la belle Cléopatre; mais peut-être ne ſçavez-vous pas quel homme étoit ſon Pere. Outre le nom de Ptolomée, qui étoit commun à tous les Rois d'Egypte, il fut ſurnommé *Joueur de Flute* (*a*); parce qu'il aimoit cet inſtrument, juſqu'à aſſembler dans ſon Palais les plus habiles de ceux qui en faiſoient profeſſion, & à diſputer contre eux à qui en jouoit mieux d'eux ou de lui. Son Prédéceſſeur, nommé Alexandre, ayant été chaſſé de ſon Royaume par ſes Sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il étoit mort quelque tems après (*b*):

(a) *Auletes*. Strabon, Livre XVII. & Porphyre dans Euſébe.

(*b*) Cicer. de Lege Agrariâ, I. & II.

& parce qu'il ne laiſſoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du Sang Royal, il avoit fait le Peuple Romain ſon Héritier ; croyant, ſans doute, ne pouvoir remettre ſon bon droit en de meilleures mains. En effet, le Sénat s'étoit mis en devoir de recueillir cette Succeſſion : & l'on avoit envoyé des Députés à Tyr, pour y demander quelques ſommes, que ce Roi y avoit laiſſées en mourant : mais cette démarche n'eut point de ſuite. Quelques Tribuns repréſentérent, entre autres raiſons, qu'il étoit à craindre, que la beauté & la fertilité de l'Egypte n'attirât beaucoup de Romains à s'y aller établir, ſi une fois ils en étoient maîtres : & cependant, le Pere de Cléopatre s'en empara, en qualité d'Oncle ou de Frere naturel du dernier Roi ; ce qui n'étoit pas ſans exemple dans cette illuſtre Maiſon.

Les prétentions du Peuple Romain ne ſe preſcrivoient point : & c'étoit un établiſſement mal aſſuré, que de poſſéder un Etat, où il en avoit de ſi bien fondées, à moins que de trouver quelque moyen de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & Alliés de Rome, & s'étoient prévalus en diverſes rencontres des avantages qui ſuivoient cette qualité.

Elle en renfermoit de tout particuliers pour celui-ci. On ne pouvoit pas le reconnoître plus authentiquement pour Roi légitime, qu'en le recevant pour Allié: & parce que la Cérémonie s'en faiſoit d'ordinaire dans le Capitole (*a*), l'Alliance devenoit par cette circonſtance une affaire de Religion; & rien ne pouvoit être plus inviolable, ni plus ſacré.

Mais autant qu'il étoit important pour lui d'y parvenir, autant il étoit difficile. La mémoire du Teſtament de ſon Prédéceſſeur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne ſouvent de plus nuiſibles, le ſurnom de *Joueur de Flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en auſſi mauvaiſe eſtime à Rome qu'en Egypte. Il ne déſeſpéra pourtant pas de ſa bonne fortune: mais toutes les voies qu'il prit, pour arriver à ſon but, furent longtems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient été toujours, ſi Céſar n'eût jamais été Conſul. Cet Eſprit ambitieux, qui croyoit bons tous les moyens qui conduiſoient à ſes fins, accablé de dettes immenſes, & trouvant ce Roi diſpoſé à mériter à force d'argent ce qu'il

(*a*) Cicer. pro Rabirio Poſtumo.

ne

ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'Alliance de Rome auſſi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le Peuple, près de ſix mille talens, qui valoient environ dix à onze millions de notre monnoie (*a*).

Quoique ce Prince tirât tous les ans de ſon Royaume plus de deux fois autant (*b*), il ne put trouver tout à coup cette ſomme, ſans ſurcharger extrêmement ſes Sujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il laiſſoit uſurper par les Romains la Chypre, ancienne dépendance de l'Egypte (*c*). Dans cette diſpoſition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire ayant achevé de les aigrir, ils ſe ſoulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir, pour mettre ſa vie en ſureté. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte, qu'il avoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine, à ſa place, l'aînée de trois Filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoi qu'il eût deux Fils (*d*), parce qu'ils

(*a*) Ceſar, de Bell. Civil. Libr. III. Sueton. in Jul. Cap. LIV. Dion, Livr. XXXIX. Plutarque, dans Ceſar, Cicer. pro Sextio.

(*b*) Strabon, Livr. XVII.

(*c*) Dion. Livr. XXXIX.

(*d*) Strabon, Dion, & Porphyre dans Euſebe.

étoient beaucoup plus jeunes ; & on la maria auſſitôt à un Prince voiſin, qui ſe diſoit deſcendu des anciens Rois de Syrie.

Cependant, ſon Pere ayant abordé à l'Iſle de Rhodes, qui étoit ſur ſon chemin pour aller à Rome, apprit que Marcus Caton, qui fut depuis ſurnommé d'Utique, y étoit arrivée auſſi, il y avoit quelque tems (*a*). Ce Prince étant bien-aiſe de conférer avec lui ſur ſes affaires, le fit avertir auſſitôt de ſa venue ; dans la penſée, que ce ſage Romain ne manqueroit pas de le venir trouver incontinent. Mais Caton, lui ayant fait dire qu'il vînt lui-même le chercher s'il vouloit lui parler, ne daigna pas ſe lever quand Ptolomée entra dans ſa Chambre ; & le ſaluant comme un homme du commun, lui dit ſeulement de s'aſſeoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laiſſoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la ſimplicité & la modeſtie qui paroiſſoit dans ſon habillement & tout ſon équipage. Mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'étant entré en matiere, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau Royaume du monde, pour aller s'expoſer au faſte & à l'avarice inſatiable des Grands de Rome,

(*a*) Plutarque dans Caton d'Utique.

& ſouffrir mille indignités : qu'il feroit bien mieux de remonter ſur ſes Vaiſſeaux, pour s'en retourner en Egypte ſe raccommoder avec ſes Sujets ; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi, s'il le ſouhaitoit, & qu'il lui offroit ſon entremiſe pour cette reconciliation.

Ptolomée à ce diſcours, revenu, comme d'un ſonge, de ſa colére contre les Egyptiens, & y ayant penſé murement, reconnut la faute qu'il avoit faite de s'enfuir. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome dans des vues que tout le monde ſçut depuis, l'ayant détourné de ſuivre le ſage Conſeil de Caton (*a*), il ſe repentit à loiſir de les avoir crus, quand il ſe trouva dans cette ſuperbe Ville, reduit à ſolliciter ſon affaire, de porte en porte, chez chaque Magiſtrat, comme un ſimple Particulier.

Céſar, ſur qui il fondoit ſa principale eſpérance, ne s'y trouva pas : il faiſoit la Guerre en Gaule. Mais Pompée, qui s'y trouva, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le ſervir. Outre l'argent que je vous ai dit qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec Céſar, Ptolomée avoit depuis cultivé ſon Amitié par divers ſervices qu'il

(*a*) Senec. de Irâ, Libr. III. Cap. XXII. Plutarque, dans Pompée.

lui avoit rendus dans la Guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille Chevaux à ſes dépens, dans celle de Judée (*a*). S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ſes Sujets, il demanda, qu'on les remît ſous ſon obéiſſance, ainſi que l'Alliance y obligeoit les Romains; & la Faction de Pompée le fit réſoudre de la ſorte (*b*). Sur la Propoſition que le Conſul Publius Cornelius Lentulus en fit, il fut arrêté, qu'il tireroit au Sort avec ſon Collegue les Provinces où ils iroient commander en qualité de Proconſuls, quand ils ſeroient ſortis de Charge: & parce que la Cilicie étoit l'une de celles qui leur étoient deſtinées, & qu'elle n'étoit ſéparée de l'Egypte que par la Côte de Syrie, on réſolut que celui des deux, à qui elle tomberoit en partage, ſeroit chargé de rétablir le Roi.

Le Sort deſtina ce même Lentulus à cette Entrepriſe; mais avant que ſon Conſulat fût achevé, les Egyptiens, ayant appris que leur Roi n'étoit pas mort, comme ils croyoient, & qu'il étoit allé à Rome, depêchérent une Ambaſſade ſolemnelle, pour juſtifier leur Révolte devant le Sénat. Cette Ambaſſade étoit compoſée de plus de cent

(*a*) Plin. Hiſt. Libr. XXXIII. Cap. X.
(*b*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. Idem in Piſonem, & pro Rabirio.

Perſonnes, dont le Chef étoit un célébre Philoſophe Académicien, nommé Dion, qui y avoit des Amis conſidérables (*a*). Ptolomée, en ayant eu avis, trouva le moyen de faire périr par le fer, ou par le poiſon, la plûpart des Ambaſſadeurs; & il intimida ſi fort ceux qu'il ne put corrompre, ni faire tuer, qu'ils n'oſérent, ni s'acquitter de leur Commiſſion, ni demander juſtice de tant de Meurtres. Mais comme cette cruauté fut ſçue de tout le monde, elle ne lui nuiſit pas moins, que s'il en eût été recherché dans les formes. Elle acheva de le rendre auſſi odieux, qu'il étoit mépriſé; & les Profuſions immenſes qu'il faiſoit, pour gagner les plus pauvres & les plus intéreſſés du Sénat, devinrent en même-tems ſi publiques, qu'on ne parloit plus d'autre choſe. Comme on n'avoit point encore vu tant de mauvaiſes pratiques & de violences à la fois dans une même affaire, en toutes les occaſions qui ſe préſentérent depuis de parler en public de celle de ce Roi, ſon voyage à Rome fut toujours compté parmi les plus grands malheurs qui fuſſent arrivés à la République, pour y avoir mis la derniere main à la corruption des Mœurs, par ſes exemples & ſes menées (*b*).

(*a*) Cicer. pro Cœlio, & de Haruſp. Reſp. Strabo, Lib. XVII. Dio, Lib. XXXIX. (*b*) Cicer. pro Cœlio.

Pluſieurs Ambaſſadeurs des Alliés, envoyés pour ſe plaindre de leurs Magiſtrats, avoient été traités de la même maniere que ceux d'Egypte (*a*), mais ces derniers ayant comblé la meſure, tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans le Sénat, éclatérent à cette occaſion. Marcus Favonius, entre autres, Philoſophe Stoïque, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolomée. Il y fit réſoudre, qu'on y manderoit l'Académicien Dion, Chef de l'Ambaſſade, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche; mais ce fut inutilement. La Brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa paroître: & Ptolomée, l'ayant auſſi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accuſé juridiquement (*b*), il en fut quitte pour ſoutenir qu'il en avoit eu un juſte ſujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome, qui demandât ſa préſence, ou qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il y étoit, s'il y demeuroit davantage; il en partit peu de

(*a*) Cicer. de Haruſp. Reſponſ.
(*b*) Cicer. pro Cœlio.

jours après, & ſe retira à Ephéſe, dans le Temple de la Déeſſe, en attendant la déciſion de ſa deſtinée.

Les choſes étoient en cet état, vers la fin de l'an de Rome DCXCVI. lorſque les nouveaux Tribuns du Peuple, étant entrés en charge le treiziéme Décembre, ſuivant la coutume, l'un d'eux, nommé Caïus Caton, jeune homme brouillon, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence (*a*), ſe déclara auſſi tôt par de fréquentes Harangues contre Ptolomée & Lentulus, avec l'applaudiſſement du Peuple.

Aux premiers jours de l'année ſuivante DCXCVII. une Statue de Jupiter ayant été abatue au Mont Alban par la foudre, on conſulta ſelon l'ancien uſage les Livres des Sibylles, pour ſçavoir ce que ce Prodige ſignifioit, & l'on y trouva ces mots: *Si un Roi d'Egypte, ayant beſoin de ſecours, s'adreſſe à vous, vous ne lui refuſerez pas votre amitié : mais pourtant, vous ne lui donnerez pas de Troupes ; car ſi vous lui en donnez, vous ſouffrirez, & riſquerez beaucoup* (b).

La forme ordinaire étoit de communiquer ces ſortes d'Oracles au Sénat, avant

(a) *Adoleſcens turbulentus, audax, nec imparatus ad dicendum.* Feneſtella, dans Nonius.

(*b*) Dion, Livr. XXXIX.

toute choſe, pour examiner, s'il étoit à propos de les divulguer. Mais C. Caton, craignant que la Brigue du Roi n'y fît réſoudre de ſupprimer celui-ci, qui étoit ſi contraire à ce Prince, préſenta auſſitôt au Peuple les Prêtres dépoſitaires des Livres Sacrés; & les obligea, par l'autorité que ſa charge de Tribun lui donnoit, d'expoſer en public ce qu'ils y avoient trouvé, ſans en demander l'avis du Sénat.

Ce paſſe-droit fut un nouveau coup de foudre pour Ptolomée, & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop préciſes, & trop bien appropriées à la conjoncture préſente, pour ne pas faire ſur le Vulgaire toute l'impreſſion que leurs Ennemis ſouhaitoient; & Lentulus, dont le Conſulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Sénatus-Conſulte, qui l'avoit commis pour rétablir Ptolomée, partit auſſitôt pour ſa Province.

En effet, peu de jours après, l'un des nouveaux Conſuls, nommé Marcellinus, Ennemi déclaré de Pompée, ayant propoſé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroiſſoit dangereux pour la République de rétablir le Roi d'Egypte par la force (*a*).

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. Idem ad

Céſarion, s'étant arrêté à ces mots, pour rappeller ſa mémoire ſur ce qu'il avoit encore à dire, je ne pus lui cacher mon étonnement, que dans un Siécle ſi éclairé, la plus illuſtre Compagnie du monde eût ajouté foi à une ſuperſtition ſi viſible, & ſi peu vraiſemblable. Il ne faut pas, me dit-il, que cela vous ſurprenne. Telle Aſſemblée défere à une raiſon de Religion, ce qu'aucun de ceux qui la compoſent n'y déféreroit, s'il étoit ſeul; & les hommes ſont bien différens, joints enſemble, de ce qu'ils ſont chacun en leur particulier. Perſonne ne doutoit, que cet Oracle prétendu n'eût été fabriqué exprès, en haine de Pompée, qui faiſoit ſon affaire de celle du Roi, & dont l'ambition & les artifices étoient également ſuſpects & connus (*a*). D'ailleurs, il eſt conſtant que le commun des honnêtes gens ſe moquoient généralement en ce tems-là de tous les Livres des Sibylles. Ils avoient été en grande vénération dans les premiers Siécles de la République, où l'ignorance des Romains étoit auſſi grande que leur Vertu; mais depuis que les bonnes Lettres eurent paſſé de Gréce en Italie, on commença à mépriſer

Quint. Frat. Libr. II. Epiſt. II. Appian. in Syriac. & Parth. &c.

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. &c.

ces ſortes de Prédictions. Les trois Livres, que la Sibylle de Cumes avoit vendus ſi chérement au premier des Tarquins, avoient été brulés avec le Capitole, du tems de Sylla; & comme il n'avoit jamais été permis d'en faire de copie, les autres Livres ſemblables, qu'on ramaſſa par tout l'Empire pour ſubſtituer à leur place quand le Capitole fut rebâti, n'étant pas de la même autorité, on n'en fit preſque plus d'état. Mais reprenons le fil de notre Hiſtoire.

Ptolomée, ayant reconnu pendant ſon ſéjour à Rome, que l'union d'intérêt, qui étoit entre Lentulus & lui, ne lui étoit pas favorable, parce que ce Proconſul avoit beaucoup d'Ennemis, chargea en partant un Egyptien, nommé Ammonius, qu'il y laiſſa pour ſon Ambaſſadeur, d'abandonner le Sénatus-Conſulte, qui avoit commis Lentulus pour ſon rétabliſſement, & jugeant bien d'ailleurs, qu'il étoit néceſſaire que cette Commiſſion fût donnée à quelque Perſonnage d'autorité & de réputation extraordinaires (*a*), puiſqu'elle ne pouvoit plus s'exécuter à force ouverte à cauſe de l'Oracle, il ordonna à cet Ambaſſadeur de demander, qu'elle fût donnée à Pompée,

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I.

accompagné ſeulement de deux Porte-faiſceaux.

Deux Porte-faiſceaux, interrompis-je, pour remettre un grand Royaume dans l'obéiſſance! On pourroit, répondit Céſarion, vous faire voir par des événemens auſſi incroyables que celui-là, quelle étoit alors la majeſté & le reſpect du Nom Romain, dans toute la Terre connue. N'avez-vous jamais entendu parler, continua-t-il, de ce terrible Ambaſſadeur, qui fut envoyé par le Sénat, un Siécle avant le tems dont nous parlons, vers Antiochus l'Illuſtre, *Roi de Syrie*? Ce Prince ayant preſque envahi toute l'Egypte, alloit aſſiéger Alexandrie, où la Famille Royale s'étoit retirée, ſans autre eſpérance qu'en la protection des Romains. Caïus Popilius, c'étoit le nom de cet Ambaſſadeur, l'ayant rencontré à quatre milles de cette ſuperbe Ville, ce Roi victorieux, qui étoit Allié de Rome, lui préſenta la main en ſigne d'amitié, après l'avoir ſalué. Popilius ne répondit à cette honnêteté, qu'en lui préſentant les Lettres du Sénat, & lui diſant de les lire. Antiochus, les ayant lues, dit qu'il conſulteroit, avec ſes Amis, quelle réponſe il devoit y faire; mais Popilius, traçant un cercle en terre, autour de ce Prince, avec une baguette qu'il avoit à la main, *Avant*

que de ſortir de là dedans, lui dit-il, *rens réponſe au Sénat* (a).

Le Roi, tout interdit d'un procédé ſi violent, fut quelque tems à ſe réſoudre ; mais à la fin, ayant promis de faire ce que le Sénat trouvoit à propos, Popilius lui préſenta la main, le reconnoiſſant alors pour Ami & Allié de Rome : & Antiochus, abandonnant tout ce qu'il avoit conquis, ſortit d'Egypte peu de tems après, au jour préfix dont il étoit convenu.

J'avoue, répondis-je, que les deux Porte-faiſceaux ſont moins ſurprenans que cette aventure,& il fut beſoin en cette rencontre, que ce Roi fût comme celui des nôtres, qui ſe vantoit que ſon Cheval portoit tout ſon Conſeil. Mais revenons à Pompée, s'il vous plaît.

Le fondement, reprit Céſarion, que Ptolomée faiſoit ſur lui, étoit d'autant plus juſte, que cet illuſtre Romain ſe trouvoit alors au plus haut point de ſa gloire, par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate (*b*), le plus grand Roi que l'Aſie eût vu depuis Alexandre (*c*). Deux Tribuns du Peuple, l'un nommé Lupus, & l'autre Caninius, qui lui étoient dévoués, ayant donc

(a) *Priuſquàm hoc circulo excedas, redde reſponſum Senatui quod referam.* Tit. Liv. Dec. V. Libr. V.

(*b*) Plutarque, dans Pompée. (c) *Rex poſt Alexandrum maximus.* Cicer in Lucullo.

lu en public des Lettres de Ptolomée, par leſquelles ce Prince demandoit au Sénat, que Pompée fût commis de cette nouvelle maniere pour le rétablir dans ſon Royaume, il y eut entre les Peres pluſieurs avis différens (*a*).

Celui de Publius Servilius Iſauricus fut de ne le plus rétablir en aucune ſorte, & la choſe paſſoit ainſi à la pluralité des voix, ſi Caninius ne s'y fût oppoſé, ainſi que ſa Charge de Tribun lui en donnoit le pouvoir.

Hortenſius, Marcus Lucullus, & Cicéron, ſoutinrent, que le premier Sénatus-Conſulte, devoit toujours avoir lieu, en faveur de Lentulus, & que puiſque l'Oracle ne lui permettoit plus de rétablir le Roi à main armée, c'étoit à lui à trouver les moyens convenables pour le rétablir autrement.

Craſſus vouloit qu'on donnât cette Commiſſion à trois Ambaſſadeurs, qu'on choiſiroit indifféremment dans tout le Sénat.

Bibulus, ennemi déclaré de Céſar, & par conſéquent de Pompée ſon Gendre, fut d'avis des trois Ambaſſadeurs, comme Craſſus; mais en excluant de cet Emploi tous ceux du Corps qui avoient quelque autre Charge, comme Pompée, & Lentulus.

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. & II.

Cet Avis fut ſuivi des nouveaux Conſuls Marcellinus, & Philippe, & généralement de tous ceux qui l'avoient été; excepté Volcatius, Ami particulier de Pompée, & Afranius, qui avoit été ſon Lieutenant contre Sertorius, & contre Mithridate.

En ce tems-là, ſa puiſſance étoit devenue fort ſuſpecte à la meilleure partie du Sénat, ſurtout à cauſe de ſon Alliance, & de ſon étroite union avec Céſar. On remarquoit depuis longtems, qu'il vouloit toujours avoir quelque Commandement extraordinaire; & qu'auſſitôt que l'un étoit fini, il s'en attiroit d'abord quelqu'autre, à quelque prix que ce fût. C'étoit ainſi, qu'après avoir terminé en Italie la Guerre Civile, qui s'y éleva auſſitôt après la mort de Sylla, il s'étoit fait envoyer en Eſpagne contre Sertorius, puis auſſitôt après, contre les Pirates. Enſuite, il avoit fait rappeller par ſes brigues, Lucius Lucullus, au plus fort de ſes proſpérités contre Mithridate, pour aller à ſa place commander les Armées d'Orient. Et enfin, après la mort de ce Prince, n'y ayant plus de guerre conſidérable, il s'étoit fait donner une Commiſſion toute nouvelle de pourvoir aux beſoins preſſans, où l'Italie ſe trouvoit alors, des Biens néceſſaires pour ſa ſubſiſtence. Comme les Romains n'eſtimoient pas moins

glorieux de ſoulager les néceſſités de leur Patrie, que d'en exterminer les ennemis, cette derniere commiſſion avoit d'autant plus excité l'envie contre lui, que tout le monde s'en croyoit capable. Ceux même, qui gardoient des meſures avec lui, en prenoient ſujet de lui refuſer celle de rétablir le Roi d'Egypte, parce qu'il avoit celle des bleds pour cinq années, & qu'il étoit défendu par les Loix d'en exercer deux en même tems (*a*).

Mais malgré toutes ces oppoſitions, Lucius Libo, dont la Fille épouſa depuis ſon Fils puîné, un Tribun nommé Plautius Hipſæus, qui avoit été ſon Queſteur contre Mithridate, & généralement tous ſes Amis, ſe déclarérent ſi hautement pour lui en cette occaſion (*b*), que perſonne ne douta plus qu'il ne ſouhaitât paſſionnément cet Emploi, quoiqu'il ne s'en expliquât pas lui-même.

Il avoit des obligations trop récentes, & trop connues à Lentulus, pour oſer le ſupplanter ouvertement. C'étoit Lentulus, qui lui avoit fait donner la Commiſſion des bleds; mais ce ſervice important, qui avoit attiré à ce Proconſul l'inimitié de tous ceux qui prétendoient à cet Emploi, ne l'aſſuroit

(*a*) *Plutarque*, dans Pompée. (*b*) Cicer, ad Famil. Libr. I. Epiſt. I.

pas davantage de l'amitié de Pompée, parce que rien n'en pouvoit aſſurer. Cicéron, qui le connoiſſoit mieux que perſonne, & qui avoit la principale obligation de ſon rappel d'exil au même Proconſul, ne ceſſoit de ſolliciter Pompée en faveur de leur commun Bienfacteur : & comme cet Orateur rempliſſoit en cette occaſion tout le devoir d'un Ami reconnoiſſant, Pompée, de ſon côté, ſe crut obligé de diſſimuler ſon ingratitude, juſqu'à haranguer en plein Sénat pour Lentulus, avec une force, & une action extraordinaire ; mais on n'en crut, ni plus, ni moins. On étoit ſi accoutumé à le voir arriver à ſes fins par des voies détournées, qu'on ne ſe fioit plus à quelque démonſtration qu'il pût faire (*a*).

Vous donnez-là, interrompis-je à ces mots, un étrange caractere au Grand Pompée ; & je ne me le ſerois jamais imaginé de cette ſorte, ſur ſon ſurnom, & ſa réputation. Vous voulez dire, reprit Céſarion, ſur la Pharſale ; mais vous reconnoîtrez dans la ſuite, que Lucain l'a repréſenté fort différent de ce qu'il étoit, & que les plus grandes réputations ne ſont pas toujours les mieux fondées. Je vous avoue,

(a) *Pompeius fremit, queritur, ſed utrum fronte, an mente dubitatur.* Cicer. ad Attic. Libr. V. Epiſt. XIV.

repris-je

repris-je à mon tour, que s'il étoit tel que vous dites, Lentulus me fait beaucoup de pitié, car je ne vois rien de plus cruel, que d'être abandonné par une perſonne à la vengeance des ennemis qu'on s'eſt attiré pour elle. Mais je m'attens du moins, que ceux de Pompée ceſſérent de haïr Lentulus, quand ils virent que Pompée le trahiſſoit. Vous êtes bien trompé, me répliqua Céſarion; cette trahiſon ne réparoit pas le tort que Lentulus leur avoit fait, en préférant Pompée à eux, & ils n'en furent pas moins envenimés: au contraire, ils éloignérent ſous toutes ſortes de prétextes la concluſion de cette affaire, parce qu'elle ne pouvoit ſe terminer qu'à l'avantage de ce Proconſul. Car ne voulant pas commettre Pompée, ni quelqu'autre que ce fût, préférablement à lui, ſi on prenoit une Réſolution derniere, on ne pouvoit que confirmer le premier Sénatus-Conſulte, qui avoit commis Lentulus, à la condition près, que l'Oracle y avoit ajoutée, de rétablir le Roi d'Egypte autrement que par la force.

La diverſité des opinions fit conſumer inutilement pluſieurs Séances ſans rien déterminer. Celle du treiziéme Janvier ſe paſſa preſque toute en conteſtations entre le Conſul Marcellinus, ennemi de Pompée, & le Tribun Caninius, ſa créature. Mais ce

même jour, Cicéron ayant parlé longtems en faveur de Lentulus, il lui parut avoir fait tant d'impreſſion ſur les Eſprits, qu'il eſpéra d'emporter l'affaire, s'il pouvoit la faire agiter le lendemain, comme il fit (*a*).

En effet, l'opinion de Bibulus de donner la Commiſſion dont il s'agiſſoit à trois Ambaſſadeurs, en excluant entre autres Pompée & Lentulus de ce nombre, à cauſe qu'ils avoient d'autres Charges, ne fut plus ſuivie le lendemain, comme elle l'avoit été juſqu'alors; & il ne reſta plus à délibérer, qu'entre celle qui confirmoit Lentulus, & celle qui propoſoit Pompée.

L'ordre vouloit, qu'on commençât à délibérer par celle qui confirmoit Lentulus, parce qu'elle avoit été propoſée par des Conſulaires, au lieu que l'autre n'avoit été propoſée que par des Tribuns. Mais Lupus, l'un de ces Tribuns, craignant de la maniere qu'il voyoit le Sénat diſpoſé, que Lentulus ne fut confirmé malgré ſes Ennemis, ſi on commençoit par lui à délibérer; pour parer ce coup, & faire une derniére tentative en faveur de Pompée, il s'aviſa de prétendre, qu'on devoit commencer par Pompée.

La plûpart des Peres ſe récriérent hautement contre cette nouveauté; mais les

(*a*) Cicer. ad Famil Libr. I. Epiſt. II.

Conſuls n'en uſérent pas de même. Ils étoient toujours dans l'ame de l'opinion de Bibulus, également contraire à Lentulus, & à Pompée : mais la voyant abandonnée preſque de tout le monde, ils ſe rangérent à celle des Partiſans de Pompée, non pas pour la faire paſſer ; mais ſeulement, pour empêcher les Amis de Lentulus de faire paſſer la leur, en employant toute cette Séance, comme la précédente, en conteſtations inutiles. Pour cet effet, ils ne s'élevérent pas comme les autres contre l'entrepriſe inouie du Tribun, ni ne la ſoutinrent pas auſſi : & fomentant la diviſion entre les Partis par ce procédé ambigu, au lieu de l'appaiſer, comme ils le pouvoient par leur autorité, ils firent ce qu'ils vouloient faire, qui étoit qu'on ne fit rien du tout, & l'on ſe ſépara, ſans réſoudre aucune choſe, pour la troiſiéme fois.

Il ne reſtoit plus aux Ennemis de Lentulus, pour renvoyer ſon affaire au loin, qu'à eſquiver encore la Séance du quinziéme Janvier, parce que le Sénat ne pouvoit s'aſſembler de tout le reſte du mois pour divers empêchemens : & tout le ſuivant étoit affecté à donner audience aux Ambaſſadeurs, en ſorte qu'il n'étoit pas permis d'y rien traiter, qu'ils n'euſſent tous été con-

gédiés (*a*). Le jour donc de cette derniere Seance, Curion le Pere, qui ne s'étoit point encore fait remarquer dans cette affaire, ſe déclara avec beaucoup d'aigreur, autant contre Lentulus, que contre Pompée : & quoique Bibulus abandonnât preſque l'Avis qu'il avoit ouvert d'abord, pour ſe joindre aux Amis de Lentulus contre Pompée, ceux de Pompée abuſérent avec tant d'impudence de la liberté ſans réſerve, que tout Sénateur avoit de parler autant qu'il lui plaiſoit en opinant, & de tout ce qu'il lui plaiſoit, que la Séance ſe paſſa auſſi vainement que les précédentes.

Quoique la prétention de Lentulus fût extrêmement éloignée par ces artifices divers, le Tribun Caton, craignant encore qu'elle ne réuſsît, propoſa au Peuple, vers le commencement de Février, de lui ôter ſon Gouvernement de Cilicie (*b*). Son Fils prit auſſitôt le deuil pour ſolliciter (*c*), comme c'étoit la coutume, dans les dangers de cette qualité : & ſes Amis employérent toute ſorte de moyens, pour l'en tirer. Il étoit défendu de traiter de quoi que ce fût avec le Peuple aux Jours qu'on obſervoit le vol des Oiſeaux ; & comme tout Magiſ-

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. IV. ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. II.

(*b*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. V.

(*c*) Idem ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. III.

trat avoit droit de les obſerver quand il lui plaiſoit, les Amis de Lentulus ſe ſervirent d'abord de cet artifice, pour empêcher le Peuple de délibérer ſur la propoſition de Caton contre lui. Peu de tems après, un autre Tribun, nommé L. Racilius (*a*) qui lui étoit favorable, la rendit vaine, en s'y oppoſant dans la forme ordinaire, ſuivant le Privilége de ſa Charge : car ſitôt qu'un ſeul Tribun s'oppoſoit à ce que tous les autres propoſoient, ils ne pouvoient paſſer outre, qu'en le faiſant deſtituer par le Peuple, ce qui étoit également rare & difficile.

Sur ces entrefaites, Pompée, ayant voulu haranguer le Peuple pour une autre Affaire, il n'en reçut que des huées, & des injures, au lieu d'applaudiſſemens (*b*). On lui reprocha, entre autres choſes, qu'il faiſoit mourir de faim le menu Peuple, faute de pourvoir aux Bleds comme il devoit : l'emportement paſſa juſqu'à l'accuſer des plus horribles débordemens (*c*) ; mais ſur-tout, on ſe moqua ouvertement de ſa prétention de rétablir le Roi d'Egypte. D'autre côté, le Tribun Caton, l'ayant entrepris peu de jours après dans le Sénat, le pouſſa avec

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII.

(*b*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. V. Idem, ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. II & III.

(c) Τὶς ἀνὴρ ἀνδρα ζητῶ Plut. dans la Vie de Pompée.

tant de force, & fut écouté ſi favorablement de toute l'Aſſemblée, que Pompée, quelque diſſimulé qu'il fût, ne pût cacher ſon trouble, ni ſa douleur. Ces deux incidens, lui ayant fait connoître la mauvaiſe diſpoſition de tout le monde à ſon égard, l'obligérent à ſe déſiſter ſincérement de l'entrepriſe d'Egypte; & peu de tems après, Lentulus lui ayant écrit, comme ſi ce Proconſul eût cru qu'il n'y avoit jamais ſongé, il en fut ſi aiſe, qu'il entra dès-lors de bonne foi dans les vues que Cicéron avoit ſur cette Affaire, en faveur de leur Ami commun.

A ce que je vois, dis-je alors, Pompée n'étoit pas le ſeul qui diſſimulât en ce tems-là, & Lentulus le ſçavoit faire auſſi à propos que lui, pour le moins. Ce n'eſt pas une choſe blâmable, me répondit Céſarion, de diſſimuler les fautes de nos Amis, quand cette diſſimulation peut les ramener à leur devoir: au contraire, rien n'eſt plus humain, ni plus généreux; & telle étoit, comme vous voyez, celle de Lentulus. Mais de diſſimuler, comme Pompée, les mauvais deſſeins qu'on a contre ſes Amis, pendant qu'on n'oublie rien pour y réuſſir, c'eſt la plus lâche de toutes les trahiſons.

Mais quelle vue, repris-je, pouvoit avoir Cicéron pour Lentulus, & que pouvoit

faire ce Proconſul, ſans employer la force ouverte, contre un grand Royaume, où l'Oracle, qui défendoit de l'attaquer de cette ſorte, étoit apparemment répandu ? Vous n'êtes guéres ſubtil, me répondit Céſarion, L'Oracle ne défendoit que de donner des Troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laiſſer comme en dépôt en quelque lieu près de la Frontiere, & aller cependant avec une bonne Armée aſſiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit eu priſe, s'en retourner, en y laiſſant de fortes Garniſons; & enſuite, y renvoyer le Roi, qui trouveroit toutes choſes diſpoſées à le recevoir ? Et n'auroit-ce pas été, repliquai-je, le rétablir à main armée, contre la défenſe de la Sibylle ? Nullement, repliqua Céſarion : car dans le tems que Lentulus auroit ſoumis les Egyptiens, le Roi n'auroit point été avec lui ; & dans le tems que le Roi y ſeroit retourné, il n'auroit point eu d'Armée : & ainſi, il n'auroit pas été vrai de dire, qu'on lui eût donné des Troupes pour le rétablir. Vous vous moquez de moi, lui répondis-je, de me tenir un ſemblable diſcours : comme ſi ce n'étoit pas la même choſe, que Ptolomée fût avec Lentulus, ou qu'il n'y fût pas, quand ce Proconſul lui ſoumettroit l'Egypte à main armée. Vous êtes indocile, reprit Céſarion ; mais ſi vous

ne me voulez pas croire, vous aurez peut-être plus de foi à Pompée, & à Cicéron. Ecoutez donc les propres termes de cet Orateur, écrivant à Lentulus, tant en ſon nom, qu'en celui de Pompée. *C'eſt à vous à juger*, lui dit-il (a), *étant comme vous êtes Maître de la Cilicie, & de la Chypre, ce que vous pouvez entreprendre, & mettre à fin. Et s'il vous paroît, que ce ſoit une choſe faiſable de vous emparer d'Alexandrie, & du reſte de l'Egypte, il eſt ſans doute, & de votre honneur, & de celui de la République, que vous y alliez avec votre Flotte, & votre Armée; en laiſſant le Roi à Ptolémaïde, ou à quelque autre lieu voiſin, afin qu'après que vous aurez appaiſé la révolte, & mis de bonnes Garniſons par-tout, ce Prince y puiſſe retourner. De cette ſorte, vous le rétablirez, comme le Sénat vous l'a ordonné d'abord; & il y rentrera ſans Troupes, ainſi que nos Dévots aſſurent que*

(a) *Sic habeto, me cum illo re ſæpe communicatâ, de illius ad te ſententiâ, & auctoritate ſcribere: te poſſe perſpicere, qui Ciliciam, Cyprumque tenes, quid efficere, & quid conſequi poſſis, & ſi res facultatem habitura videatur, ut Alexandriam atque Ægyptum tenere poſſis, eſſe & tui, & noſtri imperii dignitatis, Ptolemaide, aut aliquo propinquo loco, Rege collocato, te cum claſſe atque exercitu proficiſci Alexandriam, ut cùm illam pace, præſidiiſque firmâris, Ptolemæus redeat in regnum. Ita fore ut per te reſtituatur, quemadmodum initio Senatus cenſuit, & ſine multitudine reducatur, quemadmodum homines religioſi Sibyllæ placere dixerunt.* Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII.

la

la Sibylle ordonne qu'il y doit rentrer.

Vous voyez par-là, continua Céſarion, après s'être un peu arrêté, la vérité de ce que je vous ai dit d'abord, qu'on ſe moquoit dans le fond de la Sibylle, & de ſes Livres. Car, Cicéron ajoute nettement, que quelque bizarre que le conſeil qu'il donne à Lentulus paroiſſe, *tout le monde en jugeroit par l'événement : qu'ainſi, il n'avoit qu'à prendre ſi bien ſes meſures, qu'il fut ſûr de réuſſir ; & que hors de là, il feroit mieux de ne rien entreprendre* (a).

Je vous avoue, interrompis-je, ne pouvant plus me taire, que je ne me ſerois jamais aviſé de cette ſubtilité : & je vois bien par-là, que de tout tems,

Il eſt avec le Ciel des accommodemens.

Mais que je ſçache, s'il vous plaît, ſi celui-ci réuſſît. Lentulus, reprit Céſarion, ne ſe crut pas aſſez fort, pour ſuivre ce Conſeil ; & les Troupes, qu'il pouvoit donner ſous main à Ptolomée, ne parurent pas ſuffiſantes à ce Prince, pour ſe rétablir lui-même, ſans que ce Proconſul y parût.

Mais il y en avoit en même tems un au-

(a) *Ex eventu homines de tuo conſilio exiſtimaturos ; ſi exploratum tibi ſit, non cunctandum ; ſin dubium, non conandum.* Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII.

tre, qui commandoit en Syrie, & qui n'étoit pas ſi circonſpect. Il s'apelloit Aulus Gabinius (*a*). C'étoit un Eléve de Catilina, de qui il avoit été tendrement aimé dans ſa jeuneſſe (*b*); & ſes Mœurs ne démentoient point ſon éducation. Il paſſoit pour auſſi bon Danſeur (*c*), que Ptolomée pour bon Joueur de Flute. Il pilloit ſa Province, plus cruellement que les Corſaires & les Arabes, contre qui il la défendoit, n'euſſent fait ſans lui. Mais ſurtout, il y maltraitoit les Publicains de toutes les manieres, en haine de ce que l'Ordre des Chevaliers, dont ils étoient, avoit défendu Cicéron contre lui juſqu'à l'extrémité; car c'étoit ſous ſon Conſulat, & principalement par ſon autorité, que cet Orateur avoit été exilé.

Toute cette conduite l'avoit rendu ſi odieux à Rome, qu'ayant donné avis au Sénat, ſelon la coutume, d'une Guerre qu'il avoit faite & terminée heureuſement, contre les Rois de Judée, on n'eut point d'égard à ſes Lettres; ce qui n'étoit jamais arrivé à perſonne avant lui: & on lui refuſa d'en remercier les Dieux en ſon nom (*d*).

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. Strabon, Livr. XVII. Cicer. ad Quint. Fratrem, Libr. III.

(*b*) *Catilinam amatorem ſuum, ejus vir Catilina.* Cicer. poſt reditum, in Senatu; & pro Domo.

(*c*) Macrob. Saturnal. Libr. II. Cap. X.

(*d*) Cicer. de Provinc. Conſulat. in Piſonem; & ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. VII.

Mais cet affront ne le rendit pas plus ſage. N'ayant plus rien à prendre en Syrie, où il avoit tout ruiné par ſes vexations, il ſe préparoit à faire la Guerre aux Arabes, lorſque Mithridate, Prince des Parthes, chaſſé, par le Roi ſon Frere, de la Médie, qui lui étoit tombée en partage, vint lui demander du ſecours (*a*). Quoiqu'il fût défendu par une Loi expreſſe à tout Proconſul, de ſortir de ſa Province, ni de déclarer quelque Guerre que ce fût, même de proche en proche, ſans ordre exprès du Sénat, Gabinius n'héſita pas à entreprendre celle-ci, dans l'eſpérance de profiter de la Diviſion & des Richeſſes immenſes de ces Princes : & déja, il avoit paſſé l'Euphrate avec ſon Armée pour ce deſſein, quand Ptolomée le joignit avec des Lettres de Pompée, leur Protecteur & leur Ami commun, tout fraîchement déclaré Conſul pour l'année ſuivante, par leſquelles il conjuroit Gabinius d'entendre aux Propoſitions que ce Prince lui feroit, pour le rétablir dans ſon Royaume.

Soit par reſpect pour la Sibylle, ou que la Guerre des Parthes parût moins difficile & plus utile que celle d'Egypte, tout ce qu'il y avoit de conſidérable auprès de Gabinius ſe déclara contre Ptolomée, excepté le ſeul Antoine, depuis Triumvir, qui

(*a*) App. in Parth. Dio, Libr. XXXIX.

commandoit la Cavalerie Romaine, quoique fort jeune, & qui étoit Ami particulier de ce Prince (*a*).

Mais plus l'entrepriſe étoit déſaprouvée, plus Gabinius étoit en droit de la faire acheter chérement; & Ptolomée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y réſoudre, ayant offert, tant pour le Général, que pour l'Armée, dix mille talens, qui valoient environ dix-ſept millions de notre monnoye, paiables la meilleure partie comptant par avance, & le reſte ſitôt qu'il ſeroit rétabli (*b*), il fut facile à Antoine de faire accepter ce parti par Gabinius, qui en avoit plus d'envie que lui.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Fille aînée du Roi, que je vous ai dit qu'on y avoit déclaré Reine à ſa place, quand il s'enfuit. Le Prince Syrien, qu'elle avoit épouſé, s'étoit trouvé un fort malhonnête homme. Soit qu'il aimât naturellement l'Argent, ou que ne croyant pas cet établiſſement bien aſſuré, il voulût profiter du tems, ſon premier ſoin avoit été de faire mettre le Corps d'Alexandre le Grand dans

(*a*) Appian, Livr. V. de la Guerre Civile, & Plutarque dans Antoine.

(*b*) Dio, Libr. XXXIX. Cicer. pro Rabirio Poſthumo. Joſeph, de la Guerre des Juifs, Livr. I. Chap. V. & Antiquités, Livr. XIV. Chap. XI. Appian. in Syriac. & Parthic.

un Cercueil de Verre, pour ſe ſaiſir de celui d'Or maſſif, où il avoit repoſé juſqu'alors (*a*). Mais cette action, & pluſieurs autres ſemblables qui la ſuivirent, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ſes Sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après: & les amis de cette Princeſſe, voyant le beſoin qu'elle avoit d'attacher quelque homme de grand mérite à ſa Fortune, pour la ſoutenir contre ſon Pere, choiſirent pour ſon ſecond Mari un autre Prince de la plus grande réputation qu'il y eût alors dans tout l'Orient.

Il s'apelloit Archelaüs, & ſe diſoit Fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince. Ce Lieutenant, étant devenu ſuſpect à ſon Maître pour un Traité qu'il négocia avec Sylla, crut devoir changer de Parti, pour mettre ſa vie en ſureté; & s'étant jetté entre les bras des Romains, il en avoit reçu de grands biens, avec la qualité d'Ami & Allié de Rome (*b*). Son Fils, ſuivant ſon exemple, s'étoit auſſi attaché à eux, & avoit été fait Prince de Comagene par Pompée, en récompenſe de quelque ſervice qu'il leur avoit rendu. Comme il avoit lié une étroite

(*a*) Strabon, Livr. XVII. Suetone, dans Veſpaſien, Chap. XIX.

(*b*) Strabon, Livr. XII. Plutarque dans Sylla. Appian. in Mithridatic.

amitié avec Gabinius, dans un tems où ce Proconſul avoit fait la Guerre en ces Provinces ſous d'autres Généraux; ſitôt qu'il étoit arrivé en Syrie, pour y commander en chef, ce Prince s'étoit rendu auprès de lui, dans le deſſein de l'accompagner à la Guerre des Parthes, & d'y mériter de la reconnoiſſance des Romains, par de nouveaux ſervices, & de nouveaux établiſſemens. Mais le Sénat n'agréa pas ce deſſein : & la Reine d'Egypte l'ayant fait rechercher en même tems, il étoit parti auſſitôt en ſecret d'auprès de Gabinius, pour l'aller épouſer (*a*), jugeant bien que les Romains ne le ſouffriroient pas, s'ils en étoient avertis.

Ce fut donc environ ſix mois après ce Mariage, & vers le Printems de l'an de Rome DCXCVIII, ſous le deuxiéme Conſulat de Pompée & de Craſſus, que Gabinius, laiſſant ſa Province ſous la charge de ſon Fils encore tout jeune, avec peu de Soldats, prit avec ſon Armée le chemin d'Egypte par la Paleſtine (*b*). Il y reçut toute ſorte d'aſſiſtances d'Antipater, Pere du grand Hérode, entre les mains de qui il avoit mis la principale autorité dans ce Pays, après la Guerre que je vous ai dit qu'il y avoit faite.

(*a*) Strabon, Livr. XVII.
(*b*) Dion, Livr. XXXIX. Tit. Liv. Livr. CV. Egeſippe, Livr. I. Cap. XXI. Joſeph. Plutarque dans Antoine.

La plus grande difficulté de celle, dont il s'agiſſoit alors, conſiſtoit dans la route qu'il falloit néceſſairement tenir de-là à la frontiere d'Egypte, à travers de grandes & profondes Sablonieres pleines de Serpens, ou le long des Marais du Lac Sirbonide, & toujours ſans rencontrer une goutte d'eau douce. Mais Antoine, ayant pris les devans avec la Cavalerie, fraya de ſorte le chemin au reſte de l'Armée, qu'elle arriva heureuſement à Peluſe.

C'étoit une Ville maritime, grande, forte & peuplée, qui ſervoit comme de rempart à tout le Royaume, & la ſeule porte pour y entrer du coté de la Mer. Mais comme elle étoit principalement habitée & défendue par des Juifs, que le voiſinage & la commodité du Commerce avoit invités à s'y établir; il fut facile à Antipater, par ſes habitudes & le crédit qu'il avoit parmi eux, de les obliger à la livrer aux Romains.

Ptolomée, tranſporté de joie & de colere, ſe croyant dès-lors aſſuré d'un entier ſuccès, voulut faire paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'Egyptiens; mais Antoine l'en empêcha: & l'Armée en étant partie peu de tems après, diviſée en deux Corps, elle rencontra & attaqua le même jour celle d'Egypte commandée par Archelaüs, qui fut défait, & pris priſonnier.

Il étoit dès-là facile à Gabinius de terminer auſſitôt cette Guerre, en gardant ſoigneuſement ce Prince, en qui les Egyptiens, & leur Reine, avoient toute leur eſpérance (*a*). Mais il craignit, que s'il rétabliſſoit Ptolomée ſi vîte, & avec ſi peu de peine, ce Roi n'en prît prétexte de manquer à ſa parole,& n'achevât pas de le payer. Il trouva donc plus à propos de tirer la plus groſſe rançon qu'il put de ſon Priſonnier, en lui donnant les facilités néceſſaires pour s'échaper, en conſidération de leur ancienne amitié.

Enſuite, il fit remonter ſa Flotte par le Fleuve, où elle rencontra & battit auſſi celle d'Egypte. Puis il tira droit vers Alexandrie, avec ſon Armée de terre. Archelaüs, qui y étoit retourné, en étoit ſorti avec la ſienne, pour aller au devant de lui. Quand il fallut camper, & remuer la terre pour ſe retrancher, les Egyptiens ſe mirent à crier à haute voix, qu'Archelaüs y fît travailler des Mercenaires, s'il vouloit, aux dépens du Public (*b*). Vous jugez aiſément de la réſiſtance que ſemblables Soldats purent faire. Archelaüs, qui en fit apparemment plus qu'eux, ſe fit tuer; & Antoine, qui avoit lié amitié avec lui, pendant que

(*a*) Dion, Livt. XXXIX.
(*b*) Valer. Max. Libr. VIII. Cap. I.

ce malheureux Prince avoit été auprès de Gabinius, le fit chercher parmi les Morts, & lui fit des Funérailles royales.

Gabinius laiſſa dans Alexandrie de puiſſantes Garniſons de Gaulois, & d'Allemands, ſous quelque Chefs Romains : & Ptolomée, étant rentré de cette ſorte dans ſes Etats, fit tuer la Reine ſa Fille, & les plus riches du Pays, ſous prétexte qu'ils avoient favoriſé la révolte, mais en effet, pour ſe ſervir de leurs biens à achever de payer Gabinius (*a*). Les Egyptiens ſouffrirent toutes ces violences, ſans murmurer ; mais peu de jours après, un Soldat Romain ayant tué un Chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolomée, ne purent empêcher le Peuple de le mettre en piéces, ſur le champ, pour venger l'outrage fait aux Dieux du Pays (*b*).

Voilà, dis-je à ces mots, voyant que Céſarion ne parloit plus, une affaire bien ſinguliere d'un bout à l'autre, & une deſtinée bien bizarre, que celle de ce malheureux Roi. Mais que je ſçache, s'il vous plaît, s'il ne lui arriva plus rien d'extraordinaire ? On n'en ſçait plus rien depuis, répondit

(*a*) Céſar, Livr. III. de la Guerre Civile. Tit. Liv. Livr. CV. Strabon, Livr. XII. & XVII. Cicer. in Piſon. Idem. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. IX. Dion, Livr. XXXIX. Porphyre, dans Euſebe. Egeſippe, Livr. I. Ch. XXI. &c.

(*b*) Diodore, Livr. I. pag. 53.

Céſarion ; ſinon, qu'un pauvre Chevalier Romain, nommé Caïus Rabirius Poſthumus (*a*), qui lui avoit prêté, ou fait prêter, la plûpart des Sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire payer, quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il déſeſperoit de le ſatisfaire, à moins qu'il ne voulût bien ſe charger du ſoin de ſes Revenus ; moyennant quoi, il pourroit ſe rembourſer peu à peu par ſes mains. Mais ce malheureux Créancier ayant accepté ce parti, dans la crainte de perdre ſa Dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers Amis de Céſar, & que Pompée fût en quelque ſorte garant de la Dette ; puiſque le Prêt s'étoit fait, & les Obligations s'en étoient paſſées, en ſa préſence, & par ſon entremiſe, dans une maiſon de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Cependant, Rabirius fut trop heureux de pouvoir ſe ſauver, peu de tems après, de Priſon, & d'Egypte, plus miſérable qu'il n'y étoit allé : & pour comble de diſgrace, il fut accuſé juridiquement à Rome, ſitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolomée à corrompre le Sénat par les Sommes qu'il lui

(*a*) Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

avoit prêtées pour cet uſage ; dèshonoré ſa qualité de Chevalier Romain, par l'Emploi qu'il avoit pris en Eygpte ; & profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit raporté (*a*). Le diſcours admirable, que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reſte encore, eſt un Monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi. Il mourut paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, peu de tems après cette méchante action, & environ quatre ans depuis ſon rétabliſſement. (*b*) Une copie authentique de ſon Teſtament fut portée à Rome, pour y être miſe dans le Tréſor public, parce qu'il en fit le Peuple Romain Exécuteur (*c*). Il y conjuroit le Sénat, au nom de tous les Dieux garants de leur Alliance, d'autoriſer la Diſpoſition qu'il y faiſoit de ſon Royaume en faveur de Ptolomée ſon Fils aîné, qui fut depuis ſurnommé Denys, & de la belle Cléopatre, l'aînée des Filles qui lui reſtoient ; auſquels il ordonnoit en même tems de ſe marier enſemble, ſuivant la coutume du Pays (*d*). On trouve même, que Pompée fut donné pour Tuteur par le Peuple au

(*a*) Sueton. in Claud. Cap. XVI.
(*b*) Cicer, ad Famil. Libr. VIII. Epiſt. IV.
(*c*) Céſar, de la Guerre Civile, Livr. III.
(*d*) Dion, Livr. XLII. Lucain, Livr. X.

jeune Roi (*a*), qui le fit tuer quatre ans après ſi lâchement. Voilà en peu de mots, conclut Céſarion, tout ce qui nous reſte de la vie & des aventures de ce Roi Joueur de Flute.

Pour un Menêtrier, dis-je alors, je ne le trouve pas mal-habile homme. Il me paroît, à tout prendre, qu'on ne pouvoit guéres mieux parer qu'il fit à ſa mauvaiſe Fortune; & qu'il ſçut être cruel, prodigue, & patient, aſſez à propos. Mais ſur-tout, je lui ſçais bon gré d'avoir engagé Gabinius à le rétablir; & ſi je n'avois peur d'abuſer de votre complaiſance, je vous prierois de me dire encore ce qui en arriva. Il arriva, reprit Céſarion, tout ce qui ne pouvoit manquer d'arriver. Les Corſaires, ſe prévalant de ſon abſence, ravagérent ſon Gouvernement, ſans trouver aucun obſtacle; & les Publicains des Provinces voiſines, n'ayant pu, non plus que ceux de Syrie, faire leurs voitures ordinaires d'argent pendant ce tems, de peur d'être volés, ils furent obligés d'emprunter à Rome des ſommes conſidérables à groſſe uſure, pour fournir aux termes préfix ce qu'ils devoient au Tréſor Public (*b*).

(*a*) Eutrope, Livr. VI.

(*b*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Quint. Fratr. Lib. III, & ad Attic. Libr. IV, Epiſt. XVI.

La premiere nouvelle qu'on eut en Italie du Rétabliſſement de Ptolomée, étant donc arrivée d'abord aux eaux de Pouzzol, ou le plaiſir autant que la ſanté attiroit force honnêtes gens (*a*), elle ne fut pas ſitôt paſſée de-là à Rome, que tous les divers ſujets de plainte, qu'il y avoit à faire contre Gabinius, y étant répandus parmi le Peuple par les intéreſſés, le diſpoſerent dès-lors à faire un châtiment exemplaire de ce Proconſul à ſon retour. Les Peres furent les premiers à y exhorter les Magiſtrats, qui devoient connoître de ſon Crime; & l'on ne parloit de rien moins que de le faire mourir. Il n'avoit donné aucun avis au Sénat de ſon Expédition d'Egypte (*b*), jugeant bien qu'elle y ſeroit encore plus mal reçue, que celle de Judée; & le Conſul Craſſus, qui devoit lui ſuccéder en Syrie, ayant envoyé un de ſes Lieutenans pour prendre Poſſeſſion de ce Gouvernement en ſon nom, Gabinius, pour comble d'inſolence, refuſa de s'en démettre, quoique ſon tems fût déja expiré.

Mais, quelque grand que fût cet affront pour Craſſus, comme il aimoit beaucoup plus l'argent que l'honneur, Gabinius l'eut

(*a*) *Puteolos plurimi & lautiſſimi ſolent eſſe in iis locis.* Cicer. pro Plancio. Idem, ad Attic. Libr. IV. Epiſt. X.

(*b*) Dion, Livr. XXXIX.

bientôt appaiſé : juſques-là que Cicéron, ayant propoſé peu de jours après au Sénat de faire publier de nouveau l'Oracle de la Sibylle, afin d'aigrir encore davantage les eſprits, Craſſus s'y oppoſa auſſi fortement que Pompée ; & ils s'emportérent tous deux contre Cicéron, juſqu'à lui reprocher ſon exil. Vous jugez aſſez comment cet Orateur, qui ne cherchoit qu'à parler ſur ce ſujet, leur répondit ; & que ce reproche l'irrita davantage, au lieu de le rebuter. En effet, leur Conſulat étant fini, peu de tems après, il fit auſſitôt remettre l'affaire en délibération.

Les nouveaux Conſuls, Domitius, & Appius, n'étoient pas dévoués à Gabinius, comme les précédens. Domitius qui avoit été élevé à cette Dignité malgré Pompée, étoit ſon Ennemi par cette raiſon. Appius étoit ſon Allié ; mais il affectoit de paroître populaire : & comme il étoit d'ailleurs fort intéreſſé, il vouloit mettre Gabinius dans la néceſſité d'acheter ſa protection. Ainſi, il fut arrêté d'une commune voix, qu'on publieroit l'Oracle de nouveau.

Quoique Gabinius eût été dépoſſédé de ſon Gouvernement, dès le commencement de cette Année DCXCIX, par Craſſus même, qui étoit parti avant la fin de la précédente, pour en aller prendre poſſeſſion, il ne ſe

hâtoit point de revenir à Rome. Il vouloit laiſſer ralentir la colere du Peuple contre lui, & donner le tems à ſes amis de corrompre ſes Juges, & ſes Accuſateurs, par le moyen des Sommes immenſes qu'il envoya devant lui pour cet effet. Mais ayant appris que ſon retardement aigriſſoit davantage les eſprits, au lieu de les adoucir, & que les Tribuns, indignés de ſes artifices, vouloient lui faire faire ſon Procès en ſon abſence, il partit à la fin, & publia ſur ſa route, qu'il alloit demander le Triomphe au Sénat, pour ſes deux Expéditions de Judée & d'Egypte.

En effet, étant arrivé près de Rome le dix-neuviéme Septembre, il n'y entra pas d'abord, & il s'arrêta à quelques milles de la Ville, comme les Généraux, qui prétendoient au Triomphe, avoient coutume de faire. Mais on n'en eut pas ſitôt avis, qu'il fut accuſé coup ſur coup dans les formes ordinaires de trois Crimes différens: premierement, de Crime d'Etat, pour le Rétabliſſement du Roi d'Egypte: enſuite, de Péculat pour les vexations qu'il avoit faites en Syrie; & en dernier lieu, d'avoir acheté les Suffrages, quand il avoit été fait Conſul cinq ans auparavant (*a*).

(*a*) Aſcon. in Cicer. Orat. in Piſon. Cicer. ad Quint. Fratr. Libr. III, Epiſt. I, II, & III.

Ces Accuſations l'ayant obligé d'abandonner la prétention du Triomphe, il entra dans Rome pour ſe défendre, le vingt-ſeptiéme Septembre, à nuit cloſe, & dans le plus honteux équipage que jamais Proconſul y fût entré. Le lendemain, il comparut, ainſi qu'il étoit aſſigné, devant le Préteur, qui devoit préſider au jugement du crime d'état, perſonnage de probité, & de fermeté, reconnues. Dix jours après, ſuivant la coutume, il fut au Sénat, pour y rendre compte de ſon adminiſtration. Mais comme il vouloit ſortir après l'avoir fait en peu de mots, il fut retenu par les Conſuls, & l'on fit entrer en même tems les Publicains de Syrie, pour l'obliger de répondre à leurs plaintes. Ciceron ayant pris la parole pour eux, Gabinius ne ſe défendit qu'en l'appellant *Exilé*, & d'une voix tremblante; mais tout le Sénat, s'étant récrié contre cette parole, ſe leva en même tems comme de concert, & s'approcha de lui, pour lui impoſer ſilence. Les Publicains n'en témoignérent pas moins d'indignation; & le Conſul Appius, s'étant auſſi déclaré pour accuſateur, ſpécifia les témoins, & les complices, des crimes de Gabinius, ſans qu'il répondît plus un ſeul mot (*a*).

Quatre jours après, il ſe préſenta devant

(*a*) Val. Max. Libr. VIII. Cap. I.

le

le Peuple. Le concours fut ſi grand, & les premiers mouvemens de l'horreur qu'on avoit pour lui, ſi violens, qu'il faillit d'abord à être étouffé, ou mis en piéces. Un Tribun, ſur-tout, nommé Caïus Memmius, l'accuſa avec beaucoup de véhémence, & un applaudiſſement ſi général, qu'il ne pouvoit éviter d'être condamné à la mort, ou tout au moins à une priſon perpétuelle; lorſque ſon Fils, dont je vous ai déja parlé, qui étoit préſent, ſe jetta aux pieds de Memmius pour le fléchir. Mais ce Tribun, implacable, & tout fier de l'heureux ſuccès de ſon Entrepriſe, laiſſant ce malheureux Fils proſterné devant lui à terre, comme il étoit, ſans daigner ſeulement y prendre garde, le Peuple, moins ferme dans ſa colere, fut touché de pitié à ce ſpectacle; & ce mouvement favorable donna à un autre Tribun, gagné par Gabinius, la hardieſſe, qu'il n'avoit pas eu juſqu'alors, de ſe déclarer en ſa faveur, & de le faire lâcher par les Porte-Faiſceaux qui l'avoient déja ſaiſi au corps.

Le Peuple n'ayant donc pas voulu prévenir en cette cauſe les Juges ordinaires, comme il faiſoit quelquefois, elle fut enfin agitée peu de jours après devant eux; & le concours ne fut pas moindre au Tribunal du Préteur, qu'il avoit été à la place publi-

que. Ils étoient au nombre de ſoixante & dix, tirés en partie du Sénat, & en partie de l'Ordre des Chevaliers & des Tribuns du Tréſor. Il y avoit pluſieurs Accuſateurs (*a*) ; mais celui qui portoit la parole pour les autres s'en acquitta ſi mal, que tout le monde le ſoupçonna d'avoir été corrompu par Gabinius, ainſi que les Juges qui lui furent favorables. Pompée n'oublia rien, pour le ſervir. Il fit tous ſes efforts, pour le raccommoder avec Ciceron, & pour obliger même cet Orateur à le défendre, mais ce fut inutilement pour le coup ; & Ciceron ne put même ſe diſpenſer de porter témoignage contre lui.

On allégua pour ſa défenſe, qu'il étoit de l'intérêt public de chaſſer d'Egypte Archelaüs, dont la flotte troubloit la Navigation & le Commerce de Rome, dans les Mers voiſines, & donnoit toute ſorte d'aide aux Pirates, pour exercer impunément leurs brigandages ſur les Sujets de la République (*b*). On prétendit même, que cette Expédition avoit été permiſe à Gabinius par quelque Loi, dont il ne reſte aucune mémoire : qu'au pis aller, l'Oracle ne regardoit point l'affaire dont il s'agiſſoit alors, & que le cas en étoit arrivé longtems auparavant, dans la

(*a*) Cicer. ad Attic. Libr. XV, Epiſt. XVI.
(*b*) Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

perſonne du précédent Roi d'Egypte, dont j'ai parlé, qui avoit auſſi été chaſſé de ſon Royaume, & qui avoit demandé du ſecours au Sénat ; mais que quand même l'Oracle regarderoit ſon Succeſſeur, la Sibylle n'ayant point exprimé quelle peine mériteroient ceux qui rétabliroient ce Prince à main armée contre ſa défenſe, perſonne n'étoit en droit d'en juger (*a*).

Mais avec toutes ces défaites, Gabinius n'auroit pas ſeulement oſé ſe défendre, ſans un bruit qui ſe répandit en ce tems-là, qu'on alloit faire Pompée Dictateur (*b*). Ce bruit n'étoit pas ſans fondement. L'Election des Conſuls, qui ſe faiſoit d'ordinaire vers le commencement du mois d'Août, avoit été empêchée juſqu'alors, (on étoit aux derniers jours d'Octobre) par divers artifices, & pour divers intérêts, qui n'avoient rien de commun avec l'affaire de Gabinius. Et comme ces empêchemens n'étoient pas de nature à ceſſer d'eux-mêmes, on croyoit qu'on ſeroit obligé de recourir au reméde pratiqué de tout tems en ſemblable rencontre, qui étoit de créer un Dictateur, dont la puiſſance ſans égale & ſans bornes étoit ſeule capable de réduire toutes les autres à leur devoir.

(*a*) Dion, Livr. XXXIX.

(*b*) Cicer. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. XVI. & ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. IV.

Vous jugez aſſez, qu'en ce cas, perſonne n'avoit plus de droit d'y prétendre que Pompée. Quoique les Tribuns ne le propoſaſſent dans les formes que pluſieurs mois après, le bruit qui en couroit par avance ſuffiſoit pour intimider des Juges, dont la meilleure partie étoit fort au-deſſous de lui; & c'eſt une eſpéce de merveille, qu'il s'en trouvât trente-deux aſſez gens de bien, pour oſer condamner Gabinius dans cette conjoncture; contre trente-huit qui le déclarérent innocent (*a*). Domitius Calvinus, entre autres, par une oſtentation de partialité dont il n'y avoit jamais eu d'exemple, opina pour le Criminel à haute voix, au lieu de donner ſon ſuffrage par ſcrutin comme les autres; & un de ces autres ſe leva devant tout le monde, avant que la Séance fût finie, ſitôt que les voix furent comptées, pour en aller porter le premier la nouvelle à Pompée (*b*).

Voilà, interrompis-je à ces mots, un heureux ſcélérat! Ne vous hâtez pas ſi fort, interrompit Céſarion à ſon tour, & attendez juſqu'au bout, puiſque vous voulez tout ſçavoir. Peu s'en fallut que le Peuple ne mît tous ſes Juges en piéces, dans le pre-

(*a*) Dion, Livr. XI.

(*b*) Cicer. ad Att. Libr. IV. Epiſt. XVI. & ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. XIV.

mier mouvement de l'indignation publique. Un de ſes Affranchis, qui avoit eu quelque Office près de lui en Syrie, & qu'on avoit auſſi accuſé comme ſon complice, en porta auſſitôt la peine. L'affaire de ce miſérable ayant été agitée une heure après devant d'autres Juges, il fut condamné avec d'autant plus de rigueur, qu'on étoit irrité de ce que ſon Maître étoit abſous.

Sur ces entrefaites, le Tibre s'étant débordé tout à coup, avec tant de violence qu'il abattit pluſieurs Maiſons, & fit périr beaucoup de monde, tant à Rome qu'aux environs (*a*), le Peuple s'imagina, qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cet accident, & le prit pour une punition divine du mépris que Gabinius & ſes Juges avoient fait de l'Oracle de la Sibylle.

Je vous ai dit, qu'il avoit été accuſé de trois crimes différens. Etant donc abſous de celui d'Etat, il fut pourſuivi de nouveau pour le Péculat, par le même Tribun Memmius, qui l'avoit pouſſé ſi cruellement devant le Peuple; par Tibere Neron, Pere de l'Empereur de même nom; & par Caïus, & Lucius, Freres du même Antoine, depuis Triumvir, qui avoit commandé ſa Cavalerie. Le grand Caton, dont je vous ai

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. VII.

conté l'entrevue à Rhodes avec Ptolomée, préſidoit à ce Jugement, en qualité de Préteur. Il avoit été malade juſqu'alors, & cette raiſon en avoit retardé la déciſion. C'étoient auſſi d'autres Juges que les premiers. Mais Gabinius ſe croyoit ſi entiérement hors d'affaire, qu'il ne daigna pas ſeulement ſonger à les corrompre.

La Commiſſion des bleds, que Pompée avoit encore, l'avoit obligé de ſortir de Rome, pour aller réparer les déſordres du Tibre, qui avoit ravagé les plus fertiles champs de l'Italie, & emporté ou gâté une quantité incroyable de grains; mais ayant appris le nouveau danger de Gabinius, il s'approcha le plus qu'il put de la Ville, pour eſſayer de le ſauver encore une fois (*a*): & ſa charge ne lui permettant pas d'y entrer, il aſſembla le Peuple hors des murailles, pour le haranguer ſur ce ſujet. Il y lut publiquement des Lettres de Céſar, qui lui recommandoit Gabinius avec toute l'affection imaginable: & pour dernier effort, il obligea Cicéron à le défendre (*b*); ce qui fit donner à cet Orateur le ſurnom de *Transfuge*, pour reproche de ſa foibleſſe ou de ſa légéreté.

(*a*) Dion, Livr. XXXIX.

(*b*) Valer. Max. Libr. IV. Cap. II. Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

A ce que je vois, interrompis-je à ces mots, Pompée étoit auſſi chaud Ami, que Ciceron étoit foible ennemi. Pompée, me répliqua Céſarion, avoit, comme tous les ambitieux, la maxime vulgaire, qui comprend preſque toute l'habileté des Politiques d'aujourd'hui, d'être bon ami, & cruel ennemi, ſans aucun diſcernement dans le choix des amitiés, & des inimitiés. Mais ni lui, ni eux, ne ſeroient obligés à faire des démarches ſi violentes pour leurs amis, s'ils n'en avoient que de gens de bien. Ce n'eſt que pour des méchans, qu'on a beſoin de faire ces efforts extraordinaires de crédit, & d'autorité; & quelque mauvaiſe affaire qui arrive à un honnête homme, les voies régulieres ſuffiſent toujours pour l'en tirer. Ainſi, bien loin que cette fermeté & cette chaleur extrême, qu'on fait voir à protéger des ſcélérats, ſoit louable, rien n'eſt plus à déteſter; puiſqu'elle n'a en effet que l'intérêt ou la vanité pour motif, & l'injuſtice pour but.

Tréve de digreſſion, s'il vous plaît, interrompis-je encore, & que je ſçache ſi Gabinius fut condamné, ou abſous, cette ſeconde fois. Il fut condamné, reprit Céſarion, à un Exil perpétuel, & ſes biens furent confiſqués, malgré l'Autorité de Pompée, & l'Eloquence de Cicéron. Mais Cé-

ſar, qui le tenoit pour un des plus grands Capitaines de Rome, s'étant rendu Maître de la République ſix ans après, le rappella auſſitôt d'Exil, pour lui donner un petit Corps d'Armée à commander en Illyrie ; où, ayant été défait par les Barbares du Pays, & contraint de ſe refugier à Salone, il y mourut de maladie peu de tems après (*a*).

(*a*) Cæſar, de Bello Alexandr. Appian. in *Illyric.*

Fin de la deuxiéme journée.

CESARION

CESARION.

TROISIÉME JOURNÉE.

Caractere de Titus Pomponius Atticus.

SI vous ne ſçaviez pas, comme moi, que la Nature avoit joint dans la perſonne de votre Ami les deux choſes du monde les plus incompatibles, une mémoire prodigieuſe avec un diſcernement excellent, vous auriez peine à croire, qu'il m'eût raconté ſur le champ l'Hiſtoire que je viens de vous redire. Quoique j'euſſe fort ouï parler de ſes divers talens, je ne laiſſai pas d'en être ſurpris : car il ne recourut pas plus de trois ou quatre fois à ſes Livres, & à ſes papiers, pour me faire un ſi long détail ; & il avoit tout ce qu'il me dit auſſi préſent à l'eſprit, que s'il eût conté ſes propres affaires. Il me reſtoit ſeulement un ſcrupule qui étoit de ſçavoir, où il avoit pris un grand nombre

de particularités eſſentielles, que j'avois remarquées dans ſon récit, & que je ne me ſouvenois point d'avoir vues dans aucun des Hiſtoriens, ſoit Grecs, ſoit Latins, qui ont écrit ſur le tems de cet évenement. Comme il avoit en toutes choſes un procédé ſimple & naïf, qui inſpiroit la liberté & la franchiſe, l'ayant rencontré le lendemain en me promenant ſur une Terraſſe qui faiſoit face à ſa Maiſon du côté de la Plaine, je ne lui cachai point ma difficulté, & il y répondit ſur le champ, en mettant entre mes mains un Livre qu'il avoit dans les ſiennes; comme voulant dire, que c'étoit là-dedans qu'il avoit pris tout ce que je le ſoupçonnois d'avoir inventé. Je l'ouvris avec avec empreſſement; mais ma curioſité fut bien mal ſatisfaite, quand je vis que c'étoient les Epîtres de Cicéron. Comme l'étude, que j'avois faite au College de ces Epîtres, ne m'en avoit pas laiſſé une grande idée, je fus fort ſurpris de ce que je voyois. Il ſe prit à rire de mon étonnement, & me dit en même tems, que je ne m'en offenſaſſe pas : que ce n'étoit pas de moi qu'il ſe moquoit, mais des Maîtres que j'avois eus; parce que c'étoit plutôt leur faute, que la mienne, ſi je n'avois pas mieux goûté les plus précieux reſtes de l'Antiquité: qu'il avoit ſouvent admirés en lui-même,

comment ces Docteurs pouvoient expliquer les plus belles choſes du monde ſans les entendre, ni en être touchés ; & que je n'en ſerois pas moins ſurpris, ſi je reliſois avec lui ces mêmes Lettres, qui m'avoient ſi fort ennuyé avec eux. Vous jugez aſſez que je le pris au mot. Ayant donc ouvert le premier Livre de celles à Atticus, il en lut tout haut deux ou trois, qui parloient de la même affaire ; & comme je lui fis connoître l'envie extrême que j'avois de l'entendre ſur ce ſujet, il ne différa de me contenter, qu'autant de tems qu'il nous en fallut, pour nous retirer dans le même Cabinet où il m'avoit entretenu la veille ſi agréablement.

Entre tout ce qui me charme le plus, me dit-il, dans les Mœurs des Anciens, rien ne me touche tant que la régularité de leurs amitiés. C'eſt peut-être en quoi ils nous ſurpaſſoient davantage, & en quoi nous nous piquons moins de les égaler. Bien loin de là, ſi quelqu'un vouloit aujourd'hui avoir cette régularité, il paſſeroit pour ridicule, d'une commune voix : les plus honnêtes de ſes Amis ſe prévaudroient, ſans ſe moquer de lui, des avantages infinis qu'il y a à être aimé de cette ſorte, pendant que les autres en riroient impunément. Mais tous, généralement, le regarderoient comme une eſ-

péce de Tyran familier, s'il prétendoit qu'ils fussent aussi réguliers pour lui, que lui pour eux.

On ne vivoit pas ainsi en Gréce, du tems de Xenophon. Cette régularité, si peu connue parmi nous, étoit alors un Devoir indispensable : on s'en piquoit, comme des qualités les plus essentielles à un homme d'honneur : on en tiroit autant de Gloire, que des Vertus les plus éclatantes. *Ils moururent*, dit cet illustre Athénien, faisant l'Eloge des Capitaines Grecs ses Camarades, que les Perses massacrérent si perfidement. *Ils moururent, après avoir vêcu sans reproche, soit dans la Guerre, soit dans l'Amitié* (a). Qui oseroit employer aujourd'hui une semblable louange, dans les Honneurs funébres qu'on rend à nos Généraux ?

Il semble que l'Amitié a bien autant de chaleur qu'autrefois ; mais elle a moins de délicatesse. Elle a produit dans nos jours des actions de Désintéressement, de Fidélité, & de Courage, aussi éclatantes que jamais ; mais je doute qu'on pût trouver autant d'exemples de la douceur & de la patience, si ordinaire parmi les Anciens pour les plaintes & les reproches, même injustes,

(a) Ὄνθ' ἐς φιλίαν αὐτὸς ἐμεμφέτο : Xenophon, Retraite des Dix mille, Livr. II.

de leurs Amis ; de la complaiſance diſcrette, qu'ils avoient pour les Paſſions inſurmontables de ceux qu'ils aimoient ; & enfin, la même ponctualité, les mêmes égards, & la même ſenſibilité, pour tout ce qui regarde nos Amis, que nous voudrions bien qu'ils euſſent pour nous.

Peut-être n'eſt-ce pas, répondis-je alors, qu'on aime moins qu'autrefois ; mais ſeulement, qu'on eſt moins éclairé. Il ne faut, me repliqua Céſarion, que comparer les Amans de notre tems avec les Amis, pour reconnoître la fauſſeté de votre réponſe. Les Amans ne font-ils pas tous les jours pour leurs Maitreſſes tout ce que la véritable Amitié devroit faire faire pour les Amis ? N'ont-ils pas pour elles toute l'application, la déférence, & la vivacité, qu'elles peuvent ſouhaiter ? Une Amante vraiment touchée de la ſympathie ne manque jamais de lumiere pour ſuivre ſon penchant. On en voit des effets prodigieux dans les perſonnes les plus groſſieres. On diroit qu'elles ſont poſſédées de quelque nouveau génie, ſitôt qu'elles viennent à aimer, tant elles paroiſſent ingénieuſes au-deſſus de leur portée naturelle, dans tout ce qui a rapport à leur Paſſion. Ce que l'Amour fait dans ces petits Eſprits, l'Amitié ne le feroit-elle pas entre perſonnes éclairées, ſi

elle étoit véritable ? Que ſi elle ne le fait pas, ſi elle manque quelquefois de lumiere, ſi elle ne s'applique pas également à tout ce qui eſt de ſon devoir, n'eſt-il pas naturel d'en conclure qu'elle n'eſt pas véritable, & qu'elle eſt ſoutenue, dans les occaſions où elle s'applique, par quelque autre motif à qui elle prête ſon nom.

Mais il eſt tems de vous dire ce qui m'a donné ſujet de faire ces réflexions. Atticus ayant été en quelque affaire Arbitre d'un Ami commun de Cicéron & de lui, cet Ami ne fut pas content du Jugement qu'Atticus rendit en cette qualité ; & il y a apparence par la ſuite, qu'il avoit raiſon de ne l'être pas. Car Atticus, étant allé en Gréce peu de tems après, écrivit en ces termes à Cicéron ſur ce ſujet, ſitôt qu'il y fut arrivé : *S'il y a quelqu'un qui ſoit fâché contre moi, c'eſt à vous à l'appaiſer. Il n'étoit pas néceſſaire*, lui répondit Cicéron, *que vous m'en avertiſſiez ; car j'y travaillois déja ſans cela. Cet homme eſt étrangement piqué contre vous. Je n'ai rien oublié de tout ce qu'il y avoit à dire pour vous ſur le ſujet ; mais je n'ai pas cru devoir le preſſer davantage, que je ne ſçuſſe ſi vous le ſouhaitiez* (a)

(a) *Quod ſcribis, etiam ſi cujus animus in te eſſet offenſior, à me recolligi oportere. Quid dicas ? Neque id neglexi.*

Vous m'avouerez, que tout autre que Cicéron n'auroit point attendu de nouvel ordre, & ſe ſeroit cru ſuffiſamment autoriſé, par ce qu'Atticus lui écrivoit, pour agir près de leur Ami commun, peut-être plus fortement, qu'Atticus ne ſouhaitoit. Cela arrive tous les jours; parce que la plûpart des gens ne cherchent qu'à ſe faire de fête, plutôt qu'à faire plaiſir à ceux qui les emploient, en ne s'employant pour eux qu'autant qu'ils le veulent. Il n'eſt rien de ſi dangereux, que de demander quelque ſervice à des Amis de cette ſorte; car ils font toujours plus qu'on ne deſire: & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'on n'oſeroit s'en plaindre, ſans être condamné de tout le monde, ſur leur bonne intention prétendue, qui eſt à mon gré la plus inſupportable de toutes les excuſes. Car on ſent fort bien quand on paſſe ſa Commiſſion, & qu'on doute ſi ce qu'on fait, en la paſſant, plaira à ceux pour qui on agit: & en ce cas, c'eſt toujours une eſpéce de perfidie, que de le faire; puiſqu'on veut bien hazarder de déſobliger une perſonne, en faiſant ſemblant de la vouloir ſervir.

Sed eſt miro quodam modo affectus. Ego autem quæ dicenda fuerunt de te non præterii. Quid autem contendendum eſſet, ex tuâ putabam voluntate ſtatuere oportere. Cicer. ad Atticum, Libr. I. Epiſt. V.

Ciceron ſe connoiſſoit trop bien en honnêteté, pour tomber dans cette faute. *Si vous m'écrivez*, continue-t-il (a), *juſqu'où vous voulez que je m'avance, vous connoîtrez, que je n'aurai été, ni plus empreſſé à vous raccommoder que vous le ſeriez vous-même, ni plus retenu que vous ne voulez que je le ſois.* Et, dans une autre Lettre écrite quelque tems après, mais n'ayant pas encore reçu de Réponſe à la premiere, *Notre ami*, répete-t-il (*b*) encore, *eſt fort en colere contre vous. Si vous me faites ſçavoir combien vous vous en ſouciez, je ſçaurai combien je dois me mettre en peine de l'appaiſer.*

Il comprenoit donc, que quelque ſpécieux que fût le prétexte de raccommoder enſemble deux de ſes Amis, il ne devoit point aller au-delà de l'intention de celui qui le chargeoit d'y travailler, & qui pouvoit bien ſouhaiter ce raccommodement à un certain prix, ſans le vouloir à quelque prix que ce fût. Il n'avoit pas la vanité, ſi ordinaire parmi nous, de prétendre régler ſes Amis ſur ce qu'ils doivent vouloir, ou ne vouloir

(a) *Quam ſi ad me perſcripſeris intelliges, me neque diligentiorem eſſe voluiſſe quàm tu eſſes, neque negligentiorem fore quàm tu velis.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. V.

(b) *Ille noſter amicus ſanè tibi iratus eſt. Hoc ſi quanti tu æſtimes, ſciam, tum quid mihi elaborandum ſit ſcire poſſim.* Idem, ibid. Epiſt. VIII.

pas, au lieu de ſe contenter de les conſeiller. Car la plûpart des Amis s'érigent aujourd'hui en Pédagogues, & affectent une ſupériorité d'intelligence, & de ſageſſe, qui eſt la peſte la plus mortelle de l'Amitié.

Combien y en a-t-il, qui ſoient capables d'agir dans une affaire, ſuivant les vues de celui qui les emploie, quand ils croient qu'il en devroit avoir d'autres? Ce ſeroit beaucoup, ſi, dans cette diſpoſition, ils refuſoient tout-à-fait de s'en mêler; mais il n'y en a guéres qui ayent cette franchiſe. Au contraire, ſoit pour ne paroître pas abandonner leurs Amis dans le beſoin, ſoit de peur que la Négociation paſſant par d'autres mains, n'ait un ſuccès contraire au Jugement qu'ils en ont porté, la plûpart continuent de s'en entremettre, quand même on ne le voudroit pas; & feignant de s'y conduire de la maniere qu'on l'a exigé d'eux, & qu'ils n'approuvent pas, ils ne viſent, autant qu'ils le peuvent, ſans ſe découvrir, qu'à faire échouer l'affaire, pour juſtifier leur ſentiment.

Que ſi on découvre, qu'ils s'y ſont conduits autrement qu'on ne leur avoit preſcrit, & qu'ils n'avoient promis, ils ne manquent jamais de raiſons, pour montrer qu'on devoit vouloir ce qu'ils ont fait; mais ce n'eſt point du tout dequoi il s'agit: ou s'ils ne

ſont pas tout-à-fait le contraire de ce qu'on vouloit d'eux, ils ſe contentent de s'en mêler autant ſeulement qu'il eſt néceſſaire pour pouvoir dire qu'ils s'y ſont employés : & quelque mal ou imparfaitement qu'ils s'y emploient, ils en ſont quittes pour dire, qu'on ne s'aviſe jamais de tout, ou qu'ils ont cru bien faire.

La véritable amitié n'eſt jamais réduite à tenir ce langage. C'eſt une ſource inépuiſable d'application & de lumiere : elle ne ſçauroit rien faire d'imparfait, & elle tient pour mal fait tout ce qui pourroit être mieux. Sur-tout, elle eſt admirable dans les affaires où l'on a quelque raiſon d'intérêt, ou de gloire, pour ne pas s'expliquer tout-à-fait : rien n'eſt plus facile que de lui faire entrevoir tout ce qu'on ne veut pas lui dire: & quoiqu'on ne ſe commît en aucune ſorte en s'ouvrant à elle, elle ne trouve point mauvais qu'on ne le faſſe pas, & elle n'en ſert pas avec moins de chaleur, que ſi on s'étoit livré à ſa diſcrétion. Du reſte, elle n'eſt ſatisfaite d'elle-même, qu'autant qu'elle ſatisfait ceux pour qui elle agit. Elle eſt incapable de tout autre intérêt dans tout ce qu'elle fait pour eux. Elle s'oublie, & s'anéantit en quelque ſorte, afin d'entrer plus parfaitement dans leurs vues, & leurs paſſions. De-là vient, qu'elle ſçait ſouvent

mieux qu'eux ce qu'ils veulent, & ne veulent pas; qu'elle démêle juſques dans leur cœur les ſentimens oppoſés dont ils ſont le plus combattus; & qu'elle diſcerne quelquefois mieux qu'eux celui qui leur eſt le plus cher, & qui ſera à la fin le plus fort.

La fauſſe amitié, au contraire, eſt toujours mal ſatisfaite de la maniere dont on l'emploie. Elle abonde toujours en ſon ſens. Elle ne manque jamais de ſe faire quelque intérêt perſonnel dans l'affaire qu'on lui confie: quelque étrangére que cette affaire lui ſoit, elle y a toujours quelque vue ſecrette, qu'elle n'oſeroit avouer. Elle s'attache à la lettre, quand il faut aller au ſens; & cherche avec ſoin un ſens détourné, quand il eſt important de ſe tenir à la lettre. Du reſte, elle a toujours mal lu, ou mal ouï; & on ne s'eſt jamais aſſez expliqué pour elle.

On ne peut, repris-je à ces mots, s'égarer plus agréablement que vous faites: mais cependant, nous avons preſque perdu Atticus de vue, & je vous avoue, que je ſerois bien aiſe d'apprendre de ſes nouvelles. Cicéron en reçut, reprit Céſarion, bientôt après avoir écrit la derniere Lettre dont j'ai parlé; & il y répliqua d'abord en ces termes (*a*): *Je vous promets d'appaiſer notre*

(a) *Tibi de noſtro Amico placando, aut etiam planè reſti-*

ami, & peut-être même de vous le regagner tout-à-fait. J'y travaillois déja de mon mouvement; mais à préſent, qu'il me ſemble voir dans votre Lettre, que vous le ſouhaitez avec ardeur, je m'y appliquerai avec bien plus de ſoin, & je le preſſerai beaucoup plus fortement que je ne faiſois. Vous ne devez pas douter, qu'il ne ſoit outré contre vous au dernier point; mais comme je ne vois pas qu'il en ait de ſujet fort conſidérable, je me fais fort de le mettre à la raiſon, & d'en faire ce que je voudrai.

Voilà quelle étoit l'eſpérance de Cicéron, mais elle fut trompée. Et il ne faut pas que cela vous ſurprenne; car il n'y a perſonne qui ne le puiſſe être, quand on ne ſçait pas le fonds d'une affaire; & l'on n'eſt reſponſable que de bien juger de ce qu'on en ſçait *Après avoir tout mis en œuvre*, écrivit-il depuis à Atticus (*a*); *bien loin de vous rétablir dans ſon eſprit comme vous y étiez, je n'ai pas ſeulement pu tirer de lui la cauſe*

tuendo polliceor. Quod ego, etſi meâ ſponte ante faciebam, eo nunc tamen, & agam ſtudioſius, & contendam ab illo vehementius, quod tantam ex Epiſtolâ voluntatem ejus rei tuam perſpicere videor. Hoc te intelligere volo, pergraviter illum eſſe offenſum. Sed quia nullam video gravem ſubeſſe cauſam, magnopere confido illum fore in officio, & in noſtrâ poteſtate. Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. X.

(a) *Cum omnia feciſſem, non modo eam voluntatem ejus quæ fuerat erga te recuperare non potui, verum ne cauſam quidem elicere immutatæ voluntatis. Tametſi jactat ille quidem illud ſuum arbitrium, & ea quæ jam tum cum aderas offendere*

de ſon changement. Car, quoi qu'il diſe de votre Arbitrage, & des autres choſes dont je connoiſſois déja qu'il étoit offenſé avant votre départ, il y en a quelque autre encore, qui lui tient plus au cœur que tout cela, & que, ni vos Lettres, ni mon entremiſe, ne ſçauroient ſi bien effacer, que vous ferez vous-même, quand vous ſerez ici; non ſeulement par votre entretien, mais encore par vos maniéres inſinuantes : du moins, ſi vous jugez qu'il en vaille la peine; comme vous le jugerez, ſi vous me croyez, & ſi vous ne voulez point démentir votre honnêteté ordinaire. Et ne vous étonnez pas que je n'oſe plus vous promettre rien de lui, après vous avoir témoigné par ma précédente, que je m'en faiſois fort. Vous ne ſçauriez croire combien il me paroît plus aliéné que devant, & plus obſtiné dans ſa colére.

Vous voyez par-là, que la retenue de Cicéron avoit été fort judicieuſe : & vous

ejus animum intelligebam. Tamen habet quiddam profectò quod magis in animo ejus inſederit, quod neque Epiſtola tua, neque noſtra allegatio tam poteſt facile delere, quàm tu præſens, non modo oratione, ſed illo tuo vultu familiari, tolles, ſi modo tanti putabis, id quod ſi me audies, & ſi humanitati tuæ conſtare voles, certe putabis. Ac ne illud mirere, cur, cum ego antea ſignificarem tibi per litteras, me ſperare eam in noſtrâ poteſtate fore, nunc idem videar diffidere. Incredibile eſt quantum mihi videatur illius voluntas obſtinatior, & in hac iracundiâ obſirmatior. Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XI.

comprenez bien, que ſon ami étant implacable, Atticus auroit peut-être voulu n'avoir pas fait tant d'avances pour l'appaiſer; & qu'ainſi, il auroit eu juſte ſujet de ſe plaindre de Cicéron, ſi Cicéron les eût faites pour lui, ſans ordre exprès.

Mais pourquoi cet homme, repris-je à ces mots, ne vouloit-il pas dire ſon plus grand ſujet de plainte contre Atticus? Il ne faut pas, me répondit Céſarion, que cela vous ſurprenne. Les plus juſtes, & les plus ſenſibles, ſont ceux qui ſe diſent le moins, parce qu'ils ſont clairs, conſtans, & incapables d'excuſe. Or, à quoi bon découvrir un mal ſans reméde?

D'ailleurs, c'eſt que la grandeur d'une offenſe n'eſt jamais bien connue, que par celui qui l'a faite, & celui qui l'a reçue; d'autant qu'elle dépend de la diſpoſition où l'offenſé étoit quand il l'a reçue, de ſçavoir juſqu'à quel point il y étoit ſenſible, & de la connoiſſance que l'Offenſeur avoit de cette ſenſibilité: connoiſſance, qui lui étoit peut-être particuliere, qu'il peut toujours ſoutenir qu'il n'a pas eue, le perſuader ainſi à tout autre qu'à l'Offenſé; & le mettre de cette ſorte dans le tort. Et c'eſt de-là qu'il arrive, que les plus cruelles injures ſont quelquefois celles qui paroiſſent les

plus légéres à ceux qui ne les ont pas reçues.

Outre cela, c'eſt qu'il ſe trouve auſſi la plûpart du tems qu'on ne ſçauroit les expliquer à fond, ſans publier, ou réveiller, des choſes, qu'on a intérêt de cacher, ou d'aſſoupir. Et c'eſt pourquoi ceux qui ont fait de ces ſortes d'outrages, preſſent ſi hardiment ceux à qui ils les ont faits de les déclarer; ſçachant bien, que les offenſés s'obſtineront toujours à ſe taire, s'ils ſont ſages. Que s'ils ſont aſſez mal-aviſés pour s'en expliquer, ils ſont bientôt punis de leur ſotiſe, par le plaiſir qu'ils font aux autres, en avouant ce qu'ils en ont ſouffert, car ce plaiſir eſt ſi grand & ſi vif, pour de méchans cœurs, qu'au lieu de la confuſion dont cet aveu devroit couvrir leur viſage, ils ne peuvent s'empêcher d'y laiſſer briller une maligne joie, & de faire connoître, que ce même aveu eſt l'achévement du triomphe de leur malice.

Il n'y a pourtant, répondis-je, rien de ſi généralement blâmé dans le monde, que cette obſtination à ne vouloir pas dire les ſujets de reſſentiment qu'on a contre quelqu'un. Vous voyez cependant, me répliqua Céſarion, qu'il n'y a ſouvent rien de plus juſte, & même de ſi ſage, que cette obſtination.

Ce que Cicéron, continua-t-il, ajoute enſuite vous étonnera bien davantage. *Mais*, conclut-il (*a*), *ou vous accommoderez tout cela, quand vous ſerez ici; ou il s'en trouvera mal, qui que ce ſoit qui ait le tort, de vous, ou de lui.*

Ce Diſcours, qui paroit ſi déraiſonnable, étoit la vérité même. Atticus avoit une réputation de probité, & de ſageſſe, ſi bien établie, qu'il n'y avoit perſonne dans Rome, à qui on eût donné raiſon contre lui, quoiqu'il n'eût pas toujours un procédé bien net.

C'étoit un de ces ſortes d'Illuſtres, qui ne le ſont, ni par leur naiſſance, ni par leurs Charges, ni par aucun Talent éclatant; mais ſeulement, par un certain art de vivre & de ſe faire valoir dans le grand monde, qui n'eſt pas le plus difficile à tromper. Il ſuffit, pour cela, d'avoir du bien, & beaucoup d'eſprit: d'être né avec de la modération, incapable de paſſions violentes, ni bonnes, ni mauvaiſes; & avec un grand fond d'indifférence pour la Vérité & la Juſtice, afin de voir ſans peine violer ces divines Vertus, & de pouvoir les violer ſoi-même, quand il eſt utile de le faire. Il faut

(a) *Sed hæc aut ſanabuntur, cum veneris; aut ei moleſta erunt, in utro culpa erit.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XI.

pourtant

pourtant n'être, ni injuſte naturellement, ni impoſteur, afin de pratiquer de bonne grace ces mêmes Vertus la plûpart du tems, parce qu'il eſt beaucoup plus ordinaire, qu'il ſoit utile d'être juſte & ſincére, que de ne l'être pas. Il faut encore être également ami de beaucoup de gens, & ne l'être parfaitement de perſonne; ne fréquenter guéres ſes égaux, & ne les mépriſer pas auſſi. Avec ces qualités, rien n'eſt plus facile que de s'inſinuer dans le commerce & la familiarité des Grands; ſur-tout, quand on n'eſt pas d'une Condition qui les oblige à des égards.

Que ſi un homme de ce caractere veut avec cela abuſer de ſon eſprit, pour les flater par leurs endroits les plus ridicules, qui ſont les plus ſenſibles pour eux: les louer des qualités, qu'ils ont effectivement, & dont tout le monde les blâme; ou de celles, qu'ils s'imaginent d'avoir, & que tout le monde leur conteſte; quel progrès ne fait-il point dans leur eſtime, & à qui ne prêchent-ils pas ſon mérite? Mais ſur-tout, s'il ſçait, ſans ſe commettre, conſerver l'amitié de ceux qui ſont le plus ennemis entr'eux, il ſe rend également néceſſaire aux deux Partis: ils s'efforcent à l'envi l'un de l'autre de le vanter; & les autres gens, voyant des perſonnes ſi oppoſées d'ailleurs,

convenir ſur ſon ſujet, croient naturellement, qu'il n'y a que la force de la Vérité qui puiſſe les unir ainſi, & conçoivent par-là une idée admirable de lui : laquelle, ſe communiquant inceſſamment de l'un à l'autre, forme inſenſiblement ce fantôme de réputation, qui achéve de prévenir ceux qui ne le ſont pas par eux-mêmes.

Tel étoit Atticus, à peu de choſe près ; & l'homme, à qui il avoit affaire, étoit d'un caractere différent en tout, & d'un mérite auſſi ſolide, que celui d'Atticus étoit artificiel. Il s'appelloit Lucius Lucceïus, & étoit de fort bonne Maiſon. Il écrivoit l'Hiſtoire de ſon ſiécle, avec l'éloquence qu'on peut juger par les inſtances que Cicéron lui fait d'écrire ſéparément celle de ſon Conſulat, *& avec une liberté, & une ſincérité qui lui étoient ordinaires* (a). Le même Cicéron, dans une action célébre, vante *l'innocence de ſes Mœurs, ſon Intégrité, ſa Bonté, ſon Sçavoir* (b), avec une hauteur qui ne permet pas d'en douter : ſur-tout, ſi l'on conſidére, qu'écrivant à Atticus même ſur leur brouillerie, il ne peut s'empêcher de qualifier le même Lucceïus, *un fort homme*

(a) *Si liberius, ut conſueſti, agendum putabis.* Cicer. ad Famil. Libr V. Epiſt. XII.

(b) *Sanctiſſimi hominis atque integerrimi, illâ humanitate, illis ſtudiis, artibus, doctrinâ.* Cicer. pro Cœlio.

de bien, & ſon parfait Ami (a). Il fut depuis Compétiteur de Céſar, & de Bibulus, au Conſulat; & il ne fut refuſé, que pour s'être entendu avec Céſar, dans cette pourſuite contre Bibulus (*b*). Car cette liaiſon l'ayant rendu ſuſpect aux *Grands* qu'on appelloit *du bon Parti* (*c*), Ennemis déclarés de Céſar; comme ils ne pouvoient pas exclure ce grand homme, & qu'il étoit d'extrême conſéquence pour la République, qu'il n'eût pas le Collégue qu'il ſouhaitoit; ils employérent des moyens ſi extraordinaires pour exclure Lucceïus, qu'ils en vinrent à bout, & firent élire Bibulus au lieu de lui.

Il paroît, qu'ayant manqué ce coup, il ſe déporta de toute prétention; déſeſpérant peut-être de réuſſir à quoi que ce fût, ayant en tête des Ennemis ſi puiſſans: & il y a apparence, que la Probité extrême, dont il faiſoit profeſſion, l'empêcha d'entretenir la liaiſon qu'il avoit faite avec Céſar; puiſqu'il ne fut point employé par lui dans la Guerre Civile, comme tous ſes autres Amis, & qu'il ſe tint pendant ce tems-là à la Campagne,

(a) *Me hercule vir optimus, & mihi amiciſſimus.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XVII.

(*b*) Sueton. Cap. XX. Cicer. ad Attic. Libr. IV. Epiſt XVI.

(*c*) *Optimates, viri boni.* Cicer. ad Attic. paſſim.

ou caché à Rome, occupé à l'étude, & à ſes Affaires domeſtiques.

Que ſi vous voulez le connoître encore plus particuliérement que par ce que je viens de vous en dire, vous n'avez qu'à lire une Lettre qu'il écrivit à Cicéron ſur la mort de ſa chére Fille Tullie. Il m'a ſemblé qu'elle marquoit un ſi bon cœur, tant de ſageſſe & de diſcrétion, que je me ſuis fait un plaiſir de la traduire. A ces mots, Céſarion ayant ouvert un petit Livre écrit à la main, tout rempli de diverſes Traductions de ſa façon, dont je tirai copie depuis, j'y lus, à l'endroit qu'il me montra, ce que vous allez lire (*a*).

LETTRE DE LUCCEÏUS A CICÉRON.

Si vous vous portez bien, je m'en réjouis. Pour moi, je me porte toujours à mon ordinaire, & même un peu plus mal.

(*a*) LUCCEÏUS CICERONI: Epiſt. ad Famil. Epiſt. XIV. Libr. V.

Si vales, benè eſt, ego valeo ſicut ſoleo, paululo tamen etiam deterius quàm ſoleo. Te requiſivi ſæpius, ut viderem e Roma, quia poſtea non fuiſti quàm à me diſceſſeras, miratus ſum; quod item nunc miror. Non habeo certum quæ te res hinc maximè retrahat. Si ſolitudine delectare, cum ſcribas & aliquid agas eorum, quorum conſuiſti, gaudeo, neque reprehendo conſilium tuum. Nam nihil iſto poteſt eſſe jucundius, non modo miſeris his temporibus, & luctuoſis, ſed etiam tranquillis,

Je vous ai été chercher pluſieurs fois, pour vous voir : mais j'ai été fort ſurpris, que vous ſoyez ſorti de Rome, ſi-tôt que vous m'avez eu quitté ; & je le ſuis encore, ne pouvant comprendre ce qui vous y a obligé. Si c'eſt que la ſolitude vous plaît, pour y compoſer, & y mener votre vie ordinaire, j'en ſuis ravi, bien loin de vous en blâmer. Car on ne ſçauroit rien faire de plus agréable, non ſeulement dans le triſte & miſérable tems, où nous ſommes ; mais même, dans les plus tranquilles, & les plus heureux. Sur-tout, pour un Eſprit comme le vôtre, qui cherche à ſe délaſſer de la fatigue de ſes grandes occupations, & qui produit toujours de ſon propre fond quelque choſe de délicieux pour les autres, & de glorieux

& optatis : præſertim, vel animo defatigato tuo, qui nunc requietem quærat ex magnis occupationibus, vel erudito, qui ſemper aliquid ex ſe promat quod alios delectet, teipſum laudibus illuſtret. Sin autem ſicut hic dùm eras, lacrymis, & triſtitiæ te tradidiſti, doleo, quia doles & angere ; nec poſſum te (ſi concedis quod ſentimus ut liberius dicamus) non accuſare. Quid enim ? tu ſolus aperta non videbis, qui propter acumen occultiſſima perſpicis ? Tu non intelliges, te querelis quotidianis nihil proficere ? non intelliges duplicari ſollicitudines, quas elevare tua te prudentia poſtulat ! Quod ſi non poſſumus aliquid proficere ſuadendo, gratiâ contendimus ; & rogando, ſi quid noſtrâ cauſâ vis, ut iſtis te moleſtiis laxes, & ad convictum noſtrum redeas, & ad conſuetudinem, vel noſtram communem, vel tuam ſolius ac propriam. Cupio non obtundere te, ſi non delectare noſtro ſtudio : cupio deterrere, ne permaneas in incepto. Quum duæ res iſtæ contrariæ me conturbent, ex quibus, aut in alterâ mihi velim, ſi potes, obtemperes, aut in alterâ non offendas. Vale.

pour lui-même. Que ſi c'eſt pour vous abandonner à la douleur, comme vous faiſiez ici, que vous en êtes ſorti, j'en ſuis ſenſiblement touché, parce que vous ſouffrez. Mais ſi vous me permettez de vous parler franchement, je ne ſçaurois approuver votre conduite. Car ſe peut-il que vous, dont la pénétration découvre les choſes les plus cachées, ne compreniez pas, que vous n'avancez rien par vos plaintes éternelles, & que vous ne faites que redoubler votre affliction, qu'il eſt au contraire de votre prudence de diſſiper ? Que ſi je ne puis rien gagner ſur vous par mes perſuaſions, je vous le demande en grace : & je vous conjure, autant que vous avez de conſidération pour moi, de quitter ce triſte genre de vie, en rentrant dans le commerce de vos Amis ; ou, ſi vous aimez mieux demeurer ſeul, en vivant du moins avec vous-même de la maniére que vous faiſiez avant votre malheur. Si mon zéle vous déplaît, il me fâche bien de vous être importun ; mais pourtant, je voudrois bien vous détourner du parti que vous prenez. Agité de ces deux Paſſions contraires, j'eſpére, ou que vous m'accorderez ce que je vous demande, ſi vous le pouvez ; ou que vous me pardonnerez de vous en avoir preſſé avec tant d'inſtance, ſi vous ne le pouvez pas.

Voilà, dis-je, après avoir lu, qui me paroit d'un caractére bien aimable ; & je ne comprens pas comment on pouvoit donner le tort à un homme d'un mérite ſi exquis, quand il avoit raiſon. Il n'eſt pourtant, me répondit Céſarion, rien de plus ordinaire. Le mérite le plus pur n'eſt pas le plus d'uſage dans les Siécles corrompus, comme étoit le dernier de la République Romaine. Il y avoit eu tant de Vertus parmi ce Peuple merveilleux durant ſix cens ans, qu'il étoit difficile, qu'il n'en reſtât pas encore quelque trace dans le tems dont nous parlons. Mais auſſi, comme l'habileté, & la politeſſe, qui ſont une ſuite néceſſaire de la Grandeur des Empires, étoient parvenus à leur plus haut point, l'Art avoit en beaucoup de choſes ſupplanté la Nature : & les petits, mais précieux, reſtes de l'ancienne Simplicité, & de la parfaite droiture des Siécles précédens, étoient mêlés parmi beaucoup de procédés artificieux, & de fauſſes Vertus; d'autant plus odieuſes, qu'elles étoient ſoutenues de beaucoup d'eſprit, & qu'elles avoient toute l'apparence de la véritable.

C'eſt de tout tems, qu'elle a été traitée de chimére, par ceux qui ne ſont pas capables de la comprendre ; & que ceux qui en ſont capables, ſans pouvoir gagner ſur eux-mêmes de la pratiquer, n'en parlent par

dépit qu'avec moquerie, & lui donnent le plus méchant tour qu'ils peuvent imaginer. Trop heureuſe, ſi elle en étoit quitte pour ne leur plaire pas; mais comme ils ne peuvent s'empêcher de l'admirer dans l'ame, ils n'en demeurent pas pour elle à l'indifférence; & ils viennent bientôt à la haïr, par la raiſon qu'on hait naturellement tout ce qu'on eſtime beaucoup, & qu'on ne ſçauroit aimer.

Quel moyen de vivre, diſent-ils, avec des gens, qui ne reviennent jamais pour ceux avec qui ils ont une fois rompu; qui ne pardonnent rien à leurs Amis; qui n'ont aucune déférence pour leurs Conſeils, ni pour leurs priéres; qui en exigent une obéiſſance, & une application, que de bons Maîtres ne prétendroient pas de leurs Eſclaves; qui n'ont aucun égard pour leurs propres intérêts, & qui ne veulent pas même ſouffrir, que leurs Amis en prennent le ſoin qu'eux-mêmes en devroient prendre.

Cicéron auroit pu dire tout cela contre Lucceïus, ſur ſon obſtination à ne ſe point reconcilier avec Atticus: mais il ſçavoit, qu'il n'y a que ceux, qui rompent légérement, qui ſe raccommodent de même; que des offenſes, qui ne mériteroient qu'un reſſentiment ordinaire, ſi on les recevoit de gens indifférens, ſont des outrages mortels, quand

quand elles viennent de ceux qu'on aime, ou de qui on a ſujet de ſe croire aimé; que perſonne n'eſt meilleur Juge de la bonté d'un conſeil, que celui à qui on le donne; qu'on a droit d'exiger de ſes Amis la même déférence, & la même application qu'on a pour eux; & qu'enfin, c'eſt la plûpart du tems une ſorte de réprimande, plutôt qu'une marque d'amitié, de prendre ſoin de nos intérêts malgré nous.

Voilà les Principes, ſur leſquels Cicéron régloit ſa conduite avec ſes Amis. Mais comme tout le monde ne ſe connoiſſoit pas ſi bien que lui en Vertu, celle d'Atticus, étant auſſi ſouple, maniable, & propre au commerce de la vie, que celle de Lucceius, trop pure & trop auſtere, l'étoit peu, il n'eſt pas étrange, que le Caractere d'Atticus plût généralement davantage, & lui attirât ſouvent une croyance, & une approbation, qu'il ne méritoit pas.

Car la plûpart du monde juge des affaires par les perſonnes, au lieu d'en juger par les affaires mêmes: parce qu'il faut de l'application, pour examiner une affaire en elle-même; & c'eſt une peine, qu'on s'épargne volontiers: au lieu qu'il ne faut aucune application, pour juger des affaires, ſelon qu'on eſt prévenu pour ou contre les perſonnes qu'elles regardent. D'ailleurs, c'eſt

que quand on l'eſt une fois, on évite naturellement d'apprendre tout ce qui peut déſabuſer de l'opinion qu'on a : parce qu'on n'aime pas à reconnoître qu'on s'eſt trompé.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, de ce que Cicéron diſoit, *que qui que ce fût qui eût raiſon, d'Atticus, ou de Lucceïus, leur diviſion ne feroit tort dans le monde qu'à Lucceïus :* oui bien, de ce que Cicéron l'écrivoit ainſi naïvement à Atticus même, en ſuppoſant qu'il pouvoit n'avoir pas raiſon ; à Atticus, dis-je, qui ſe piquoit de l'avoir toujours. Je ne doute point, le connoiſſant comme je fais, que cette ſuppoſition ne l'offenſât fort : quoiqu'il fut peut-être en même tems ravi dans ſon ame, que Cicéron, reconnût comme il faiſoit par ce même diſcours, que ſa réputation étoit établie à un ſi haut point, qu'elle pouvoit ſe ſoutenir, même ſans raiſon, contre un homme du mérite de Lucceïus : & c'eſt apparemment, pour lui donner ce plaiſir ſecret, que Cicéron qui, le connoiſſoit parfaitement, voulut bien lui écrire de cette ſorte.

Il me reſte une curioſité, repris-je alors, voyant que Céſarion ne parloit plus. C'eſt de ſçavoir ſi cette inimitié dura toujours. On ne ſçait point, me répondit-il, comment ils ſe raccommodérent ; mais il paroit par les mêmes Lettres de Cicéron, qu'ils ſe

voyoient familiérement douze ans après. Et c'eſt ce qui arrive d'ordinaire, quand on a affaire à des gens du caractere d'Atticus. Quelque perſuadé qu'on ſoit de leur perfidie, comme ils n'en font point de groſſiére, & qui ſoit ſans excuſe, bonne ou mauvaiſe, ils emploient tant d'Amis communs pour les raccommoder, qu'à la fin on eſt contraint de ſe rendre. Car les Amis communs ſont toujours plus favorables à l'offenſeur qu'à l'offenſé, la malignité de la nature, qui ſe plaît à voir faire & ſouffrir du mal, ne manquant jamais dans ces rencontres d'agir pour celui qui l'a fait, au préjudice de celui qui l'a ſouffert, ſous le ſpécieux prétexte du bien de la Paix.

Cependant, je ne ſçais ſi l'inimitié déclarée d'Atticus n'étoit point plus à ſouhaiter pour Lucceïus, que leur réconciliation. Comme Atticus n'agiſſoit jamais que par une parfaite connoiſſance de ſon véritable intérêt, il n'auroit pas eu tant d'empreſſement pour cette réconciliation, s'il n'avoit pas cru que l'inimitié de Lucceïus lui étoit déſavantageuſe. Ce n'eſt pas que la ſienne ne pût être auſſi déſavantageuſe à Lucceïus. Mais il y avoit cette différence à faire, que leur réconciliation faiſoit infailliblement ceſſer le déſavantage qu'Atticus recevoit de cette inimitié; parce que Lucceïus ne pou-

voit ſe réconcilier que de bonne foi : au lieu qu'il n'avoit pas ſujet de préſumer, qu'Atticus lui fût plus fidéle après une réconciliation, qu'il n'avoit été avant leur rupture ; ſur-tout devant être aigri par la longue réſiſtance de Lucceïus à ſe raccommoder, & par le reproche ſecret de ſa conſcience : reproche, dont les plus habiles ſcélérats, quelque effort qu'ils faſſent pour l'étouffer, ne ſont non plus exemts, que les plus grands brutaux.

De la maniére dont j'avois ouï parler d'Atticus juſqu'alors, le portrait que Céſarion m'en faiſoit ne pouvoit du moins que me ſurprendre. Je l'avois toujours vu propoſer comme le modéle d'un honnête-homme : ſa Vie, que j'avois lue avec un plaiſir égal en Latin, & en François, m'avoit pleinement confirmé dans cette idée, & je vous avoue, que je craignis, qu'il n'y eût quelque affectation de ſingularité dans le ſentiment de votre Ami. Il devina ma penſée à ma mine ; & la lui ayant avouée franchement, il reprit la parole de cette ſorte :

Il eſt vrai, me dit-il, que tout ce qu'il y a de Juges plus délicats, & plus autoriſés, ſur ces matieres, ſont d'un ſentiment bien différent du mien, touchant l'homme dont nous parlons ; & je ne m'en étonne pas. Il en a trompé de plus fins qu'eux, & qui

pouvoient le connoître beaucoup mieux. J'entens parler du grand Siécle où il vivoit dans lequel je vous ai déja dit, que ſa réputation étoit auſſi avantageuſe, que je la crois injuſte. Il ne faut pas que vous penſiez que ce ſoit la ſeule de cette eſpéce : je vous en ferai connoître d'autres, quand il vous plaira, tant anciennes, que modernes; & il y a apparence, que ſon Hiſtorien s'en eſt fié à la voix du Peuple, qui n'eſt pas toujours celle de Dieu. Mais ſon erreur ne doit pas ſervir d'exemple; & le Caractere de ſon Héros eſt aſſez important à éclaircir, pour mériter qu'on l'examine de plus près qu'il n'a fait.

Vous y verrez, combien les richeſſes ſont un moyen facile d'acquérir de la gloire, pour peu qu'on en ſçache uſer : que pour bien juger d'un homme, il faut le regarder par les endroits qui ſont le moins en vue; & qu'il n'eſt point de réputation ſi grande, où l'on ne puiſſe parvenir ſans bonté, avec du bien, de l'eſprit & de la vanité. On ne peut rien apprendre de plus utile aux perſonnes de votre âge, qu'à ſe connoître en Vertus contrefaites, & à ne ſe point laiſſer prévenir par le bruit commun ſur le mérite des Particuliers. Vous ne ſçauriez croire le chagrin qu'on a toute ſa vie, d'avoir admiré dans ſa Jeuneſſe, ſur la foi du Public, des gens

qui ne ſont rien moins qu'admirables. Au reſte, quand je parle de mérite, qu'il vous ſouvienne toujours, que j'y comprens la véritable honnêteté, ſans laquelle je n'en connois aucun : & c'eſt celle que je diſpute à Atticus, car à cela près, il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit & de ſageſſe qu'il en avoit, & de ſe connoître mieux en tems, en hommes, & en affaires.

Si ce que vous dites eſt véritable, répondis-je à ſon diſcours, ſon Hiſtorien eſt le plus grand flateur qui fût jamais. Dites plûtôt, reprit Céſarion, ſon Panégyriſte. Nepos eſt, la plûpart du tems, un menteur de bonne-foi, dont le génie étoit fort médiocre, ainſi qu'il paroît par tout ce qui nous reſte de lui ; qui avoit donné tête baiſſée dans tous les piéges, que ſon Héros lui avoit tendus, pour s'en faire admirer ; & qui rapporte, comme des vérités inconteſtables, tout ce qu'il avoit ouï dire à l'avantage d'Atticus, par Atticus même. On ne peut être plus ſuſpect, en toute maniere.

Il ſe vante, qu'il vivoit dans une ſi grande familiarité avec cet illuſtre, qu'il voyoit juſqu'au journal de ſa dépenſe. Il lui a adreſſé ſes Vies, & en a écrit quelques-unes à ſa priere. Du reſte, il ne paroit point que cet Ecrivain ait fait aucune figure dans le monde, comme la plûpart de ceux de ſon tems ;

enſorte qu'il y a juſte ſujet de ſoupçonner, que l'amitié d'Atticus étant ſon endroit le plus honorable, l'intérêt de ſa propre gloire l'a porté à relever celle de ce galant-homme, le plus haut qu'il a pu. Mais vous verrez dans la ſuite, qu'il a été ſi malheureux, ou ſi mal adroit, que les Actions les plus éclatantes qu'il en rapporte ſont, ou manifeſtement convaincues de fauſſeté par d'autres Ecrivains plus digne de foi que lui, ou circonſtanciées de telle ſorte par lui-même, qu'il en détruit, ſans y penſer, tout le mérite, en découvrant leurs véritables motifs.

Vous me promettez là des choſes bien curieuſes, dis-je alors à Céſarion. Je douterois que tout autre que vous me tînt parole; & vous me donnerez un plaiſir bien ſenſible, ſi vous vous en acquittez fidélement. Il n'eſt pas néceſſaire, repliqua-t-il, d'être fort habile-homme, pour vous contenter là-deſſus; & je ne vous ferai pas languir dans cette attente.

Pour rendre plus admirables l'économie & les libéralités d'Atticus, & faire voir qu'il n'avoit augmenté ſon bien, que par des voies honnêtes, Nepos avance hardiment, qu'il n'avoit jamais été ce qu'on appelle aujourd'hui *dans les Affaires*, directement, ni indirectement (*a*), comme les autres

(a) *Nullius rei neque præs, neque manceps.*

Chevaliers Romains. Cependant, le contraire paroît par les Lettres de Cicéron, que Nepos témoigne avoir vues, dans leſquelles cet Orateur traite Atticus de *Publicain* en propres termes (*a*), & lui rend compte d'un Sénatus-Conſulte contre les Créanciers des Peuples libres, auquel Atticus avoit intérêt, parce qu'il avoit fait des Avances conſidérables pour ceux de Sicyone qui étoient de cette qualité (*b*).

Auſſi eſt-il difficile de comprendre, comment il auroit acquis des richeſſes ſi extraordinaires, en faiſant des libéralités conſidérables, vivant fort honorablement, & n'ayant eu de ſa vie aucune Charge, s'il n'avoit jamais rien gagné d'ailleurs. Et c'eſt ſans doute ce qui a fait découvrir à un ſçavant Critique François, dans quelques mots fort obſcurs qu'il écrivoit à Ciceron (*c*), qu'il tenoit Banque à Rome, dans ſa propre Maiſon, ſous le nom de certains Oppius, qui étoient à ſes gages, & qui en faiſoient profeſſion ouverte. Mais je pardonne à Nepos de l'avoir ignoré; car, de la maniere *énigmatique* dont Atticus en parle à Cicéron, il eſt aiſé de juger, qu'il

(a) *Tu aliquid Publicanus pendis.* Cicer. ad Attic. Libr. II. Epiſt. XV.

(*b*) Cicer. ad Attic. Epiſt. penult. & ult. Libri I. & Epiſt. II. Libri II.

(*c*) Simeo Boſius in Epiſt. XIII. Libri VII. ad Atticum, *Jam intellexi tuum anigma.*

s'en cachoit avec un ſoin extrême, & qu'il n'en faiſoit pas confidence à ſon Hiſtorien.

Dans un autre endroit, pour exagérer la conſidération extraordinaire que tout le monde avoit pour lui, ce même Hiſtorien aſſure poſitivement, que *Pompée ne lui ſçut aucun mauvais gré* (a) de ce qu'il reſta en Italie pendant la Guerre Civile ſans prendre parti, quoiqu'il fût lié d'une étroite amitié avec ce Grand-homme. Cependant, le même Cicéron, qui devoit ſçavoir mieux que Nepos ce qui en étoit, puiſqu'il étoit alors avec Pompée en Theſſalie, écrit poſitivement à Atticus, après la mort de ce Général, qu'il tenoit également pour ennemis tous ceux qui ne l'avoient pas ſuivi. *Je dis vous comme les autres*, ajoute Cicéron; *car, on étoit déterminé à vous traiter très-cruellement, ſi on eût vaincu* (b).

Je pourrois vous marquer pluſieurs autres endroits, où Nepos n'eſt pas plus véritable que dans les deux que je viens de vous dire; mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous en rapporter encore un, après lequel vous n'aurez pas de peine à croire les autres. C'eſt où il aſſure qu'Atticus *eut une fidélité parfaite pour Ci-*

(a) *Pompeium non junctus non offendit.*

(b) *Conſtitutum omnium veſtrûm bona prædam eſſe illius victoriæ. Veſtrûm planè dico: numquam enim de te ipſo niſi crudeliſſimè cogitatum eſt.* Cicer. ad Attic. Libr. XI. Epiſt. VI.

céron dans tous ſes périls (a). Vous verrez comment Cicéron lui-même s'en loue : & je ne puis aſſez admirer l'impudence de cet Ecrivain, d'oſer avancer un fait ſi poſitif, dans un Ouvrage, où il parle avec éloge des Lettres que Cicéron à écrites à ſon Héros ; pendant que ces mêmes Lettres diſent tout le contraire, & qu'elles ſont pleines de reproches, & de plaintes très-juſtes, & très-fortes, que Cicéron y fait d'Atticus à Atticus même (*b*).

Je ne ſuis plus ſurpris, dis-je à Céſarion, de la mauvaiſe foi de Nepos, après tout ce que vous m'avez dit de lui ; mais je le ſuis beaucoup d'Atticus, dans ce que vous venez de m'en dire ; & je n'aurois jamais cru, qu'une amitié, auſſi célébre que celle de Cicéron & de lui, n'eût pas été entretenue de part & d'autre avec toute la fidélité imaginable. Vous n'en ſerez pas ſi étonné, me répondit Céſarion, quand vous aurez conſidéré le reſte de ſa conduite avec un peu plus d'attention que vous n'aviez fait juſqu'ici. Vous n'y trouverez pas une ſeule marque certaine de vraie bonté : & l'on ne peut pas dire, que ce fut le Commerce du monde qui l'eût gâté, puiſqu'il étoit à cet

(a) *Ciceroni in omnibus ejus periculis ſingularem fidem præbuit.*

(*b*) Cicer. ad Attic. Libr. III. Epiſt. XV. XXIV. &c.

égard, dès ſon plus bas âge, le même qu'il fut dans ſes dernieres années.

Son Pere, qu'il perdit fort jeune, lui laiſſa du bien plus que médiocrement, pour le tems auquel il vivoit, & pour ſa condition ; car il n'étoit que de l'Ordre des Chevaliers, c'eſt-à-dire, bon Bourgeois. Dans cet âge, où les plus timides ſont hardis, il quitta l'Italie, & ſe retira à Athénes, ſous prétexte d'étude ; mais en effet, parce *qu'on avoit fait mourir à Rome un Tribun ſéditieux, dont le Frere avoit épouſé ſa Couſine-Germaine* (a). C'étoit, comme vous voyez, prévoir l'orage de loin ; & l'on ne pouvoit pas être né avec de plus belles diſpoſitions pour devenir, comme il fut dans la ſuite, un parfait Epicurien. Je ne prétens point calomnier cette Secte ; j'en ſçais, comme vous, les véritables ſentimens : cependant, il faut avouer, que c'eſt une étrange eſpéce de ſageſſe, que de voir ſa patrie à la veille d'une déſolation totale, ſans s'y intéreſſer en aucune maniere, quand on a des talens extraordinaires pour la ſervir ; & de laiſſer tout bouleverſer ſans deſſus deſſous, plutôt que de s'expoſer au moindre danger. Vous avez ſans doute ouï parler de cette Loi de Solon, qui déclaroit

(a) *Anicia Pomponii conſobrina nupſerat M. Servio fratri P. Sulpitii, qui Tribunus Plebis interfectus eſt.*

infâmes ceux qui ne prenoient point de parti dans une ſédition publique. Mais cette matiere nous égareroit trop. Vous remarquerez ſeulement, que ce même eſprit d'indifférence profonde, pour ne pas dire, inſenſibilité, qu'il eut toute ſa vie pour tout ce qui ne le regardoit pas perſonnellement, fut la véritable cauſe de ſa proſpérité continuelle : & c'eſt cette proſpérité, qui le fait principalement admirer. Mais il eſt bien facile d'être heureux, quand on eſt né avec beaucoup de bien, d'eſprit, & de ſanté, & qu'on ne ſe ſoucie de perſonne.

Vous appellez donc, interrompis-je, ne ſe ſoucier de perſonne, que de ſecourir ſes Amis de ſon bien en toute occaſion : ſans eſpérance de ravoir jamais ce qu'il leur prêtoit; & dans des tems, où ils étoient abandonnés de tout le monde ? Oui, répondit froidement Céſarion : j'appelle cette conduite, vanité, habileté, oſtentation, & toute autre choſe que libéralité, quand elle eſt auſſi artificieuſe & intéreſſée, que celle d'Atticus ; qu'elle n'a que la Gloire pour but, & qu'elle ne paroît pas dans les occaſions obſcures comme dans les éclatantes.

Il envoie de l'argent au jeune Marius, qui avoit été ſon Camarade d'Ecole, quand il s'enfuit proſcrit par Sylla. C'étoit le plus grand Nom de Rome ; & il étoit difficile de

juger alors, s'il ne redeviendroit point plus puiſſant qu'auparavant, après l'exemple tout récent de ce qui étoit arrivé à ſon Pere. Il prête ſans intérêt aux Athéniens, pour payer les Dettes de leur Ville, des Sommes apparemment conſidérables, que Nepos le loue *de s'être fait rendre ponctuellement aux termes préfix.* (a), tant il a d'envie de le louer. Il ne pouvoit pas placer plus judicieuſement ſa libéralité, qu'envers la plus illuſtre Ville du Monde,& qu'il avoit choiſie pour le lieu de ſa Retraite, dans un tems où il ne faiſoit pas aſſez sûr à ſon gré à Rome pour lui. En effet, il n'eſt ſorte d'honneurs, qu'on ne lui rendît en reconnoiſſance. On ne faiſoit rien que par ſon avis, & ſon miniſtere. Cela alla juſqu'à lui dreſſer des ſtatues malgré lui, dans les endroits de la Ville les plus apparens.

Je ne vois rien, repris-je, que de fort louable dans cette Action. La reconnoiſſance, que les Athéniens en eurent, ne ſuffit pas pour la rendre intéreſſée; & elle en reléve le prix, à mon ſens, plutôt que de le diminuer. Que s'il ne tient qu'à dire, qu'Atticus la fit par vanité; il n'en eſt point de ſi nette, qu'on ne puiſſe décrier de cette ſorte; puiſqu'il n'en eſt point qu'on ne puiſſe attri-

(a) *Neque longiùs quàm dictum eſſet eos debere paſſus ſit, neque indulgendo inveteraſcere eorum æs alienum patiebatur.*

buer à vanité, dès qu'elle eſt ſçue, c'eſt-à-dire, dès qu'on en peut parler.

Il en a pourtant fait, répliqua Céſarion, de plus généreuſes encore en apparence que celle-là, auſquelles cependant Cicéron n'a pas laiſſé de trouver à redire : & de la maniere qu'il ménageoit Atticus en tout, on peut aſſurer hardiment, qu'il faiſoit peu de cas des libéralités éclatantes dont nous parlons, puiſqu'il ne put s'empêcher d'en écrire déſavantageuſement à Atticus même. *Mais à propos*, lui dit-il quelque part, *eſt-il vrai que vous avez fait une largeſſe de Bled aux Athéniens ? Croyez-vous donc cela fort bien* (a) ? Ce diſcours fait voir, ce me ſemble, que ces ſortes d'actions étoient du moins fort ſuſpectes en ce tems-là, où l'on en pouvoit mieux juger qu'à préſent ; & l'autorité de Cicéron eſt bien d'auſſi grand poids en cette matiere, que celle de Nepos. Cependant, il faut avouer qu'il ſeroit injuſte de leur donner une mauvaiſe interprétation, ſi l'on n'en ſçavoit que ce que cet Hiſtorien en rapporte, & s'il n'en rapportoit pas d'autres de même qualité, dont le vice eſt indubitable, & par leſquelles il eſt naturel de juger de celles qui ſont douteuſes.

(a) *Sed heus tu πυρῦς εἰς δῆμον Athenis ? placet hoc tibi?*

Après la mort de Céſar, on propoſa de faire un fonds entre les Chevaliers Romains, pour la ſubſiſtence de ſes Meurtriers, en conſidération du prétendu ſervice qu'ils venoient de rendre à la République. L'un de ces Chevaliers, qui avoit la principale conduite de cette affaire, croyant ne pouvoir mieux la faire réuſſir qu'en y engageant les plus illuſtres de ſon Ordre, s'adreſſa à Atticus, comme au meilleur Ami de Brutus, le Chef des Meurtriers. Que croyez-vous que répondit Atticus à cette ſollicitation ? Il s'agiſſoit de ſoutenir une Action qui paſſoit alors pour héroïque d'une commune voix ; & il n'y avoit aucun danger à le faire. *Il fit avorter ce Projet, en refuſant d'y entrer*, dit Nepos ; *parce qu'il croyoit, qu'il ne falloit pas ſervir ſes Amis par eſprit de Faction* (a). Avez-vous jamais vu de plus mauvaiſe défaite, ni le mot de *Faction* appliqué plus mal-à-propos ? Et pour faire mieux voir qu'il n'avoit refuſé que par ce motif, les affaires ayant entiérement changé de face peu de tems après, & Brutus ayant été obligé de s'éloigner avec ſes complices, Atticus lui envoya des ſommes conſidérables en pur don. Mais qui ne voit, que ce Secours,

(a) *Ille conſenſionis globus hujus unius diſſenſione diſjectus eſt, qui officia amicis præſtanda ſine factione exiſtimaret, &c.*

quelque grand qu'il pût être, ne pouvoit pas être comparable à celui que le plus riche Corps de l'Etat avoit voulu lui donner, & dont Atticus l'avoit privé par ſon refus; & qu'enfin ce refus n'avoit pu venir que d'une affectation de ſe diſtinguer en tout, ſans autre égard, & d'une crainte envieuſe & jalouſe de partager avec ſes Egaux la gloire d'une bonne action ?

Il eſt vrai, dis-je alors, qu'il y a quelque choſe de bizarre dans ce procédé, qui peut le rendre ſuſpect ; & je ne ſçaurois m'empêcher d'en convenir. Mais en récompenſe, il faut que vous conveniez à votre tour, qu'il n'y en eut jamais de plus net, ni de plus généreux, que celui qu'il eut pour Antoine, peu de tems après. Il auroit fallu être quelque choſe plus que Devin pour prévoir le Triumvirat pendant le ſiége de Modene. Antoine, déclaré Ennemi par le Sénat, défait & contraint de lever ce Siége par Octavien & les Conſuls, toute ſon Armée ou périe ou diſſipée, ſe réfugiant en Gaule à la merci de Lepidus, abandonné de ſes meilleurs Amis, perſécuté par quelques-uns d'eux, comme par ſes plus grands ennemis, ſa Femme & ſes Enfans expoſés à tout moment aux dernieres violences : dans cet horrible état, Atticus donne retraite à ceux des ſiens qui

lui

lui étoient demeurés fidéles, les ſecoure de toutes choſes, accompagne Fulvie par-tout, ſollicite ſes procès avec elle, ſe rend ſa Caution, lui prête de l'argent ſans intérêt, pour payer des Dettes dont le terme étoit échu, & même ſans la faire obliger. Ce n'eſt pas aſſez d'être bienfaiſant, & déſintéreſſé, pour en uſer de la ſorte; il faut encore être bien hardi, ce me ſemble, & bien hazardeux.

Pour répondre à l'exagération que vous venez de faire, répliqua Céſarion, trouvez bon, qu'avant que d'en examiner le détail, je vous faſſe faire une réflexion que j'ai priſe en bon lieu, & que vous n'avez peut-être jamais faite. A ces mots, Céſarion s'étant un peu arrêté, pour ſonger à ce qu'il vouloit dire, nous entendîmes un grand bruit de Chevaux dans la cour de la Maiſon, qui nous obligea à nous lever pour aller voir ce que c'étoit.

Fin de la troiſiéme Journée.

CESARION.

QUATRIÉME JOURNÉE.

De la Difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit.

NOs Converſations furent interrompues quelques jours, par une Compagnie qui ſurvint à votre Ami. Mais quoiqu'elle me fournît des Amuſemens aſſez piquans pour une perſonne de mon âge, je puis dire, ſans faire le Philoſophe, que je n'y eus aucun regret, lorſqu'elle s'en fut retournée. Outre le plaiſir inexprimable d'apprendre, quand on eſt né avec l'ardeur de ſçavoir, comme je n'avois jamais vu d'homme de ſa ſorte, qui eût daigné s'accommoder à ma portée, notre commerce avoit encore pour moi tout l'agrément de la Nouveauté, & j'étois pris par un endroit qui me rendoit inſenſible par tout autre. Il

me ſembla donc de revenir à la lumiere après une nuit de pluſieurs jours, la premiere fois que nous nous retrouvâmes ſeuls ; & la joie que j'en eue étoit ſi ſenſible, que tout autre l'auroit remarquée comme lui. Ce fut, il m'en ſouviendra toujours, l'après-diner du jour même que notre Compagnie s'en étoit allée. Nous nous promenions, en cauſant à notre ordinaire, dans cette Galerie que je vous ai dit qui aboutiſſoit à ſon Cabinet : & comme il ne ſe laſſoit point d'admirer le goût que je prenois à ſon entretien, ne ſçachant comment interrompre autrement les louanges qu'il me donnoit à cette occaſion & qui m'embarraſſoient, je m'aviſai de lui demander l'explication du premier Tableau qui ſe préſenta à ma vue, entre pluſieurs dont le lieu où nous étions étoit embelli.

Il repréſentoit un homme d'une phyſionomie auſſi grande qu'extraordinaire, fort mal vêtu à la Grecque, qui, s'appuyant d'une main ſur un bâton, tendoit l'autre à demi-ouverte vers une ſtatue ſuperbement habillée. Près de cet homme étoit un Tonneau vuide & couché, dont on voyoit le fond de derriere à travers celui de devant, qui étoit entiérement ouvert. Je reconnus ſans peine le Philoſophe Diogéne à cet équipage ; mais comme la poſture où il

étoit repréſenté me paroiſſoit bizarre, je demandai à Céſarion ce qu'elle ſignifioit. Je vous ferai, me dit-il, la même Réponſe que Paul Emile fit à ceux qui lui demandoient de la part du Roi Perſée ſon captif, qu'il ne le ménât pas en Triomphe à Rome, *Qu'il ſe le demande à lui-même.* Si je comprenois l'action de cette Peinture, répondis-je, je n'aurois que faire de m'en demander l'explication à moi-même, non plus qu'à vous. Et n'avez-vous point encore ouï dire, reprit-il, qu'on ſçait quelquefois des choſes qu'on croit ignorer? Demandez donc avec un peu d'inſtance à vous-même ce que cette action ſignifie, & vous verrez, qu'à la fin, vous vous le direz auſſi bien, que je ſçaurois vous le dire.

Car il n'en eſt pas de ce Tableau, continua-t-il, comme de la plûpart de ceux qui repréſentent des Hiſtoires Les Peintres, qui n'ont pas d'ordinaire l'eſprit auſſi juſte que les yeux, croyent qu'elles ſont toutes également propres à être peintes. Cependant, il y en a très-peu qui le ſoient, parce que le pinceau, ne pouvant faire mouvoir les figures ſur la toile, ne peut repréſenter qu'imparfaitement les ſujets qui conſiſtent en mouvement, comme les combats, les Exercices du corps, les Tempêtes, les Embraſemens, & preſque tout ce que les Peintres aiment le

plus. Je ne ſçais ſi perſonne n'a jamais ſenti la même peine que moi, en conſidérant ces ſortes de peintures : mais il me ſemble toujours, que les figures doivent ſe remuer : & l'attitude agiſſante, où elles ſont repréſentées, tout immobiles qu'elles ſont en effet, enferme une eſpéce de contradiction dont mon imagination ne ſçauroit s'empêcher d'être bleſſée.

A ce compte, dis-je, il faudroit toujours, ſelon vous, des Comédiens, ou des Marionnettes, pour repréſenter des actions ; & vous voudriez oter aux Peintres la plus agréable & la plus noble de leurs matieres. Ce n'eſt pas-là ma penſée, me répondit-il ; & quand ce le ſeroit, je ne ſerois pas ſi hardi que de le dire. Mais je dis bien, qu'à juger naturellement des choſes, il ſeroit mieux de peindre des Hiſtoires, dont le point eſſentiel conſiſtât dans un état de repos, que le pinceau peut repréſenter parfaitement ; & dans leſquelles il y a eu quelques inſtans, où toutes les perſonnes, entre qui elles ſe ſont paſſées, ont vraiſemblablement été immobiles. Telle eſt l'action de Scevole, immobile de fermeté, tenant ſa main dans le braſier ; pendant que Porſenna, & tous ceux qui étoient préſens, furent immobiles d'admiration. Tel eſt le Jugement de Salomon, quand la vraie Mere

arrête le bras qui alloit partager ſon enfant, pendant que la fauſſe eſt immobile d'obſtination. Et tel eſt, enfin, le Tableau que vous voyez. Penſez donc quel ſens vous donneriez à l'action qu'il repréſente, ſi vous la voyiez en original, puiſqu'elle n'auroit rien de plus que dans cette copie.

Si paſſant dans le Céramique, entre les ſtatuts des Demi-Dieux & des Héros de l'Attique, vous aviez rencontré Diogene arrêté devant l'une de ces figures, & lui tendant la main d'un air ſuppliant (*a*), quel jugement en auriez-vous fait ? J'aurois été fort ſurpris, répondis-je, de voir un homme ſi déſintéreſſé demander quelque choſe, & un homme ſi ſage demander à une ſtatue. C'eſt cela même, me répliqua Céſarion, qui auroit dû vous faire deviner le ſens de ſon Action. Il ne vous paroît ridicule de demander à une ſtatue, que parce qu'elle ne peut rien donner. Si donc quelqu'un lui demande, ce ne peut pas être pour en obtenir quelque choſe. Cette demande n'eſt donc plus une marque d'intérêt : elle n'eſt donc pas incompatible avec le déſintéreſſement admirable de Diogéne ; & il ne reſte plus qu'à examiner, pourquoi il s'amuſoit à une action ſi inutile, pour ne pas dire, ſi folle, en apparence.

(*a*) Plutarque, de la mauvaiſe Honte.

Il ne faut, pour en trouver la raiſon, que le conſidérer attentivement dans cette poſture. J'en ſerois bientôt las, interrompis-je ; & je ne m'y arrêterois pas longtems, ſans perdre patience. Admirez donc, reprit Céſarion, celle de ce Philoſophe, dans un exercice ſi déſagréable, que vous ne ſçauriez l'y regarder un moment ſans ennui. Si la vôtre n'eſt pas à une ſi foible épreuve, que ferez-vous à la Cour, en mille occaſions où il eſt bien plus difficile d'en avoir ? En vain l'on ſe flate d'y réuſſir, ſi on ne s'exerce à cette importante vertu, comme vous voyez que Diogéne s'y exerçoit ; ſi l'on ne s'accoutume à demander comme lui ſans eſpérance même d'être écouté ; à être refuſé ſans ſe rebuter. Importunité, obſtination, effronterie : voilà les qualités néceſſaires, pour rendre notre culte agréable aux Idoles, à qui notre Ambition & notre Avarice ſacrifient nos plus beaux jours. Quiconque a ces qualités ſera exaucé, tôt ou tard. Sans elles, eſprit, bonté, valeur, ſageſſe, ne ſont que de vains ornemens.

Ce diſcours vous ſurprend, continua Céſarion, voyant que je ne répondois rien. Vous avez cru juſqu'ici, qu'il ne falloit qu'avoir du mérite, pour s'élever dans le monde. Tous les différens Maîtres, d'entre les mains deſquels vous ſortez, n'ont tra-

vaillé, pour ainſi dire, à autre choſe, qu'à vous imprimer cette opinion, *Que la Perfection dans tous les Exercices du Corps, & de l'Eſprit, eſt un Moyen néceſſaire, & comme aſſuré, de faire fortune.* Cela eſt vrai, dans un ſens. Cette perſuaſion étoit fort bonne pour vous en ce tems-là: elle a, ſans doute, contribué beaucoup à vous rendre auſſi accompli que vous l'êtes; & il n'étoit pas à propos, que vous en ſçuſſiez davantage pour lors. Mais, quand vous avez quitté ces Maîtres pour entrer dans le monde, s'ils avoient voulu s'acquitter pleinement de leur devoir, ils devoient vous tenir tout un autre langage. Ils devoient vous apprendre ce que vous n'aviez garde de vous imaginer, que les plus belles qualités acquiſes, & naturelles, ſont des avantages de très-difficile uſage; qu'il faut les cacher preſque auſſi ſouvent, qu'il faut les faire paroître; qu'elles entêtent d'ordinaire ceux qui les ont, les rendent ineptes, & odieux, & même quelquefois ridicules; qu'ainſi, elles nuiſent preſque auſſi ſouvent qu'elles ſervent; qu'elles n'attirent tout au plus qu'une eſtime forcée, & inutile: qu'elles n'ont contribué en rien aux grandes fortunes qui ſe ſont faites; & que ſi quelqu'un de ceux qui ont ces qualités, & qui en ſçavent le mieux uſer, parvient à quelque

Elévation

Elévation extraordinaire, elles n'en ſont d'ordinaire que le prétexte, & qu'il la doit toujours dans le fond à quelqu'autre talent moins eſtimable & plus ſecret.

Céſarion, s'étant arrêté après ces paroles, je vous avoue, lui dis-je, que vous me ſurprenez. Je croyois bien qu'il y avoit de mauvaiſes voies de s'élever; mais je croyois auſſi qu'il y en avoit de bonnes, qui n'étoient pas moins ſures; & qu'un homme d'un mérite exquis pouvoit parvenir, ſans faire de baſſeſſes, à une fortune digne de lui.

Vous vous êtes bien trompé, me répliqua Céſarion. Un homme de cette ſorte eſt une eſpéce d'Ennemi public, à qui tout le monde a intérêt de nuire. Il tyranniſe les Eſprits par la néceſſité qu'il leur impoſe de l'eſtimer. Il eſt cauſe qu'on n'admire point tout ce qui n'eſt pas auſſi admirable que lui. Il s'attire à lui ſeul un nombre infini de jugemens favorables, qui ſuffiroient pour ſatisfaire la vanité d'autant de perſonnes différentes. Comment ne le haïroient-elles pas.

Ce ſentiment eſt auſſi ancien dans le cœur de l'Homme, que l'amour de la gloire; & il n'a jamais paru avec plus de force, que parmi les Peuples, qui ont été le plus enflammés de cet amour. Vous ſçavez contre quelle ſorte de gens l'Oſtraciſme étoit établi

à Athénes, & vous avez ſans doute ouï parler de ce Payſan, qui, donnant ſa voix pour faire exiler Ariſtide, ne put en dire d'autre ſujet, ſinon, qu'il étoit faché de l'entendre toujours appeller *le Juſte*. Ainſi, ceux d'Ephéſe chaſſérent le plus vertueux de leurs Citoyens, ſans autre raiſon encore que ces mémorables paroles : *Que nulle d'entre nous n'excelle par-deſſus tous les autres ; & s'il ſe trouve ici quelqu'un de cette ſorte, qu'il aille exceller ailleurs* (a). Ainſi, les Ephores condamnérent Ageſilas à une amende, parce qu'il poſſédoit lui ſeul les Cœurs de tous les Lacédémoniens. Et le Vainqueur d'Annibal crut devoir ſe bannir lui-même de Rome, pour donner lieu de paroître en ſon abſence à des Vertus moindres que la ſienne. Tant il eſt vrai que de tout tems, rien n'a été plus dangereux parmi les hommes, qu'un mérite trop éclatant.

Que ſi cette étrange vérité a paru dans les Républiques les plus vertueuſes & les mieux policées, croyez-vous qu'elle paroiſſe moins dans les Cours, où il n'y a quelquefois, ni Ordre, ni Vertu ? Rien n'eſt plus difficile pour un homme tel que vous l'imaginez, que d'y trouver de la protection,

(a) *Nemo de nobis unus excellat : ſed ſi quis extiterit, alio in loco & apud alios ſit.* Cicer. Tuſc. Quæſt. Libr. V.

parce que ceux qui y occupent les premieres places, ne ſont pas toujours d'un mérite à ne point craindre ceux qui en ont extraordinairement. Il faut en avoir beaucoup pour l'aimer en autrui autant qu'il eſt aimable : c'en eſt la marque la plus aſſurée ; & l'on peut ſans préſomption être fortement perſuadé du ſien, quand on rend pleine juſtice à celui des autres, qu'on ſe plaît à le faire connoître, & qu'on l'honore indifféremment par-tout où l'on le trouve.

Tel étoit le Scipion dont je vous ai déja parlé ; & je ne ſçaurois mieux vous le repréſenter ſuivant cette grande idée, que par les propres termes de ſon incomparable Hiſtorien. Après la funeſte mort de ſon pere & de ſon oncle en Eſpagne, un de leurs Lieutenans, nommé Martius, y ſoutint avec tant de gloire la fortune de Rome, ébranlée par ces deux terribles coups, qu'il étoit difficile à quiconque leur ſuccéderoit de remplir mieux leur place qu'il n'avoit fait. De là vint, que de tout ce qu'il y avoit alors à Rome de gens en paſſe de ſemblables Emplois, perſonne n'oſa briguer celui-là, hors l'Héritier du nom de ces illuſtres Morts, âgé de vingt-quatre ans. Comment croyez-vous qu'il en uſât, en arrivant dans ſa Province, avec ce brave Lieutenant, qui auroit offuſqué tout autre Capitaine que lui ? Qu'il affectât de

changer tous les ordres que Martius avoit donnés ? Qu'il s'informât ſoigneuſement des fautes qu'on pouvoit avoir commiſes avant ſon arrivée, parmi tant de belles Actions, & de ce qu'on avoit pu faire de mieux que ce qu'on avoit fait ? Qu'il gardât réguliere-ment ſon rang de Général, & fût plus jaloux avec cet excellent homme des prééminences qui y étoient attachées, qu'avec tous ſes autres ſubalternes ? Enfin, qu'il ſe ſervît des mauvais artifices que la plûpart des Commandans emploient ordinairement pour décrier la Conduite de leurs Prédéceſſeurs ? *Il avoit toujours Martius auprès de lui*, dit Tite-Live ; *& il lui faiſoit de ſi grands honneurs, qu'il étoit aiſé de voir, qu'il ne craignoit pas que perſonne fît obſtacle à ſa gloire* (a).

Alexandre, tout grand qu'on le nomme, n'atteignoit pas ſi haut. *Il n'étoit pas ſi franc*, dit le plus partial de ſes Hiſtoriens (b), *à eſtimer la Valeur dans ſes Citoyens, que dans ſes Ennemis.* Un autre Auteur (c) fait un long détail des bonnes qualités propres à chacun de ſes Capitaines, pour leſquelles il les haiſſoit, ſans autre ſujet. Et c'eſt pour-

(a) *Martium ſecum tanto cum honore habebat, ut facilè appareret, eum nihil minus vereri, quàm ne quis obſtaret gloriæ ſuæ.* Tit Liv. Libr. XXVI.

(b) Quinte-Curce, Livr. VIII.

(c) Ælien, Hiſtoire Diverſ. Livr. XII. Chap. XVI.

quoi Parmenion, celui de tous qui le connoiſſoit mieux, diſoit pour toute leçon à Philotas, *Mon Fils, fais toi petit.*

Que ſi une Ame, d'un ordre certainement auſſi élevé que celle de ce Conquérant, n'a pas été exemte de jalouſie, comment d'auſſi petits caracteres que la plûpart des Grands dont nous parlons, pourroient-ils s'en défendre? Et quel ſecours un homme de rare mérite peut-il attendre de telles gens, pour ſe produire à la Cour? Cependant quel moyen de s'y introduire d'abord ſans quelque appui? On trouve l'eſtime & la bienveillance du Prince occupées. Quelque valeur & quelque agrément que vous ayez, il ne faut pas attendre qu'il vous conſidere par cette ſeule raiſon, ſi nulle autre ne l'oblige à vous conſidérer. Peut-être qu'il vous rendroit juſtice, s'il y faiſoit attention: mais quelle apparence qu'il prenne la peine d'examiner ce que vous valez? Il faut croire qu'on manque d'une choſe pour la chercher. Un Prince, qui avoit ſes Miniſtres & ſes Favoris établis dans ſon cœur & dans ſon eſprit avant que vous paruſſiez, ne ſent pas qu'il ait beſoin de rien. Il eſt accoutumé à ne voir que par leurs yeux, à n'entendre que par leurs oreilles, & même quelquefois à ne juger que par leur jugement. Ainſi tout ce qui ſe préſente à lui, par une autre voie que par

eux, ne l'attache point. Il faudroit qu'il ſortît de ſa ſphere, pour s'y appliquer. Comme il ne connoît qu'eux familiérement, il ne peut pas ſçavoir s'il y a d'autres gens qui valent mieux ; & il eſt auſſi excuſable, que cette femme de l'Antiquité, qui croyoit que tous les hommes ſentoient auſſi mauvais que ſon mari, parce qu'elle n'en avoit jamais baiſé d'autre.

D'ailleurs, les Miniſtres, & les Favoris, regardant toujours la confiance & les bonnes graces du Prince, comme un bien qui ſe peut perdre, rien n'eſt plus à redouter pour eux, qu'un homme qui a toutes les bonnes qualités que vous imaginez. Ils jugent beaucoup mieux qu'un nouveau venu, de l'effet qu'elles peuvent produire dans l'eſprit du Maître, qu'ils connoiſſent de longue-main. Rien ne leur eſt plus facile, que de faire éclater celles de ces qualités qui peuvent déplaire, & d'ôter les occaſions de paroître à celles qui plairoient trop.

Et ne croyez pas que ce ſoit ſeulement l'intérêt qu'ils ont à écarter ce qui leur fait ombrage, qui les oblige d'en uſer ainſi. Le commun des Courtiſans, qui n'a pas le même intérêt, n'en uſe pas autrement ; & les plus diviſés ſe trouvent unis, dès qu'il s'agit de nuire aux perſonnes de mérite extraordinaire, qui approchent du Prince, & qu'eux-

mêmes ne ſçauroient s'empêcher d'eſtimer. C'eſt un complot, que la Nature fait entre eux, ſans qu'ils y ſongent : ils ne peuvent manquer de ſe rencontrer en la ſuivant. Ils n'ont que faire de s'entendre, ni d'être avertis, pour agir de concert dans ces rencontres ; & la vanité & l'envie, qui les animent tous également, les conduiſent plus droit au même but, que toutes les Conſultations imaginables ne ſçauroient faire.

Que l'un d'eux commence un conte ridicule d'un homme de cette ſorte, ou entierement faux, ou déguiſé juſqu'à n'être pas reconnoiſſable pour ceux qui en ſçavent la vérité, il eſt tout étonné qu'un autre, qui en ſçait peut-être moins que lui, renchérit ſur ce qu'il vient d'entendre, avec une aſſurance qui feroit quaſi croire au premier qu'il a deviné ce qu'il vient d'inventer. Deux ou trois mauvais offices de cette nature ſuffiſent pour perdre l'homme du monde le plus eſtimable dans l'eſprit du Prince, qui n'en pénétre pas la cauſe, s'il eſt peu éclairé ; ou s'il la pénétre, qui n'eſt pas quelquefois plus favorable que ſes Courtiſans aux perſonnes de mérite extraordinaire.

De-là vient, qu'il ne s'attache preſque jamais à des gens de cette ſorte ; parce qu'on s'alarme du moindre penchant qu'il témoigne pour eux, & qu'ils ſont dès-lors

en bute à tout le monde. Et cette conſpiration générale pour les détruire, qui eſt une ſuite néceſſaire de la bonté de ſon choix, l'intimide, & le porte naturellement à s'en défier.

Il eſt aiſé de comprendre, que cette contradiction univerſelle, qu'il trouve dans tous les Eſprits, pour les choix raiſonnables qu'il fait, le réduit à la fin à la néceſſité d'en faire quelqu'un qui ne le ſoit pas; & alors il ne trouve plus d'oppoſition : car on n'eſt en garde que contre le Mérite, & la Vertu. On ne s'aviſe pas de craindre un homme, qui n'en a point. On ne prend aucun ombrage des premieres marques de faveur qu'il reçoit : on les attribue à toute autre cauſe; on ne ſe défie pas ſeulement qu'elles puiſſent avoir de ſuite. Ainſi, il s'établit ſans peine, & ſans obſtacle, dans l'eſprit du Prince, à la faveur de ſon indignité, & à l'étonnement de tout le monde. Perſonne ne le peut croire, que quand on ne peut plus en douter, & que l'honneur du diſcernement du Maître étant engagé, il va de ſa gloire à le ſoutenir; & il n'eſt plus tems de le faire raviſer.

Céſarion, qui avoit prononcé ce diſcours avec beaucoup de vivacité, s'étant arrêté à ces mots, je ne pus m'empêcher de lui témoigner quelque étonnement de ce qu'il ve-

noit de dire. Car quoique la ſuite m'en eût paru fort naturelle en l'écoutant, je n'avois point prévu à quoi il devoit aboutir. A ce compte-là donc, lui dis-je, rien n'eſt plus difficile pour un Prince, que de faire un choix raiſonnable. Sans doute, me répondit-il : parce qu'il ne connoît jamais bien les gens qu'il choiſit ; que tout ce qui l'environne conſpire à le tromper ; & que la vie, ſurtout des perſonnes qui l'approchent de plus près, n'eſt qu'une Comédie continuelle, où rien ne ſe préſente ſans déguiſement à ſes yeux. Il me ſemble pourtant, repris-je, que quand il lui arrive de faire quelque choix extrêmement déraiſonnable, comme beaucoup de gens ont intérêt à le déſabuſer, il eſt difficile qu'il n'en ait pas dans la ſuite du moins quelque doute : & cela étant, il lui eſt bien aiſé de ſe corriger. Vous ne comptez donc pour rien, me répliqua Céſarion, la peine d'avouer qu'il s'eſt trompé ; cette répugnance, qui étant générale dans tous les hommes, a des fondemens tout particuliers dans l'eſprit des Princes ? La vanité leur eſt ſi naturelle, qu'il ſeroit preſque injuſte de les en blâmer. Lequel, je vous prie, de ces deux partis eſt le plus agréable à prendre pour eux dans l'état dont vous parlez; ou de faire connoître à tout le monde, en corrigeant leur choix, qu'ils avoient mal choiſi, ou d'y perſiſter ?

Je vois bien, répondis-je alors à cette demande, ce que vous voulez dire. Je trouve que vous avez raiſon pour les Favoris ; & qu'un Prince peut l'avoir auſſi de n'en changer pas, quelque mal qu'il connoiſſe les avoir choiſis. Mais il me ſemble, qu'il n'en va pas de même des Miniſtres. Non, aſſurément, reprit Céſarion, les Favoris n'ont aucune relation directe avec le Public ; toutes leurs fonctions ne regardent que la perſonne & la vie privée du Prince. Ainſi, quelque peu de mérite qu'ils ayent, il n'y a preſque que ceux qui l'approchent d'auſſi près qu'eux, qui le ſçachent ; & ceux-là ont trop d'intérêt à s'en taire, pour l'apprendre au reſte du monde.

Au contraire, la fonction des Miniſtres étant publique, un Prince qui les a mal choiſis ne ſçauroit cacher l'erreur de ſon choix en s'y obſtinant : & plutôt que de faire croire au monde le contraire de ce qu'on voit tous les jours de leur incapacité, on en fait néceſſairement l'un de ces deux jugemens ; ou qu'il ne la connoît pas, & que tout mal-habiles qu'ils ſont, il les croit fort habiles, parce qu'ils le ſont plus que lui ; ou s'il ne manque pas de lumiere, qu'il n'a, ni humanité, ni aucun ſentiment de vraie gloire, puiſqu'il ne ſe ſoucie pas que tout le monde ſouffre de ſa faute, & qu'il eſt

moins ſenſible aux juſtes plaintes de ſes Peuples, qu'à la mauvaiſe honte d'avouer ſon erreur.

Et n'a-t-on pas raiſon, interrompis-je à ces mots, d'en juger de cette ſorte ? On ne ſçauroit, reprit Céſarion, en juger autrement ; mais les Princes ne le croient pas ainſi. Et que peuvent-ils donc croire, quand ils élévent aux plus grands emplois des Sujets incapables de s'aquitter des plus petits ? Ils croient, reprit-il, & ils n'ont pas tout-à-fait tort, que la plûpart des hommes ne jugent de rien par eux-mêmes, & moins de ce qui eſt au-deſſus d'eux que de toute autre choſe. Ils croient qu'il eſt facile de tromper la vue, quand on ne ſe montre que rarement, & de loin ; de cacher ſon ignorance, quand on ne parle point, ſi on ne veut, & qu'on n'eſt pas obligé de rendre raiſon de ce qu'on fait ; d'avoir un extérieur attentif, pendant qn'on ne ſonge à rien moins qu'à ce qu'on paroît écouter, ou, ſi l'on s'y applique, qu'on n'y comprend rien du tout. Ils croient, enfin, que le nombre de ceux qui ſont aſſez éclairés pour démêler la vérité à travers la grimace, & tout enſemble aſſez hardis pour la publier, n'étant pas conſidérable en comparaiſon des autres, leur pénétration & leur franchiſe ne fait que les tourner en ridicule, & qu'ils demeurent

toujours accablés ſous la multitude infinie de ceux qui ne voient pas ſi clair, ou qui n'oſent pas dire ce qu'ils penſent.

Mais quand tout ce que vous dites ſeroit vrai, repris-je encore, ne ſeroit-il pas plus commode & plus glorieux, pour un Prince, de choiſir des Miniſtres, qui n'euſſent que faire de ces pétits artifices pour dérober au Public la connoiſſance de leur peu de valeur ? Sans doute, répondit Céſarion ; mais vous ne ſongez pas que la plûpart des Grands ne veulent pas être vus ſi ſouvent, ni de ſi près, par d'habiles gens.

On ne s'accommode des hommes extraordinaires, qu'autant qu'on leur reſſemble. Il n'appartient qu'à un Prince habile, d'avoir un Miniſtre habile, d'en tirer vanité, & de reconnoître le beſoin qu'il en a. *Buvons*, diſoit Philippe de Macédoine, faiſant la débauche avec ſes Amis, parmi ſes plus grandes affaires, *Buvons : Il ſuffit qu'Antipater ne boive pas* (a). Voilà, à mon gré, le plus glorieux témoignage que jamais Souverain ait porté en faveur d'un Particulier. Il falloit que Philippe regardât le mérite d'Antipater comme faiſant partie du ſien, pour en parler de cette ſorte. Un Prince, qui rendoit ſi hautement juſtice à ſon Miniſtre, n'avoit pas ſujet d'en être jaloux. Il

(a) Athenée, Livr. X.

falloit qu'il fût auſſi excellent Prince, que ſon Miniſtre étoit excellent Miniſtre, & quand je n'en aurois autre preuve que ce diſcours, je n'en ſerois pas moins perſuadé, que je le ſuis, par les grandes choſes que nous en ſçavons.

Il eſt vrai, dis-je alors, que de tous les bons traits de l'Antiquité que j'ai ouïs, aucun ne m'a frapé ſi vivement. N'y trouvez-vous pas comme moi, reprit Céſarion auſſitôt, je ne ſçais quoi de libre, de naturel, de familier, & tout enſemble de grand, & de noble? Dans la chaleur du vin, dans la licence des feſtins de ce tems-là, qui n'étoient pas ſi réglés que les nôtres, conſerver aſſez de préſence d'eſprit, pour rendre raiſon de ſon emportement à ceux qui pouvoient le blâmer; & une raiſon convenable au lieu, & au tems, qui n'eût rien de gravé ni de ſérieux, qui ſentît l'emportement même qu'elle excuſoit! Quiconque ſçavoit faire la débauche de cette ſorte n'étoit pas capable de s'y oublier.

Mais, pour revenir à notre diſcours, ne croyez pas, encore une fois, que toute ſorte de Grands fiſſent gloire, comme le Roi dont nous parlons, d'avoir près d'eux un homme du mérite d'Antipater. Un excellent Miniſtre ne ſçauroit convenir à un Prince de petit génie; il ne lui faut que de bons valets. A la

vérité, pareilles gens ne le tireront jamais d'un mauvais pas. Si Agrippa n'avoit eu qu'un eſprit de cet ordre, Auguſte n'auroit jamais été Maître du Monde. Ce ſont d'excellens Matelots durant le calme, ou tant qu'on a le vent en Poupe, & ils échouent, d'ordinaire, au premier écueil. Mais ils ont le plaiſir de tromper le monde juſqu'alors, & de paſſer pour habiles parmi ceux qui ne le ſont pas. Leur naufrage même, qui déſabuſe les plus groſſiers, ne tire pas toujours le Prince d'erreur; ils en rejettent aiſément la faute ſur les vents, ou ſur les étoiles, & quand il ne les excuſeroit pas, encore aimeroit-il mieux être deshonoré par des gens qu'il peut regarder quelquefois comme moins habiles que lui, que d'être bien ſervi par d'autres, qu'il ſeroit forcé d'admirer.

Je ne ſçais pas, repris-je à ces mots, s'il y a des Princes faits comme vous dites; mais je ſçais bien du moins qu'Auguſte, dont vous venez de parler, n'étoit pas de ce nombre. Vous pourriez, reprit Céſarion, vous y tromper avec beaucoup de gens. Il avoit bien de l'eſprit, & de l'habileté, perſonne n'en peut douter; mais ce n'étoit pas un ſi grand Caractere, que la plûpart du monde s'imagine ſur la foi de quelques Ecrivains modernes, qui n'ont pas eu tout le diſcernement néceſſaire pour en juger. Je

ſerai fort trompé, continuai-je, ſi ce que j'en veux dire ne vous plaît pas.

Vous ſçavez mieux que moi, qu'ayant appris les déſordres de ſa fille, il fut ſi affligé d'apprendre en même tems à quel point ils étoient connus, & ſi outré contre elle des circonſtances ſingulieres dont ils étoient accompagnés, que *non content de ne ſe point montrer de honte pendant un tems conſidérable, il délibéra de la faire mourir* (a). Mais n'ayant pu s'y réſoudre, au lieu de diſſimuler entiérement ſes débauches, puiſqu'il ne vouloit pas les punir comme elles méritoient, il ne put s'empêcher *de s'en plaindre au Sénat, par un Mémoire qu'il y fit lire ſur ce ſujet* (b). Il avoit coutume de faire part de cette ſorte aux Peres, quand il ne le faiſoit pas de vive voix, de ſes plus importantes affaires, ſoit publiques, ſoit domeſtiques. Mais, quelque tems après, ſa colere & ſa douleur ayant fait place à la Raiſon, il ſe repentit d'avoir divulgué ſa propre infamie, d'une maniere qui ne permettoit plus à perſonne de l'ignorer; & dans un ſi juſte chagrin, il s'écria plus d'une fois, *Qu'il n'auroit pas fait cette*

(a) *Abſtinuit congreſſu hominum diù pra pudore; etiam de necandâ deliberavit.* Sueton.

(b) *De filiâ abſens, ac libello per Quæſtorem recitato notum Senatui fecit.* Idem.

faute, ſi Agrippa ou Mécenas, euſſent été vivans. (a).

Rien n'eſt plus à propos ſur le ſujet dont nous parlons, reprit Céſarion, que ce que vous venez de dire. Ce malheureux Pere, ſi heureux en toute autre choſe, connoiſſoit, comme vous voyez, le beſoin qu'un Prince, quelque habile qu'il ſoit, a d'un Miniſtre, qui le ſoit autant ou plus que lui; qui l'aime & l'eſtime aſſez, pour le redreſſer, quand il s'égare, & ſe départit de cette ancienne & pernicieuſe Maxime de Cour, *Si tu empêches ton Maître de tomber, il ne ſentira pas que c'eſt toi qui le reléves.*

Mais, croyez-moi, il n'y en a guéres qui veuillent reconnoître, comme cet Empereur, que ceux qui les conſeillent ſont plus habiles qu'eux. Je me garderois bien de juger des autres par lui, ſi j'avois à recommencer; & j'en croirois bien plutôt un Courtiſan d'Emanuel, Roi de Portugal, dont l'exemple pourroit preſque ſervir de régle à tous les habiles gens qui ſont attachés auprès des Grands.

Ce Prince, ayant une Lettre d'importance à faire, chargea un Gentilhomme de ſa Cour d'y travailler. Ce Gentilhomme s'en aquitta le mieux qu'il put, & la lui

(a) *Horum mihi nihil accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecænas, vixiſſet*, Senec. de Benef. Libr. VI.

apporta

apporta auſſi-tôt. Le Roi, après l'avoir lue, en tira une autre de ſa poche, qu'il avoit compoſée ſur le même ſujet. Mais, quand il les eut comparées enſemble, il avoua de bonne foi, que la ſienne n'étoit pas la meilleure; & ajouta, qu'il ſe ſerviroit de l'autre. Quelle penſez-vous que fut la réflexion du Courtiſan ſur ce diſcours! Il n'y répondit que par une profonde révérence; & allant auſſitôt prendre congé du meilleur de ſes Amis, *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la Cour*, lui dit-il, *le Roi ſçait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

Je ne conviens pas, répondis-je à ce récit, que cet exemple ſoit d'un grand poids. Il y a apparence, que ce Portugais prit l'alarme ſans raiſon; & la noble ſincérité de ſon Maître à lui rendre juſtice devoit produire tout autre effet, que de chaſſer un homme de mérite. Comme il étoit bien plus glorieux au Roi de céder, qu'il n'étoit glorieux au Courtiſan de mériter qu'on lui cédât, il avoit plus de ſujet de porter envie à ſon Maître, que de craindre que ſon Maître lui en portât; & il n'étoit pas à préſumer, qu'un Prince capable d'une ſi belle action n'en connût parfaitement le prix.

Il ne ſe peut rien de mieux penſé, me répi qua Céſarion, que tout ce que vous venez de dire. Cependant, comme rien n'obli-

geoit le Roi à montrer la Lettre qu'il avoit faite, & qu'il ne lui étoit pas avantageux de la faire voir, il eſt naturel de juger, qu'il la montra par légéreté, & qu'il ſe repentit de l'avoir montrée. Or, ſi vous concevez que le chagrin qu'il en eut ne retombât point ſur celui qui en étoit l'occaſion, vous n'avez pas la même idée que moi du cœur de l'homme, & moins encore de celui des Grands.

Comment pourroient-ils ſans peine ſe reconnoître inférieurs en quelque choſe à des gens qui ſont ſi éloignés d'être leurs égaux? Tout ce qu'ils voient, & qu'ils entendent, ne tend qu'à leur faire croire, qu'ils ſont au-deſſus de tout. Quel moyen de ſe défendre ſans ceſſe d'une impreſſion ſi agréable? Ce n'eſt pas ſeulement en leur déférant en toutes choſes, qu'on s'efforce de leur donner une idée admirable d'eux-mêmes: c'eſt encore, en relevant tout ce qu'ils diſent de plus médiocre, par des ſens merveilleux qu'on y trouve, & dont ils ne ſe ſeroient jamais défiés: c'eſt, en tournant en ridicule ce qu'il y a de meilleur dans leurs Egaux, qui peut exciter leur jalouſie, ou les humilier; & ce qui eſt de plus pernicieux & de plus puiſſant pour les corrompre, en déguiſant leurs plus grands défauts ſous le nom des vertus qui leur reſſemblent.

Que ſi nous autres Particuliers, de qui

toute la vie, dès notre premiere heure quelquefois juſqu'à la derniere, n'eſt qu'un changement continuel de ſujétions différentes ; ou, du moins qui en paſſons une bonne partie avec des gens qui n'ont aucun beſoin de nous flater, avons cependant tant de peine à régler notre Amour propre, & à nous rendre juſtice, comment un grand Prince, dont la Condition eſt une eſpéce d'ivreſſe perpétuelle, peut-il devenir raiſonnable, hors d'une grace d'enhaut toute particuliére, ou d'un génie tranſcendant ?

Ne voyez-vous pas, s'écrie le plus grand Eſprit de Rome, parlant en confidence à ſon meilleur Ami de ce qu'on pouvoit attendre de Céſar, qui paroiſſoit alors fort moderé, s'il étoit une fois paiſible & abſolu Maître de la République, *Ne voyez-vous pas*, lui dit-il, *comment le Diſciple même d'Ariſtote, ſi ſage, ſi éclairé, devint emporté, cruel, & ſuperbe, depuis qu'il fut monté ſur le Trône* (a) ?

Il ſe trompa pourtant dans ſon opinion, ce grand Juge, tout habile qu'il étoit. Le Romain, dont il auguroit ſi mal, fit juſqu'à la mort autant de progrès dans la Vertu, que le Grec à qui il le comparoit en avoit

(a) *Non vides ipſum illum Ariſtotelis diſcipulum, tanto ingenio, tantâ modeſtiâ, poſtquam Rex appellatus ſit, crudelem ſuperbum, immoderatum fuiſſe.* Cicer. ad Attic. Libr. XII. Epiſt. XVIII

fait dans le Vice. Mais Céſar avoit été cinquante ans ſimple particulier. Et puis, il ne naît pas tous les jours des Céſars.

Non que je veuille dire, que notre Siécle manque de grands Caracteres, qui occupent des Poſtes fort élevés. La Nature n'eſt pas moins puiſſante qu'autrefois. Pour ne point parler de ceux, dont la réputation eſt auſſi extraordinaire que le mérite, tels que le Monarque invincible, que toute la Terre envie à la France; on me contoit, il y a quelques années, d'un grand Prince, qui n'en avoit alors que treize, que comme ſes Courtiſans le louoient d'avoir bien fait quelque choſe dont lui-même n'étoit pas content, il répondit en ſe moquant d'eux, *I Principi fanno ſempre tutto bene.*

Mais encore une fois, on n'entend pas tous les jours de ſemblables réponſes: & pour moi, bien loin de m'en étonner, & de trouver étrange, que toutes les perſonnes de ce rang n'ayent pas tout le mérite qui leur conviendroit, je m'étonnerois plutôt, qu'elles ne faſſent pas le même raiſonnement que faiſoit Caligula; & que notre dévouement aveugle à leurs volontés les plus injuſtes ne porte pas toujours leur préſomption juſqu'à l'extravagance.

Puiſque ceux qui conduiſent les troupeaux de bêtes, diſoit ce Maître fou (a), *ne ſont*

(a) Philon Juif, dans ſon Ambaſſade.

pas des bêtes comme elles, mais qu'ils ſont d'une nature plus excellente; il faut bien que ceux qui commandent aux hommes ſi abſolument, & à qui tous les autres cédent, ne ſoient pas de ſimples hommes, comme ceux à qui ils commandent, mais des Dieux. Voilà l'effet que notre flaterie devroit produire naturellement dans l'eſprit des Princes; & c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé la plûpart du tems dans le Paganiſme. Que ſi la ſainteté de notre Religion ne ſouffre pas ces ſortes d'Apothéoſes, elle établit ſi bien d'ailleurs l'autorité abſolue des Souverains, qu'il leur eſt bien plus facile d'en abuſer impunément, qu'il ne l'étoit autrefois à ces Rois & à ces Empereurs diviniſés.

Quoique Céſarion eut ceſſé de parler, j'étois ſi occupé de ce qu'il venoit de dire, que je croiois toujours l'entendre. Son Diſcours me paroiſſoit ſi étrange, & en même tems ſi vraiſemblable, que je ne ſçavois quel jugement en faire. D'un côté, j'avois bien de la peine à me déſaccoutumer de regarder avec envie, & admiration, la condition des Princes, de qui je n'avois jamais ouï parler que comme des Dieux de la Terre. D'autre part, je ne pouvois pas diſconvenir des défauts qu'il me faiſoit voir qui leur étoient preſque naturels. Mais à la fin, comme il y a une ſorte d'évidence attachée à la Vérité, à laquelle nulle préven-

tion ne peut réſiſter, je ne pus me défendre de donner entiérement dans ſon ſens ; & je me défis de cette ſorte, avec autant de bonheur, que de plaiſir, du plus violent préjugé de mon enfance.

A ce compte-là, repris-je enfin, après avoir rêvé quelque tems, c'eſt un état bien déplorable, que celui d'un grand Prince. Rien n'eſt plus miſérable, à en juger ſainement, me répondit Céſarion, ni plus digne de pitié, & c'eſt de quoi il eſt important d'être bien perſuadé, en entrant à la Cour. Il me ſemble, au contraire, repliquai-je, que cette perſuaſion n'eſt propre qu'à dégouter de s'y engager. Vous n'y avez pas bien ſongé, reprit-il. Un Courtiſan, qui regarde la grandeur de cet œil, non plus comme un ſouverain bien, mais comme un avantage dont l'erreur, & l'ignorance, ſont les ſuites ordinaires, ne ſçauroit plus être agité de cette ardeur inquiéte & furieuſe d'y parvenir, qui trouble l'eſprit autant qu'elle l'excite ; qui ne fait prendre que de fauſſes meſures, & n'inſpire que la précipitation & la témérité. L'ambition l'anime, ſans l'aveugler. Elle ne le tranſporte point hors de lui-même, de joie, ou de douleur, à la moindre apparence de faveur, ou de diſgrace : elle ne lui fait point faire avant le tems, par impatience, ou par avidité, de démarche qui découvre ſans néceſſité ſes

deſſeins, & qui le rende ridicule, s'il n'y réuſſit pas. Il ne paroit rien que de bien ſéant, d'égal, & de modéré, dans toute ſa conduite. S'il n'arrive pas à une haute Fortune par ces manieres, du moins, il y va peu de ſa Gloire, & il ne lui eſt guéres honteux de ne pas obtenir ce qu'il ne pourſuit pas avec empreſſement.

A la Vérité, un homme de cette humeur ne voudroit pas n'être que Courtiſan toute ſa vie. Il conſidere bien la Cour, comme une Ecole où il faut toujours revenir prendre langue du Maître, mais non pas comme un Emploi. S'il recherche l'eſtime de ſon Prince, c'eſt pour lui être utile, ou à faire fleurir ſa Religion parmi ſes Sujets, ou à les défendre de leurs Ennemis, ou à leur rendre la juſtice qu'il leur doit. Mais de ne faire autre choſe tous les jours de ſa vie, que regarder un homme, & épier les occaſions d'en étre vu, il n'eſtime pas aſſez les biens & l'honneur qui en peuvent revenir, pour les acquérir par l'oiſiveté, & l'eſclavage.

Ce n'eſt pas, qu'il ne trouve les richeſſes agréables, qu'il n'aime la grandeur, & qu'il ne veuille bien faire tout ce qu'il faut pour la mériter. C'eſt qu'il ne ſçauroit croire véritable celle où l'on s'éléve par cette voie. On pourroit la lui offrir à telles conditions, qu'il n'en voudroit pas. Il ſçait ce qu'il y doit mettre, avant que de la marchander : il n'en

veut donner que le prix qu'elle vaut ; & ſi elle coute davantage, il ne prétend pas la décrier, mais il croiroit être dupe de l'acheter.

Et ne croyez pas, que ce ſentiment lui vienne de mépris, ou d'averſion, qu'il ait pour les Princes, parce qu'il les croit malheureux, & corrompus. Les mêmes défauts qui exciteroient ſa haine dans des Particuliers, n'excitent dans eux que ſa pitié ; & comme c'eſt la plus agiſſante de toutes les paſſions d'une ame généreuſe, elle le porte naturellement à les ſecourir, bien loin de les fuir, & de les abandonner en les fuyant aux fourbes & aux flateurs. Il lui ſuffit, pour s'appliquer à s'attirer leur eſtime & leur confiance par toute ſorte de voies honnêtes, de ſçavoir le beſoin qu'ils ont de gens comme lui auprès d'eux. S'il en étoit bien connu, ils n'épargneroient rien pour l'y attacher ; car il excuſe en eux mille choſes, que ceux qui leur portent envie y condamnent. Il trouve qu'il y auroit, non ſeulement de l'injuſtice, mais même de l'inhumanité, à leur reprocher des foibleſſes, qui ſont inſéparables de leur état. Loin de ce dépit ſombre, noir & malin, mêlé d'indignation & d'envie, dont la plûpart de ceux qui les approchent ont toujours le cœur ulcéré, il a pour eux la tendreſſe d'un Pere pour un Enfant qui n'a pas encore l'âge de Raiſon, & la condeſcendance

deſcendance d'un Médecin pour un Malade en qui l'ame partage l'infirmité du corps. Il a toujours cette grande vérité préſente à l'eſprit, qu'il ſeroit peut-être plus imparfait qu'eux, ſi ſa condition étoit auſſi relevée que la leur. Il ſouffre d'eux, par ce noble motif, ce qu'il n'en ſouffriroit jamais par tout autre. Il s'obſtine à les ſervir, quand tous les autres ſe rebutent. Il les plaint, quand tout le monde les maudit; & pour leur rendre ſans peine le reſpect religieux que toutes ſortes de Loix veulent qu'on ait pour eux, il n'a qu'à ſe ſouvenir toujours du mot de cet ancien Poëte, *Qu'un malheureux eſt une choſe ſacrée* (a).

Le Soleil venoit de ſe coucher, quand Céſarion eut achevé ce diſcours. Je ne ſçaurois vous repréſenter l'impreſſion qu'il fit dans mon eſprit, & je ne l'ai bien connue, que par l'uſage que j'en ai fait depuis. Il me ſouvient ſeulement, qu'étant allés enſuite nous promener dans un Parterre, qui faiſoit face à ſa Maiſon du côté de la Plaine, pour reſpirer le grand air, j'en demeurai ſi touché, que je ne pus ouvrir la bouche de toute la ſoirée; ni faire autre choſe que le conſidérer, comme ſi je ne l'euſſe vu de ma vie. Tout autre s'en ſeroit apperçu avec

(a) *Res eſt ſacra miſer.* Senec. Epigramm. IV. de Exilio ſuo.

plaiſir, & n'en auroit point fait ſemblant; mais pour lui, il ſe moqua de moi, ſitôt qu'il y prit garde. Soit par étude, ſoit par nature, il étoit inſenſible à toutes les ſatisfactions que l'amour propre peut donner, & ne comptoit pour rien tout ce qu'il avoit d'eſtimable. Il m'avoua depuis en confidence, dans la ſuite de notre fréquentation, que cette inſenſibilité lui venoit de l'expérience continuelle qu'il faiſoit de ſes défauts, & de l'impoſſibilité qu'il trouvoit à s'en corriger; qu'ils ne lui en étoient pas moins odieux, ni moins préſens, pour être moins connus que ſes bonnes qualités; qu'à la vérité, chacun pourroit peut-être en dire autant de ſoi, ſi tout le monde ſe rendoit une juſtice auſſi rigoureuſe; mais que la plûpart des hommes ne ſe regardoient pas de ſi près que lui, en quoi il ne ſçavoit s'ils devoient lui faire pitié, ou envie. Si ce n'étoit pas être heureux, que d'être dans cette ſituation d'eſprit, c'étoit du moins être ſage; & vous avez autant de ſujet de vous plaindre d'avoir ſurvécu à un ami ſi rare, que j'en ai de révérer ſa Mémoire, & d'en conſerver toute ma vie un tendre & religieux ſouvenir.

Fin de la quatriéme & derniere Journée du Céſarion.

RÉCONCILIATION DU MÉRITE ET DE LA FORTUNE.

AVIS

COmme on trouve dans le quatriéme Volume des Recueils des Piéces attribuées à Madame la Comteſſe de la Suſe un DIALOGUE DU MÉRITE ET DE LA FORTUNE, le Lecteur pourroit croire d'abord que le Dialogue qui ſuit eſt la même choſe. Mais pour peu qu'il veuille les comparer, il verra que le ſujet en eſt différent, & qu'il n'y a aucun rapport entre le ſtyle & les penſées de ces deux Ouvrages.

* RÉCONCILIATION DU MÉRITE ET DE LA FORTUNE.

DIALOGUE.

LA FORTUNE.

IL arrive ſi rarement que nous nous trouvions enſemble, que je ne puis m'empêcher de vous entretenir, puiſque le tems nous le permet, & que nous avons tant de choſes à démêler.

LE MÉRITE.

D'où vient que vous me recherchez préſentement ? Il faut bien que la Raiſon régne dans le monde, puiſqu'elle vous a touchée, & qu'après tant de divorces, qui ont ſuivi notre mariage, vous rentrez de ſi bonne grace dans votre devoir.

LA FORTUNE.

Il n'a pas tenu à moi que les choſes n'ayent été ainſi toujours, & dès le commencement du Monde, lorſque je vis que le Ciel m'avoit faite pour vous, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour ne vous point quitter.

LE MÉRITE.

Ce que vous dites eſt un peu difficile à croire, vu l'extrême différence qu'il y a de votre conduite préſente à celle d'autrefois, car je faiſois tout ce que je pouvois pour vous obliger à ne me pas fuir. Cependant c'étoit aſſez que je fuſſe en un lieu, pour vous empêcher d'y venir ; & maintenant vous me venez, trouver lorſque je ne ſonge point à vous. Que voulez-vous que je juge d'un changement ſi extraordinaire, ſinon que c'eſt un effet de votre inconſtance naturelle, que vous vous accommodez au tems, & que vous me venez flater & m'en voulez faire accroire, parce qu'il vous oblige à me ſuivre ? Mais vous n'en ſçauriez venir à bout, les véritables cauſes de nos divorces ſont trop connues pour en pouvoir ſuppoſer de fauſſes. Il y a quelque choſe dans mon air de ſi ſimple, de ſi tranquille & de ſi modeſte, enfin quelque choſe de ſi contraire au brillant, à l'inſolence & au

faſte que vous aimez, qu'il eſt impoſſible que je puiſſe vous plaire. Il faudra bien pourtant que vous vous accommodiez à mon humeur dorénavant : car n'eſpérez pas que notre nouvelle union change rien dans mon procédé : ma conduite & ma maniere d'agir ne s'en reſſentiront point, & l'on ne jugera jamais à les voir, que je vous poſſéde auſſi parfaitement que je fais.

LA FORTUNE.

Je n'aurai point de peine à m'accommoder à votre humeur ; le Deſtin eſt trop juſte pour nous avoir mariés enſemble, ſi nos inclinations étoient ſi oppoſées que vous le dites.

LE MÉRITE.

Les mariages des perſonnes de ma qualité ne ſe font pas par amourette ; il eſt vrai que vous étiez plus belle le jour de vos noces que je ne vous ai vue depuis, & cela non pas à cauſe que tous les maris le trouvent ainſi, mais parce qu'effectivement c'eſt votre naturel d'être incomparablement plus charmante dans les premiers momens que vous êtes avec quelqu'un, que dans la ſuite. Je ne conſidérai pourtant point cela, mais ſeulement que vous étiez extrêmement riche, quoique d'une qualité beaucoup audeſſous de la mienne ; car toute la terre ſçait

bien que je ſuis fils de l'Eſprit & de la Vertu, que ma mere voulant notre mariage mon pere qui lui obéit toujours, le voulut auſſi. Ce qui obligea la Vertu à vous choiſir, eſt qu'elle ſe promettoit de faire des merveilles de vous.

LA FORTUNE.

Il n'a pas tenu à moi qu'elle n'ait exécuté ſes bons deſſeins.

LE MÉRITE.

Elle vous connoiſſoit fort mal, quand elle eſpéroit que ſon extrême douceur vous attacheroit à elle. Mon pere qui eſt fort clairvoyant, eut beau lui dire que vous étiez une inconſtante, que vous la perſécuteriez éternellement; il lui fit votre Généalogie, il lui dit que vous étiez fille du Hazard & de l'Occaſion, que votre pere étoit venu de je ne ſçais où, & que ſon origine étoit très-obſcure, que pour l'Occaſion, étant fille du Tems, elle étoit véritablement de fort ancienne Maiſon, mais qu'elle étoit de naturel à ſe mêler indifféremment dans de bonnes & de méchantes affaires. Tout cela ne ſervit de rien; car le Deſtin avoit réſolu notre mariage.

LA FORTUNE.

Votre pere me connoiſſoit fort mal, tout ſubtil qu'il eſt, quand il me dépeignoit d'une maniere ſi outrageuſe; mais tout le monde ſçait bien qu'il lui arrive ſouvent de raiſonner avec excès, d'avoir l'imagination trop féconde, & de ne voir rien par trop de lumiere.

LE MÉRITE.

Cependant les ſuites ont vérifié ſes prédictions. Et pour commencer par la Vertu, qui ſe promettoit tant de notre mariage, l'Occaſion n'a employé votre petite ſœur, qu'on appelle communément l'Heure du Berger, quoique ſon nom de Maiſon ſoit Bonne-Fortune, qu'à lui faire tort; il ſemble que cette cadette ne ſoit que pour cela. Elle eſt ſi puiſſante que ma mere n'eſt jamais aſſez forte pour lui réſiſter; il n'y a jamais eu paix ni tréve entre elles, je n'eſpére pas encore, maintenant que nous ſommes ſi bien réunis, & que j'ai tant de crédit, de les pouvoir accorder; car je ſuis bien trompé, ſi votre cadette n'a de puiſſans amis en Cour. Outre cela, c'eſt qu'il eſt impoſſible de raiſonner avec elle, on ne ſçait où la prendre; quand elle ſe préſente par bonheur, elle occupe ſi fort & ſi agréable-

ment ceux qui la rencontrent, qu'ils ne ſçauroient penſer à autre choſe : ce qui eſt de plus fâcheux, c'eſt que ſi ce ſont d'honnêtes gens, ils gardent le ſecret auquel elle les oblige, de ſorte qu'ils ne diſent jamais où ils l'ont trouvée : ſi ce ſont des ſots qui rapportent où ils l'ont vue, on n'en ſçait pas plus que devant, parce qu'ils ne l'y revoient jamais.

LA FORTUNE.

Comme mes intérêts me ſont plus chers que ceux de ma ſœur, & qu'elle ne manquera pas de défenſeurs, je ne veux pas m'y arrêter, pour paſſer aux autres ſuites de notre mariage, qui me peuvent juſtifier auprès de vous.

LE MÉRITE.

Vous n'en avez pas mieux uſé qu'elle ; j'ai un frere naturel, fils de l'Eſprit & de l'Hypocriſie, qui me reſſemble en beaucoup de choſes ; car nous portons même nom, nous ſommes de même âge, & il me copie du mieux qu'il peut, quoique ce ne ſoit, comme je vous ai dit, qu'un Mérite faux & bâtard ; c'eſt pour lui & pour ſes gens que vous m'avez quitté ſi ſouvent, & ce qui eſt de plus étrange, vous les déguiſez tellement, pendant que vous êtes avec eux,

que le Vulgaire y eſt trompé, & les prend ſouvent pour être des miens. C'eſt un fard dont il n'y a que vous qui ſçachiez le ſecret ; il eſt vrai qu'il n'eſt pas de longue durée : car comme vous vous laſſez de tous vos Favoris, vous les quittez bientôt pour d'autres, & alors ils ceſſent de paroître ce qu'ils n'étoient pas. Cependant tant que votre charme dure, vous faites que tout le monde prend bien ſouvent pour être de mes gens, des infames tirés de la boue, que vous arrachez quelquefois d'entre les mains des bourreaux, & ſur qui l'on peut voir au milieu de vos careſſes, les veſtiges de leurs crimes paſſés.

LA FORTUNE.

Quoi que vous diſiez, je n'ai jamais ſuivi perſonne, que je n'aie cru que c'étoit vous.

LE MÉRITE.

Il eſt pourtant aſſez mal aiſé de s'y méprendre, mon frere a grand vogue dans le monde, il eſt ſeul conſidéré ; il a vingt fois plus de gens que moi ; ils ont pour l'ordinaire un air inſolent, brillant & enjoué comme vous, & vous ſçavez bien que tout cela ne me convient point : il en eſt quelques-uns qui me copient excellemment au dehors, car ils ſont extrêmement poſés &

modeſtes, & ils évitent la plûpart des fautes où tombent les autres : mais vous deviez bien connoître que toute cette conduite n'eſt qu'une pure grimace, car ils n'ont point de fermeté, les moindres malheurs leur font oublier leur perſonnage : tout ce qui n'arrive pas chaque jour les déconcerte, à force de vouloir m'imiter ils ne me reſſemblent plus, parce qu'ils paſſent au-delà du naturel ; & leur maniere d'agir eſt toute autre en ſecret qu'en public.

LA FORTUNE.

Ces réflexions ne pouvoient pas m'empêcher de ſuivre les gens de votre frere au premier abord, puiſqu'elles ne peuvent ſe faire que dans la ſuite du commerce qu'on a avec eux, & qu'elles demandent l'uſage de la vue libre, que mon bandeau ne me laiſſe pas.

LE MÉRITE.

Votre bandeau n'eſt qu'un effet de votre adreſſe ; plutôt que de contraindre votre humeur, vous avez pris ce ridicule équipage pour lui ſervir de prétexte, & je ne doute point que vous ne voyiez au travers. Dites-moi plutôt, ſi vous voulez vous excuſer avec ſincérité, que vous êtes femme, que ce grand nombre d'adorateurs qui vous

environnent, vous fait imaginer que vous êtes trop puiſſante pour être auſſi ſujette que je voudrois : & en effet,

Cette foule d'Amans eſt un charme bien doux ;
Telle eſt également inſenſible pour tous,
Qui ſe laiſſe toucher au plaiſir d'être aimée ;
Son deſſein n'eſt qu'ambitieux,
Et le feu dont pour elle ils ont l'ame enflammée ;
Ne lui donne que dans les yeux.

Dites moi que votre gloire eſt d'autant plus grande, que ceux que vous favoriſez en ſont moins dignes, n'y ayant rien de plus beau, ni de plus doux au monde, que de faire quelque choſe de rien ; que ces gens-là ſont véritablement vos créatures, au lieu que ceux des miens, à qui vous faites par hazard quelques faveurs, m'en ſont obligés autant qu'à vous. Dites que la préſence eſt fort néceſſaire en amour, que c'eſt une choſe fort rare de me voir, & qu'au contraire vous rencontrez par-tout les gens de mon frere, à cauſe de leur grand nombre & de leur aſſiduité. Dites enfin que les défauts de votre conduite, ſont des foibleſſes de race ; & qu'étant fille de l'Occaſion, on ne doit pas s'étonner ſi l'on vous a vue juſqu'à préſent ſi rarement avec moi, vous qui deviez toujours m'accompagner, puiſque c'eſt le naturel de notre mere, de ne

ſe trouver preſque jamais, que dans les lieux où l'on ne croit point devoir la rencontrer.

LA FORTUNE.

Je n'ai pas beſoin de toutes ces mauvaiſes raiſons pour me défendre ; mon bandeau ſeul me juſtifie aſſez, c'eſt pourquoi je vous en veux remettre l'origine en mémoire. Vous ſçavez bien qu'après que le Deſtin nous eut mariés enſemble, nous vécumes fort longtems avec toute la douceur imaginable.

LE MÉRITE.

Il eſt vrai que nous fumes un ſiécle entier de la ſorte, nous étions tellement unis, qu'on ne nous voyoit jamais l'un ſans l'autre. Ce fut cet âge heureux qu'on appella l'âge d'or, & l'on peut dire ſans nous flater, que c'étoit notre union qui le faiſoit ; le ſouvenir de ce ſiécle fortuné me donneroit bien de cruelles douleurs, ſi nous n'en commencions un autre, qui apparemment ne cédera en rien au premier.

LA FORTUNE.

Vous vous ſouviendrez donc que toutes choſes étant ſi bien réglées ſur la terre par notre bonne intelligence, ſoit que les hom-

mes ſe rendiſſent indignes d'un ſi grand bonheur, ſoit que les Dieux vouluſſent éprouver notre patience, & vous donner un grand ſujet d'acquérir de la gloire par notre ſéparation, ſoit que peut-être devenus jaloux du bonheur des hommes, ils portaſſent envie à une félicité qu'on pouvoit eſtimer auſſi parfaite que la leur, s'ils n'euſſent point eu le pouvoir de la troubler : ne pouvant rompre notre mariage que le Deſtin avoit fait, ils trouvérent l'invention du fatal bandeau que je porte, pour m'empêcher du moins d'être toujours avec vous, & me l'ayant mis ſur les yeux, ils m'abandonnérent à la conduite de ceux qui devoient dans la ſuite des âges gouverner le monde. Depuis cette triſte aventure, comme j'ai toujours dépendu d'autrui, ce n'eſt pas merveille qu'on m'ait fait ſuivre qui on a voulu. Et parce qu'entre le grand nombre de ceux qui ont gouverné le monde, il s'en eſt trouvé de bien intentionnés, la plûpart m'ont trompée, & m'ont menée aux gens que vous me reprochez, me faiſant accroire que c'étoit vous.

LE MÉRITE.

Vous deviez pourtant bien connoître, ſans l'aide de vos yeux, que ce n'étoit pas moi. Il leur échape toujours quelque diſ-

cours de vanité ; ils ne perdent point l'occaſion pour montrer les bonnes qualités qu'ils penſent avoir ; s'ils eſtiment quelque choſe dans un homme, c'eſt d'une maniere à faire remarquer qu'il lui en manque quelqu'autre plus importante ; s'ils rapportent quelque bonne action, ils appuient fortement ſur les circonſtances les moins favorables qui s'y rencontrent ; ils ne s'humilient que quand ils voient qu'on s'aprête à les louer ; ils ne ſe taiſent quelquefois que pour faire mieux entendre ce qu'ils veulent faire croire qu'ils ne diſent pas par diſcrétion ; ils ſont grands formaliſtes ; les Loix de la mode ſont plus fortes pour eux que celles de la Morale ; & les plus ridicules coutumes du monde plus inviolables que la Religion de leurs peres. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois remarquer tout ce en quoi leurs ſentimens ſont oppoſés aux miens.

LA FORTUNE.

Je l'avoue, & il eſt vrai, que dans la ſuite je connus que j'étois trompée : auſſi les quittai-je d'abord, & c'eſt ce qui a cauſé ces fréquens changemens qui me font accuſer d'inconſtance, quoique, comme vous voyez, ils ſoient en effet les plus certaines marques de la conſtante paſſion que j'ai pour vous. Et pour preuve de ce que je dis,

vous

vous voyez avec quelle joie je ſuis les volontés du grand Monarque de qui je dépens à préſent, parce qu'il ne me trompe point, comme font preſque tous ceux de ſon rang; qu'il me mene droit où je veux & où je dois aller, & qu'il me réunit parfaitement à vous.

LE MÉRITE.

J'ai encore plus d'obligation au Roi que vous ne penſez; ce n'eſt pas par un ſeul principe d'équité qu'il a travaillé ſi heureuſement à notre réconciliation; je veux bien vous faire cette confidence. On admire & on s'étonne que le Roi n'ait point de Favori; cela ſemble ſi beau & ſi extraordinaire dans un Prince de ſon âge, que ſes autres qualités toutes grandes & toutes belles qu'elles ſont, ne paroiſſent rien auprès, & que quand on a dit de lui cent vérités, dont la moindre vaut un Panégyrique, on conclut toujours par cette illuſtre indépendance, par laquelle il conſerve ſur lui-même un empire auſſi abſolu que celui qu'il exerce ſur ſes Peuples.

On dit avec raiſon que l'Auguſte Louis
Au point où de ſon regne on voit monter la gloire
D'un ſi durable éclat brillera dans l'Hiſtoire,
Que nos derniers neveux en ſeront éblouis.

Que s'il pourſuit le crime & ſa noire inſolence,
Il connoit, il ſoutient la plus foible innocence,
Que ces deux paſſions reglent ſes intérêts;
Qu'il eſt en même tems jeune, puiſſant & ſage,
Et qu'il ſçait accorder par un ſçavant uſage,
La parfaite valeur, & les ſoins & la paix.

Qu'on l'a vu depuis peu r'appeller dans ſes mains
Le trait déja lancé de ſa foudre étonnante,
Dont l'invincible effort & l'ardeur menaçante
Devoit anéantir les reſtes des Romains;
Que certain d'entaſſer victoire ſur victoire,
Son grand cœur ſe défend des charmes de la Gloire.
Qui l'invite ſans ceſſe à cent fameux projets
Qu'il préfere aux attraits d'une Amante ſi rare,
A l'éclat inoui que le Ciel lui prépare,
L'amour de l'équité, le bien de ſes Sujets.

Qu'il n'eſt que trop ſouvent de foibles Demi-Dieux,
De Monarques de nom, de Maîtres inutiles,
D'Eſclaves couronnés, de Princes imbécilles,
Qui corrompent le ſang de leurs braves Ayeux.

Dont les cruels excès & l'infame licence
Sont l'unique matiere où paroît leur puiſſance,
Qui ne ſçavent former que de lâches projets;
Qui n'ont qu'un faux brillant que le peuple idolâtre,
Qui ne ſont en effet que des Rois de theâtre,
Et que des Souverains dignes d'être Sujets.

Mais LOUIS regne ſeul & regne ſans faillir,
Sans que ſous un tel poids ſa grande ame ſoupire,
Et l'immenſe fardeau d'un ſi puiſſant Empire
Augmente ſa valeur bien loin de l'affoiblir.

Oui, ceux dont autrefois la ſageſſe profonde
Inventa le grand Art de conduire le monde,
Les Dieux preſque jaloux l'admirent aujourd'hui;
Il n'eſt rien ſi confus que ſon œil ne diſcerne,
Enfin gouvernant tout, ſans que rien le gouverne,
Homme ne fut jamais ſi vraiment Roi que lui.

LA FORTUNE.

Il n'eſt rien de plus vrai ni de plus grand que tout ce que vous venez de dire; mais je ne vois pas quel intérêt particulier vous y pouvez avoir, & pourquoi vous m'en faites un ſi grand myſtere, puiſque toute la Terre en dit autant que vous.

LE MÉRITE.

L'intérêt que j'y ai, vient de ce que tout cela conclut que le Roi n'a point de Favori.
Il eſt vrai qu'il n'eſt point en France,
(Tel eſt le bonheur de nos tems)
De ces ſuperbes importans,
Qui font des Souverains mépriſer la puiſſance
Des faineans de conſéquence,
Et de ces inſolens mignons,
Qu'on voit avec leur Maître agir en compagnons:
Mais bien que cela ſemble étrange,
On ſe trompe fort, croyez-moi,
Quand on dit pour grande louange,
Qu'on ne gouverne point le Roi.
Puiſque de ſon grand cœur à mon gré je diſpoſe,
Oui, c'eſt moi qui regne en effet,
Il n'eſt rien de ſi grand que près de lui je n'oſe,

Et toujours il eſt ſatisfait
De tout ce que je lui propoſe.
Il régle en ma faveur toutes ſes volontés,
A mes moindres beſoins ſa tendreſſe s'ajuſte ;
Enfin l'on peut compter entre mes qualités
Comme la plus brillante & même la plus juſte,
Favori de Louis Auguſte.

Je puis dire ſans lui faire tort qu'il m'aime paſſionnément, & qu'il fait tout ce que je veux : un Favori comme moi eſt la gloire de ſon Maître, & il n'eſt point d'indépendance qui vaille la paſſion qu'il me témoigne. Admirez-en les glorieuſes ſuites, voyez comme il me careſſe par-tout où il me trouve. Quand un homme ſeroit des dernieres extrémités du Monde, il ſuffit que je le lui recommande pour faire qu'il lui ſoit cher ; il me conſulte dans la diſtribution de toutes ſes graces ; c'eſt moi qui régle tous ſes bienfaits ; & tout ce qui porte ma marque eſt toujours l'objet de ſes faveurs. Mon air ſimple & tranquille, ma maniere d'agir modeſte & ſincere, enfin mes déportemens ſi éloignés de l'inſolence qui eſt preſque naturelle à ceux qui ſont aimés des Rois, ont pour lui des charmes inévitables. Il me conſidere ſeul, quand il faut remplir les plus importantes charges de ſon Etat & de ſa Cour. Et pour vous en donner d'illuſtres exemples, quand il a voulu choiſir un hom-

me à qui il pût confier la garde & le ſalut de ſon peuple le plus cher, pour dire encore plus, à qui il dût être ſoumis lui-même, & qui dût être ſon Paſteur & ſon pere, il a jetté les yeux ſur cet excellent Prélat, qui l'a rendu ſi habile à me connoître; il n'a pas cru lui donner trop pour récompenſe d'un ſi grand ſervice, & ſe ſervant en ſon endroit des mêmes lumieres qu'il en avoit reçues, on peut dire qu'il lui a fait voir qu'il avoit fort bien profité de ſes inſtructions. Toute la France ſçait que l'incomparable Julie & moi ne ſommes qu'un; c'eſt pour cela que le grand Louis l'a choiſie pour la dépoſitaire du tréſor de l'Etat, lorſque le Ciel lui fit l'aimable préſent de ce nouveau Heros, duquel dépend la félicité de tant de Provinces.

Oui, ce nouveau Heros de qui le monde eſpére
Qu'il portera l'honneur & la gloire des lis,
Plus haut que Charlemagne & plus haut que Clovis,
Peut-être même auſſi haut que ſon pere.

Si la Reine a envié le bonheur de ce jeune Prince, & ſi elle l'a privé d'un bien dont il ne pouvoit pas connoître le prix, c'eſt encore une preuve éclatante de ma faveur. Enfin quand il a fallu trouver un homme capable du maniment de ce dangereux métal qui corrompt tant ſes gardes, qui tyran-

niſe ſes maitres, & qui les transforme ſi aiſément en ſes amans & en ſes eſclaves ; ce métal éclatant dont la profuſion par un étrange contre-coup partageoit également l'indigence entre le Prince & le Peuple, alors Louis à jetté les yeux ſur ma plus parfaite image : ſur un homme dont toutes les qualités n'ont été juſqu'à préſent que ſouhaitées. Cet excellent Miniſtre par un rare mélange, eſt également intelligent & modeſte, acceſſible & inébranlable, laborieux & déſintéreſſé, ſon aſſiduité au travail ne trouvera point de foi chez nos neveux, parce qu'elle n'a point d'exemple chez nos Ancêtres. La paſſion qu'il a pour la gloire de ſon Maître le poſſéde ſi pleinement, qu'on peut dire qu'elle lui eſt tournée en nature, puiſqu'elle lui fait ſupporter les fatigues qui paſſent de bien loin la force des hommes ordinaires. La fermeté de ſon courage ſi néceſſaire dans l'adminiſtration des Finances eſt une ſuite de cette même paſſion, & rien ne le peut empêcher de la ſatisfaire lorſque la Raiſon le demande, & que la Raiſon le veut. Que la vertu d'un homme animé de ce zéle héroïque eſt en ſureté ! Une ame ſi noblement occupée, ne juge pas ſes propres intérêts dignes de ſon application, & les divertiſſemens même les plus innocens ne ſçauroient avoir part dans

une vie où le repos & le ſommeil ont de la peine à trouver leur place. De là vient que ces métaux précieux qui ſont l'idole du reſte des hommes, paſſent par ſes mains ſans toucher ſon cœur, que ſa maiſon en eſt le canal, & non pas le réſervoir, qu'elle en eſt le lit, & non pas le gouffre. C'eſt enfin par le ſeul miniſtere de ce grand homme que l'on protége aujourd'hui,

Ces hommes merveilleux qui font durer la gloire
Par le charme innocent des Vers & de l'Hiſtoire,
Qui ſurmontent la Mort, qui commandent au Tems.
Soumettant l'avenir à des ordres conſtans,
Eux qui forment les Rois par tant de grands exemples,
Qui pour cent Demi-Dieux ont élevé des Temples,
Dont aucun par les ans ne peut être abattu,
Et de qui ſeul dépend le prix de la Vertu,

Voilà quels ſont les effets de ma faveur, & les extrêmes obligations que j'ai au Roi. J'eſpére que vous lui témoignerez notre commune reconnoiſſance pour notre réconciliation. Car tous les Conquérans ont beſoin de vous, & toute la conduite & le courage imaginable ne les exempte pas de notre Empire. Je crois pourtant, ſi la guerre vient un jour, qu'il faudra que vous employiez les derniers efforts dont vous êtes capable, pour faire quelque choſe en ſa faveur, que ſa ſeule valeur ne faſſe point.

C'eſt là, chere compagne,
Qu'il faut que ſes étendards
Dans la premiere campagne
Egalent ceux des Céſars,
Que ſes terribles Armées
Par ta préſence animées
Domptent cent Peuples divers,
Et que du cœur de la France
On ſçache notre alliance
Juſqu'au bout de l'Univers.

LA FORTUNE.

C'eſt là mon unique étude,
Charmant & fameux époux,
Et je n'ai d'inquiétude
Qu'en attendant ſon courroux;
De quelque part qu'on le voie,
J'irai toujours avec joie
En ſeconder les tranſports,
Remuer la Terre & l'Onde,
Et lui ſoumettre le Monde
Par cent illuſtres efforts.
Apprête donc ta vaillance,
Louis, daigne te hâter,
Donne à ma reconnoiſſance
L'occaſion d'éclater;
C'eſt ta main qui de volage
M'a fait raiſonnable & ſage
Plus qu'on eût oſé penſer;
Elle m'a rendu ma gloire.
La plus illuſtre victoire
Ne peut la récompenſer.

TRAITÉS HISTORIQUES.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

A MONSIEUR ***.

INTRODUCTION.

De la mauvaiſe Maniere de lire & d'enſeigner l'Hiſtoire.

JE vous l'ai dit pluſieurs fois : il me ſemble qu'il n'eſt rien de plus inutile que l'Etude de l'Hiſtoire, de la maniere dont on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de ſi utile, ſi on l'étudioit bien. On charge ſa Mémoire d'un grand nombre de Dates, de Noms, & d'Evénemens : pourvu qu'on

puiſſe ſimplement redire ce qu'on a lu, ou ouï-dire, on paſſe pour être ſçavant. Un jeune Homme, qui ſe voit applaudir là-deſſus, ſe croit fort habile. Comme on ne juge preſque des choſes à cet âge, que ſur le Jugement qu'on en voit faire à ceux qui ſont plus vieux, il eſt impoſſible qu'il ne conçoive une grande opinion de ſa ſuffiſance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, & que ceux de qui il dépend ſe font honneur, en toute occaſion, de la facilité qu'il a à parler, & à redire, ſans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant, le véritable Uſage de l'Hiſtoire ne conſiſte pas à ſçavoir beaucoup d'événemens & d'actions, ſans y faire aucune réflexion. Cette maniere de les connoître, ſeulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de ſçavoir; car ſçavoir, c'eſt connoître les choſes par leurs cauſes. Ainſi, ſçavoir l'Hiſtoire, c'eſt connoître les Hommes, qui en fourniſſent la matiere, c'eſt juger de ces hommes ſainement; étudier l'Hiſtoire, c'eſt étudier les motifs, les opinions, & les paſſions des hommes, pour en connoître tous les reſſorts, les tours & les détours, enfin toutes les illuſions qu'elles ſçavent faire aux eſprits, & les ſurpriſes qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât inſenſiblement les jeunes gens à réflechir naturellement, & ſans art, ſur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'Hiſtoire; afin que la lecture qu'ils en font pût former des Hommes, & non pas des Perroquets; car on peut bien appeller de cette ſorte la plûpart de ceux qui en parlent.

Ne dites point qu'ils en ſont incapables. On ne ſçauroit traiter trop tôt les Enfans en Hommes: dès qu'on peut parler, on peut raiſonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le Raiſonnement eſt une condeſcendance pour les Maîtres, plûtôt que pour les Diſciples. Parce que ces Maîtres ne ſçavent pas les faire raiſonner, ils ont intérêt à dire que cela eſt impoſſible: comme ils ne poſſédent pas l'Art de ſervir de Sage-Femme aux Eſprits, comme Socrate l'appelloit, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, & y découvrir les thréſors de lumiere & de ſageſſe que la Nature y a cachés: ils ſe moquent de cet art merveilleux comme d'une choſe chimérique, quoique Platon nous en faſſe ſi bien voir la pratique.

Mais, quand même les Maîtres ſeroient habiles, la mauvaiſe Gloire des parens les empêcheroit toujours de réuſſir; car la Réflexion n'enrichit pas tant la Mémoire,

qu'elle forme le Jugement : elle tend plûtôt à rendre capable de penſer ſagement, que de parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs Enfans, & la plûpart ne ſont pas capables de connoître les bonnes qualités du Jugement, comme d'entendre des Faits d'Hiſtoire qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs, leur but eſt que leurs Enfans paroiſſent ſçavans avant l'âge, qu'ils aient matiere de parler beaucoup, en diſant des choſes que le commun du monde ne ſçait point, & qui ſont agréables d'elles-mêmes, comme ſont tous les Faits d'Hiſtoire ; au lieu que le principal fruit de cette Méthode eſt d'accoutumer les jeunes gens à parler peu, & à réfléchir beaucoup ; à ne dire jamais une Hiſtoire, pour faire ſeulement voir qu'on la ſçait ; enfin, à ne conſidérer les Faits Hiſtoriques, que comme des Autorités pour appuyer la Raiſon, ou comme des ſujets pour l'exercer.

Outre cela, c'eſt que cette ſorte d'Etude de réflexion conſiſte en des Conſidérations naturelles & familieres, que tout le monde croit ſçavoir & avoir faites, quand on vient à les dire, quoique perſonne ne s'en fût encore aviſé ; ainſi elles n'excitent aucune admiration : mais l'Hiſtoire, au contraire, étant une choſe que la Nature n'enſeigne

point, il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe abſolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la premiere fois, & qui ne conſidere ainſi la connoiſſance qu'on en a, comme quelque choſe que tout le monde n'a pas, & partant quelque choſe d'eſtimable, qui ſert à faire paroître & à ſe diſtinguer. Or les Parens n'ont autre but que de rendre leurs Enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui eſt toujours celui des Ignorans; quelque mépriſable que ſoit cette admiration, quelque dangereux qu'il ſoit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaiſe gloire.

De là vient, qu'au lieu que l'Hiſtoire devroit ſervir à leur faire apprendre comme d'eux-mêmes, la véritable Morale, par les réflexions qu'on leur devroit faire faire ſur les endroits les plus ſinguliers & les plus inſtructifs, elle ne leur ſert qu'à leur faire accroire à eux-mêmes, & aux Ignorans comme eux, qu'ils ſçavent quelque choſe, pendant qu'ils ne ſçavent rien.

Or, de toutes les diſpoſitions d'eſprit imaginables, il n'en eſt point de plus dangereuſe que celle-là: car autant qu'un véritable Sçavant eſt plus digne d'eſtime, qu'un franc Ignorant, qui n'a jamais étudié; autant cet Ignorant eſt plus digne d'eſtime, que ceux qui, pour avoir été

obligés d'étudier, ſe croient habiles, ſans l'être. Ainſi il vaudroit mieux pour un jeune homme inſtruit de cette maniere, qu'il n'eut jamais vu de Livres, ni de Maîtres; puiſqu'au moins il ſçauroit qu'il ne ſçait rien, comme le ſçavent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais vus: au lieu qu'il eſt ſi ignorant, qu'il ne ſçait pas même qu'il eſt ignorant.

Ce ſont-là les premieres idées, qui m'ont été données autrefois de cette Science, par un des plus ſages hommes du monde, dont je vous parlerai peut-être ailleurs. Je ne ſçaurois mieux faire comprendre quelle étoit ſon opinion ſur ce ſujet, qu'en vous rapportant quelques-unes de ſes Réflexions ſur diverſes Particularités Hiſtoriques aſſez ſingulieres, telles que je les ai trouvées dans les Extraits que j'en fis en ce tems-là, & que je ne fais ici que copier.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS I.

Que la Bizarrerie ou la Folie ſont le plus ſouvent la cauſe des actions les plus éclatantes.

C'Eſt une choſe aſſez connue par les Hiſtoires, que le Grand-Seigneur offrit du ſecours à Henri IV. durant la plus grande chaleur de la Ligue. Les Politiques ne manquent pas de rendre de bonnes raiſons de l'offre de ce ſecours. Les uns l'ont attribué à l'ancienne Alliance de la France avec l'Empire Ottoman: les autres à la haine des Turcs pour les Eſpagnols, ſur-tout dans ce tems là, que la mémoire de la Bataille de Lépante étoit encore récente : d'autres à la conſidération particuliere de la Religion, dont le Roi faiſoit profeſſion alors, car il étoit Huguenot, ce qui le rendoit en quelque ſorte

Ennemi du Pape, que les Turcs n'aimoient pas auſſi.

Il n'eſt rien en tout cela, qui ne fût très-probable & très-vrai-ſemblable ; c'eſt ainſi que le Bon-Sens vouloit qu'on raiſonnât ſur ce ſujet. Cependant, le Miniſtre, par la voie duquel cette Nouvelle vint au Roi, ne fait preſque aucun fondement ſur toutes ces raiſons ſi plauſibles, & n'appuie que ſur une autre dont on ne ſe défieroit pas. Il mande pour principal Motif de l'offre de ce ſecours contre la Ligue, que le Grand-Seigneur diſoit *qu'il haïſſoit naturellement ce mot de Ligue ;* ce ſont les propres termes de l'Ambaſſadeur.

Une des Fautes les plus ordinaires de ceux qui ne liſent l'Hiſtoire que pour remplir leur Mémoire, c'eſt de ne remarquer que les Actions des Hommes, & de ne faire aucune réflexion ſur leurs Motifs. Si ces gens-là tomboient ſur cet Endroit de l'Hiſtoire d'Henri IV. ils ne regarderoient la raiſon, que le Grand-Seigneur donne de l'offre de ſon ſecours, que comme une groſſiereté indigne de leur attention ; mais, plus cette raiſon eſt ridicule, plus il eſt utile de la conſidérer ; parce qu'elle fait d'autant mieux voir la folie ou la foibleſſe de l'Eſprit humain, qui eſt la choſe du monde la plus néceſſaire à ſçavoir.

Cet Exemple fait voir ce qui a été dit tant de fois, & qu'on ne peut trop redire pour apprendre à s'en garder, qu'on ne ſçauroit croire combien peu de choſe nous pouſſe, & peu de choſe nous arrête; que quelque profeſſion que nous faſſions de pénétrer le fond des Affaires, cela nous arrive aſſez rarement; que dès que les paroles ont quelque choſe qui rebute, on n'examine plus rien; que quelque force de raiſonnement dont nous nous vantions, la premiere impreſſion des Sens nous entraîne preſque toujours. Soit pareſſe, ſoit foibleſſe, ſoit hazard, il n'eſt point de Motif ſi étrange, qui ne puiſſe être trouvé raiſonnable; point de Circonſtance ſi vaine, qui ne ſoit capable de nous déterminer; point de Conſidération ſi abſurde, qui ne puiſſe nous émouvoir.

Si le Parti Catholique eût pris un autre nom que celui de *Ligue*, il n'auroit point attiré l'indignation du Grand Turc, ni l'offre de ſon ſecours à Henri IV. A la vérité, la France n'en auroit pas été moins alliée de l'Empire Ottoman, les Eſpagnols moins odieux aux Turcs, Henri IV. moins Huguenot, ni le Pape moins ennemi des Héréti-ques: toutes les raiſons plauſibles de l'offre de ce ſecours n'auroient pas moins ſubſiſté, encore que les Catholiques n'euſſent pas

pris ce nom ; & pourtant, ce ſecours n'auroit point été offert ſans cela, parce que tout autre nom que celui-là n'auroit pas réveillé dans l'imagination du Grand Turc l'idée de tous les Armemens qu'on avoit faits, contre lui, & qu'on avoit appellés de cette ſorte ; & cette idée déſagréable ne lui auroit pas rendu odieux, comme elle fit, ceux qui portoient ce même nom. Qui auroit dit à Meſſieurs de Guiſe, quand ils nommérent ainſi leur Parti, que cela feroit déclarer le Grand Turc contre eux, ils auroient eu bien de la peine à le croire ; tant il eſt vrai que la Prudence humaine eſt une choſe courte & limitée !

Mais auſſi, dira-t-on, c'eſt le Grand Turc, c'eſt un exemple de Barbares. Si l'on remarque celui-là, ce n'eſt pas qu'on n'en pût remarquer d'autres. Et pour être le Grand Turc, ſçavoit-il moins pour cela, que la Ligue dont il étoit queſtion ne le regardoit ni de près ni de loin ? que toutes les Prétentions de ce Parti étoient renfermées dans les bornes de la France ? Il le ſçavoit aſſurément, comme toute la Terre le ſçavoit ; c'eſt-à-dire, que ſa Raiſon lui diſoit cela ; mais cet odieux mot de *Ligue*, qui avoit frapé ſon oreille, faiſoit ſur ſon imagination une impreſſion tout autrement forte que celle de ſa Raiſon ; & cette fatale

impreſſion ne lui permettoit pas de démêler ce que ce malheureux mot avoit d'indifférent pour lui dans cette occaſion, d'avec ce qu'il avoit eu d'odieux en d'autres, que celle-ci rappelloit alors dans la penſée.

Mais, dira quelqu'un, ce n'eſt donc qu'à des Princes, qu'il arrive de tomber dans ces ſortes de Bizarreries, de ſe déterminer par ces Motifs ridicules; parce que n'étant pas tous accoutumés au travail d'Eſprit néceſſaire pour examiner le fond des choſes, & n'étant pas toujours capables de ſuivre un bon conſeil, quelques-uns aiment mieux ſortir d'affaire, en ſe réglant par la premiére circonſtance qui frape leur fantaiſie, que d'étudier le fond de la matiere, ou de reconnoître leur ignorance, en prenant avis. Il eſt vrai que la Condition des Princes les rend en quelque ſorte plus ſujets à ce défaut que le reſte des Hommes; non ſeulement par cette raiſon, que généralement parlant ils ſont moins accoutumés au travail, & moins dociles; mais encore, parce qu'il y en a même quelquefois qui ont trouvé une eſpéce de Gloire à ſe déterminer ainſi à l'aventure.

Raiſonner ſur les Affaires, délibérer longtems, chercher la Raiſon, la Vérité, & la Juſtice, avec application, ſelon eux, c'eſt à faire au Vulgaire: mais ſuivre aveugle-

ment la premiere impreſſion de ſympathie, ou d'antipathie, qu'ils ſentent dans le cœur, affecter de ſe déterminer par la plus légere Circonſtance de Nom, de Tems, ou de Lieu, enfin par quelque rencontre fortuite, c'eſt ce qui leur paroit grand, extraordinaire, au deſſus du commun. Il leur ſemble qu'il y ait quelque ſorte de Divination dans cette maniere d'agir; comme ſi le Ciel étoit obligé de ne laiſſer paſſer dans leur Eſprit que des fantaiſies ſages, que toutes leurs Idées duſſent être des Inſpirations, que dès qu'on abandonne ainſi ſes actions au hazard, la Providence fût obligé de les rendre raiſonnables : ſemblables à ce Juge merveilleux, qui décidoit toute ſorte de Procès au ſort des Dez, & ſe vantoit de réuſſir toujours.

Mais ces défauts d'eſprit ne ſont pas particuliers aux Princes : tous les Grands généralement y ſont auſſi expoſés, par la néceſſité de leur Condition; parce que tous ſont auſſi abſolus, reſpectés, & flatés, que des Princes, dans les Lieux où ils ſont les Maîtres. Ainſi, les uns & les autres courent également riſque de devenir orgueilleux, indociles, & bizarres, s'ils n'apportent un ſoin extraordinaire à s'en garantir; car enfin, un Juge de Village, qui eſt le premier & le plus riche du Lieu, y eſt auſſi ſujet à ces ſortes de fantaiſies, qui naiſſent de l'In-

dépendance, que le plus grand Prince de la Terre au milieu de ſa Cour.

Ainſi donc, cette eſpéce de Manie embraſſe déja la plus grande partie des Hommes, & ceux dont les Folies tirent davantage à conſéquence.

Mais, eſt-ce que le Peuple en eſt plus exemt? Eſt-il rien de ſi ordinaire, dans toute ſorte de Conditions, que cette pareſſe d'examiner le fond des Affaires, cette hâte indiſcréte d'en juger, cette impatience déréglée de les terminer à quelque prix que ce ſoit? Ne voit-on pas auſſi tous les jours des Gens accorder des Graces qu'on appelle d'un nom, qu'ils refuſeroient infailliblement ſi on les appelloit d'un autre (a)? Cette Pratique fait la meilleure partie de l'Eloquence naturelle. Il n'eſt rien qu'on ne puiſſe obtenir des Hommes, en les trompant: on perſuade les choſes les plus odieuſes, en les cachant ſous des mots qui ne le ſont pas: il n'importe que les Actions démentent les paroles, pourvu que les paroles n'effarouchent point. Tel paye ſes dettes en qualité d'aumône, qui ne les payeroit jamais autrement: tel accorde par dévotion ce qu'il refuſeroit par juſtice: tel donne par occaſion ce qu'il ne donneroit

(a) *Rem intelligo verbo fieri interdum deteriorem ſilere.* Cicer. Philipp. VIII.

jamais par charité ; témoin ce Prince du ſiécle paſſé, qui remarquant par hazard, dans une Egliſe, où il entroit, un pauvre Prêtre tout déchiré, qui dormoit au pied d'un pilier, s'aviſa de lui donner une Chanoinie de Revenu & de Dignité très conſidérables, vacante dans la même Egliſe, *afin*, dit-il, *qu'il y ait quelqu'un de qui on puiſſe dire véritablement, que le Bien lui eſt venu en dormant.* Examiner, entre pluſieurs Prétendans à un Bénéfice, lequel eſt le plus ſçavant, & le plus homme de bien, c'eſt une Affaire : mais le donner au premier qu'on ſera en humeur d'obliger, pour appliquer un Quolibet, cela ne requiert aucune diſcuſſion, & c'eſt bien plûtôt fait. C'eſt ainſi que les Hommes, qui ſont tant les raiſonnables, ne raiſonnent jamais moins que dans les occaſions où il ſeroit le plus néceſſaire de raiſonner.

Voilà comment on peut méditer utilement ſur les actions des Hommes, & tirer des Inſtructions de Sageſſe, des Motifs même les plus déraiſonnables qui les font agir. Vous voyez bien que ſi on nous accoutumoit de bonne heure à ces Conſidérations, nous trouverions, qu'il n'eſt rien de plus équivoque que nos Actions, & qu'il faut toujours remonter aux Motifs, ſi l'on veut connoître les Hommes ; car, c'eſt dans leurs Motifs, que l'on connoît proprement leur

Eſprit, & toute l'étendue de ce dont il eſt capable.

Or il n'eſt rien de plus utile, que de connoître bien cette étendue; parce que rien ne ſurprend après cela: & ce n'eſt que la ſurpriſe, qui nous empêche de raiſonner juſte, dans la plûpart des occaſions de la vie; comme il paroît par ces excuſes ſi ordinaires à tout le monde, *Je n'aurois jamais cru cela, Je ne me ſerois jamais défié de ceci.*

Mais ce ne ſeroit ſçavoir qu'à demi l'étendue de l'Eſprit de l'Homme que de n'en connoître que la Bizarrerie, ſi on n'en connoiſſoit auſſi la Malignité; & l'on ſe trompe auſſi ſouvent dans le commerce du monde, faute de croire les Hommes auſſi méchans qu'ils ſont, que faute de les croire fous.

Les Stoïciens prouvoient, que tous les Méchans étoient fous, mais l'Expérience fait encore mieux voir que la plûpart des Fous ſont méchans: que l'Imbécillité d'eſprit eſt un Principe fort ordinaire de Malice. Cela vient peut-être de ce que ſe ſentant deſtitués de moyens naturels de parvenir à leurs fins, de lumiere, & de ſageſſe, pour aſſouvir leurs deſirs, qui ne ſont pas moins violens que ceux des habiles gens, ils ſe trouvent en quelque ſorte néceſſités de recourir aux mauvais artifices, & à la violence, qui ſont des voies que tout le monde peut prendre, les imbécilles comme les autres.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, que ſi nous connoiſſions parfaitement l'enchainement qui eſt entre les maux de l'Eſprit, il ſeroit auſſi aiſé de ſe préſerver de la plûpart, qu'il eſt aiſé à un Gouverneur de Place de couper chemin à ceux qui l'aſſiégent, quand il ſçait préciſément tous les moyens de communication qu'il y a entre les Piéces de ſa Fortification, entre les dehors les plus éloignés & les plus proches; mais, malheureuſement pour nous, il n'y a point de Carte fidéle des abords de l'Ame, de ſon aſſiette, & de ſes environs : ainſi, on ne peut ſçavoir au juſte le chemin que tiennent ſes Ennemis, les Opinions & les Paſſions, pour y entrer & s'en ſaiſir, ni les moyens qu'ils ont de s'entr'aider; & il arrive de-là, qu'on ne les découvre que quand ils ſont dedans, & qu'il faut un Siége régulier pour les chaſſer.

Mais je ne prens pas garde, que j'entreprens inſenſiblement ſur mon Auteur. Ecoutons-le parler lui-même ſur cette Malignité de l'Eſprit humain dans le Diſcours ſuivant, que j'ai choiſi entre pluſieurs, pour faire voir, pendant que nous ſommes ſur les Turcs, que ces Gens-là diſent quelquefois de bonnes choſes, auſſi bien que les autres Hommes.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS II.

Que la Malignité eſt le plus ſouvent le motif de nos Sentimens & de nos Actions.

C'EST une choſe aſſez étrange, ſi l'on y veut faire réflexion, qu'il ſoit néceſſaire de diſtinguer les Plaiſirs des Hommes, en naturels, & en ceux qui ne le ſont pas. On trouve du plaiſir à voir un beau jour, une belle nuit, un beau payſage, une belle perſonne; il ne s'en faut pas étonner: mais, tout de même, on trouve du plaiſir à voir donner une ſanglante Bataille (*a*), à voir jetter un Homme à terre, par un autre qui ſe joue; & cela eſt fort ſurprenant:

(a) *Suave etiam belli certamina magna tueri.*
Lucret. Lib. II.

car, non ſeulement la Nature ne nous porte point à faire du mal à autrui, quand il ne nous en revient autre bien que celui de le voir ; mais encore, elle nous inſpire de la haine pour ce mal, quelque part qu'il ſoit, & même un deſir de l'empêcher, autant que nous pouvons, bien loin de nous en divertir (*a*). Comment ſe peut-il donc faire, que nous ayons de la complaiſance pour des Objets, contre leſquels la Nature reclame & implore, pour ainſi dire, notre ſecours ?

Car il ne faut pas s'imaginer, comme a fait un Ancien, que lorſque nous conſidérons avec plaiſir les Maux d'autrui, ce Plaiſir vienne ſeulement de ce que nous ne ſommes point dans la même ſouffrance où nous voyons les autres (*b*) ; l'Eſprit ne fait pas longtems ce retour ſur lui-même : ainſi, s'il n'y avoit que cela qui donnât du plaiſir, ce Plaiſir ſeroit bien court, & feroit bientôt place à la Compaſſion naturelle, qu'on a pour les Malheureux.

Pour reconnoître cette vérité, il ne faut que conſidérer l'exemple, que Lucrece propoſe, de ceux, qui, aſſis ſur le rivage de la Mer, regardent un Vaiſſeau battu par la

(a) *Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas*, Lucret. Libr. II.

(b) *Sed quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.* Idem, Ibid.

tempête, & prêt à faire naufrage (*a*). Si le Plaiſir qu'il avoue qu'on reſſent à voir ce funeſte Spectacle, ne venoit, comme il dit, que de ce qu'on eſt exemt du danger (*b*), ce Plaiſir ne dureroit guéres; puiſqu'il ne faut pas long tems à des gens qui ſont à terre, pour reconnoître qu'ils ne ſont pas en péril de ſe noyer.

Le déréglement de l'Eſprit des Hommes eſt ſi grand, qu'il n'eſt pas même néceſſaire qu'on ſoit exemt du danger où on voit les autres pour y prendre plaiſir (*c*). L'Expérience l'a fait voir dans les Combats de Barriere, les Joûtes, & les Tournois, qui étoient encore au Siécle paſſé en ſi grande eſtime, & où ceux qui étoient prêts d'entrer en lice ne laiſſoient pas de prendre plaiſir à voir porter les autres par terre à coups de Lance, leur enfoncer la viſiére, & froiſſer les os, quoiqu'ils fuſſent expoſés aux mêmes dangers.

L'Hiſtoire rapporte à ce propos une Réponſe d'un Ambaſſadeur Turc, qui fait voir le Jugement qu'on devroit faire naturellement de ces ſortes de Divertiſſemens, par laquelle il eſt aiſé de reconnoître qu'il

(a) *Suave mari magno turbantibus aquora ventis*
E terrâ magnum alterius ſpectare laborem. Lucret. Lib. II.
b) *Tua ſine parte pericli.* Idem, ibid.
c) *Tanta vecordia innata ut malis gaudeat alienis.*
Terent. Andr.

ne faut que ſuivre la Nature pour parler de Bon-Sens, & que nous ſommes peut-être plus barbares, que ceux que nous accuſons de l'être.

On conte donc, que ſous le Régne de Charles VII. le Grand-Seigneur envoya un Chiaoux en France, à qui on fit, ſelon la coutume, les Régales, dont on pût s'aviſer. Comme le plus grand Divertiſſement de ce tems-là étoit les Combats de Barriére, on ne manqua pas de lui en faire voir. Il y a apparence, que ceux où il aſſiſta réuſſirent admirablement, qu'il s'y fit des Courſes très-rudes & très-furieuſes, & qu'il y fut donné d'étranges coups; car comme, après le Jeu fini, on vint à lui demander ce qu'il lui en ſembloit, il répondit ingénuement, *que ſi c'étoit tout de bon, ce n'étoit pas aſſez; & que ſi c'étoit pour rire, c'étoit trop.*

Il eût été à ſouhaiter pour le ſalut de la France, à qui un Divertiſſement de cette nature a depuis coûté quarante ans de déſolation, & le ſang de plus d'un million d'Hommes, dans la mort d'Henri II. que cette parole eût fait dans les Eſprits de ce tems-là toute l'impreſſion qu'elle méritoit d'y faire.

D'où venoit donc ce prodigieux attachement, & du Peuple, & des Grands, pour

ces Exercices ſi dangereux, toujours ſouillés de ſang? Quel plaiſir des Hommes pouvoient-ils trouver à en voir d'autres ſe faire du mal? Eſt-ce que nous nous haïſſons naturellement les uns les autres? Il n'y a pas apparence. Quand la Nature nous a expoſés ſur la Terre à toutes les incommodités de la vie, aux injures des Elémens, aux terreurs paniques, auxquelles nous naiſſons ſujets, elle a conçu, que nous pourrions nous garantir ou nous délivrer les uns les autres de tous les Maux, à la faveur de la Société qui ſeroit entre nous; & que cette Société, ſi utile pour tous, ne pouvoit manquer de nous obliger à nous entr'aimer.

N'eſt-ce donc point, que l'Ame trouve quelque ſujet de vanité, dans le bonheur qu'elle a d'être libre des maux qu'elle voit en autrui? Qu'elle ſe fait accroire, que le Sort ſe régle par le Mérite? qu'ainſi, il faut que ceux qui ſouffrent du mal, ſe le ſoient attiré de quelque maniére? & qu'elle ſe flate que ſi elle en eſt exemte, c'eſt un effet de ſa bonne Conduite, ou de ſon Mérite, qui la fait même reſpecter par le Hazard. Cela paroît d'abord bien chimérique: mais nous nous applaudiſſons ſouvent bien plus mal à propos; & il eſt des Sentimens dans les Hommes, qui ont des fondemens encore plus ridicules que celui-là. Paſſons

pourtant outre, s'il ſe peut, & cherchons quelque cauſe plus ſenſible, s'il y en a, de la malignité de nos Plaiſirs.

Il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe, s'il veut y faire réflexion, que, bien que cette malignité ſoit aſſez générale, les Femmes toutefois, les Enfans, & les autres Perſonnes, qui participent aux défauts d'eſprit ordinaires à cet âge, & à ce Sexe, y ſont plus ſujettes, que le reſte du monde. L'Hiſtoire eſt célébre de ce jeune Enfant d'Athènes, que l'Aréopage condamna à mort, pour avoir été trouvé, qui ſe divertiſſoit à crever les yeux, l'un après l'autre, à ſon Oiſeau, avec une aiguille; & tout le monde voit l'empreſſement ſingulier, & des Femmes, & des jeunes Gens, pour aſſiſter aux Supplices, aux Combats, & aux Jeux dangéreux. Tout cela pourroit faire ſoupçonner, que cette inclination ſeroit un effet de la foibleſſe naturelle de ce Sexe, & de cet âge: comme ſi l'impuiſſance, où ils ſe ſentent de faire du mal, trouvoit quelque conſolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait & que la connoiſſance qu'ils ont qu'avec leur peu de force, il n'eſt perſonne qui ne leur puiſſe nuire impunément, leur fît regarder tous ceux qui ſont dans la ſouffrance, comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre, & partant avec plaiſir.

Si cela eſt, ces Plaiſirs inhumains ſont un effet de la foibleſſe naturelle de l'Ame, & ſont contraires à la magnanimité, auſſi bien que la Compaſſion déſordonnée, & qui va juſqu'aux larmes (*a*). Auſſi voyons-nous, que les Femmes, & les jeunes Gens, ſont inceſſamment occupés à paſſer de l'un à l'autre de ces excès. Si les maux qu'ils conſidérent ne ſont pas de nature à leur pouvoir arriver, ſi l'on écorche un Chien, ſi l'on fait languir un Poulet qu'on tue, ſi l'on pend un Miſérable, auſſitôt leurs yeux nagent dans la joie : mais s'ils ſont ſujets aux Maux qu'ils voient en autrui, s'ils voient ſur un Théatre les déſordres de leurs Paſſions, les malheurs qu'elles attirent ; quoique ces Paſſions qu'ils voient, & ces malheurs, ne ſoient que des feintes, cette repréſentation toute nue les met hors d'eux-mêmes, & les fait abandonner aux larmes, parce qu'ils ſont ſujets à ces Paſſions & à ces malheurs.

Ce ſeroit donc en vain qu'on voudroit dire, que ces Réflexions ſont inutiles dans un Siécle, où les Cirques, les Amphithéatres, les Coliſées, & toutes les autres barbares magnificences de l'Antiquité ne ſont plus connues que par les Livres, & où même l'Uſage des Tournois eſt entiérement

(a) *Ariſt. Moral. Libr. IV. Cap. XII.*

aboli. Puiſque la même Inclination maligne, qui mit en ſi grande eſtime autrefois ces cruels Divertiſſemens, ſubſiſte encore, & ſe fait connoître dans d'autres, qui ne ſont guéres plus innocens, elle peut, quand il lui plaira, ramener même ces premiers. On a rogné, à la vérité, quelques Branches de cette malheureuſe Plante; mais le Tronc eſt demeuré en vie: & cette Souche féconde d'inhumanités & de malice pouſſe tous les jours de nouveaux Rameaux, que le tems fera peut-être arriver quelque jour à une force & à une grandeur, dont les premiers n'approchérent jamais.

Que l'on conſidére les Courſes de Taureaux d'Eſpagne, la Paſſion de la Chaſſe, notre curioſité pour les bêtes féroces, notre avidité d'aſſiſter aux Supplices, toutes les eſpéces de Jeux de main, & cent autres choſes de cette nature, on verra bien que cette malheureuſe racine ne s'arrache jamais.

Qu'eſt-ce qui attire tant de monde chez un Danſeur de Corde, qui cherche inutilement, durant deux heures, toutes les manieres imaginables de ſe tuer? C'eſt le danger où l'on voit ce miſérable expoſé durant tout ce tems-là; c'eſt le mal qu'il ſe peut faire. Car, ſi ce n'étoit que la Curioſité de voir une choſe extraordinaire, un quart d'heure

d'heure de tems la ſatisferoit pleinement ; & cette Curioſité ſatisfaite, feroit bientôt place à la Pitié, que devroit donner naturellement une Profeſſion ſi périlleuſe. Que ſi cela n'arrive pas, ſi l'on paſſe les heures entiéres dans ces lieux avec un plaiſir toujours égal, c'eſt le danger même du Bâteleur qui ne ceſſe point auſſi, qui entretient cet horrible plaiſir ; on attend, pour voir ſi par hazard il ne pourroit point ſe précipiter : ce n'eſt que cela.

Il faut avouer, que ces ſortes de métiers ſont fondés ſur une grande Connoiſſance de la nature de l'Eſprit de l'Homme. Quand l'un de ces Bateleurs fait cent Sauts périlleux, avec une diſpoſition admirable ; & qu'un froid Bouffon, qui l'obſerve, faiſant ſemblant d'en vouloir faire autant, ſe donne mille coups, tombe de toutes les manieres : lequel des deux réjouit davantage l'Aſſiſtance ? Ne voit-on pas que le bon Sauteur ne divertit pas tant par ſes tours merveilleux, que le mauvais Plaiſant divertit par ſes Chutes ? Pourquoi le Lourdaut plait-il davantage ? C'eſt qu'on croit qu'il ſe fait du mal.

Ainſi, qu'un jeune Gentilhomme faſſe des armes, il n'a pas tant de joie à montrer ſon adreſſe, qu'à donner quelque bon coup à ſon Camarade : s'il propoſe quelque Saut dangereux, ce n'eſt pas tant pour faire voir

ſon agilité, que pour faire caſſer le nez à quelqu'autre. Il ſeroit infini de remarquer tous les exemples de cette nature : ceux-là ſuffiſent pour faire voir, que ſi l'on a quitté quelques Spectacles barbares, ce n'eſt pas par principe de Raiſon, ni d'Humanité ; puiſqu'on ſe fait des divertiſſemens, qui ne le ſont guères moins. Ce n'eſt donc qu'un changement, plutôt qu'une Réforme : c'eſt laſſitude & dégoût de ce qui étoit uſité, plutôt qu'horreur, ou repentir, c'eſt pour avoir le plaiſir de changer, après avoir eu les autres. Ne croyons donc pas être meilleurs que nos Peres, pour n'avoir pas les mêmes malices qu'eux. Les Hommes ſont également méchans dans tous les Siécles : ils ne font que varier dans les manieres de l'être, lorſqu'ils ſemblent ſe corriger, & leur amendement, quelque louable qu'il paroiſſe, n'eſt ſouvent qu'un effet d'inconſtance, plutôt que de bonté.

Vous voyez par ce Diſcours, qu'on agit ſouvent par des motifs très-méchans, ſans qu'on y prenne garde. Vous me demandez, comment cela ſe peut faire ? & vous dites là-deſſus, qu'il ſemble que mon Auteur ſuppoſe ſouvent ce qui n'eſt pas, & que pour expliquer d'où viennent, ſelon lui, les Actions des Hommes, il fait faire un progrès à l'ame, dont tout le monde ne

demeurera pas d'accord ; qu'il là fait paſſer par divers ſentimens qu'il lui attribue, comme par des degrés, quoique perſonne ne s'en ſoit jamais apperçu, & qu'enfin, ce qui paroît ſi recherché paſſe aiſément pour creux & pour chimérique.

Je vous dirai là-deſſus, que tous ces divers ſentimens inſenſibles, que mon Auteur attribue à l'ame, ici & ailleurs, comme les degrés, par leſquels elle paſſe à d'autres, ne laiſſent pas d'être véritables & effectifs ; quoique nous ne les remarquions pas, faute d'attention. Ce défaut d'attention vient de la rapidité des Paſſions, qui nous entraînent à tout ce que nous faiſons, & qui ne nous permettent pas de conſidérer à loiſir la nature des ſentimens qu'elles nous inſpirent ; parce que l'horreur que nous concevrions ſouvent pour ces Sentimens, nous empêcheroit de nous y engager. Or l'Ame, qui prévoit cela confuſément, & qui veut éviter cet obſtacle, qui interromproit le cours de la Paſſion dont elle eſt poſſédée, détourne ſa vue de la conſidération de ces Sentimens ridicules, ou méchans, qui lui ſervent de degrés : elle aime mieux ſuppoſer qu'ils ſont bons, que de riſquer de les trouver mauvais, en les examinant. Ainſi, ſans les approfondir en aucune maniere, elle paſſe légérement deſſus, pour arriver où le

plaiſir, la gloire, & les autres paſſions, l'emportent.

Il ne faut donc que faire attention ſur nos motifs, & nos ſentimens, pour empêcher que nous n'en ſuivions de mauvais: & il ſeroit à ſouhaiter, que tout le monde fût accoûtumé à le découvrir, quand il nous arrive d'en ſuivre; car, comme la malignité eſt naturellement odieuſe, les Ames même les plus mal nées ne voudroient pas qu'on crût qu'elles agiſſent par ces motifs. Ainſi, ſi lorſque cela leur arrive, on le reconnoiſſoit auſſitôt, ne fût-ce que par prudence, elles s'en corrigeroient aſſurément.

Mais il eſt une autre ſorte de motifs bien plus dangereux que ceux-là, & qui méritent une Réflexion auſſi particuliére. Car, au moins, on déſavoue ceux qui ſont manifeſtement méchans; au lieu qu'il y en a, qu'on ne déſavoue point, & qu'on ne cache pas, parce qu'on prétend qu'ils ſont vertueux, & qui pourtant ne le ſont pas, quoiqu'ils paſſent communément pour l'être: & c'eſt de ceux-là, qu'il eſt important de déſabuſer le monde, afin qu'il ne loue que ce qui eſt véritablement louable. Voici quel étoit le ſentiment de mon Auteur ſur un motif de cette nature.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS III.

Que l'Ignorance & l'Erreur nous font ſouvent prendre pour vertueux ce qui ne l'eſt point.

C'Est un grand malheur, que d'être vicieux; mais c'en eſt encore un plus grand, de ſe croire vertueux, quand on ne l'eſt pas. Il n'eſt pourtant rien de ſi commun, non ſeulement parce qu'on fait paſſer pour vertueuſes, & honnêtes, bien des actions qui ne le ſont pas: mais encore, parce qu'entre celles qui ſont en effet vertueuſes en elles-mêmes, il en eſt peu qui ſoient faites par des motifs vraiment vertueux; car tous les motifs qui paſſent pour vertueux ne le ſont pas.

Il n'eſt perſonne, par exemple, qui déſavoue d'avoir fait une bonne action, à l'imi-

tation d'une autre : on en fait même gloire : on en loue tous les jours les Grands ; & c'eſt preſque la ſeule maniere dont on ſe ſert pour les exciter à la Vertu, que de leur propoſer celle de leurs ſemblables. Cependant, ſi on en veut juger ſuivant la rigueur de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, raiſonnablement, il ſeroit mal aiſé de ſoutenir que les actions, faites par le ſeul motif de l'exemple, ſoient véritablement vertueuſes. En voici une de cette nature, qui porte naturellement à faire cette réflexion. C'eſt le don, que le Roi Charles IX. fit de la Grande Aumonerie de France au fameux Jacques Amiot ſon Précepteur, depuis Evêque d'Auxerre. Pour en faire un Jugement exact, il ne ſera pas inutile de prendre la choſe d'un peu plus haut, & de faire connoître auparavant le Perſonnage dont il eſt queſtion.

Cet excellent homme étoit Fils d'un Corroyeur de Melun ; étant encore petit garçon, il s'enfuit de la maiſon de ſon Pere, de peur d'avoir le fouet. Il n'eut pas fait bien du chemin, qu'il tomba malade dans la Beauſſe, & demeura étendu au milieu des champs. Un Cavalier paſſant par-là en eut pitié, le mit en croupe derriére lui, & le mena de cette ſorte juſqu'à Orléans, où il le mit à l'Hôpital, pour le faire traiter. Comme ſon mal n'étoit que laſſitude, le

repos l'eut bientôt guéri : il fut congédié en même tems ; & on lui donna, en partant ſeize ſols, pour lui aider à ſe conduire. C'eſt en reconnoiſſance de cette Charité, que cet illuſtre Prélat, par un reſſentiment digne d'un homme qui avoit conſumé toute ſa vie dans l'Etude de la Sageſſe, & particuliérement dans la Lecture de Plutarque, fit depuis un Legs de douze cens écus à cet Hôpital, par ſon Teſtament.

Il fit tant avec ſes ſeize ſols, qu'il ſe rendit à Paris. Il n'y fut pas longtems, ſans être réduit à gueuſer. Une Dame, à qui il demandoit l'aumône, le trouvant de bonne façon, le prit chez elle, pour ſuivre ſes Enfans au Collége, & porter leurs Livres. Le Génie merveilleux pour les Lettres, que la Nature lui avoit donné, le fit profiter de cette occaſion avec uſure : il étudia donc ; & ſi bien, qu'on le ſoupçonna d'être de la nouvelle Opinion, qui commençoit à éclater : inconvénient commun à tous les Beaux-Eſprits de ce tems-là. Les perquiſitions rigoureuſes, qu'on fit alors des premiers Huguenots, l'obligérent à fuir, comme beaucoup d'autres, tout innocent qu'il étoit, & à ſortir de Paris. On en vouloit ſur-tout aux Gens de Lettres ſuſpects : & certes avec raiſon ; car ils étoient bien les plus redoutables.

C'eſt de tout tems, que le Peuple, ennemi naturel des Sçavans, les a condamnés ſur les plus légéres apparences. Tous ceux qui ne ſe jettent pas, comme lui, dans les excès oppoſés aux Innovations, paſſent pour des Monſtres à ſes yeux. Cette Bête n'entre dans aucune diſcuſſion des choſes même dont elle juge le plus criminellement. Auſſi n'eſt-elle pas capable de démêler ce que les nouvelles Sectes ont d'innocent, d'avec ce qu'elles ont de méchant : quoiqu'à dire vrai, elles n'auroient aſſurément jamais eu aucun ſuccès, ſi parmi beaucoup d'erreurs, elles n'avoient, dans leur naiſſance, mêlé quelques Réglemens louables pour les Mœurs, à la faveur deſquels les Novateurs ont fait paſſer le reſte ; mais ſouvent la juſte haine du Peuple pour ces Novateurs a confondu injuſtement ceux qui n'avoient rien de commun avec eux que ces Réglemens de Mœurs, avec ceux qui embraſſoient auſſi leurs Erreurs. Il eſt juſte de rendre, en paſſant, ce légitime témoignage à tant de Perſonnes de mérite, dont la Réputation fut, quoiqu'à tort, ſouillée, en ce tems-là, du même ſoupçon que celle de notre Prélat.

Amiot, étant obligé de ſortir de Paris de cette ſorte, ſe retira en Berri, chez un Gentilhomme de ſes Amis, qui le chargea

de l'Education de ſes Enfans. Durant le tems qu'il y fut, le Roi Henri II. faiſant voyage logea par hazard dans la maiſon de ce Gentilhomme. Amiot, étant prié de faire quelque Galanterie en vers pour le Roi, compoſa une Epigramme Grecque, qui lui fut préſentée par les Enfans de la maiſon. Auſſitôt que le Roi, qui n'étoit pas ſi ſçavant que ſon Pere, eut vu ce que c'étoit, *C'eſt du Grec*, dit-il, en la jettant, *à d'autres*. Il eſt aiſé de juger, par le déplaiſir qu'Amiot dut reſſentir de cette action du Roi, quelle fut ſa ſurpriſe ſur ce qui arriva enſuite. Michel de l'Hôpital, depuis Chancelier de France, qui accompagnoit le Roi dans ce voyage, & qui ouït parler de Grec, ramaſſa ce qu'il avoit jetté : il lut l'Epigramme, & en fut ſurpris. Il prend Amiot par la tête, & le regardant fixement, lui demande où il l'avoit priſe ? Amiot, qui étoit encore dans la conſternation où l'action du Roi l'avoit mis d'abord, lui répond en tremblant, que c'étoit lui qui l'avoit faite. Sa frayeur ne permit pas à Monſieur de l'Hôpital de douter de ſa ſincérité. Comme il étoit grand Connoiſſeur, il ne fit point de difficulté d'aſſurer le Roi, que ſi ce jeune homme avoit autant de Vertu que de Sçavoir, & de génie pour les Lettres, il méritoit d'être Précepteur des Enfans de France. Le Roi,

qui avoit en M. de l'Hôpital toute la confiance qu'il devoit avoir, s'enquit du Maître de la Maiſon. Comme les Mœurs d'Amiot étoient irréprochables, le Gentilhomme lui rendit le témoignage qu'il méritoit. Il n'y avoit que le ſoupçon, qui l'avoit fait retirer en ce lieu, qui pût lui nuire; mais, quand ce ſoupçon auroit été ſçu, M. de l'Hôpital, qui étoit lui-même plus ſuſpect qu'aucun autre, n'étoit pas pour s'en effrayer. Voilà l'Affaire conclue.

Il y a apparence que le Roi reconnut bientôt, par la ſuite, la vérité de ce que M. de l'Hôpital lui avoit dit d'Amiot: ne fut-ce que par la Négociation qu'il fit à Trente, qui étoit la plus difficile Commiſſion qu'on pût donner à un Homme dans ce tems-là; & où l'Abbé de Belloſane, c'eſt ainſi qu'Amiot s'appelloit alors, prononça devant tout le Concile cette Proteſtation ſi judicieuſe, & ſi hardie, qui nous reſte, & qui ſera dans la poſtérité un Monument éternel de la Sageſſe & de la Généroſité de la France, dans cette occaſion également importante & délicate.

Voilà l'état auquel étoit Amiot ſous le Regne de ſes Diſciples François II. & Charles IX. avantageux, à la vérité, ſi l'on ſe ſouvient de ſes commencemens; mais pourtant encore indigne de ſon Mérite, & ſa

Fortune étoit apparemment pour en demeurer là, ſans une rencontre fortuite, qui le porta plus haut qu'il n'avoit jamais eſpéré, & qui marque admirablement l'Eſprit de la Cour.

Un jour la converſation étant tombée ſur le ſujet de Charles-Quint à la table du Roi, où Amiot étoit obligé d'aſſiſter toujours, on loua cet Empereur de pluſieurs choſes, mais ſur-tout d'avoir fait ſon Précepteur Pape: c'étoit Adrien VI. On exagéra ſi fortement le mérite de cette Action, que cela fit impreſſion ſur l'Eſprit de Charles IX. juſques-là même qu'il dit, *que ſi l'occaſion s'en préſentoit, il en feroit bien autant pour le ſien.* Et de fait, peu de tems après, la Grande-Aumonerie de France ayant vaqué, le Roi la donna à Amiot. Celui-ci, ſoit qu'il eût quelque preſſentiment de ce qui ſuivit, ou par humilité pure, s'excuſa tant qu'il put de l'accepter, diſant que cela étoit trop au-deſſus de lui; mais ce fut inutilement: le Roi lui dit, que ce n'étoit encore rien.

Cependant, cette nouvelle ayant été portée auſſitôt à la Reine Mere, qui avoit deſtiné cette Charge ailleurs, elle fit appeller Amiot dans ſon Cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles: *J'ai fait bouquer*, lui dit-elle, *les Guiſes & les*

Châtillons, les Connétables & les Chanceliers, les Rois de Navarre & les Princes de Condé ; & je vous ai en tête, petit Preſtolet ! Amiot eut beau proteſter de ſes refus, la concluſion fut, que s'il avoit la Charge, il ne vivroit pas vingt-quatre heures : c'étoit le Style de ce tems-là.

Les paroles de cette Femme étoient des Arrêts. Le Roi étoit naturellement opiniâtre. Entre ces deux extrémités, Amiot prit le parti de ſe cacher ; pour ſe dérober également, & à la colere de la Mere, & à la libéralité du Fils. Un Repas paſſe, & puis un autre, & puis encore un autre, ſans qu'Amiot paroiſſe à la table du Roi : au quatriéme, il le demande, & commande qu'on le cherche tant qu'on le trouve ; mais ce fut en vain : Amiot ne s'étoit pas caché afin qu'on le trouvât. Le Roi s'aviſa auſſitôt de ce que ce pouvoit être : *Quoi !* dit-il, *parce que je l'ai fait Grand-Aumônier, on l'a fait diſparoître !* &, ſur cela, entre dans une telle fureur, comme c'étoit ſon naturel, dès qu'il ſe mettoit en colere, que la Reine, qui avoit aſſez de peine à le gouverner, & qui le craignoit autant qu'elle l'aimoit, n'eut rien de plus preſſé, que de faire trouver Amiot à quelque prix que ce fût, en lui donnant toutes les ſuretés qu'il put ſouhaiter pour ſa vie.

Cette action de Charles IX. eſt aſſurément très-louable; mais ſi l'on en vouloit juger ſuivant la rigueur de la Philoſophie, ce ſeroit plutôt Charles-Quint, que lui, qu'il en faudroit louer; puiſque c'eſt la généroſité de Charles-Quint, qui fut cauſe de celle de Charles IX. & que l'on peut préſumer avec raiſon de ce récit, que ſi Adrien n'avoit pas été Pape, Amiot n'auroit jamais été Grand-Aumônier.

Cependant, la plûpart des bonnes actions des Grands ſont de cette nature. On les accoutume, à force de grands exemples, à ne conſidérer la Vertu, que ſelon les ſujets où elle ſe trouve, & point du tout en elle-même. Il arrive delà, qu'ils ne l'eſtiment, que dans leurs ſemblables; qu'ils ne la veulent reconnoître, que quand elle eſt accompagnée des ornemens éclatans de leur condition: peut-être encore ſe font-ils accroire, qu'elle n'eſt eſtimable, que parce que leurs pareils l'ont pratiquée: & qu'ainſi, ils peuvent, auſſi bien que les autres, ériger leurs fantaiſies en vertus, quand il leur plaira. Si l'on établit ainſi l'Exemple pour leur ſeule Régle, par où veut-on qu'ils diſtinguent les bons d'avec les mauvais: eux, dans qui l'Orgueil, & la Flaterie, ont travaillé, dès leur enfance, à étouffer toutes les lumieres de la nature?

Que ſi l'Exemple eſt une Régle ſi ſujette à tromper, d'où vient donc que les Hommes font tant d'eſtime de cette Régle ? Un bel eſprit de l'Antiquité, examinant cette Queſtion a cru que l'eſtime qu'on en fait, venoit de ce que les bons exemples, qui ſont illuſtres, ont cet avantage, qu'ils font voir tout enſemble, & que la Vertu eſt poſſible, & qu'elle eſt approuvée (*a*). Mais eſt-il beſoin d'exemples pour le ſçavoir ? On n'eſt pas en peine de décider, ſi la Vertu eſt approuvée parmi les Hommes ; nous n'entendons dire autre choſe : ou s'il eſt en notre pouvoir de la pratiquer ; nous le ſentons : mais ce dont on eſt en peine ſouvent, c'eſt de ſçavoir en quoi conſiſte cette Vertu, & lequel de deux partis, qu'il eſt également en notre pouvoir de prendre, méritera une approbation légitime ; & c'eſt ce que tous les exemples du monde ne ſçauroient faire voir, quelque célébres & eſtimés qu'ils puiſſent être, parce que les Hommes ſont ſujets à eſtimer mal à propos. D'où vient donc qu'on en cherche toujours ?

Eſt-ce que l'Ame ne ſe ſentant pas aſſez forte, pour conſidérer la Vertu en elle-même, & pour en juger ſurement, cherche

(a) *Melius homines exemplis docentur quæ in primis hoc in ſe boni habent quod approbant quæ præcipiunt fieri poſſe.* Plin. Paneg.

les exemples qui ſont conformes à l'idée qu'elle en a, comme des Autorités pour appuyer le diſcernement toujours incertain qu'elle en fait, qu'elle regarde ceux de ces Exemples, qui ſont généralement eſtimés, comme des miroirs, qui repréſentent cette Vertu ſous une forme ſenſible, & dans leſquels il eſt plus aiſé de la connoître & plus difficile de s'y tromper? Mais, ſi c'étoit cette juſte défiance de nos propres forces, qui nous fît chercher des Exemples, cela ne ſeroit pas ſi général; car il n'y a que les Sages, qui ſoient capables d'un Sentiment ſi louable: cette honnête défiance peut donc bien être leur motif; mais quel peut être celui du commun des hommes?

Comme nous ſommes trop matériels pour connoître la beauté de la Vertu, nous ſommes incapables de nous y attacher pour elle-même; nous ne la ſuivons que pour la Gloire qui en revient: ainſi, voyant que ceux, dont on nous vante les Exemples, ſont parvenus à cette Gloire, qui eſt notre ſeul objet, il n'eſt pas étrange que nous nous attachions ſervilement à les imiter; que nous ſuivions aveuglément le chemin, qu'ils nous ont frayé, & qui les a conduits là même où nous voulons arriver.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que ce n'eſt point être véritablement vertueux, que

de ne l'être que par ce principe ; mais, que c'eſt être ſeulement ambitieux, ou envieux. C'eſt de ces ſortes de Paſſions, que viennent toutes les fauſſes Vertus des Hommes, & la réputation qu'ils aquiérent quelquefois ſi injuſtement, & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration que le Vulgaire. C'eſt auſſi ce qui produit cette variété ſurprenante, qu'on trouve quelquefois dans les Actions d'un même homme, tantôt malhonnête, & tantôt généreux : car cette variété eſt fort aiſée à expliquer, ſi l'on veut s'aviſer, que quand ces ſortes de gens inégaux ont paru généreux, c'étoit afin de le paroître ; & que ſi l'on découvre depuis quelque choſe de malhonnête d'eux, c'eſt qu'ils n'ont pas cru qu'on le dût découvrir. Ainſi, il ne faut point conclure de ces Exemples, que les Hommes ſont bien peu ſemblables à eux-mêmes, & faire de longues moralités là-deſſus. La Vertu véritable ne ſe dément jamais ; & ce n'eſt pas que celui qu'on croyoit vertueux ſoit devenu tout d'un coup méchant : les habitudes du cœur ne ſe changent pas ſi aiſément (*a*) ; mais c'eſt qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

(a) *Neque enim poteſt quiſquam noſtrûm ſubitò fingi, neque cujuſquam repentè vita mutari, aut natura converti.* Cic. pro Sylla.

Combien

Combien donc eſt-il important de ſe déſabuſer ſur ces ſortes d'Actions qui ne ſont bonnes qu'en apparence ; afin que nous n'ajoutions pas à tous nos Vices une fauſſe préſomption de Vertu, qui eſt une ſource inépuiſable de nouveaux défauts ? Qu'il eſt néceſſaire d'entrer ſoigneuſement dans l'eſprit de nos actions, avant que de nous en élever en nous-mêmes ! puiſque ce n'eſt pas toujours aſſez pour être vertueux, que d'en faire de bonnes ; & qu'enfin l'on ne ſçauroit comprendre, combien les Hommes, qui font déja tant de mal, & ſi peu de bien, ont encore trouvé des moyens pour faire mal le peu de bien qu'ils font.

Vous voyez par ce Diſcours, que les Hommes ne ſont pas ſeulement bizarres & méchans, comme nous avions déja vu ; mais qu'ils ſont encore ignorans, puiſqu'ils prennent pour bons, des motifs mauvais en effet. Or cette eſpéce d'ignorance, qui conſiſte à faire des jugemens faux ſur les choſes, eſt un défaut tout autrement conſidérable, que l'Ignorance, qui conſiſte ſimplement à ne rien ſçavoir du tout : ce n'eſt pas la privation entiere de Connoiſſance, qui eſt à craindre, c'eſt l'Erreur. Au contraire, Platon fait voir, que cette privation de Connoiſſance eſt en quelque ſorte un avantage : la plûpart des Erreurs de nos

Actions, dit-il (*a*), viennent de cette maniere d'Ignorance, qui conſiſte à croire ſçavoir ce qu'on ne ſçait point ; car nous n'agiſſons, que lorſque nous penſons ſçavoir ce que nous faiſons : mais les Ignorans ſimples, qui ſont perſuadés qu'ils ne ſçavent rien, prennent volontiers conſeil, quand il faut qu'ils agiſſent, & qu'ils ſe déterminent : & de cette ſorte, ils ſont moins expoſés que les autres à faillir.

Ce ſeroit encore une eſpéce de Connoiſſance moins eſtimable que la ſimple Ignorance, que de ſçavoir tout ce long détail de la Fortune d'Amiot, ſans les Réflexions qui l'accompagnent ; car ces ſortes de Curioſités ne ſont louables, qu'autant qu'on en fait cet uſage. Vous me mandez là-deſſus, que les Exemples, comme celui-là, étant nouveaux & inconnus, il eſt bien aiſé d'y faire des réflexions agréables ; mais que le commun du monde, qui ne lit que les Hiſtoires publiques, n'ayant aucune connoiſſance de ces ſortes de Faits ſinguliers, ne ſçauroit en faire l'uſage que je prétens. Il eſt vrai que la plûpart des Exemples de cet Ouvrage ſont tirés de Mémoires manuſcrits : mais on en peut trouver beaucoup plus dans les Hiſtoires publiques, qu'il n'en faudroit pour occuper tous les Hommes du

(*a*) Alcibiade I.

Monde ; & peut-être même auſſi peu connus, quoiqu'imprimés, parce que ceux qui les liſent, n'en font pas le diſcernement néceſſaire : car il n'eſt rien de plus rare, que ce diſcernement de l'Eſprit, pour ce qui eſt d'uſage, & pour ce qui n'en eſt pas ; ce Gout rafiné de l'Ame, pour ſa véritable nourriture.

Quant à ce que vous ajoutez, que ces Diſcours ne ſont pas aſſez remplis d'Exemples, c'eſt que mon Auteur étoit perſuadé, que pour faire ſentir à l'Eſprit le poids de ceux qu'il rapporte, la grandeur, la force, & l'étendue du ſens qu'ils renferment, il étoit à propos que ces Exemples, quelque agréables qu'ils puſſent être, fuſſent en petit nombre : tant pour contrarier, même en ce point, cette avidité de Faits, & d'Hiſtoires, de laquelle il ſe plaint en tant de lieux, avidité ſi ennemie de toute réflexion ; qu'afin auſſi, que la Mémoire, ayant moins lieu d'agir dans la Lecture de ſes Diſcours, laiſſât plus de liberté au Jugement pour s'exercer.

Car enfin, c'eſt principalement à cette Faculté, qu'il appartient de découvrir nos défauts, & d'y faire réflexion, pour connoître exactement la nature de notre Ame, & ſa maniere de procéder. Nous avons vu dans les trois Diſcours précédens, que les

principales de ces Qualités ſont la Folie, la Malice, & l'Ignorance : qui croiroit après cela, que cette Ame fût capable de Vanité? Cependant, c'eſt la Vanité, qui eſt ſa principale Régle. Vous verrez dans le Diſcours ſuivant, que lorſque l'Ame eſt en doute de ce qu'elle doit faire, c'eſt cette Vanité ſeule, qui la détermine à choiſir le parti qu'elle prend à la fin.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS IV.

Que la Vanité nous détermine preſque toujours à agir.

IL eſt peu de Spectacle plus agréable aux yeux du Sage, que de conſidérer la Conduite des Hypocrites, dans les occaſions où l'Intérêt ne s'accorde pas avec la Conſcience. Comme il eſt de leur Politique de ſe montrer quelquefois déſintéreſſés, ils abandonnent ſouvent de petites Utilités, afin de paroître conſcientieux; mais, quand il s'agit de quelque Intérêt aſſez conſidérable, pour leur faire hazarder leur Réputation, ils ne balancent point à le faire: car, comme il n'eſt point d'Etoffe ſi ſouple, ni ſi maniable, que celle du Manteau de la Religion, ils trouvent quelque moyen de cou-

vrir de ce vénérable Manteau le Parti qu'il leur plaît de choiſir, quelque peu conſcientieux que ce Parti puiſſe être. En voici un Exemple aſſez ſingulier, quoique peu connu.

Un Religieux, dont le nom eſt célébre dans les Satyres de ſon tems étant envoyé à Rome, pour y négocier la Diſpenſe néceſſaire pour le Mariage de Madame Catherine, Sœur du Roi Henri IV. & Huguenote, avec le Duc de Bar, trouva que cette Diſpenſe étoit plus difficile à obtenir qu'on ne penſoit. Clement VIII. à qui l'Abſolution du Roi avoit déja aſſez fait d'affaires avec les Eſpagnols, & expoſé ſa Famille à leur Vengeance après ſa mort, n'étoit pas d'humeur à s'en faire une nouvelle, en donnant encore cette Diſpenſe déja aſſez difficile d'elle-même à être accordée, ainſi qu'on avoit pu voir dans une occaſion ſemblable du Mariage du même Henri IV. encore Prince de Navarre & Huguenot, avec Madame Marguerite.

Cependant, ce Mariage étoit une Affaire d'Etat & de Famille. La Princeſſe, ſi l'on en croit l'Hiſtoire Scandaleuſe de ce tems-là, aimoit ailleurs, & avoit coutume de dire, en parlant de cette Alliance, *qu'elle n'y trouvoit point ſon Compte; faiſant alluſion*, dit la Chronique, *à la Qualité de*

celui qu'elle aimoit. Cet Amour, pour diverſes raiſons, n'accommodoit pas le Roi ſon Frere : &, comme cette Princeſſe avoit été élevée dans une grande Indépendance, que ſon opiniatreté dans ſa Religion la relevoit en quelque ſorte au-deſſus de lui, & étoit en ce tems-là une eſpéce de Mérite, il craignoit avec raiſon qu'elle ne ſe mariât d'elle-même ; ſur-tout le Parti étant auſſi ſortable qu'il l'étoit. Ainſi, cette Diſpenſe étoit une Affaire auſſi preſſée du côté du Roi, & du Duc de Bar, qu'elle l'étoit peu du côté de la Princeſſe.

Comme notre Agent n'avoit pas reçu ſes Ordres d'elle, il n'oublioit rien pour en venir à bout ; mais c'étoit en vain : la choſe étoit trop difficile d'elle-même, & le Pape trop intimidé. Le Moine, pourtant, ne ſe rebuta pas ; & il entreprit de tirer ſon Maître de cette Affaire, à quelque prix que ce fût. Il n'y a que cette ſorte de gens capables de cette ſorte de réſolution : tout autre Homme ſe laſſeroit : il ſemble qu'ils aient fait un quatriéme Vœu de patience ; & l'on vient à bout de tout à la Cour avec cela.

Il s'agiſſoit de rendre un ſervice ſignalé au Duc ſon Maître, & au Roi même : mais, d'autre côté, il étoit en quelque ſorte meſſéant à un Religieux de ſolliciter une grace

que le Pape témoignoit ne pouvoir accorder en conſcience. Quelque odieuſe pourtant que fût cette Commiſſion à Rome, notre Agent n'avoit pas fait de ſcrupule de s'en charger : ce n'étoit pas aſſez que cela, pour l'embarraſſer. Mais, quand il reconnut par la ſuite l'extrême difficulté qu'il auroit à réuſſir, ce fut alors qu'il vit, qu'il falloit prendre parti entre la Religion & l'Intérêt, entre le Duc & le Pape ; qu'il falloit ſe déclarer. Car quel moyen de ſouffrir que ſon Maître, ou, pour mieux dire, que lui-même échouât dans cette pourſuite, après l'avoir entrepriſe ſi chaudement ? Mais, d'ailleurs, quel moyen de perſuader le Pape, qui paroiſſoit inflexible, ou de conclure le Mariage ſans diſpenſe ?

Cette derniere voie, qui reſtoit ſeule à choiſir, n'étoit pas à ſuggérer par un Religieux. Elle enfermoit une Irréligion trop manifeſte : la réſolution étoit dure à prendre ; mais, enfin, il la prit en galant Homme. Il vit bien, qu'il n'y avoit pas de jour pour lui à ſortir avec honneur de cette affaire, en ménageant la Cour de Rome ; qu'il falloit que pour ce coup le Catholique cédât à l'Homme d'Etat. Toutefois, pour faire l'Homme d'Etat, il ne falloit pas abandonner tout-à-fait le Catholique : il falloit au moins ſe garantir de ce reproche, & éluder

éluder le Scandale. Il falloit, enfin, entreprendre ſur l'Autorité du Pape, puiſqu'il ne vouloit point entendre raiſon. Il ne fut plus queſtion, que d'inventer un moyen, par lequel on pût, en conſcience ſe paſſer de ſa diſpenſe ; & le bon Pere fit tant, qu'il en trouva un. Il faut croire qu'il le fit à regret ; mais enfin, il le fit : il coupa à la fin le Nœud qu'il ne pouvoit défaire.

Ce bon Religieux, n'eſpérant plus d'obtenir rien de cette Cour, après mure délibération, dit un jour au Duc de Luxembourg, Ambaſſadeur de France à Rome pour lors, que puiſque le Pape perſiſtoit dans ſon refus, ſi le Roi vouloit, on paſſeroit volontiers outre en Lorraine, ſans aucune Diſpenſe : *Car*, diſoit-il, *l'Homme épouſant une Femme Hérétique en intention de la réduire à la Religion, ſa Diſpenſe lui eſt toute acquiſe par le mérite de cette Intention, ayant eſpérance de la réduire après ledit Mariage.* Ce ſont les propres termes du perſonnage.

Il ne faut pas être grand Théologien, pour voir l'extravagance de cette ſubtilité : mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. On peut ſeulement remarquer en paſſant, que cet Expédient de ſe paſſer de la Diſpenſe, tout ridicule qu'il eſt, étoit peut-être un des plus ſurs moyens de l'obtenir ; car le Pape

étoit trop ſage, & trop bien conſeillé, pour s'obſtiner dans ſon refus, s'il eût vu qu'on ſe fût mis en devoir de paſſer outre, ſans lui, ſur ce plaiſant fondement. Il eſt de certaines affaires, dont on ne ſort que par des réſolutions hardies. Celle-ci étoit de cette nature, comme la plupart des différends qu'on a avec les Grands. Souvent, on les ménage trop, pour en avoir raiſon : l'extrême circonſpection, qu'on apporte à les ſolliciter, les rendroit difficiles, quand ils ne le ſeroient pas. Tout homme eſt aſſez fort contre eux, quand il a la raiſon de ſon côté, & qu'il a la hardieſſe de leur faire bien connoître, qu'il eſt sûr de l'avoir : car il n'eſt perſonne, qui n'ait naturellement quelque peine à ſe montrer déraiſonnable devant qui que ce ſoit (*a*).

Quoi qu'il en ſoit, il ne faut point s'étonner, que notre Agent embraſſât ce Parti. En ſacrifiant ſa Fortune, & l'intérêt de ſa Commiſſion, à la conſervation de l'autorité du Saint Siége, il n'auroit fait que ſon devoir comme Religieux, & conſervé le Pape dans ſon droit naturel : ainſi, il n'auroit pas beaucoup mérité de lui par ce Sacrifice. Mais, en ſervant aveuglément le Duc ſon Maître, comme il faiſoit en cela pour lui une choſe tout-à-fait contre l'ordre, c'étoit

(*a*) Ariſtot. Rhet. Libr. II.

un grand Mérite qu'il ſe faiſoit envers ce Prince ; car la plûpart des Hommes, & même des Grands, n'eſtiment les Services qu'on leur rend, qu'à proportion des raiſons qu'on avoit de n'en rien faire.

Ainſi, l'on peut preſque établir pour régle générale, que dans ces ſortes de perpléxités, nous nous déterminons toujours par les motifs, qui nous ſont les plus particuliers, ſans examiner s'ils ſont les plus raiſonnables. La qualité d'Agent étoit ici un motif tout particulier : celle de Religieux étoit commune à mille autres. Agir en Religieux, c'eût été ſe confondre ſoi-même dans la foule : mais, faire ſeulement l'Homme d'Etat, c'étoit ſe diſtinguer, & cela ſuffiſoit.

C'eſt par ce même Eſprit de diſtinction, que des gens de Robe ſe rendoient ſi aſſidus au Louvre, du tems de Henri II. que les Gens du Roi en firent leurs Plaintes au Parlement, les Chambres aſſemblées : en telle ſorte, qu'encore dix ans après, le Parlement ſe crut obligé de faire *Défenſes à tous Juges d'aller au Roi ſans permiſſion* ; afin qu'ils ne vinſſent pas faire les Courtiſans parmi les Magiſtrats, après avoir fait les Magiſtrats parmi les Courtiſans.

Comme notre Agent préfére à Rome, la qualité de bon Sujet à celle de Religieux, qui y eſt trop commune, par cette même

vanité de ſe diſtinguer, on préfére ſouvent, dans les autres Pays, la qualité de Religieux, à celle de bon Sujet ; & c'eſt ſurquoi eſt fondée la difficulté qu'on fait de recevoir des Religieux dans des Compagnies Séculieres, comme celle que fit le Parlement en 1557. de recevoir un Evêque de Laon, Religieux, au Serment de Pair : car on veut paroître Eccléſiaſtique parmi les Séculiers, & Séculier parmi les Eccléſiaſtiques ; mais enfin on eſt toujours pour l'exception. Telle eſt l'antipathie de l'Eſprit humain pour la Raiſon, qu'il ne manque jamais de prendre le contre-pied ; &, par un Contre-tems perpétuel, il fait toujours le Catholique, quand il faudroit faire le bon Sujet, & toujours le bon Sujet, quand il faut faire le Catholique.

VOILA comment la vanité de ſe diſtinguer fait oublier aux Hommes leurs Devoirs les plus ſacrés, & leurs obligations les plus eſſentielles. Et c'eſt cette eſpéce de vanité, ſi générale, & ſi autoriſée dans le Monde, qui ſe cache ſous tant de noms divers, tous honorables, enfin qui ne paſſe point pour vice ; c'eſt, dis-je, cette Vanité de ſe diſtinguer, qui eſt le principal des défauts de l'Eſprit humain, & non pas la vanité, qui conſiſte ſimplement dans la trop bonne opinion de ſoi-même, qui eſt la ſeule eſpéce

que l'on connoît & que l'on blâme dans le Monde, & pourtant ſi innocente en comparaiſon de l'autre; puiſque cette bonne opinion de ſoi-même ne peut enfin, quand elle eſt connue, que rendre ridicules ceux qui l'ont, ce qui n'eſt pas un grand malheur: au lieu que la Vanité de ſe diſtinguer, ſe mêlant dans toutes nos délibérations, nous rend preſque toujours injuſtes, infidéles, ou intéreſſés, comme il paroît par le Diſcours précédent; ce qui eſt bien plus important, & plus à craindre.

Les quatre Diſcours que nous avons vus juſqu'ici repréſentent donc les quatre principaux traits du Portrait de l'Ame humaine au naturel; mais la Folie, la Malice, & l'Ignorance, qui ſont le ſujet des trois premiers, ne ſont en quelque ſorte que l'Ebauche de cette peinture: c'eſt la Vanité, qui donne la derniere main, & qui finit l'Ouvrage. Ce ſont-là les Elémens de l'Eſprit humain, & ſes quatre qualités premieres, du mélange divers & de l'aſſemblage deſquelles toutes les autres ſont compoſées: de ſorte que, qui connoitroit parfaitement toute leur étendue, & la ſphere de leur activité, pourroit à bon droit ſe vanter de connoître les Hommes, & rendre raiſon de tout ce qu'ils ſont.

Mais, dites-vous, eſt-il beſoin de l'étude

de l'Hiſtoire, ni d'aucune autre, pour ſçavoir que les Hommes ſont fous, malins, ignorans, & vains ? Qui eſt-ce qui ne le ſçait pas ? On n'entend dire autre choſe tous les jours. Mais, pour ſçavoir en général que cela eſt, on n'en eſt pas plus habile à découvrir, dans l'occaſion, en quoi ils ſont fous, & ignorans ; & en quoi ils ſont malins, & vains. Ainſi l'on n'en eſt que plus malheureux, ſans en être plus ſages. Cette connoiſſance eſt donc fort inutile, ſi on ne ſçait l'appliquer dans les rencontres ordinaires de la vie, pour y diſcerner en quels cas les Hommes tombent en effet dans ces vices, & dans lequel de ces vices en particulier ; pour qualifier juſtement leurs actions, connoître dans quelle eſpéce il les faut ranger : car encore une fois, il eſt bien inutile & déſagréable, de ſçavoir en général, que les Hommes ſont ſujets à de grands défauts, ſi cette connoiſſance ne nous donne pas un moyen de nous en préſerver, ou de nous en corriger ; & ce moyen ne peut-être que d'étudier toutes les maniéres, dont l'on peut tomber dans ces défauts, & dont l'on y tombe d'ordinaire.

Or il n'y a que l'Hiſtoire ſeule, qui puiſſe fournir la matiere de cette étude. Ce n'eſt que dans ce grand nombre d'actions différentes, qu'elle repréſente, & qui viennent

preſque toutes de ces défauts, (car combien y en a-t-il de vraiment vertueuſes ?) que l'on peut s'exercer à reconnoître toutes les eſpéces des blâmables, & de celles qui ſont à fuir. C'eſt-là, qu'en conſidérant la qualité, l'âge, & l'intérêt des perſonnes qui ont fait ces actions, ce qui les a précédées & ce qui les a ſuivies, la conjoncture du tems & du lieu, & enfin toutes les autres circonſtances, même les plus légeres, que les bons Hiſtoriens rapportent ſi ſoigneuſement dans les occaſions ſinguliéres : c'eſt à la faveur de ces diverſes lumieres, de tant d'avantages qui ſont particuliers à l'Hiſtoire, qu'on peut, en réfléchiſſant ſur toutes ces choſes avec ordre, pénétrer le ſecret des Cours, reconnoître dans quel eſprit on a agi en ces rencontres, & en former enfin un jugement clair & certain.

Il eſt viſible, qu'une longue habitude à cet exercice diſpoſe néceſſairement l'ame à faire tout ce même progrès avec facilité dans les rencontres ordinaires de la vie : car comme toutes les actions des Hommes, quelque différentes qu'elles ſoient, ne ſont pourtant compoſées que d'un certain nombre borné de circonſtances, & de motifs ; quand une fois l'ame a formé ſon jugement ſur ces circonſtances, & ces motifs, il lui eſt bien aiſé de tranſporter les régles, qu'elle

s'en eſt faites en liſant l'Hiſtoire, de les appliquer aux occaſions, & aux affaires, qui arrivent tous les jours. Vous voyez, ſi je ne me trompe, un exemple de cette maniere d'étude, dans les Diſcours de mon Auteur, & quel eſt l'ordre requis dans cette Anatomie ſpirituelle des actions humaines.

Mais, dites-vous là-deſſus, ne ſeroit-il pas mieux de choiſir dans l'Hiſtoire des actions parfaitement bonnes & louables, pour y faire réflexion, plutôt que de conſidérer celles qui ſont défectueuſes. Il eſt vrai que la plupart de ceux, qui ont traité de l'Utilité morale de l'Hiſtoire, l'ont conçue de cette maniere: mais ils n'ont pas aſſez conſidéré, ce me ſemble, que ſi on ne s'arrêtoit que ſur les Actions réguliérement vertueuſes, le nombre en eſt ſi petit, qu'on feroit bien du chemin ſans ſe repoſer; à moins qu'on ne voulût ſe tromper ſoi-même dans le choix de ces Actions, & compter pour bonnes toutes celles qui le paroiſſent d'abord; car c'eſt ce qui arrive infailliblement à ceux qui liſent l'Hiſtoire dans cet eſprit: l'envie de trouver ſur quoi s'exercer, & de quoi profiter, leur fait recevoir pour louable tout ce qui l'eſt en apparence. Ainſi, cette ſorte d'étude, bien loin d'être utile à l'Ame, ne peut que l'accoutumer inſenſible-

ment à l'un des plus grands défauts dont elle puiſſe être entachée, qui eſt d'eſtimer mal-à-propos, de prendre pour louable ce qui ne l'eſt pas.

Mais quand ceux qui liſent l'Hiſtoire ſeroient capables de faire un diſcernement juſte des actions vertueuſes, il y a grand ſujet de douter ſi cette maniere d'inſtruire l'Ame par de bons exemples eſt auſſi utile & auſſi ſure, que celle qui conſiſte dans l'étude de ſes défauts. Comme cette difficulté regarde généralement tout cet Ouvrage, puiſqu'il ne ſera compoſé que d'exemples à fuir, je veux bien vous montrer en peu de mots, quels ont été les ſentimens des Anciens, & leurs Principes, ſur cette matiere, & vous en faire voir la liaiſon & les conſéquences.

Ces grands Hommes ont ſuppoſé, qu'il n'y a que de deux ſortes de Gens dans le Monde : les uns amoureux de la Vérité, eſclaves de la Raiſon, connoiſſans la véritable gloire, & dans qui ces heureuſes diſpoſitions naturelles produiſent une ardeur généreuſe, & une Emulation héroïque, d'imiter, & d'égaler, tout ce qu'ils voient de grand & de beau. Véritablement, ceux-là n'ont beſoin que de bons exemples ; parce qu'ayant les yeux ouverts, la beauté naturelle de la Vertu ſuffit ſeule pour les entrai-

ner, & pour les ravir (*a*). Si nous étions tous faits comme ces Gens-là, dit Quintilien, on n'auroit que faire d'artifice, pour porter les Hommes au bien : il ne faudroit, ni étude, ni méditation, ni adreſſe, pour les rendre raiſonnables (*b*).

Pour peu qu'on ſçache la liaiſon qu'il y a entre les opinions de l'Eſprit, & les mouvemens du cœur, on ne balancera pas à croire, que la plûpart de ceux qui eſtiment tant la maniere d'inſtruire par de bons exemples, ne ſont de cet avis, que pour faire accroire, & aux autres, & à eux-mêmes, qu'ils ſont de cette premiere eſpéce d'Ames extraordinaires, dont je viens de parler, à qui les bons exemples ſuffiſent. Je ne ſçais pas s'ils en ſont ; mais je ſçais bien, du moins, que le nombre de ces gens-là eſt très-petit.

Les autres, au contraire (dont le nombre eſt ſi grand, qu'on peut dire hardiment qu'il enferme preſque tous les Hommes) ſont prévenus d'une mauvaiſe honte de reconnoitre ce qui leur manque, corrompus par un deſir déréglé de liberté & de gloire, ennemis des vérités qui les condamnent, &

(a) *Honeſta quidem honeſtis ſuadere facillimum eſt.* Quintilian. Lib. III. Cap. III.

(b) *Si mihi ſapientes judices detur ſapientum conciones atque omne conſilium nihil invidia valeat, nihil gratia, nihil opinio præſumpta per quam ſit exiguus eloquentiæ locus.* Idem, Libr. II. Cap. XVII.

généralement inconſtans & légers en tout. C'eſt pour ceux-ci, qu'il eſt beſoin de réflexion & d'art, & que les bons exemples ſont inutiles ; car leur conſcience les leur fait regarder comme des reproches de leurs défauts, ſelon la remarque du même Quintilien (*a*).

On ne ſçauroit mieux éviter cet inconvénient, qu'en leur faiſant voir dans l'Hiſtoire, comme dans un Miroir, les images de leurs fautes. Comme nous ne pouvons nous en corriger, qu'en les conſidérant, & que nous ne ſommes pas aſſez déſintéreſſés, pour les étudier dans nous-mêmes, ſans prévention, & avec toute la liberté néceſſaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les y examiner à loiſir, ſans que notre vanité y ſoit intéreſſée. Cette complaiſance, que nous avons pour les peintures de nos vices, eſt donc un des plus grands effets de la ſageſſe de la Nature : c'eſt ainſi, conclut Cicéron, que cette bonne Mere a voulu, que ce qui étoit le plus utile fût ſouvent auſſi le plus agréable (*b*).

(a) *Sin & audientium mobiles animi & tot malis obnoxia veritas arte pugnandum eſt & adhibenda quæ proſunt.* Quint. Libr. II. Cap. XVII.

Ne videamur exprobrare diverſam vitæ ſectam cavendum eſt. Idem, Lib. III. Cap. III.

(b) *In pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt ipſa fa-*

C'eſt cet agrément naturel, que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque ſorte plus aiſément les choſes blâmables, que les honnêtes, ſelon Quintilien (*a*); & que nous ne nous portons pas avec tant d'ardeur à la recherche des honnêtes, ſi l'on en croit Cicéron, qu'à la ſuite de celles qui ſont blâmables (*b*). Conſidérons donc ſoigneuſement ces dernieres, pour les éviter; & après avoir examiné, dans les Diſcours précédens, les quatre Vices généraux de l'Eſprit humain, voyons ceux qui regardent chacune de ſes parties en particulier: premiérement l'opinion, qui regarde l'entendement, & qui méne l'ame par cette faculté; & puis, les paſſions, qui regardent directement la volonté, & qui font d'abord impreſſion ſur elle.

Ces deux ſortes de motifs, l'Opinion, & les Paſſions, ont cela de commun, qu'ils offenſent tous deux la Nature; en ce que ſe mêlant de gouverner les Hommes, ils

bricata, ut ea quæ maximam utilitatem in ſe continerent, eadem haberent plurimum vel etiam venuſtatis.
Cicer. de Orat. Libr. III.

(a) *Facilior eſt turpium quàm honeſtorum intellectus.*
Quintilian. Libr. III. Cap. VIII.

(b) *Neque honeſta tam expetunt quàm devitant turpia.*
Cicer. de Partit. Oratoriâ.

Teneros animos aliena opprobria ſæpe
Abſterrent vitiis. Horat. Sat. IV. Libri I. vs. 128.

empiétent ſur l'Office de la raiſon, à qui ſeule, de droit naturel, il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent, que les Paſſions ont au moins, quelque fondement dans la Nature ; au lieu que l'Opinion n'en a aucun, & tend, pour ainſi parler, à découvert, à détruire l'empire, & à éteindre les lumieres de cette ſage Mere, qui ſeule peut rendre les Hommes heureux.

C'eſt ce qui paroîtra bien clairement dans la ſuite, par l'examen des principaux effets de ce fantôme d'Opinion. Le premier degré de ſes uſurpations eſt d'accoutumer les Sens, inſenſiblement à trouver bizarres des objets qu'ils trouveroient agréables ſans elle, & à trouver agréables d'autres, dont naturellement ils ſeroient choqués. En voici un exemple aſſez étrange, que j'ai trouvé dans les Remarques de mon Auteur.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS V.

Que l'Opinion pervertit nos Sens.

TOUT le monde ſçait, que les Uſages changent, & qu'il n'eſt point de Coutume ſi bien établie, qui n'ait été précédée par une toute contraire. Cela n'eſt pas ſi étrange, quand il ſe paſſe un intervalle de tems conſidérable entre les deux extrémités, & que ce changement n'arrive pas en des choſes extrêmement familiéres, toujours préſentes, & d'un uſage continuel, comme ſont par exemple les habillemens; car nous ſommes naturellement moins ſurpris de trouver du changement dans ce que nous ne revoyons que de tems en tems, que dans ce que nous voyons ſans ceſſe, & qui change, pour ainſi parler, à nos yeux.

Il ne faut que conſidérer les meubles qui

ne ſervent qu'en une ſaiſon de l'année, en comparaiſon de ceux qui ſervent toujours, pour faire cette Remarque. On n'eſt guéres ſurpris de voir, au commencement d'un Hiver, des Manchons différens de ceux qu'on avoit l'année précédente, parce que l'Eté qui a paſſé entre deux a effacé, en quelque ſorte, l'idée qu'on avoit des premiers; mais quand on change de mode de Chapeau, qui eſt une choſe dont on ſe ſert toujours, il n'eſt rien de plus naturel, que la peine que les yeux ſouffrent quand ils en rencontrent tout d'un coup de fort grands, là où ils en ont vu peu de tems devant de fort petits.

Que ſi cela ſurprend avec raiſon dans des Chapeaux, qu'on quitte vingt fois le jour, il doit bien être encore plus ſenſible dans les choſes qu'on ne ſçauroit quitter pour un tems, comme par exemple, une longue Barbe; car lorſqu'un Homme s'aviſe de la faire couper, comment les yeux peuvent-ils s'accoutumer à le voir, ſans une choſe auſſi expoſée à la vue que celle-là, & ſans laquelle ils ne l'ont jamais vu un ſeul inſtant?

C'étoit donc une aſſez bizarre mortification à ceux qui entroient en Magiſtrature il y a environ un ſiécle, que d'être obligés, le jour de leur réception, de ſe faire couper tout-à-fait la Barbe, qu'on portoit fort lon-

gue alors; comme on voit qu'en mil cinq cent trente-ſix, François Olivier ne put être reçu au Parlement Maître des Requêtes, *qu'à la charge de faire couper ſa longue Barbe, s'il vouloit aſſiſter au Plaidoyé.*

Se ſeroit-on jamais défié, qu'une longue Barbe eût paſſé quelque part pour un Ornement indigne de la gravité d'un Magiſtrat? Et comment ſe peut-il que l'impreſſion de reſpect, de majeſté, & de ſageſſe, que la longue barbe fait dans l'eſprit de tout ce qu'il y a aujourd'hui de Nations civiliſées ſur la Terre, & qu'elle a fait dans toute l'Antiquité Grecque & Romaine, témoin les longues Barbes des Philoſophes, ait pu changer? qu'enfin, ce même objet fît en ce tems-là en France une impreſſion ſi différente dans les eſprits, qu'elle rendit un Magiſtrat incapable d'aſſiſter à l'Audience dans cet état?

On pourroit tirer de grandes conſéquences de cette bizarrerie. S'il ne s'agiſſoit que du ſentiment particulier d'une Compagnie, pour nombreuſe qu'elle fût, ce ſeroit peu de choſe: mais il eſt tout-à-fait étrange que tout Paris, (car il n'y a pas apparence que cette coutume fût particuliere au Parlement,) qu'un Royaume entier comme celui-ci, ait eu une idée de bienſéance ſi particuliére ſur ce ſujet, & ſi contraire à l'idée du reſte du monde. Si

Si la Bienſéance eſt quelque choſe de poſitif & de réel, s'il y a quelque ornement dont on puiſſe prétendre qu'il ſied naturellement bien, c'eſt aſſurément une longue Barbe à un Magiſtrat de conſéquence. Comme elle marque un âge avancé, qui eſt volontiers un âge de ſageſſe ; autant qu'il eſt à propos qu'un Magiſtrat ſoit Homme ſage, & même qu'il ait les marques extérieures de l'être, pour attirer le reſpect & la ſoumiſſion du Peuple, qui ne juge que par les Sens ; autant eſt-il à propos, en quelque façon, qu'un Magiſtrat ait la plus longue Barbe qu'il peut.

Il ſemble, par-là, qu'il ſoit naturellement de la Bienſéance, qu'il en ait ; & cependant, il eſt difficile de le ſoutenir, après cet exemple : car toutes les idées naturelles doivent être univerſelles dans tous les Lieux, & ne ſouffrent point d'exception. Cependant, voici tout un Royaume, qui, bien loin d'avoir la même idée de bienſéance que le reſte du Monde, en avoit une toute oppoſée ; car au lieu qu'il a toujours été cru communément, qu'il eſt bienſéant qu'un Magiſtrat ait de la Barbe, on croyoit de ce tems-là en France, qu'il étoit de la Bienſéance qu'il n'en eût pas, puiſqu'il lui étoit défendu d'en avoir.

C'eſt ainſi que raiſonnent les Eſprits

forts : & ils triomphent de rapporter à ce propos tout ce qu'il y a de plus étrange dans les Mœurs & les Uſages du Nouveau Monde, du Perou, & de la Chine, pour faire voir que l'Opinion eſt la ſeule régle des Hommes, & que la Nature n'eſt rien : comme ſi la Raiſon naiſſante de ces Peuples demi-bêtes étoit comparable à la nôtre, conſommée par une ſi longue poſſeſſion de politeſſe & de ſcience, & par la connoiſſance de tout ce qu'il y a jamais eu de civiliſé ſur la Terre.

Car il eſt conſtant qu'il y a dans les Hommes une idée naturelle de Bienſéance ; mais cette idée, quelque naturelle qu'elle ſoit, ne laiſſe pas de pouvoir être effacée par les Préjugés de l'Enfance, l'Education, & la Coutume. Ainſi, quoique les enfans qui naiſſoient il y a ſix ou ſept vingts ans, euſſent naturellement trouvé la Barbe un Ornement convenable à un Magiſtrat ; pourtant, à force de voir pratiquer & d'entendre dire le contraire, ils perdoient cette idée naturelle. Mais d'où pouvoit venir une coutume ſi contraire à cette idée ?

Une des raiſons qui fait autant éloigner les Hommes de la Nature, & naître parmi eux des Opinions qui lui ſont contraires, c'eſt l'envie de ſe faire remarquer, par des Singularités : car comme la Nature régle le

plus grand nombre en beaucoup de choſes, on ne ſçauroit quelquefois ſe diſtinguer, qu'en s'éloignant d'elle. Ainſi, il ſe peut faire que le Parlement ne vouloit pas que les Magiſtrats portaſſent de la Barbe ; afin de les diſtinguer des Gens de Cour, qui peut-être en portoient alors. Que ſi c'étoit en effet pour cette raiſon, ce devoit être une aſſez plaiſante choſe, à ce qu'il ſemble, de voir toute la galante & guerriere Jeuneſſe de la Cour de François I. chacun avec la plus longue Barbe qu'il pouvoit avoir, pendant que Meſſieurs de la Grand'Chambre étoient raſés comme les Mignons d'Henri III. le furent depuis.

C'eſt donc à notre Eſprit ſeul, entaché de cette mauvaiſe gloire de ſe diſtinguer à quelque prix que ce ſoit, qu'il faut ſe prendre de toutes les bizarreries qui paroiſſent dans les mœurs des Hommes, & non pas à la Nature, que nous forçons, & qui n'en peut mais. Cet amour de la ſingularité eſt peut-être le vice de tous le plus à craindre, parce qu'il abolit abſolument l'uſage de la Raiſon ; car, au lieu d'examiner ſi les choſes qu'on veut faire ſont bonnes ou mauvaiſes, il fait qu'on n'examine autre choſe, ſinon, ſi elles ſont communes, ou ſi elles ne le ſont pas. Cependant, la Nature ne nous donne pas pour régle de nos actions,

de faire autrement que les autres, mais ſeulement de faire bien : ſoit que par hazard le nombre de ceux qui font bien ſoit le plus grand, ou qu'il ſoit le plus petit, il ne lui importe pas. Si donc nous l'accuſons dans ces rencontres, ſi les Libertins prennent, de cette bizarrerie de mœurs, occaſion d'établir leur incertitude générale de toutes choſes, & leurs blaſphêmes contre la lumiere naturelle ; ce n'eſt pas qu'ils aient trouvé, après un examen ſolide, que c'eſt la faute de la Nature : mais c'eſt qu'il faut néceſſairement qu'ils avouent, que c'eſt la ſienne, ou la nôtre ; & l'amour propre, & la vanité, ne les laiſſent guères balancer entre ces deux partis.

Cependant, quelque blâmables que ſoient ces bizarreries dans leur ſource, quand une fois elles ſont établies généralement, il eſt du devoir d'un Homme ſage de s'y conformer ; parce qu'alors ce ſeroit tomber dans le même vice de ſingularité qui les a produites, que de ne s'y pas conformer. Ainſi, le Parlement avoit raiſon d'exiger de Monſieur Olivier, qu'il fît couper ſa longue Barbe, puiſque c'étoit la coutume. Ce fut ſagement fait à lui de s'y ſoumettre : & il n'auroit pas été Chancelier de France, comme il fut depuis, s'il eût été auſſi jaloux de ſon poil, que cette Mere de la

premiere Race de nos Rois fut jalouſe de celui de ſes Enfans : car, ayant le choix de l'Epée, ou des Ciſeaux, elle aima mieux leur voir trancher la tête, que de les voir tondus.

Cependant, comme nous nous imaginons naturellement dans ces occaſions, que les autres ſentent le changement qui s'eſt fait en nous, auſſi vivement que nous le ſentons nous-mêmes, un Homme devoit apparemment être aſſez embaraſſé de ſa contenance, dans la premiere Audience où il ſe trouvoit expoſé, tout raſé, à la vue de tant de gens qui étoient accoutumés depuis longtems à ne le point voir ſans une longue barbe. On dira qu'il ſe fait bien un changement auſſi ſubit, pour les cheveux, dans ceux qui ſe font Religieux. Auſſi voyons-nous qu'on les tient d'abord enfermés dans des Cloîtres, pour un long tems, pendant lequel le monde oublie leur figure. Mais enfin, il n'eſt point d'objet ſi bizarre, à quoi les Sens ne s'accoutument. Et pourquoi le trouverions-nous étrange, pendant qu'on voit tant d'eſprits accoutumés à ne raiſonner jamais juſte, & tant d'Ames à faire du mal à autrui gratuitement ?

APRE'S ce premier degré de l'Opinion, qui eſt, comme vous voyez, de pervertir les Sens, il y en a un plus élevé, qui eſt

d'anéantir la Raiſon, en faiſant que les Hommes ne la conſultent point du tout, dans les choſes qui ſont le plus indubitablement de ſon reſſort. Telle eſt la diſtribution de la Gloire, & des Honneurs, qu'on ne régle preſque parmi les Hommes, que par la naiſſance, au lieu de les régler par la Vertu, comme la Raiſon le voudroit. Voici quelques Réflexions de mon Auteur ſur ce déſordre.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS VI.

Que l'Opinion nous ôte l'uſage de la Raiſon.

C'Est une choſe digne de réflexion dans la vie, que les conditions les plus relevées ſoient celles où l'on ſe connoît le moins en Gloire, & où l'on prend plutôt la fauſſe pour la véritable. Il ne faut que conſidérer en quoi les Grands mettent la leur, & en quoi le Peuple met la ſienne, pour reconnoître cette vérité.

Quelques bonnes qualités d'eſprit qu'aient les Grands, ils font toujours conſiſter leur principale Gloire dans leur naiſſance; il n'eſt point de talent naturel ſi louable, pour lequel ils vouluſſent être conſidérés, plutôt que pour leur nobleſſe: quelques-uns même vont juſqu'à s'offenſer, qu'on les déſigne par toute

autre qualité que par celle-là, & juſqu'à ſe cacher des plus excellentes, de peur de déroger à leur rang. Cela vient de ce qu'il ſemble que c'eſt les rabaiſſer, que de les eſtimer pour des choſes qui leur ſont communes avec des gens ſans naiſſance : ils ne conſidérent pas que cette reſſemblance leur eſt bien plus honorable, que celle qu'ils ont par leur nobleſſe avec tant de gens ſans mérite.

Mais il n'en eſt pas ainſi du Peuple : il ne ſe trompe point comme eux dans le choix de la Gloire dont il eſt capable : il ne quitte jamais la véritable, pour courir après la fauſſe ; il n'eſt ſenſible, qu'à ce qui eſt naturellement eſtimable & avantageux.

Un Payſan ne croit point être plus qu'un autre, pour être fils d'un bon Travailleur, mais ſeulement pour être bon Travailleur lui-même, pour être ſain, robuſte, grand, & fort, pour danſer de meilleure grace, ou pour chanter mieux au Lutrin ; qui ſont toutes qualités réelles, ſolides & utiles, ou naturellement agréables. Voilà la ſeule Gloire qu'ils connoiſſent, & les ſujets d'où ils la tirent ; mais ils n'ont point appris de la Nature à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne ſont plus, quelque proches qu'ils leur aient été par le ſang : & ils s'aviſeroient auſſitôt de tirer vanité d'être né un jour qu'il

qu'il faiſoit fort beau tems, que d'en tirer, de l'eſtime où leurs Peres étoient dans leur Village ; car l'un & l'autre ſont également ridicules.

Le Mérite eſt donc purement perſonnel parmi eux ; & ceux qui ont étudié la Nature dans leurs mœurs ſimples & ſans art, peuvent avoir remarqué, qu'ils n'ont point d'injure plus ordinaire, que de ſe reprocher les uns aux autres, qu'ils ne valent pas leurs Peres : car c'eſt par-tout que la mémoire de la Vertu dure plus que ceux qui l'ont poſſédée, & qu'on s'immortaliſe en la ſuivant ; mais bien loin que les gens du Peuple rappellent le ſouvenir de celle de leurs parens ; pour leur tenir lieu de mérite, comme on fait tous les jours parmi les Grands, ils ne rappellent ce même ſouvenir, que pour rendre les vices des enfans plus inexcuſables.

Cependant s'il y avoit quelqu'un dans le Monde, à qui cette ſorte de mauvaiſe gloire fût pardonnable, à qui il fût permis de ſe vanter de la vertu de ſes Peres, ce ſeroit aſſurément plutôt aux Payſans qu'aux grands Seigneurs. On peut, ſans être téméraire, croire que la fidélité conjugale eſt une vertu moins générale parmi le grand monde, que dans les Villages. Que ſi cela eſt, c'eſt une choſe aſſez bizarre, que les

Grands, parmi leſquels la ſucceſſion eſt la plus douteuſe, ſoient ceux qui en tirent plus de vanité; pendant que les Payſans; parmi leſquels cette ſucceſſion eſt preſque certaine, ne s'en glorifient point du tout. Ainſi ſont faits les hommes: il n'eſt point d'avantages dont ils ſoient ſi jaloux, que de ceux qu'on leur pourroit conteſter avec plus de raiſon, ils ne ſe tourmentent point, pour ſe maintenir dans ceux dont perſonne ne peut douter.

Que ſi toute cette foule & cette déférence, qui ſuit les pas des Grands, n'eſt que l'effet de la préſomption qu'on a de la vertu d'une femme; ſi toute la puiſſance, les richeſſes, & l'autorité, qui ſont poſſédées dans le Monde par droit de ſucceſſion, ſont fondées uniquement ſur la bonne-foi des Meres; ſi tant de choſes, ſi réelles & ſi ſolides, n'ont qu'un principe ſi ſuſpect & ſi douteux; qui eſt le Sage, qui conſidérant ce qu'on défere à une Opinion ſi ſujette à erreur, ne s'écrie, *O Fantôme! eſt-il de Vérité dont le pouvoir ſoit ſi grand que le tien?*

Cependant c'eſt ſur cette charitable opinion, ſur ce titre ſi léger & ſi ſujet à caution, qu'on met des différences ſi grandes entre les hommes, qu'on régle leurs biens, & leurshonneurs. De-là naiſſent encore

tant de débats ridicules,& de différends bizarres : car c'eſt ainſi qu'on doit appeller les difficultés, qui arrivent tous les jours, pour les rangs, & les préſéances; dignes productions d'une cauſe ſi chimérique, & où les hommes n'ont point de honte de remuer toutes ſortes de machines, pour remporter l'avantage imaginaire de paſſer le premier à une porte.

C'eſt principalement dans ces ſortes de conteſtations manifeſtement ridicules, que paroît la vanité de la nobleſſe du ſang. Car la prérogative de rang en eſt aſſurément la dépendance la plus inſéparable. Nous voyons tous les jours, que les richeſſes, l'autorité, & le crédit, en peuvent être ſéparés ; ce ne ſont donc pas les appanages naturels de la Nobleſſe : ce ſont des effets trop ſolides, pour dépendre néceſſairement d'une cauſe ſi vaine. Mais le rang lui demeure toujours : il eſt une production très-uniforme de cette vénérable chimere, auſſi vain & auſſi imaginaire qu'elle.

On ne ſçauroit mieux former ſon jugement ſur cette matiere, qu'en le réglant ſur celui qu'un Empereur moderne, comparable aux plus grands de l'Antiquité, en a fait dans une occaſion dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir ; Jugement, qui enferme toutes les réflexions précédentes, & où le

mépris, que ce Prince, le plus puiſſant qui ait été depuis Charlemagne, fait de toutes ces ſortes de vanités, de rangs de naiſſance, montre bien qu'il avoit autant d'horreur pour la mauvaiſe Gloire, que d'ardeur pour la véritable; & fait voir à l'œil la vérité de cette excellente parole de Tacite, *que ceux qui ſçavent uſer de l'Empire négligent les formalités* (a).

Pour comprendre toute l'étendue du ſens de cette action de Charles-Quint, il faut ſe repréſenter la magnificence & la majeſté ſans égale de la Cour de cet Empereur à Bruxelles, c'eſt-à-dire, dans le lieu de tous ſes Etats où elle étoit plus belle, plus libre, & plus nombreuſe, qui étoit comme le centre de ſa Puiſſance; & où les Allemands, les Italiens, & les Eſpagnols, ſe trouvoient tous en égale conſidération, & ſans aucune prééminence. Dans cette Cour ſi qualifiée, & remplie de Courtiſans d'un rang dont il ne s'en trouve plus, depuis le tems qu'à Rome on comptoit des Rois parmi ce nombre, il faut encore s'imaginer deux femmes de la premiere qualité, qui ſont en différend pour le pas dans une Egliſe, & dont l'Empereur, apparemment pour empêcher les querelles que cette conteſtation

(a) *Apud quos jus Imperii valet, inania tranſmittuntur.* Tacit. Annal. Libr. XV.

pouvoit faire naître, voulut être l'arbitre.

Qui pourroit ſe figurer les brigues, les cabales, les ſollicitations, les recommandations, les titres, les mémoires, les préjugés, & enfin tous les moyens, qu'on a coutume d'employer de part & d'autre dans ces occaſions; & en même tems, la patience, & la ſage tolérance de l'Empereur, de laiſſer évaporer toutes ces fumées à loiſir, ſans en être aveuglé, bien éloigné de s'en entêter lui-même, comme la plûpart des Princes font de ces ſortes de choſes.

Qu'on ſe figure donc le jour, qu'il devoit juger cette importante affaire, arrivé; l'attente générale de tout le monde, les deſirs & les eſpérances oppoſées des divers partis, les gageures de fols, & les prédictions des prétendus Sages, le lieu & la ſolemnité de l'Aſſemblée, les cérémonies qui l'accompagnérent, la préſence & l'inquiétude des Parties, & la gravité de l'Empereur: il n'eſt aſſurément perſonne, à préſent non plus qu'alors, qui s'attendît, que ce Prince, pour tout réglement, dût ordonner, comme il fit, *Que la plus folle des deux paſſât devant*, ce fut tout le contenu de ſon arrêt.

Cette Parole n'a rien de fort ſubtil, ni de fort relevé en apparence; mais, ce qui ſeroit une pure plaiſanterie dans la bouche d'un Particulier, pour réjouir une compagnie, eſt

une cenſure dans la bouche d'un Empereur en cette occaſion, & une inſtruction excellente, de la ſotiſe de ces ſortes de différends : car premiérement, l'Empereur ſuppoſe, que toutes les deux étoient folles dans leur ambition ; & enſuite, pour faire voir le mépris qu'il fait de l'avantage qu'elles recherchent ſi ardemment, il ordonne, que cet avantage ſoit acquis à la plus folle des deux.

Que s'il étoit permis de comparer les productions de l'eſprit de Dieu, avec celles de l'eſprit de l'homme ; le Jugement de Salomon entre deux femmes, avec celui-ci, de Charles-Quint entre deux femmes auſſi, peut-être que le dernier en date ne ſeroit pas moins eſtimable que le premier, à en juger par les ſeules lumieres de la Raiſon ; à ne conſidérer ce premier, que dans Joſephe ſeulement, & non pas dans l'Ecriture.

Car enfin, ſi cela ſe peut dire, l'expédient dont Salomon s'aviſa, pour découvrir la véritable mere de l'enfant conteſté, quoiqu'il dût vraiſemblablement réuſſir, n'étoit pas entiérement certain ; il eſt des femmes aſſez tendres naturellement, pour ne pouvoir ſouffrir de voir démembrer un enfant, quoique fils de leur ennemie : au contraire, il s'en eſt vû, qui ont fait des choſes auſſi cruelles, que de voir mettre en piéces leur

propre enfant, plutôt que de le céder à une autre ; la haine a produit d'auſſi horribles excès que celui-là. Mais pour Charles-Quint, il étoit bien sûr de terminer infailliblement le différend de ces deux Dames, en le décidant, comme il fit, d'une maniere qui les fit renoncer toutes deux à leur prétention : car il eſt aiſé de juger que ni l'une, ni l'autre, n'eut plus d'envie de paſſer la premiere, après cet Arrêt.

Il eſt pourtant vrai, que Charles-Quint éludoit en effet la Queſtion, & que Salomon la jugea régulierement : auſſi étoit-il du devoir de Salomon de le faire, parce que la conteſtation étoit naturelle, raiſonnable, & louable : il eſt honnête à une mere de demander ſon fils ; ainſi, la choſe méritoit d'être décidée à la lettre : au lieu que la conteſtation, dont Charles-Quint étoit Juge, étant manifeſtement impertinente, c'eût été l'autoriſer, que de la décider régulierement ; ç'auroit été reconnoître pour raiſonnables ces ſortes de difficultés : elle n'étoit pas digne d'être terminée autrement que par une raillerie violente, qui ſans toucher au fond de la queſtion, fît ſeulement comprendre, qu'il étoit ridicule de l'avoir propoſée, & que toutes celles de cette nature ne méritent pas qu'on s'y applique ſérieuſement.

Ce n'eſt pas que l'Empereur, qui avoit vu tant de cérémonies en ſa vie, ne ſçût bien la néceſſité qu'il y a de régler les rangs dans ces occaſions : la Hiérarchie politique a un ordre qui lui eſt naturel, auſſi bien que l'Eccléſiaſtique, & le réglement des rangs eſt une marque ſenſible de cet ordre, mais ces rangs n'appartiennent qu'à ceux qui ſont Membres de cet Hiérarchie, & ſeulement dans les occaſions où ils agiſſent en cette qualité. Ainſi, il ſemble, à n'en juger que par le Sens commun, qu'il eſt auſſi ridicule de vouloir garder par-tout le rang des charges, qu'il le ſeroit d'en vouloir porter toujours l'habit & les ornemens.

Il n'y eut jamais de plus grand ennemi de la mauvaiſe Gloire, que ce Prince : toutes les actions de ſa vie ſont, en cela, de même caractere, que ce Jugement : mais ſur-tout, il lui a quelquefois échapé, ſur le champ, des réponſes ſi énergiques ſur ce ſujet, qu'à peine l'Antiquité ſi féconde en bons mots nous a laiſſé quelque choſe d'égal.

C'eſt particulierement dans ces ſortes de traits imprévus, qu'on doit étudier les véritables ſentimens de l'Ame ; comme les hommes n'ont pas le loiſir de ſe déguiſer dans ces occaſions, on peut croire que la bouche y parle de l'abondance du cœur ; & c'eſt leur faire juſtice, que de les juger là-deſſus.

On conte donc, entre autres choſes, que comme on parloit une fois, devant Charles-Quint, d'un Capitaine Eſpagnol, qui ſe vantoit de n'avoir jamais eu peur, il répondit, *qu'il falloit que cet homme n'eût jamais mouché de chandelle avec les doigts; car* ajoûta l'Empereur, *il auroit eu peur de ſe bruler.*

Il faudroit un Commentaire exprès, pour remarquer tout ce qu'il y a de grand dans cette parole. On y voit l'opinion modeſte, & véritable, que ce Prince avoit de la bravoure, à qui il n'attribuoit rien au-deſſus de la nature, comme faiſoit l'Eſpagnol: & qu'il ne faiſoit pas conſiſter, comme ce Capitaine, dans une entiere inſenſibilité pour les dangers, mais bien dans la Victoire que l'amour de la Gloire remporte dans les cœurs généreux ſur leur horreur naturelle pour la Mort: horreur, qui eſt proprement ce que nous appellons la peur.

Il paroît encore par cette parole, qu'il n'eſt rien de ſi bas, dans les plus viles manieres du Peuple, dont un eſprit bien fait ne puiſſe faire quelque bon uſage: & qu'ainſi les Grands perdent quelque choſe à cette ignorance profonde, où ils ſont, de la vie commune; ne fût-ce, que pour les métaphores naturelles & vives qu'ils en pourroient tirer, pour s'expliquer agréablement

& familiérement tout enſemble, & pour rendre de grands ſentimens, par des expreſſions qui ſoient à la portée de tout le monde, comme fit Charles-Quint dans cette occaſion. Il n'y a rien de plus bas, & de plus ſale, que la matiere de ſa réponſe : combien de Princes ont paſſé toute leur vie, ſans ſçavoir ſeulement, ſi cela ſe faiſoit ? On apprend bien des choſes, en voyageant ſans ceſſe, & faiſant toujours la guerre, en perſonne, ſur Mer & ſur Terre, dans toutes les parties du Monde, qu'on n'apprendroit pas dans le fond de l'Eſcurial. C'étoit en menant cette ſorte de vie, que ce Prince avoit appris, qu'on mouchoit des chandelles avec les doigts, & quelques autres choſes encore. Ce n'étoit pas une connoiſſance fort curieuſe : cependant ſe peut-il rien de plus noble, que l'uſage qu'il en ſçut faire dans cette occaſion.

Enfin, pour revenir à notre ſujet, on voit principalement dans cette excellente parole, quel Jugement ce Prince faiſoit de l'impertinente vanité & de la mauvaiſe gloire de cet Eſpagnol, & quel mépris on doit faire de ces ſortes de Rodomontades ſi ordinaires dans le grand monde, & ſur la bravoure, & ſur la nobleſſe. Mais faut-il s'étonner que tant de gens courent après les petites & les fauſſes gloires, puiſqu'il en eſt

ſi peu, qui ſoient capables des grandes & des véritables ?

Je ſouhaite que cette réflexion vous plaiſe autant qu'elle m'a plu ; car je vous avoue, que c'eſt preſque celle de toutes qui m'a le plus touché. Les grands Seigneurs ſont, à mon avis, les perſonnes du monde, qui doivent aimer davantage ces ſortes de conſidérations ; & ceux d'entr'eux, qui ont joint un grand mérite à une naiſſance illuſtre, ont beaucoup plus d'intérêt que le peuple à ſe plaindre de l'eſtime qu'on fait de la nobleſſe toute nue. Ils y perdent plus que perſonne, s'ils aiment la gloire : car quelque pure que ſoit leur vertu, quelque légitimes que ſoient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaiſe coutume, qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages ſont toujours ſuſpects de flaterie parmi les hommes naturellement envieux & malins.

Je ne doute point que les ſpéculatifs, qui conſidéreront ce Jugement de Charles-Quint, ne ſe moquent du ſens que mon Auteur y donne ; & qu'ils ne l'attribuent à quelque raiſon politique que ce Prince eut pour ne point offenſer une des plus conſidérables Maiſons de l'Europe, plutôt qu'à l'impertinence de la conteſtation.

Je ne trouve pas même étrange, que

vous me diſiez, que relevant, comme je fais, l'uſage moral de l'Hiſtoire, il ſemble, que je veuille en faire négliger l'uſage politique, que vous prétendez être le plus naturel, le plus néceſſaire, & le plus important de tous ceux qu'on en peut faire; enfin, le plus propre, & le plus excellent.

Je n'ai qu'une choſe à vous dire là-deſſus. C'eſt qu'excepté ceux qui ſont appellés au maniment des affaires d'Etat, par leur naiſſance, ou encore, ſi vous voulez, par un talent extraordinaire pour ces ſortes de matieres; hors ces deux ſortes de gens, dont on ne ſçauroit nier que le nombre ne ſoit très-petit, en comparaiſon du reſte des hommes, il n'eſt pas peut-être de foibleſſe plus digne de riſée dans tous les autres, que l'étude de la Politique. Ainſi, comme mon Auteur avoit en vue dans ſes réflexions de ſervir à tout le monde, il ne croyoit pas devoir s'arrêter à conſidérer l'Hiſtoire d'un côté, qui ne regarde, avec raiſon, qu'un très-petit nombre de gens; & qui ne peut être conſidéré du reſte des hommes, que par un principe de la folie la plus rafinée dont ils ſoient capables, qui eſt l'avidité de ſçavoir tout autre métier que le ſien, ſurtout celui des Grands, & de s'embarraſſer du Gouvernement des Etats, pendant qu'on ne ſçait pas ſe gouverner ſoi-même.

Car enfin, il n'eſt point de plus viſible effet de la mauvaiſe Gloire dont la plûpart des hommes ſont entachés, que la vanité qu'ils tirent de la connoiſſance de la Politique, & la conſidération qu'ils prétendent s'attirer dans le monde, par la poſſeſſion d'un Art qui ne peut jamais leur ſervir de rien : cette diſpoſition d'eſprit eſt ſans doute la plus grande marque de l'admiration ſecrette qu'ils ont pour les grandeurs, de cette baſſeſſe de cœur qui fait envier tout ce qu'on voit au-deſſus de ſoi, de cette ſoumiſſion intérieure de l'eſprit & des ſentimens, qui eſt une ſource inépuiſable de préventions & d'erreurs; & ainſi, l'un des plus grands obſtacles à la véritable Sageſſe.

Voilà le fruit qu'on tire d'ordinaire des Réflexions politiques. C'eſt ainſi que la ſote Vanité de s'occuper des grandes affaires pervertit l'eſprit, & ruine de fond en comble le Bon-Sens : & cela ne vient que de ce qu'on veut connoître les Princes, avant que de connoître les hommes : au lieu qu'il faut connoître les hommes, pour pouvoir connoître les Princes, puiſque les Princes ſont des hommes. Mais cet ordre ſi naturel eſt renverſé par le plaiſir ridicule, que la plûpart des gens ſe font d'avoir l'imagination remplie d'objets magnifiques, & la mémoire

pleine de grands noms : ils ſe conſolent ainſi de leur baſſeſſe effective, par ces importantes chimeres ; & charmés de l'harmonie imaginaire qu'ils ſe repréſentent dans les Etats, ils négligent de travailler à établir dans eux-mêmes l'harmonie effective qui y pourroît être entre leur eſprit & la vérité, entre leur deſir & leur pouvoir, entre leur fortune & leurs penſées. Semblable à ce Tailleur, célébre dans l'Hiſtoire, qui ayant compoſé un Livre de Réglemens, & le préſentant à Henri IV. donna ſujet à ce Roi de dire, *qu'on lui allât chercher le Chancelier, pour lui prendre la meſure d'un Habit.*

Mon ſentiment eſt donc, puiſque vous le voulez ſçavoir, que les Grands ne doivent être conſidérés par le commun du monde, dans l'Hiſtoire, que comme dans la Tragédie, c'eſt-à-dire, que par les choſes qui leur ſont communes avec le Vulgaire, leurs paſſions, leurs foibleſſes, & leurs erreurs ; & non pas par les choſes qui leur ſont propres & particulieres, en qualité de Grands, qui ſont celles que la Politique conſidére. Un Roi de Théatre fera peu de pitié au Peuple par ſes malheurs, s'ils ſont de telle nature que les Rois ſeuls en ſoient capables ; comme pour avoir perdu une bataille, ou un Royaume, par ſa mauvaiſe politique ; mais

ſi ce Prince a perdu cette bataille, comme Antoine, pour n'avoir pu ſe réſoudre à perdre des yeux ſa Maîtreſſe; s'il a été chaſſé de ſon Royaume, comme le jeune Tarquin, pour avoir fait violence à une belle Dame, dont il étoit amoureux: alors comme l'Amour, qui eſt la cauſe de ces malheurs, eſt une choſe dont tout le monde eſt capable, & qui peut faire tomber toute ſorte de perſonnes dans des inconvéniens auſſi conſidérables pour leur condition, que ceux où ces Princes tombérent, étoient conſidérables pour la leur; la repréſentation de leur malheur touche néceſſairement tout le monde, intéreſſe tous ceux qui la conſidérent; & par les réflexions où elle les engage, purifie inſenſiblement dans leurs cœurs la même paſſion qui a cauſé tous ces déſaſtres en la réduiſant à une médiocrité, qui la rend incapable d'en pouvoir jamais produire de ſemblables.

Il arrive quelque choſe de pareil dans les bons eſprits, en liſant l'Hiſtoire comme il la faut lire, c'eſt-à-dire, en y conſidérant ſurtout les Grands par ce qu'ils ont de plus perſonnel & de plus ſéparé de leur qualité, par les illuſions de leur eſprit & les foibleſſes de leur cœur, par le détail de leur intérieur, leur vie ſecrette & domeſtique; qui ſont toutes choſes, qui leur ſont communes avec

les autres hommes; & non point par leur bonne ou mauvaiſe Politique, qui ne regarde que les Grands comme eux. C'eſt par cette régle, qu'on peut reconnoître quels ſont les bons Hiſtoriens; car ils ſont d'autant meilleurs, qu'ils entrent davantage dans tout ce détail, comme fait Plutarque, puiſqu'ils en ſont d'autant plus propres à tout le monde, & plus utiles.

Voilà quels ſont les fondemens de la prévention où étoit mon Auteur contre les Réflexions politiques : elle étoit ſi grande, qu'il a évité d'en mêler quelque choſe dans ſes Diſcours, avec autant de ſoin, que d'autres l'auroient recherché; car il lui étoit bien aiſé de le faire, & de montrer que la bonne Politique, auſſi-bien que la véritable Rhétorique, n'a d'autre fondement que la véritable Morale, qui eſt celle qu'il a eu deſſein d'expliquer.

C'eſt ce qui paroîtra bien clairement par le Diſcours ſuivant, où il conſidére enfin l'Opinion dans le dernier dégré de ſon élévation, & comme dans le lieu de ſon triomphe. C'eſt l'opinion de Religion dont j'entens parler, & dont les effets ſont aſſurément plus étranges, que tous ceux qu'on attribue à la Magie. Vous verrez par ce dernier Diſcours de notre Sage, que quand les Peuples ſont une fois prévenus de cette Opinion

Opinion en faveur de quelqu'un, quand ils ſont pleinement convaincus qu'un homme a de la Religion, il n'eſt rien de ſi hardi, & même de ſi irreligieux dans le fond, que ce quelqu'un-là ne puiſſe tenter impunément; il n'eſt point d'action ſi viſiblement artificieuſe, que cet homme ne puiſſe faire paſſer pour un Chef-d'œuvre de piété.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS VII.

Que l'Opinion rend tout recevable en matiere de Religion.

IL n'eſt rien de plus commun dans l'Hiſtoire, que de voir les ambitieux faire ſervir la Religion à l'établiſſement ou à la conſervation de leur Autorité. Les exemples en ſont infinis ; & il ne faut pas s'étonner que cette adreſſe leur ait preſque toujours réuſſi, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'inclination naturelle & générale de tous les Peuples à croire la Providence, & une Divinité ; mais n'y a-t-il point de raiſon plus particuliere de ce ſuccès ?

Le plus grand obſtacle que les Fondateurs des Sectes, & des Empires, ayent trouvé à leurs deſſeins, c'eſt l'averſion naturelle que

les hommes ont pour ſe ſoumettre les uns aux autres, pour reconnoître quelque ſupériorité de mérite, ou de lumiere. C'a été de tout tems parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute ſorte de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Auſſi ces grands hommes ſe ſont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires, qu'ils avoient reçues de la libéralité de la Nature. Ils s'en ſont toujours ſervis avec tant de circonſpection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils ſembloient être ſeuls à les ignorer.

Ils ont encore par la même raiſon, évité de ſe diſtinguer des autres, ſoit par le langage, ſoit par les vêtemens, enfin par toutes les ſingularités qui frapent les Sens du Vulgaire (*a*); affectations, où les faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choſes que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles: ils ont fait de plus belles actions; mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils euſſent deſſein d'exciter, ni envie, ni jalouſie; ce qui fait le plus grand plaiſir des Ames vulgaires.

Mais le plus heureux artifice dont ils ſe

(a) *Ejuſmodi res, & invidiam contrahunt in vitâ, & odium in oratione* Ad Herenn. Lib. IV.

ſoient ſervis, pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, & leur indépendance naturelle, en les aſſerviſſant, c'eſt quand ces célébres impoſteurs ont donné lieu au Peuple, d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent, & au-deſſus de lui, de l'attribuer à quelque communication ſecrette qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adreſſe, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué perſonne; parce que cela n'a plus été regardé, dès-lors, comme un mérite perſonnel; ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître: mais ſeulement, comme l'effet du bonheur & du hazard, ou de la faveur du Ciel, qui ſe répand également ſur les dignes & ſur les indignes; ce qui ne rabaiſſe, ni les uns, ni les autres.

Ainſi ce ne fut point à Zoroaſtre, à un autre homme, que les Bactriens ſe ſoumirent; mais plutôt à la Divinité, avec qui il communiquoit ſi aſſidument dans ſes retraites myſtérieuſes. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des Loix, & une Religion, aux premiers Romains; mais bien à la Nymphe, qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de ſe faire obéir en ſi peu de tems à tant de milliers d'hommes, qui ne purent réſiſter au merveilleux Pigeon qu'ils voyoient lui venir parler ſi ſouvent à l'oreille: &, ſi l'on admira jadis à

Rome les belles actions du plus grand des Scipions, c'eſt qu'il n'y avoit perſonne qui ne ſe crût capable d'en faire autant que lui, ſi on eût aſſiſté aux Conférences ſecrettes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'eſt ſur ce même fondement, que Ciceron ſe trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute ſa conduite contre Catilina, pour juſtifier quelqu'un qu'on accuſoit d'avoir trempé dans ſa Conjuration; & ce grand Orateur voyant bien qu'un récit ſi glorieux pour lui étoit plus propre dans ſa bouche à aliéner l'eſprit de ſes Auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir eſſayer de leur rendre ce récit moins odieux, en rejettant, dès l'entrée, ſur une inſpiration céleſte tout ce qu'il avoit fait de merveilleux dans cette occaſion. *O Dieux!* s'écrie-t-il d'abord dans cette penſée, *Dieux immortels! (car je veux vous rendre ce qui vous appartient, & je ne ſçaurois préſumer ſi fort de ma capacité, que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir à tant d'accidens ſi grands, ſi différens, ſi imprévus, qui accompagnérent l'affreux Orage dont cet Etat fut agité.) Oui, c'eſt vous, qui répandites dans mon Ame ce deſir ardent de conſerver ma Patrie; vous, qui me retirâtes de tout autre ſoin pour m'ap-*

pliquer uniquement au Salut de la Republique ; c'eſt vous, enfin, qui portâtes dans mon Eſprit des lumieres ſi extraordinaires, à travers toutes les ténébres de mes Erreurs, & de mon Ignorance. (a).

C'eſt ainſi que les plus habiles entre ces fameux Impoſteurs ont voulu faire comprendre au monde, que les Dieux ne les avoient favoriſés de leur Commerce, que pour le bien & le ſervice du Public. De cette ſorte, il ſembloit au Peuple, que bien loin qu'il eût aucune obligation à ſes Légiſlateurs, & à ſes Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ſes Légiſlateurs, & ſes Capitaines, qui lui en avoient, puiſqu'il étoit en quelque ſorte cauſe que la Divinité leur faiſoit part de ſes Faveurs, que c'étoit uniquement pour lui, & à ſon occaſion : ainſi, il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit, ni envieux, ni jaloux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt naturel, que l'Opinion qu'ils ont ſçu donner, qu'ils con-

(a) *O Dii immortales ! (vobis enim tribuam quæ veſtra ſunt : nec verò poſſum meo tantum ingenio dare, ut tot res, tantas, tam varias, tam repentinas, in illâ turbulentiſſimâ tempeſtate Reipublicæ meâ ſponte diſpexerim) vos profectò animam meam tunc conſervandæ patriæ cupiditate incendiſtis, vos me ab omnibus cæteris cogitationibus ad unam ſalutem Reipublicæ contuliſtis, vos denique in tantis tenebris erroris & inſcientiæ clariſſimum lumen præluliſtis menti meæ.*

Cicer. pro Sylla.

verſoient familierement avec les Divinités, & que le Ciel leur communiquoit ſes lumieres, leur ait ſervi; que les Peuples ſe ſoient ſoumis à ces marques plauſibles de leur Autorité; qu'on ſe ſoit fait honneur auprès des hommes des bienfaits des Dieux: mais toute l'Antiquité Grecque & Romaine n'a jamais vu que des hommes ayent prétendu ſe faire honneur auprès des Peuples, en faiſant des libéralités aux Dieux; elle n'avoit point porté l'uſage de la Religion juſques-là. Ce rafinement étoit réſervé à ces derniers tems, & c'eſt dans une action de Louis XI. qu'on en peut voir un exemple bien ſingulier: car quoique ce Prince eût véritablement de la Religion, & que la plûpart de ſes Dévotions fuſſent ſincéres, il eſt bien mal-aiſé de faire ce même Jugement de celle dont il s'agit ici; de comprendre, qu'un homme ſi aviſé ait fait de bonne-foi une choſe auſſi étrange; & qu'un excès de cette nature, dans un eſprit comme le ſien, ne doive pas être plutôt réputé pour artifice, que pour extravagance.

Il ne faut, pour en être convaincu, que conſidérer le ſeul Titre du Contrat qu'il fit, & qui a donné ſujet à cette réflexion. Voici comment la Piéce s'appelle: *Tranſport de Louis XI. à la Vierge Marie de Boulogne, du Droit & Titre du Fief &*

Hommage du Comté de Boulogne, dont releve le Comté de Saint Pol, pour être rendu devant l'Image de ladite Dame par ſes Succeſſeurs ; en 1478.

Il n'eſt point néceſſaire de ſçavoir le fond des Affaires que ce Prince avoit eues pour l'acquiſition de ces deux Terres : ce ſont ſes ſentimens, dont il eſt queſtion ici, & non pas des Droits de la Couronne. Il ſuffit de ſçavoir, qu'il crut que cet Acte, tout bizarre qu'il eſt, étoit néceſſaire ou utile au bien de ſes Affaires, puiſqu'il s'en aviſa, & qu'il le fit ; & ce Trait, quelque hardi qu'il paroiſſe, doit paſſer près de nous pour le fruit d'une Sageſſe conſommée, & d'une longue expérience des Jugemens des hommes.

Il n'y a rien d'extraordinaire de conſacrer, vouer, dédier, le revenu de ſes Terres au Service de Dieu & de ſes Saints, à l'uſage de ſes Miniſtres, à l'Ornement de leurs Temples & de leurs Autels ; ni même à mettre ſes Etats ſous leur protection particuliere. Le feu Roi, de triomphante mémoire, fit une cérémonie de cette ſorte pour tout ſon Royaume à notre Dame de Paris ; & toute la Religion des Anciens, auſſi bien que la nôtre, a reconnu avec raiſon ces ſortes de Dévotions pour très-ſolides. En effet, ce n'eſt qu'implorer l'aſſiſtance du Ciel en diverſes

diverſes manieres ; & il n'y en ſçauroit trop avoir pour les hommes.

Cela eſt de la Lumiere naturelle, mais non pas de choiſir des Puiſſances céleſtes, pour en faire les objets de notre libéralité ; qu'au lieu de leur demander, ou de feindre d'avoir reçu d'elles, on ſe ſoit ingéré de leur donner, comme ſi elles avoient beſoin de nos biens, ainſi que nous avons beſoin des leurs ; qu'elles en puſſent jouir effectivement, ainſi que nous pouvons jouir des leurs, de leurs lumieres, & de leur intelligence, quand il leur plaît de nous en communiquer quelque rayon.

Cependant cela a réuſſi : ces ſortes de Libéralités pieuſes, cette maniere d'uſage de la Religion, a attiré la vénération des Peuples ; cela les a ſi bien trompés, que quoique Louis XI. fît profeſſion ouverte de n'être pas ſincere, comme on le voit par ſa Deviſe, il ne paroit pourtant point qu'en ce tems-là perſonne ait ſoupconné d'artifice une Dévotion ſi extraordinaire. Tant il eſt vrai, que quand on eſt une fois perſuadé de la piété d'un homme, il n'eſt rien qu'il ne puiſſe entreprendre avec ſuccès, à la faveur de cette perſuaſion ; que la ſeule ombre d'intérêt imaginaire que le Ciel a dans ces ſortes d'actions, que la ſainteté des Noms qu'on y mêle, peut aveugler le monde,

juſqu'au point de l'empêcher d'en appercevoir la hardieſſe, & la moquerie. Cela eſt tout-à-fait merveilleux : mais auſſi, cela découvre d'autant mieux la nature de l'Eſprit humain, par ſes plus foibles & bizarres côtés, qu'on ne ſe ſoit point aviſé, pour lors, de trouver étrange, qu'un homme contractât avec la Sainte Vierge, tout comme avec un autre homme ; & qu'il lui fît, du moins par fiction, accepter un préſent qu'il lui faiſoit, & dont il ne demeuroit pas moins Maître, après cette prétendue Libéralité, que devant.

Car enfin, eſt-ce que les Baillis, Prévôts, & autres Officiers de la Comté de Boulogne, quand on les auroit appellés les Baillis de la Vierge, ſes Prévôts, & ſes Officiers, en devoient moins obéir au Roi ? Eſt-ce que l'Egliſe de Boulogne jouiſſant du Revenu de la Terre, elle en étoit mieux deſſervie ? Eſt ce que le Roi en étoit moins Comte, pour avoir donné cette Comté à la Vierge ? Non, aſſurément. Eſt-ce que le Peuple d'alors ne voyoit pas tout cela comme nous le voyons ? Il ne tenoit qu'à lui de le voir ; mais Louis XI. voyoit encore mieux toutes ces choſes que ſon Peuple, ni que nous : cependant ce Prince ſi habile dans l'uſage de tous les inſtrumens de la Politique, & qui avoit fait une étude ſi profonde de celui de

la Religion en particulier, qui l'avoit fait jouer de toutes les manieres connues, crut qu'il pouvoit impunément employer encore celle-ci ; après l'avoir inventée, & l'étendre juſques-là ſans danger : il jugea que les Eſprits étoient capables de la porter.

Il falloit connoître leur nature, pour ſe hazarder ſi avant : pour cela, il fallait ſçavoir, qu'il n'eſt rien de ſi mince, ni de ſi ſuperficiel, à quoi la Religion du Vulgaire ne ſoit capable de s'attacher ; que les plus groſſieres apparences la ſatisfont, & la limitent ; qu'elle ne pénétra jamais au de-là ; qu'il ne nous eſt rien de ſi difficile, que de juger des Eſprits céleſtes à leur maniere, & de n'y mêler rien de la nôtre ; de ne leur attribuer jamais nos ſentimens & nos mouvemens, quelque incapables que nous ſçachions qu'ils en ſont ; de n'oublier point les différences qui ſont entr'eux & nous, à leur avantage. Enfin, il falloit ſçavoir que de tout tems, l'Eſprit humain a eu un penchant naturel à conſacrer ſes Opinions & ſes Paſſions, en les imputant aux Divinités (*a*) ; que toute la Religion des Païens, pur Ouvrage de la Corruption de la Nature, étoit pleine de ces ſortes d'Apothéoſes ; & que cette eſpéce de reſſemblance que nous leur attribuons avec nous, en

(a) *Fingebat hæc Homerus humana ad Deos transferens*, Auguſt. Confeſſ.

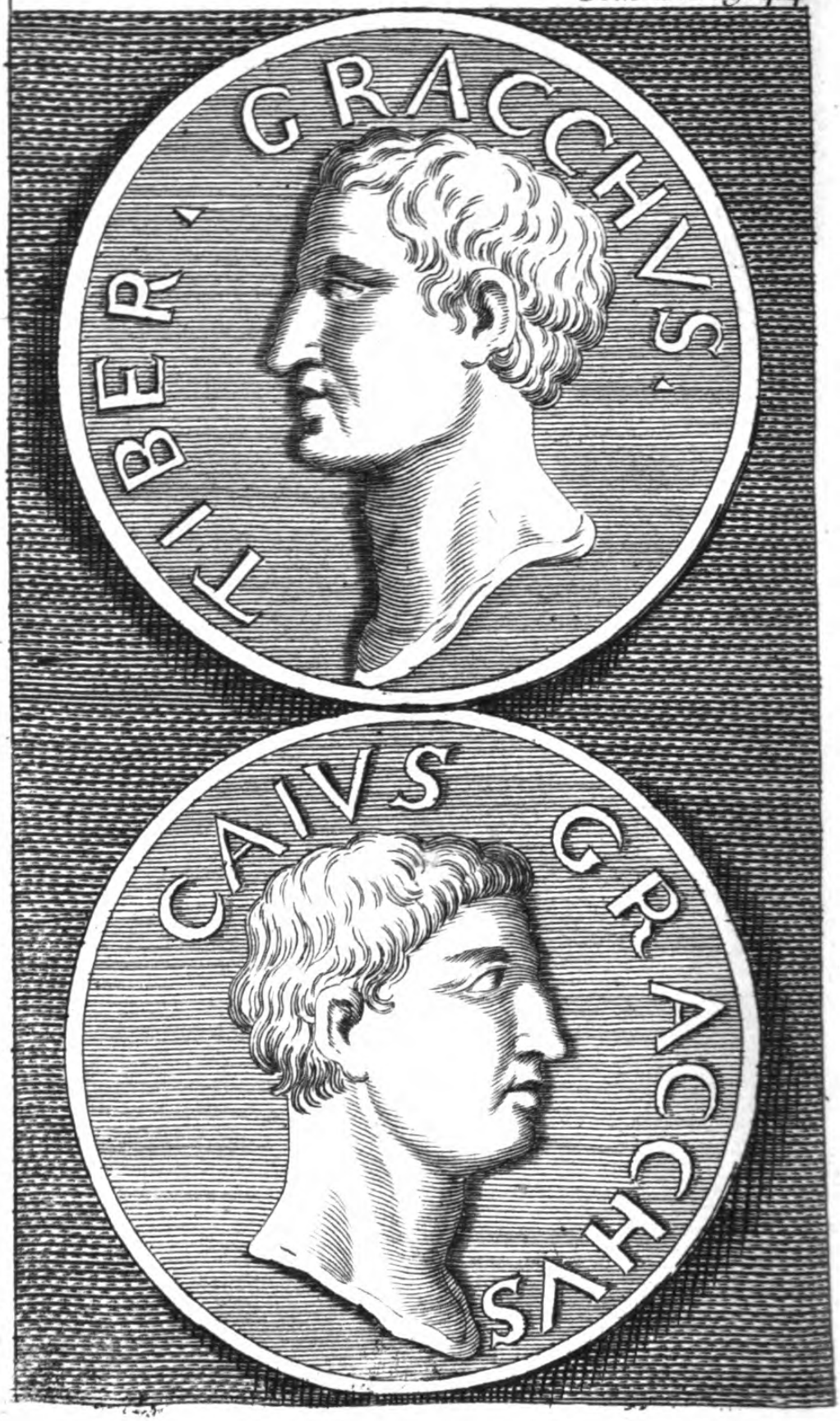
les traitant en certaines choſes comme des hommes, nous éleve en quelque ſorte à leur hauteur, & conſole notre baſſeſſe.

C'eſt ainſi que les hommes ont de tout tems détruit l'eſprit de la Religion, en faiſant des actions de piété à leur maniere; qu'ils ſe démentent eux-mêmes en tout, & que l'antipathie qu'ils ont dans le cœur, pour reconnoître quelque choſe au-deſſus d'eux, combat inceſſamment l'évidence naturelle, qu'ils ont dans l'eſprit de la néceſſité d'une Religion : mais il n'eſt pas de plus ſenſible preuve de la vérité de cette Religion, que de voir que, malgré cette même antipathie ſi générale & ſi naturelle à l'eſprit de l'homme, pour reconnoître quelque choſe au-deſſus de lui, aucun pourtant n'ait jamais pu effacer de ſon Ame l'Opinion d'une Divinité.

Voilà les principaux Sentimens de mon Auteur ſur les effets de l'Opinion. L'ordre, que je me ſuis propoſé dans ce Recueil de ſes Diſcours, voudroit que je vinſſe à ceux des Paſſions; mais il eſt bien juſte de prendre haleine, avant que de m'engager dans une Carriere ſi difficile, & dans laquelle tant de Modernes ont couru, à mon avis, ſans atteindre au but. En voilà aſſez pour eſſayer le Goût du Public, & peut-être trop pour lui plaire.

Fin de l'Uſage de l'Hiſtoire.

HISTOIRE
DE LA
CONJURATION
DES
GRACQUES.


TIBER · GRACCHVS ·
CAIVS GRACCHVS

HISTOIRE
DE LA
CONJURATION
DES
GRACQUES.

DEPUIS que le dernier Africain eut aſſuré la Puiſſance de Rome par l'entiere ruine de Carthage, on vit éclater chez les Romains une magnificence publique, qui fut bientôt ſuivie du luxe des Particuliers, & l'aſſurance produiſant une tranquillité parfaite, on vit ſuccéder une molle Oiſiveté à un Travail aſſidu, on vit changer une Diſcipline exacte en une volupté recherchée, & l'on vit enfin les Citoyens paſſer de l'amour de la Vertu à la pratique du Vice.

Les plus puiſſans de la République commencérent à ſe diſtinguer par la magnifi-

cence de leurs Maiſons & de leurs Jardins, par la délicateſſe de leurs tables, & par le nombre prodigieux de leurs Eſclaves. C'eſt alors, qu'on vit pour la premiere fois des Particuliers élever des Portiques dans le Capitole & dans le Cirque; & la vanité paſſant dans le cœur de ceux qui faiſoient une dépenſe ſi exceſſive, ils marquérent au dehors par leurs manieres un orgueil & une hauteur, qui ne laiſſa plus aucun veſtige de cette égalité qui eſt le plus ferme ſoutien des Républiques.

Quoique les Sénateurs fuſſent ceux qui ſe donnoient ces diſtinctions ſi nuiſibles à l'Etat, il eſt sûr cependant que les moins riches parmi eux ſouffroient au commencement avec un ſecret chagrin de ſe voir obſcurcir par d'autres, auſquels ils n'avoient point accoutumé de céder en rien, & qui ne leur étoient ſupérieurs qu'en luxe & en dépenſe, depuis que le pernicieux uſage s'en étoit introduit; mais comme tout l'avantage que les plus riches acquéroient, & toutes les marques de diſtinction qu'ils uſurpoient, retomboient ſur tout l'ordre des Sénateurs, & qu'ils y participoient tous, ils s'accoutumérent facilement à cet uſage, & s'unirent tous enfin, pour obliger le Peuple à des déférences juſqu'alors inconnues.

Le Peuple, d'ailleurs, qui, quoiqu'il eût

encore conſervé un grand reſpect pour le Sénat, avoit depuis longtems pris des ombrages de la puiſſance des Sénateurs, avec leſquels il avoit eu de très-grandes affaires, & qui dès le commencement même des diviſions avoit établi, pour ſoutenir ſes droits & prérogatives, les Tribuns du Peuple, Magiſtrats qui étoient inviolables, & dont la puiſſance devint monſtrueuſe : le Peuple, dis-je, jaloux avec raiſon de ſa Liberté & de ſes droits, vit augmenter ſes ſoupçons par l'éclat & par le luxe prodigieux des Grands, & plus encore par certaines affectations d'autorité qui lui paroiſſoient inſupportables. On vouloit bien diſtinguer dans la République les grands noms des Emiliens, des Cornéliens, & des autres qui méritoient par tant de titres d'être reſpectés ; mais on vouloit que les diſtinctions fuſſent libres, & que ces démonſtrations d'une grandeur choquante & mépriſante fuſſent bannies d'un Etat où le Peuple avoit le ſuprême pouvoir. Ces ſoupçons du Peuple furent aigris par divers incidens, qui ne ſont pas de mon ſujet, mais qui firent remarquer les ſémences d'une diviſion entiere entre les deux Ordres, qui n'éclata pourtant pas ſitôt, par la néceſſité où l'on ſe trouva de s'unir dans les guerres qu'il fallut ſoutenir contre Viriathus, & contre les Numantins.

Il paroitra ſurprenant, que les Romains, qui étoient pour lors preſque auſſi grands qu'ils le furent jamais, euſſent beſoin de s'unir contre un Chef de Voleurs ; & enſuite pour domter une ſeule Ville, telle qu'étoit Numance. C'eſt pourtant ici l'un des points les plus avérés de l'Hiſtoire, & que je ne toucherai qu'en paſſant, & qu'autant qn'il aura de relation à mon ſujet.

Viriathus, qui n'étoit au commencement qu'un ſimple Berger dans la partie occidentale d'Eſpagne, devint quelque tems après, par l'effet de ſon mauvais naturel, Chef d'une Troupe de Voleurs qui déſoloient toutes ces Contrées ; & ſon Ambition, enfin ſecondée de quelques ſuccès, le rendit Général d'une Armée conſidérable de Peuples ligués & révoltés contre les Romains. Sa hardieſſe fut favoriſée de la fortune : les Romains furent ſouvent vaincus ; & pendant plus de quatorze ans, il étoit appellé le Protecteur de la Liberté de cette partie des Eſpagnes, que nous appellons *Luſitania* (a). Des Généraux d'un grand nom, & de beaucoup de réputation, eurent la dou-

(a) *Cum quatuordecim annos Hiſpanias contra Romanos moviſſet, Paſtor primò fuit, mox latronum Dux, poſtremò tamen ad bellum Populos concitavit, ut Aſſerror contra Romanos Hiſpania putaretur.* Eutropius, Hiſt. Rom. Libr. IV.

leur d'entreprendre cette Guerre, ſans pouvoir la terminer. Q. Pompeius eut la honte de n'avoir pas même conſervé d'égalité en combattant avec Viriathus, & ce Capitaine de Bandits, ſi mépriſable dans les commencemens, donna autant à craindre par ſa valeur & par ſa conduite, que par le pernicieux exemple qu'il montroit aux autres Peuples mécontens, qui apprenoient qu'il n'y avoit qu'à ſe ſoulever ſous un Chef hardi & ſage, pour ſecouer le joug des Romains, qui étoit pour lors aſſez dur à porter.

Enfin, le Conſul Servilius Cepion défit la République d'un ſi dangereux ennemi, il le fit tuer par la trahiſon des ſiens, & finit cette Guerre injurieuſe par une action indigne & honteuſe, ſur-tout à un Conſul Romain. Auſſi ne fut-elle guéres approuvée à Rome, quoiqu'on commençât à ne plus trop s'y piquer de généroſité; & les Meurtriers de Viriathus y étant venus demander la récompenſe de leur Aſſaſſinat, Scipion, qui ſe trouva pour lors Conſul, leur répondit que les Romains avoient toujours trouvé fort mauvais que les Soldats oſaſſent attenter ſur leur Chef, & que leur action méritoit bien plutôt d'être punie, que récompenſée. Reſtes de la Vertu Romaine, qui brilloit ſous un Conſul tel que Scipion.

La Guerre de Viriathus fut ſuivie de celle des Numantins, qui fut pendant fort long-tems pour le moins auſſi peu glorieuſe aux Romains, que celle de Portugal.

La Ville de Numance étoit célébre en Eſpagne par ſes Richeſſes & par ſa Puiſſance, fameuſe ſur-tout par la valeur & par l'obſtination de ſes Citoyens, qui, ſans avoir jamais armé plus de dix mille Hommes de leur jeuneſſe, firent échouer les plus illuſtres Généraux Romains, & en obligérent quelques-uns à des Traités peu dignes de la premiere Puiſſance du Monde. Tel fut celui, que le même Q. Pompeius dont nous venons de parler, fut obligé de ſigner, après avoir été entiérement défait. Celui que fit le Conſul Hoſtilius Mancinus, ne fut pas moins honteux; & comme il ſe fit de l'avis & par le canal de Tiberius Gracchus, l'aîné des deux Freres (*a*), & que c'eſt ici le commencement de mon Hiſtoire, il faut en décrire le détail, avec un peu de ſoin & d'exactitude.

Après la défaite de Q. Pompeius, & la rupture du Traité qu'il avoit fait avec les Numantins, Q. Hoſtilius Mancinus l'un des Conſuls fut envoyé pour tâcher de domter cette Ville, la plus obſtinée & la plus fatigante de toutes celles qui étoient au voi-

(a) *Dont il eſt ici queſtion.*

ſinage de la République Romaine. Tiberius Gracchus, fils d'un autre Tiberius Gracchus, lui ſervoit de Queſteur dans cette expédition; & c'étoit le premier emploi de quelque conſéquence qu'il avoit obtenu au ſortir d'avoir ſervi ſous le ſecond Scipion en Afrique, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation.

La fortune ſeconda mal l'entrepriſe du Conſul Mancinus; & ſoit qu'il y eût un peu de ſa faute dans la conduite de cette Guerre, ſoit que la valeur des Numantins, ou les diſpoſitions du hazard, le rendiſſent malheureux, il eſt sûr, qu'après divers ſuccès, il fut défait en bataille rangée; & il lui arriva dans ſa déroute ce qui arrive d'ordinaire à tous les Généraux médiocres. La tête lui tourna: le péril, ou la mauvaiſe fortune, le mit hors de lui-même; & peu capable de prendre bien aucun parti, il décampa la nuit dans un déſordre extrême.

Les Numantins, qui en eurent avis, & qui furent inſtruits du peu de précaution qu'il avoit pris, le pourſuivirent à propos, & ſi vivement, après avoir pillé ſon Camp & tout le Bagage de ſon Armée, que l'ayant enfermé en des lieux d'où il ne pouvoit plus ſortir, il fut contraint de leur envoyer un Héraut, pour traiter de quelque accommodement.

Les Chefs des Numantins, quelque avan-

tage qu'ils euſſent pour le coup, étoient pourtant fort ennuyés de la Guerre, qu'ils ſoutenoient depuis longtems contre la plus formidable Puiſſance de la Terre; & ils ne ſouhaitoient rien tant que de pouvoir la terminer, dans un tems ſur-tout auquel leur victoire, & l'état où ils tenoient les Romains, leur faiſoient eſpérer les conditions les plus avantageuſes. Toute la difficulté conſiſtoit à pouvoir s'aſſurer de ceux qui traiteroient la Paix, & qu'elle ſeroit ratifiée à Rome; car ſoit qu'il n'y eût plus cette fidélité ſi louable parmi les Romains, ou que le Sénat fût en poſſeſſion de rompre les Traités que leurs Généraux faiſoient, les Numantins ne voulurent ſe fier qu'au ſeul Queſteur Tiberius Gracchus, ſe ſouvenant que ſon Pere, dans ſon Expédition d'Eſpagne, leur avoit donné la Paix, qu'il avoit fait ratifier à Rome avec beaucoup d'exactitude & de régularité.

Tiberius Gracchus alla donc pour traiter la Paix avec eux, prevenu, que dans l'état où étoit l'Armée Romaine, on devoit accepter toute ſorte de conditions, & qu'on devoit moins aller faire un Traité égal, que recevoir une Grace: & en effet, il fallut céder tout le Camp, tout l'équipage, & tout ce que l'Armée avoit de plus conſidérable & de plus précieux en Machines de Guerre,

& en Vaſes d'Or & d'Argent ; unique moyen qu'il y avoit pour ſauver plus de vingt mille Citoyens, & pluſieurs Alliés & Eſclaves, qui compoſoient les Troupes Romaines, que la faim avoit déja réduites aux dernieres extrémités.

Cette Paix, quelque néceſſaire qu'elle eût paru au Queſteur & à toute ſon Armée, fut trouvée à Rome très-indigne, & la plus honteuſe qui eût jamais été faite ; & le Sénat, qui étoit un peu paſſionné dans ſon Jugement, fit repréſenter au Peuple ce Traité comme la marque éternelle de l'Ignominie Romaine. On confondit les fautes & le peu de précaution du Conſul, avec la honte de l'Accommodement ; & ſans prendre garde qu'on avoit dû ſauver la vie à vingt mille Citoyens à quelque prix que ce fût, les Peres Conſcripts, éloignés des périls & de la diſette, jugérent fort à leur aiſe, qu'il valoit mieux les laiſſer tous mourir de faim, que de recevoir une Loi ſi odieuſe.

Le Peuple prit part aux préventions du Sénat ; mais avec cette différence, qu'il ne confondit point les fautes du Conſul, avec la prudence du Queſteur : & diſtinguant la mauvaiſe conduite de la Guerre, d'avec la néceſſité du Traité, il rejetta toute la honte ſur Mancinus, & ſe loua toujours de Grac-

chus, qui avoit ſecouru les Citoyens qui reſtoient dans cette Armée.

Le Traité fut ſolemnellement rompu, comme indigne & injurieux; & il fut ordonné, que le Conſul ſeroit envoyé aux Numantins pieds & mains liés, afin qu'ils ſe vengeaſſent ſur lui de cette rupture.

On peut ici en paſſant conſidérer l'injuſtice du Sénat & du Peuple, qui condamne ſi durement un Général, dont le malheur avoit fait la plus grande faute, & qui n'étoit coupable, ni de trahiſon, ni de lâcheté. Q. Pompeius avoit avant lui ſubi des conditions peu glorieuſes, ſans éprouver rien qui approchât de ce dernier affront qu'on fit reſſentir à Mancinus. Variété ordinaire du caprice de la Multitude.

Mais on doit remarquer d'ailleurs l'amour du Peuple pour Gracchus, qu'on ne voulut jamais confondre avec le Conſul; car anciennement, quand on rompoit les Traités faits par les Généraux, on livroit tous les Officiers de l'Armée à la vengeance de ceux avec leſquels ils avoient fait le Traité. Ici, le Peuple ſauve tous les Officiers, pour ne pas perdre Gracchus; & le Sénat, qui s'attendoit à le voir dans la diſgrace commune, vit avec chagrin qu'on ſe contenta de perdre Mancinus, pour ſauver un Homme, qui, depuis le peu de tems qu'il étoit

étoit dans le monde, donnoit des eſpérances certaines d'être un jour le Maître de la République.

Tiberius Gracchus eut tout le chagrin imaginable de n'avoir pu préſerver le Conſul d'un affront dont il le jugeoit indigne, & auquel il ſembloit qu'il participoit un peu : il reſſentit tous les mouvemens d'aigreur qui avoient excité les premiers auteurs de la rupture du Traité, auſquels il diſoit en public, qu'il n'étoit pas rare que la fortune peu favorable obligeât à recevoir la Loi du plus fort. « Je ne vois rien, ajoutoit-il, de honteux à faire une Paix, dans » laquelle nous ne ſommes obligés à rien » qui nous terniſſe : nous avons ſeulement » cédé ce que nous n'avions plus ; & nous » avons ſauvé la vie à vingt mille Citoyens, » qui pourront conquérir de nouvelles Pro- » vinces. Que diront les Peuples, qui ont » voulu ſe confier à moi, par le ſouvenir » qu'ils avoient que l'on avoit ici confirmé » la Paix que mon Pere leur avoit donnée : » & ne trouveront-ils pas, qu'il y a une » grande différence entre ces tems & les » nôtres ? »

Tous ces Diſcours furent inutiles contre une Brigue formée : le Traité, comme je viens de dire, fut rompu ; & le Conſul fut envoyé aux Numantins, qui ne voulurent

point le recevoir, diſans que l'Infidélité de tant de Gens ne devoit pas être punie ſur un ſeul.

Cependant, Tiberius Gracchus réfléchit ſur la malice du Sénat, qui avoit eu le deſſein de le perdre avec tous les Officiers de l'Armée, & ſur l'amour du Peuple, qui l'avoit ſauvé avec tant de diſtinction : il jugea, par cette preuve, qu'il venoit d'en recevoir, de ce qu'il pouvoit en eſpérer à l'avenir, s'il le cultivoit; & cette haine du Sénat, & cet Amour du Peuple, furent les premieres ſources des idées qu'il forma : & ſi l'on joint à ces Conſidérations celle de l'état où étoit pour lors la République, par les diviſions qui chaque jour s'augmentoient entre le Sénat & le Peuple, ainſi que je l'ai dit au commencement, on trouvera que toutes ces choſes concoururent, pour faire concevoir à Tiberius le Projet de ſe rendre le Chef du Peuple, & l'Adverſaire du Sénat.

Il brigua d'abord le Tribunat, pour donner l'eſſor à ſes deſſeins : mais avant que de venir à cette Election, & à ſes ſuites, je dois expliquer en peu de mots quelle étoit cette Charge ſi célébre & importante parmi les Romains; pour enſuite donner plus de jour au Caractere de Gracchus, qui l'obtint, & qui peut-être, s'il eût vécu, l'auroit conſervée héréditaire dans ſa Famille.

Dans cette fameuſe Diviſion, qui ſurvint à Rome entre les Grands & le Peuple, & qui fut ſagement appaiſée par Menenius Agrippa, l'une des conditions de la Paix fut que le Peuple créeroit deux Magiſtrats, qui ſeroient de ſon Ordre, & qui ne pourroient jamais être de l'Ordre des Sénateurs; qui auroient ſoin de conſerver ſes Droits & ſa Liberté, & de le ſoutenir contre la Puiſſance des Grands. Ces deux Magiſtrats, qu'on appella Tribuns, s'en aſſocierent trois autres, qui firent le nombre de cinq; & dans la ſuite, le nombre fut augmenté juſqu'à dix.

Leur Pouvoir fut très-grand dès le commencement, & devint inſupportable aux Grands, peu de tems après. Ils avoient le Droit d'aſſembler les Comices, d'empêcher les Délibérations du Sénat, d'approuver ou d'abroger ſes Arrêts, de faire convenir en Jugement devant le Peuple tous les autres Magiſtrats, & même leurs Collégues; pouvant d'ailleurs ſe mêler de l'adminiſtration des Deniers publics, & prendre connoiſſance de toutes les Aſſemblées qui ſe faiſoient dans la Ville: ſi bien qu'ils exerçoient une Juriſdiction univerſelle ſur tous les Romains, ſans en excepter un ſeul; ayant porté leur Autorité juſqu'au point de faire empriſonner des Conſuls, & de condamner

des Dictateurs à l'amende. Leur perſonne étoit inviolable & ſacrée, honorée des Haches, des Faiſceaux, & des Licteurs, ainſi que celle des Conſuls; & toujours ſuivie par un nombre prodigieux de Peuple, qui les regardoit comme les Inteprétes de ſes beſoins, & les Protecteurs de ſa Liberté. On voit dans l'Hiſtoire, en combien d'occaſions ils ont, par un trop grand uſage de leur Pouvoir, excité des troubles & des tumultes dans la République.

Tel étoit le Tribunat du Peuple, que Tiberius Gracchus forma le deſſein d'obtenir; perſuadé, qu'avec cet Emploi, il pourroit venir à bout des Projets qu'il avoit conçus, ou pour ſa fortune particuliere, ou pour l'abaiſſement du Sénat, contre lequel il avoit conſervé de très-vifs ſentimens de haine & de vengeance.

Il brigua avec beaucoup de chaleur: & le Peuple, qui lui avoit déja donné des marques de bonté & de faveur dans l'Affaire des Numantins, & qui choiſiſſoit toujours volontiers pour remplir cette Charge, ceux qu'il croyoit être les plus mécontens du Sénat, ſe fit un plaiſir de la lui accorder; convaincu d'ailleurs, de la haute Naiſſance, du Mérite, & des Vertus de Gracchus, dont on doit, avant que de paſſeroutre, connoître le Caractere.

Il étoit de la Famille Plébéienne, appellée Sempronia, l'une des plus nobles & des plus illuſtres de toutes les Maiſons Romaines. Outre pluſieurs Triomphes, pluſieurs Combats, pluſieurs Dignités, & pluſieurs Actions fameuſes, dont l'Hiſtoire de ſes Ancêtres, étoit remplie, ſon Pere Tiberius Sempronius Gracchus lui laiſſoit un exemple récent d'une Vertu la plus univerſellement reconnue. Après avoir été deux fois Conſul, une fois Cenſeur, & avoir mérité deux fois l'honneur du Triomphe par la défaite des Celtibériens, & par la réduction de la Sardaigne, il mérita que tout le monde dît, qu'il étoit moins illuſtre par tous ces Avantages, que par ſa propre Vertu.

Le Mérite de ſon Pere, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas ſupérieur à celui de ſa Mere Cornélie, Fille du premier Scipion, dont le grand cœur a paſſé en Proverbe, & qui n'eſt pas même plus glorieuſe par ſa Naiſſance, qui la faiſoit iſſue du premier Homme de la République, que pour avoir donné le jour & l'éducation aux deux Gracques, dont Tiberius l'aîné eſt celui de qui nous parlons. Auſſi prenoit-elle plaiſir qu'on ajoutât, à ſon nom *Cornelia, Mater Grachorum.*

Quelque grands que fuſſent les Avanta-

ges de la Naiſſance de Tiberius Gracchus ; on doit avouer avec tout ce qu'il y a d'Ecrivains, que ſes Vertus perſonnelles ne cédoient, ni à celles de ſon Pere, ni à celles de ſa Mere, ni peut-être à celles de Scipion ſon Aïeul.

Il épouſa un peu après qu'il eût été aggrégé au Collége des Augures, Claudia fille d'Appius Claudius, celui-là même qui fut Prince du Sénat : & ſa Sœur épouſa le ſecond Scipion, ce qui l'allia à la Maiſon Emilienne : ſi bien qu'il tenoit à toutes les Maiſons qualifiées de la Ville.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agrémens dans le viſage, & ceux d'un eſprit fin & pénétrant, il avoit une éloquence douce & naturelle, une maniere inſinuante, un air perſuaſif, & le génie du monde le plus fleuri & le plus cultivé. Il joignoit à toutes ces qualités un cœur ferme & grand, une droiture & une intégrité inaltérable, un amour pour la juſtice, qui ſoutenoit l'innocent, & puniſſoit le crime, ſans perdre tout-à-fait & ſans détruire le coupable : il ajoutoit à cela une ſobriété, une vertu pure, des mœurs ſévéres pour lui ſeul, ſans vouloir faire participer les autres à cette auſtérité. Il ſoutenoit toutes ces qualités par un mérite acquis à la Guerre, où il avoit mar-

qué en diverſes occaſions d'éclat, qu'il n'étoit pas moins propre à commander qu'à obéir ; & que ſelon l'état où il ſe trouvoit, & les beſoins de la République, il obéiſſoit avec le même plaiſir que les autres commandoient. Libéral juſqu'à la profuſion, & donnant tout ſans réſerve : pitoyable pour les malheureux, qui étoient tous aſſurés de trouver chez lui une protection infaillible ; enfin, *tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ & induſtriâ mortalis conditio accipit* (a). on a dit de lui, qu'il étoit doué de toutes les Vertus que le naturel, l'éducation, le ſoin, & l'expérience peuvent donner à un Homme ſur la Terre.

Mais comme rien n'eſt parfait ici bas, on ne doit pas diſſimuler qu'il étoit d'ailleurs obſtiné dans ſes réſolutions juſqu'à la derniere opiniâtreté, fier & hautain quand il trouvoit de la réſiſtance, conſervant naturellement ſa vengeance contre ceux qui lui avoient voulu nuire, & ſi fort porté pour le Peuple contre le Sénat, qu'il hazardoit tout pour le ſervir ; moins peut-être par rapport à cette Juſtice qu'il aimoit tant en effet, que ſéduit par une Ambition démeſurée, dont tous ſes Ennemis l'ont ac-

(a) Velleius Paterc. Libr. II.

cuſé, & qui étoit ſans conteſtation ſon véritable Vice.

Tel que je viens de le dépeindre, il obtint le Tribunat du Peuple, avec les acclamations univerſelles de tout le monde, qui lui firent d'autant plus de plaiſir, qu'elles lui parurent des préſages heureux pour tous ſes deſſeins.

Il ne fut pas plutôt en poſſeſſion de cette Charge, l'écueil ordinaire de ceux qui vouloient la ſoutenir avec hauteur, que ſuivant ſa fermeté naturelle, & le deſir qu'il avoit d'éprouver ſes forces, il propoſa la Loi Agraria, le ſujet éternel des Diviſions des Peres & des Plébéiens, du Sénat & du Peuple, des Riches & des Pauvres; mais il la leur propoſa d'abord avec ſa douceur ordinaire, comme une Loi dont l'exécution devoit être le premier ſoin de ceux qui aimoient la Patrie.

C'eſt cette Loi Agraria, ſi fameuſe parmi les Romains, qu'il faut que je faſſe ici bien connoître; puiſqu'elle fait une des parties eſſentielles de la connoiſſance de l'Hiſtoire Romaine, & qu'elle fut le grand prétexte des Révolutions que j'écris.

C'étoit un ancien Uſage parmi les Romains, lorſqu'ils avoient vaincu quelques Peuples voiſins, de leur ôter une partie de leurs Terres, dont une moitié ſe vendoit pour

pour indemniſer la République des frais de la Guerre, & l'autre moitié ſe réuniſſoit au Domaine public, & ſe donnoit ſous une très-petite penſion aux Pauvres Citoyens qui n'avoient point de Bien ni d'Héritage; & c'étoit à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui donner à nouveau Bail ſous une Cenſe.

Cette Coutume étoit d'autant plus louable, qu'elle banniſſoit abſolument l'extrême Pauvreté de la République, & que tous les Citoyens ſe trouvoient poſſéder quelques Biens & quelques Fonds, qui les rendoient ſoigneux de ſa conſervation.

L'avarice des Riches ne laiſſa pas regner longtems cette Coutume, ſans tâcher à lui donner atteinte; & l'avidité de poſſéder plus de Biens fit, que prétextant le Bien public, & le profit du Domaine, ils hauſſérent les Cenſes & les Penſions, & les hauſſerent ſi fort & ſi exceſſivement, que les Pauvres ne pouvant faire la condition auſſi bonne, les Terres leur furent données, & les Pauvres ſe trouverent privés de cette eſpéce de Ferme, qui faiſoit tout leur Bien.

Il eſt aiſé de juger que cela cauſa d'abord de grands Tumultes, & que la multitude des Pauvres Citoyens, qu'on dépouilla d'un Bien qu'ils regardoient comme leur Héritage, cauſa des Troubles conſidérables, &

une eſpéce de Sédition. Auſſi les Tribuns du Peuple ; jaloux des Droits de ce dernier Ordre, & voulant remédier aux inconvéniens qu'une pareille avidité des Riches feroit naître infailliblement, après avoir harangué publiquement ſur les déſordres qui regnoient, firent une Loi, par laquelle nul Citoyen Romain ne pourroit poſſéder au-delà de cinq cens Arpens de terre de celles qui étoient réunies au Domaine, & données ſous une Cenſe par la République.

Cette Loi juſte, s'il en fût jamais, paſſa avec les acclamations du Peuple, & au grand chagrin des Riches, qui furent pour le coup obligés de céder à la Puiſſance des Tribuns, qui pour lors exerçoient une Juriſdiction toute-puiſſante. La Loi eut l'effet qu'on s'étoit propoſé : les Terres furent diſtribuées avec ordre par des perſonnes commiſes par le Peuple ; & pendant quelque tems, les choſes reſterent aſſez paiſiblement en cet état.

Mais dans la ſuite, les Riches, ne pouvant contenir leur avarice, trouverent le ſecret de ſe ſervir de perſonnes empruntées, pour prendre ſous leurs noms toutes les Terres à rente : & cette adreſſe ne pouvoit pas manquer de réuſſir, puiſqu'ils prenoient ſoin de gagner les Commiſſaires, par des préſens, ou par des ſervices ; &

ainſi leurs perſonnes ſuppoſées étoient toujours préférées à toutes les autres.

Cet abus, quelque grand qu'il fût, étoit cependant toléré ; parce que la Loi n'étoit point enfreinte, qu'elle paroiſſoit toujours réellement obſervée, & qu'on ne devoit pas ſuppoſer que des Commiſſaires, choiſis avec diſtinction par le Peuple, fuſſent aſſez lâches pour ſe laiſſer ſéduire ou corrompre à ſon préjudice.

Mais enfin, l'inſolence des Riches fût pouſſée juſqu'au point de ne plus faire de myſtere de cette ſuppoſition, qu'ils devoient cacher avec ſoin. Perſonne n'ignoroit plus quels étoient les véritables Poſſeſſeurs des Terres, & l'on diſoit communément, *un Tel pour un Tel :* ſi bien que paroiſſant inutile qu'on ſe ſervît encore de cette vaine précaution, on fit comme ſi la Loi avoit été abrogée, & les Riches prirent publiquement ſous leur nom, & ſans aucun déguiſement, tout autant de Terres qu'ils purent avoir ; & la Puiſſance des Grands s'étant augmentée pendant certain tems avec l'Autorité du Sénat, le Peuple ſe trouva fruſtré de ſes Droits, & les Pauvres privés de leur ſubſiſtence.

Le déſordre étoit criant ; & il l'étoit trop, pour qu'il continuât paiſiblement. Le Peuple ſe ſouleva ſouvent ſans effet : les Tri-

buns firent du bruit pluſieurs fois ; mais perſonne n'entreprit ouvertement d'y remédier. Lælius, ce fameux Ami de Scipion, qui avoit témoigné vouloir guérir le mal, fut appellé *le Sage*, lorſque prévoyant les périls du remede, il changea de réſolution, & laiſſa les choſes au même état qu'il les avoit trouvées en entrant dans ſa Charge de Tribun.

Tiberius Gracchus, plus ferme ou plus obſtiné que lui, ſoit que dans les derniers voyages qu'il avoit faits, il eût été touché de la déſertion de la Campagne, qui n'étoit plus cultivée que par des Eſclaves ; ſoit qu'il fût pouſſé par quelques Amis hardis, & d'un naturel entreprenant, tels qu'étoient Bloſius le Philoſophe, & Diophane le Rhétoricien ; ſoit qu'il fût animé par des Billets, qui lui furent adroitement donnés ; ou ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il trouvât dans cette juſtice, qu'il vouloit faire rendre au Peuple, un ſujet propre à exécuter ſes vengeances contre le Sénat, & à tenter ſa fortune, ſelon les Projets qu'il en avoit faits : il eſt sûr, qu'il publia la Loi Agraria, & la renouvella avec l'applaudiſſement général de tout le Peuple.

Il n'eut garde pourtant de faire cette Propoſition hardie d'une maniere qui pût laiſſer douter de la droiture de ſes inten-

tions: il prit, au contraire, toutes les meſures imaginables, pour perſuader à tout le monde, que le Bien public, le ſoulagement des Peuples, l'amour pour l'Ordre & la Juſtice, étoient l'unique cauſe de l'empreſſement qu'il marquoit pour l'obſervation de cette Loi.

Pour donner même plus de poids à ſon Entrepriſe, il engagea le Souverain Pontife Craſſus dans ſes ſentimens: Craſſus, dis-je, dont l'Autorité ſacrée étoit religieuſement reſpectée de chacun, & qui ne manqua pas de mêler l'intention des Dieux dans la Publication de la Loi. Il la fit encore approuver par le fameux Juriſconſulte Mutius Scevola, dont le nom, ſi grand & ſi illuſtre dans la République, donnoit encore moins de poids à ſes Déciſions, que ſa Science & ſon Mérite perſonnel, reconnus de tout le monde. Il ajouta à ces Approbations celle d'Appius Claudius, ſon beaupere; cet Homme, à qui ſes Vertus acquirent le titre de prince du Sénat. Si bien que l'Edit, que Gracchus publioit, paroiſſoit par-là moins ſon ouvrage, que celui de tant de grands Hommes, qui étoient en vénération dans la République.

Il fit encore plus, pour marquer la modération & le deſir qu'il avoit de ſatisfaire tout le monde: il publia que ceux qui

avoient contrevenu à la Loi, & qui contre les défenſes avoient poſſédé une grande quantité de Terres, non-ſeulement ne ſeroient, ni punis, ni condamnés à l'amende; mais qu'au contraire, tout le revenu qu'ils en avoient tiré, & qui à la rigueur pourroit leur être redemandé, leur ſeroit totalement accordé, & qu'il y auroit une preſcription entiere ſur cet article : & pour comble de grace & de faveur, il ajouta que la République, en leur ôtant les Terres qu'ils poſſédoient au-delà des cinq cens Arpens marqués par la Loi, les indemniſeroit, & leur payeroit la valeur des Fonds qu'elle leur ôteroit, & qu'elle remettroit en même tems aux Pauvres Citoyens, dans la quantité ordonnée, pour leur ſervir de Retraite & de Subſiſtence.

Ces adouciſſemens, tout grands qu'ils étoient, firent peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Riches, qui autant par leur avarice, que par un violent dépit contre le Tribun, criérent hautement, qu'on innovoit un Département d'Héritages, qui alloit mettre la République en combuſtion; & que ſi on n'y prenoit garde, on alloit ſe voir ſous la Tyrannie des Tribuns, dont on avoit eu aſſez de peine à ſe garantir, depuis qu'ils avoient été introduits.

Gracchus, dont l'Eſprit étoit encore plus

étendu que les Projets, & qui étoit bien perſuadé qu'aucun adouciſſement ne pourroit ſatisfaire les Grands tant que la Loi ſubſiſteroit, fit encore, pour marquer le deſir qu'il avoit de réunir le Peuple & le Sénat; il fit, dis-je, que le Peuple ſe contenta qu'on lui fît juſtice à l'avenir, & qu'on laiſſât paiſibles leur vie durant ceux qui ſe trouveroient en poſſeſſion de ces Terres prohibées. Mais rien ne put fléchir l'avidité inſatiable des Riches, qui ne ceſſérent de déclamer contre Tiberius, auquel ils ne firent pas difficulté de donner les noms de Séditieux & de Perturbateur du Repos public; & c'eſt pour lors, que le Tribun fit cette Harangue ſi touchante & ſi pathétique, ſans ſortir jamais de ſon caractere de douceur, qui engageoit encore davantage le Peuple, & irritoit d'autant plus ſes Ennemis.

Il remontra à tout le grand monde qui l'écoutoit autour de ſa Tribune, que les Bêtes les plus ſauvages avoient leurs gîtes & leurs tanieres, tandis que des Hommes, & des Hommes tels que les Soldats & les Citoyens Romains, étoient obligés à errer çà & là avec leurs Femmes & leurs Enfans, ſans avoir aucun lieu où ils puſſent ſe retirer: Qu'il étoit bien injuſte, que tant de vaillans Soldats combattiſſent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richeſſes, & les ſuper-

fluités de leurs Concitoyens, qui n'avoient pas aſſez de diſcrétion pour leur vouloir départir une petite portion de Terre dont ils puſſent faire leur Habitation : Que les Généraux Romains avoient grand tort, lorſqu'ils les animoient à combattre, de leur repréſenter qu'ils combattoient pour la conſervation de leurs Dieux domeſtiques, & de la ſépulture de leurs Ancêtres ; puiſque pas un d'eux n'avoit, ni Maiſons, ni Dieux domeſtiques, & qu'ils étoient dans l'ignorance totale du lieu qui couvroit les cendres de leurs Peres. « On vous appelle, ajouta-» t-il, les Maîtres de la Terre. Quels Maî-» tres ! qui n'en poſſédent pas un pouce, » dont ils puiſſent diſpoſer un moment, & » dont il leur ſoit permis de ſe faire une » hute ! & cela, tandis que tant d'autres, » ſans fatigue & ſans travail, jouiſſent, » contre toutes ſortes de Loix, d'une quan-» tité prodigieuſe de Biens & d'Héritages, » que la ſeule avarice & leur avidité leur » ont procurés ? Eſt-ce là la République, & » n'eſt-ce pas pour cette étrange inégalité, » que nos Ancêtres n'ont pu ſouffrir les » Rois, & la Monarchie ? Croit-on que le » ſeul Nom des Rois ait fait cette grande » averſion de nos Peres ? C'eſt bien plutôt » cette diſproportion de Bien immenſe & » odieuſe, que la faveur du Prince répan-

» doit prodigalement ſur quelques-uns,
» tandis que les autres, égaux ou ſupérieurs
» en Mérite & en Services, reſtoient dans
» l'indigence & dans la diſette, &c.

Tels & ſemblables Diſcours, prononcés avec la force & la douceur du plus agréable Orateur de ſon ſiécle, achéverent de déterminer le Peuple; & les Grands, ne ſçachant comment réſiſter à ce torrent qui alloit tout entraîner, eurent recours au ſeul moyen qui leur reſtoit dans cette déroute.

C'étoit l'un des avantages du Tribunat, qu'un ſeul des Tribuns, s'oppoſant à une Loi portée & approuvée par tous les autres, la rendoit nulle, & en empêchoit l'effet. Les Riches, ſe voyans donc hors d'état de réſiſter par eux-mêmes à l'Eloquence & aux raiſons de Gracchus, s'aviſérent de détacher M. Octavius ſon Collegue, qui, outre les liaiſons qu'il avoit avec une grande quantité de Sénateurs, avoit encore ſon intérêt particulier à ménager, puiſqu'il poſſédoit lui-même beaucoup de ces Terres prohibées par les termes de l'Edit.

Celui-ci étoit un jeune homme eſtimé ſage, conſidéré de tout le monde, & qui juſqu'alors avoit donné de grandes eſpérances de ſa conduite. D'ailleurs, il étoit Ami particulier de Gracchus, & il avoit volontiers promis de ſacrifier ſon intérêt à la

gloire de ſon Ami, qui s'étoit fait un point d'honneur de l'exécution de la Loi. Pluſieurs Sénateurs de ſes Amis le priérent de s'oppoſer à cette innovation, qui leur étoit ſi nuiſible, & qui devoit paroître ſuſpecte à toute la République. Il refuſa d'abord de les ſatisfaire, avec beaucoup de fermeté ; mais on fit jouer des reſſorts ſecrets & puiſſans, qui, joints à la parenté & aux intérêts particuliers d'Octavius, le déterminérent enfin comme par force à s'oppoſer à la Publication de la Loi.

Tiberius Gracchus fut d'autant plus affligé de cette oppoſition, qu'il s'y attendoit moins, & que la Perſonne de ſon Collegue & de ſon Ami, dont on s'étoit ſervi, lui avoit paru moins ſuſpecte dès le commencement. Il entra dès-lors dans de vifs ſentimens de colére, moins contre Octavius, qu'il crut qu'on avoit ou ſurpris ou ſéduit, que contre les Sénateurs & les Riches, qui ſe ſervoient de ſi ſales artifices, pour éluder la juſtice de ſon Ordonnance : ce qui l'obligea, dans les premiers mouvemens de ſon chagrin, de ſubſtituer à la Loi, qu'il avoit propoſée avec tous les adouciſſemens dont j'ai parlé, une autre Loi plus dure & plus facheuſe, par laquelle tous ceux, qui ſe trouveroient dans les termes des Défenſes, ſeroient contraints à vuider en très-peu de jours.

Cette derniere circonſtance fit naître une plus grande conteſtation entre les deux Tribuns. Octavius, qui s'étoit engagé contre la Loi, ſoutenoit que les inconvéniens, qui alloient en naître, ruineroient entiérement l'Etat; qu'on dépouilloit la République de ſes plus fermes Défenſeurs, dès qu'on dépouilloit les Riches des Biens dont une longue poſſeſſion leur avoit acquis la propriété; que les Pauvres, dont on prétextoit l'avantage, n'en ſeroient guéres plus commodément, par l'impoſſibilité où ils ſeroient de tirer de l'utilité de ces Terres, qui exigent au commencement de grandes dépenſes; qu'il étoit à craindre d'ailleurs, que la Guerre Civile, que cette Nouveauté pourroit facilement produire, n'affoiblit ſi fort les deux Ordres, que les Ennemis étrangers ne fuſſent en état d'en profiter; & qu'enfin, il ne voyoit rien de plus ſage, que de laiſſer les choſes comme on les trouvoit, ſans s'entêter de la réformation de tous les abus. « Les grands Etats, » dit-il un jour, en finiſſant un Diſcours » ſur cet article, ſe détruiſent toujours, » quand on veut en chaſſer tous les abus, » comme un Corps humain ne ſçauroit vi- » vre, ſi l'on vouloit en tirer toutes les mau- » vaiſes humeurs ».

Gracchus répondit avec beaucoup de force à toutes ces raiſons; & il ne manqua

pas de dire, qu'il faudroit par le principe d'Octavius tolérer tous les Crimes, & toutes les Injuſtices. Leurs conteſtations furent continuées pendant quelques jours avec beaucoup de chaleur, mais avec beaucoup d'honnêteté; de telle ſorte, qu'il ne leur échapa jamais la moindre parole, qui pût ſouffrir l'interprétation d'un ſens injurieux.

Enfin, après pluſieurs tentatives d'Accommodement inutiles, Gracchus n'ayant rien oublié pour tâcher à fléchir l'obſtination d'Octavius, & lui ayant même repréſenté, en particulier, l'Amitié ſincere & ſolide, qui les avoit unis juſqu'alors; le déſeſpoir où il ſe trouveroit, s'il étoit obligé d'en venir aux dernieres extrémités; & lui avoir offert même, pour faciliter toutes choſes, de l'indemniſer à ſes propres dépens de tous les dommages que l'obſervation de la Loi pourroit lui faire ſouffrir: ce qui piqua Octavius juſqu'au vif, & le rendit encore plus obſtiné. Gracchus, ne voyant plus de moyen pour le faire revenir, réſolut de faire le Peuple Juge de ce différend: & en attendant, il fit cet Edit triſte & terrible, par lequel il interdiſoit tous les Magiſtrats de la Ville, & ſuſpendoit l'exercice de toute Juriſdiction & de tout Emploi, juſqu'à ce que le Peuple eût approuvé ou réprouvé la Loi; impoſant de rudes peines

& de groſſes amendes aux Préteurs, & aux autres Officiers, qui contreviendroient à ſon Edit.

Cet Edit, publié de l'Autorité & du Mandement du Peuple, ne fut déſapprouvé par aucun Tribun; pas un ne ſe trouva aſſez hardi, pour oſer s'y oppoſer : ainſi la Ville fut miſe dans une terrible conſternation. Le déſordre fut général, & ſe fit ſentir à tout le monde : il n'y avoit dans la Ville, ni Commandement, ni Supériorité, ni Juſtice, ni Adminiſtration; mais, ſur-tout, il ſeroit impoſſible d'exprimer la douleur du Sénat, qui voyoit ſi fort & ſi ſouverainement élever la Puiſſance du Peuple & du Tribunat. Leur déſeſpoir fut aſſez violent, pour faire craindre à Gracchus quelque Révolution facheuſe, & même quelque voie de fait préméditée; & ſur quelque avis qu'il en eut, il ſe précautionna de quelques armes ſecrettes (*a*), pour ſe défendre d'une inſulte particuliere.

Le jour deſtiné pour l'Aſſemblée du Peuple étant arrivé, & chacun étant en état de donner ſa voix, les Riches, qui ſe crurent les plus foibles, firent, avant qu'on fût aſſis, enlever le Scrutin; ce qui fit naître un inconvénient plus dangereux, qu'aucun autre qui fût arrivé juſqu'alors : car le Tribun, qui

(a) *Il porta ſous ſa robe une courte dague.*

ſe ſentoit le plus fort, & qui ſe voyoit outragé, voulut ouvrir au Peuple le chemin de la force ouverte: ce qui auroit coûté la vie à bien du monde. Mais heureuſement, Manlius & Fulvius, Perſonnages Conſulaires prévoyans le déſordre qui alloit s'enſuivre, s'adreſſérent à Gracchus avec toute ſorte de ſoumiſſion, & le prierent de ſauver ſa Patrie du plus funeſte accident qui pût lui arriver. Le Tribun fut touché des raiſons, & peut-être des ſoumiſſions de ces deux hommes; & après leur avoir exageré l'inſolence des Riches, *Que voulez-vous*, leur dit-il, *que je faſſe?* Les deux Conſulaires le priérent de différer l'Aſſemblée, & d'agréer qu'on convoquât le Sénat, où ils tâcheroient de faire enſorte qu'il fût ſatisfait. Gracchus ne pouvoit refuſer cette demande, & renvoya pour ce jour-là l'Aſſemblée; mais le Sénat ſe trouva compoſé de ceux mêmes qui s'oppoſoient le plus à la Loi, & qui avoient les plus fortes raiſons de s'y oppoſer: ſi bien qu'on n'y délibéra rien que contre elle. Gracchus, piqué avec juſtice du délai qu'il avoit ſi inutilement accordé, & de quelques menées de ſon Collegue Octavius qu'il avoit découvertes, raſſembla le Peuple le lendemain, & lui remontra l'inutilité des délais qu'il avoit apportés pour tâcher à faire revenir les Grands & le

Sénat de leurs duretés. Il exagera les violences des Riches, les ſouffrances des Pauvres, la juſtice de la Loi, & le peu de fondement des Difficultés qu'on oppoſoit. S'adreſſant enſuite à ſon Collegue Octavius, *Serez-vous toujours*, lui dit-il avec beaucoup de témoignages de bonté & de douceur, *l'obſtacle à la Liberté & au ſoulagement du Peuple ; & ne voulez-vous pas enfin ouvrir les yeux ſur les véritables intérêts de la République, & peut-être ſur les vôtres propres ?* Il le conjura, par la tendre liaiſon qui avoit été ſi longtems entr'eux, de vouloir ſe ranger de ſon ſentiment ; & en lui touchant dans la main, *Comptez*, lui dit-il, *que vous ſeul avez été la cauſe que j'ai différé la vengeance du Peuple.*

Mais toutes ces raiſons furent inutiles ; & Octavius, engagé abſolument parmi ſes Ennemis, ſoutint toujours que la Loi étoit injuſte & dangereuſe, & qu'il ne pouvoit y conſentir. Si bien que Gracchus, ſe tournant vers le Peuple, *Puiſque*, dit-il, *Octavius eſt d'un ſentiment oppoſé au mien, & que la Coutume défend de paſſer outre dans les Publications des Loix du Tribun, tant que l'un d'eux s'y oppoſe, il eſt néceſſaire, pour éviter les déſordres inteſtins, que l'un de nous deux ſoit dépoſé de la Magiſtrature. Pour moi*, ajouta-t-il, *j'obéirai vo-*

lontiers au Peuple, & je deſcendrai du Tribunal, s'il le trouve à propos. Il eſt juſte qu'Octavius marque la même obéiſſance. Octavius refuſa le parti, & trouva tout-à-fait inouï, de vouloir faire dépoſer un Tribun, par rapport à la différence de ſon opinion ; & Gracchus, qui auroit ſouhaité de le gagner, & qui voulut lui laiſſer le tems de penſer à ſes Affaires, rompit encore pour ce jour l'Aſſemblée, & la renvoya au lendemain.

Le lendemain, le Peuple s'étant raſſemblé, Octavius reſtant toujours obſtiné, Gracchus fit procéder à ſa Dépoſition. Il y avoit trente-cinq Lignées, & dix-ſept avoient déja opiné à ſa Deſtitution ; ſi bien qu'il n'en falloit plus qu'une, pour le deſtituer : ſur quoi Gracchus fit ſurſeoir, & s'adreſſant à Octavius, *N'en eſt-ce pas aſſez*, lui dit-il, *& voulez-vous eſſuyer la mortification entiere ? Laiſſez-vous fléchir pour la Juſtice, pour l'intérêt du Peuple, & pour votre Gloire : vous le pouvez encore. Dans un moment, vous n'y ſerez plus à tems ; & j'aurai le regret éternel d'avoir été malgré moi l'occaſion d'une telle Ignominie.* Ici, Octavius parut ému & attendri : il conſidéra un moment la honte qui alloit ſuivre ſa Deſtitution, & l'inutilité de ſa réſiſtance. Peut-être même, qu'il auroit changé

gé de ſentiment, ſi quelques Riches, qui ſe trouverent préſens, ne l'euſſent intimidé par leur préſence & par leurs menaces: ſi bien que forcé à ſuivre ſon obſtination, *Achevez*, dit-il à Gracchus, *votre ouvrage.*

Sa Deſtitution paſſée par toutes les voix du Peuple fut exécutée ſur le champ; & ce fut un ſpectacle bien étrange, de voir tirer un Tribun ignominieuſement par des Licteurs, & des Affranchis, hors de ſon Tribunal: & cette violence de Gracchus, dans laquelle on reconnoit peu ſon Caractere doux & ſage, nous montre combien la Paſſion nous aveugle, & nous fait oublier nous-mêmes & nos propres intérêts.

L'émeute fut générale, & la nouveauté de l'action cauſa un murmure univerſel, qui éclata parmi pluſieurs du Sénat qui ſe trouvérent dans l'Aſſemblée. Cet éclat s'augmenta; & le Peuple toujours prompt & emporté quand il eſt en colere, croyant que les Grands, qui faiſoient ſi grand bruit, vouloient ſoutenir de force Octavius, courut après lui, & auroit peut-être pouſſé ſon inſulte juſqu'à le tuer, ſi une troupe de ſes Amis, les ſoins de Gracchus lui-même qui accourut pour empêcher le déſordre, & la fidélité d'un Valet à qui on creva les yeux, ne l'euſſent ſauvé de cette rage.

L'Edit paſſa enſuite ſans difficulté, & on

nomma trois Commiſſaires pour faire la perquiſition & la diſtribution des Terres. Ce fut dans l'Election de ces Commiſſaires, que Gracchus fit voir l'abſolu Pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit du Peuple, puiſqu'on l'élut lui-même, ſon Beau-Pere Appius Claudius, & ſon Frere C. Gracchus, qui pour lors ſervoit à l'Armée ſous Scipion.

On peut comprendre que le choix de ces trois Commiſſaires, pris dans la même Famille, fit crier encore plus fort ceux à qui la diſtribution des Terres étoit nuiſible. On ſe plaignoit hautement de la Tyrannie du Tribun, & de l'abus avec lequel il uſoit du Tribunat, qui étoit devenu une Domination, diſoient-ils, plus inſupportable que la Royauté.

Les Ennemis de Gracchus firent encore ſemer des bruits qu'il en vouloit à la Monarchie, puiſqu'il ne pouvoit ſouffrir l'égalité dans ſes Collegues, qu'il avoit déja l'Autorité de Roi, & que le Peuple ne ſeroit bientôt plus en état de lui en refuſer le Titre quand il lui plairoit de le demander.

En effet, le Peuple, abſolu Diſpenſateur des Graces & des Faveurs, n'agiſſoit plus que par les inſpirations, les avis, & preſque par les Ordres de Gracchus: il faiſoit créer les Magiſtrats de quelque rang qu'ils fuſſent, il faiſoit nommer les Généraux

d'Armée, il faiſoit donner l'Adminiſtration des Finances, & il pouſſa la choſe juſqu'à faire ſubſtituer à Octavius, qu'on venoit de deſtituer, l'un de ſes domeſtiques & ſuivans, nommé Mutius, homme inconnu, & de nulle autre conſidération que celle qu'il retiroit d'être à Gracchus, auquel on juge bien qu'il ne s'aviſa pas de s'oppoſer jamais.

On déclama dans le Sénat contre cette prodigieuſe Domination; & Scipion Naſica, l'un des plus autoriſés de cet Ordre, ne ménagea plus rien, dans la perte immenſe que la Loi lui cauſoit. Il ſe déchaîna contre le Tribun, d'ailleurs un peu ſon parent; & il n'oublia rien pour lui donner toutes les marques d'un reſſentiment vif & durable. Tous les efforts néanmoins des Peres Conſcripts furent juſqu'alors inutiles, ou impuiſſans: & leur vengeance ne produiſit que quelques foibles Décrets, tel que fut celui qui retrancha au Tribun une tente aux dépens du Public, lorſqu'il étoit obligé de voyager pour les Affaires de ſa Charge: ou cet autre, qui taxa ſa dépenſe à neuf oboles par jour. Ce qui marqua bien plus leur paſſion, que leur jugement; car Gracchus, profitant de toutes ces injuſtices, prit de-là occaſion d'animer davantage le Peuple contre le Sénat: & l'un de ſes Amis particuliers

étant mort ſubitement dans cette conjoncture, & avec quelques indices de poiſon, le Peuple s'en émut comme d'un attentat commis par le Sénat; & le Tribun continuant de ſe ſervir de cette heureuſe ſituation de leurs eſprits, parut dans la Place vêtu de deuil, & préſenta au Peuple ſes Enfans & ſa Famille, en le priant de vouloir les prendre ſous ſa protection. « Vous » voyez, leur dit-il, comme ils s'en ſont » déja pris à mes Amis, par une voie ſi » lâche & ſi indigne. Bientôt, ils m'attaqueront moi-même; mais je ſerai volontiers la victime, qui doit ſauver votre Liberté: je n'aurois que le ſeul regret de » laiſſer mes Enfans expoſés à leur fureur, » ſi je n'étois perſuadé qu'ils trouveront en » ces Citoyens une bonne & généreuſe » Protection, qui les garantira de tout éve- » nement. » Cet Acte, véritablement touchant, fit tout l'effet que le Tribun pouvoit ſouhaiter; & jamais l'on ne vit tant de haine dans l'Ordre du Peuple contre tout ce qu'on pouvoit appeller Sénateurs, Grands, Riches, & tout ce qui étoit en un mot oppoſé à la Faction de Gracchus.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'un certain Eudemus apporta à Rome le Teſtament d'Attalus Philopater, Roi de Pergame, qui venoit de mourir, & qui avoit laiſſé hé-

ritier le Peuple Romain. Cette occaſion donna encore au Tribun de nouveaux moyens d'acquérir les bonnes graces du Peuple, & d'encourir davantage la haine du Sénat ; car il ordonna que l'Argent comptant, qui ſeroit trouvé dans les Tréſors de ce Roi, ſeroit donné & diſtribué aux Pauvres Citoyens ; ceux-là mêmes, auxquels on venoit de donner des Terres, pour leur fournir les moyens de ſe meubler, & de ſe fournir des outils néceſſaires au Labourage, & des autres choſes convenables à leurs nouvelles Habitations : & quant aux Villes & aux Provinces qui compoſoient les Etats de ce Roi, il déclara que le Sénat ne pouvoit y toucher, & que le Peuple ſeul, inſtitué héritier, avoit droit d'en ordonner ; & qu'ainſi, il lui propoſeroit toute la choſe, pour ſçavoir ſes volontés.

Cette maniere outrée, avec laquelle il ſe déclaroit contre le Sénat ſans aucun ménagement, irrita juſqu'au dernier point cet Ordre compoſé de gens fiers & hautains naturellement. L'aigreur fut pouſſée juſqu'à des injures, & à des reproches. Pompeïus dit au Tribun, qu'il lui étoit revenu d'un bon endroit, que le même Eudemus, qui lui avoit apporté le Teſtament du Roi de Pergame, lui avoit encore apporté un Bandeau Royal, & une Robe de Pourpre, pour

s'en ſervir bientôt dans la Royauté qu'il affectoit à Rome : & réellement, il étoit vrai qu'Attalus, en mourant, avoit ordonné qu'on remît au Tribun du Peuple toutes les marques de ſa Dignité ; ce qui avoit pu rendre Gracchus le dépoſitaire de ce Diadême & de cette Robe de Pourpre, qu'il avoit cachés au Peuple pour des raiſons peut-être particulieres. Métellus lui reprocha auſſi certaines Diſtinctions continuées, qu'on avoit affectées dans ſa Famille, & qui marquoient un deſir héréditaire de s'élever au-deſſus des autres.

Mais de tous les reproches qu'il eſſuya dans le Sénat, il n'y en eut point dont il fût ſi piqué, que de celui que lui fit T. Annius, Perſonnage de peu de mérite & de peu de conſidération, mais homme de beaucoup d'eſprit & de beaucoup de liberté. « A quoi » bon, *dit-il*, faire un long détail des attentats de Gracchus, & de ceux de ſa Famille ? Je ne veux que lui-même pour Juge. » N'eſt-il pas vrai, continua-t-il, en s'adreſſant à lui, que vous avez marqué d'infamie un de vos Collegues dans une Magiſtrature, qui le rendoit, par les Loix » mêmes du Peuple que vous reſpectez tant, » ſaint & inviolable ? Et quel attentat pouvi ez-vous faire, qui dût vous rendre plus » o dieux à ce Peuple, dont vous êtes l'Ido-

» le, & qui démontre mieux votre avidité
» de regner ? »

Gracchus ſentit cette accuſation d'autant plus vivement, qu'elle étoit plus véritable, & qu'il étoit plus difficile de s'en défendre. Auſſi, perdant un peu de ſon ſang froid ordinaire, il ſe retira, après avoir donné quelques marques d'émotion & de colere. Il fit inceſſamment aſſembler le Peuple, auquel il ſe plaignit des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans le Sénat, ſur-tout de l'un des hommes le moins eſtimé de la République ; & ſur ce que le Peuple lui parut diſpoſé à tout faire pour lui, il ordonna que cet homme lui ſeroit incontinent amené, pour lui faire ſon Procès : démarche fauſſe & paſſionnée, qui faillit à lui couter toute ſa faveur ; car ſon ordre ayant été exécuté, & cet homme préſenté devant lui, l'ayant prié de vouloir l'entendre avant que de paſſer outre, « Tu me fais mon Procès, lui » dit-il, ſans ſortir de ſon caractere d'hom-» me d'eſprit, pour t'avoir reproché l'at-» tentat de la Deſtitution d'Octavius. Qui » jamais auroit cru, que dans une Répu-» blique, il ne fût pas permis de repréſenter » l'infraction des Loix ? Mais ſi préſente-» ment que tu veux m'outrager avec tant » d'injuſtice & de paſſion, quelqu'un de » tes Collegues, qui ſont ici préſens, ſe le-

» voit, pour me ſecourir, & pour s'oppoſer » à tes violences, voudrois-tu pour cela » qu'on le déposât de ſa Magiſtrature ? »

Ce Diſcours piquant & démonſtratif remua le cœur de tous les autres Tribuns, à qui Annius venoit de faire ſentir leur Servitude : le Peuple en fut troublé : & Gracchus lui même en fut ſi ſurpris, que toute la facilité de ſon eſprit ne put lui fournir aucune réponſe. Il rompit bruſquement l'Aſſemblée, qu'il connut altérée par cette fine raillerie d'Annius ; & deux jours après, il prononça une grande Harangue, pour juſtifier ſa conduite ſur l'Affaire d'Octavius, qui fut l'une des plus vives de cet excellent Orateur, & qui remit le Peuple dans ſon premier état.

Cependant, Gracchus vit l'inconſtance de cette Multitude, que quelques paroles d'un homme hardi & ſpirituel avoient peu auparavant tout-à-fait changé à ſon égard. Tous ſes Amis reconnurent comme lui cette légereté ; & ils lui conſeillerent tous de penſer à la ſureté de ſa perſonne, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre. Quelques-uns lui propoſerent un Accommodement avec le Sénat ; mais le moyen de ſe confier à ſes Ennemis, ceux-là mêmes qu'on a privés de leurs Biens, & de leurs Richeſſes : injure par elle-même ineffaçable ?

ineffaçable ? D'ailleurs, cet Accommodement paroiſſoit peu conforme à la fermeté naturelle de Gracchus, dont le changement auroit fait dire à tout le monde, ou qu'il avoit ſoutenu un mauvais parti, ou qu'il avoit eu aſſez de foibleſſe pour abandonner le bon ; qui étoient deux choſes également honteuſes pour un homme de ſon caractere.

Quelques autres, plus timides, vouloient que dans le péril, où ils le croyoient actuellement, il ſe retirât de la Ville, & qu'il allât pour quelque tems chercher loin de Rome une ſureté qu'il ne pouvoit y trouver parmi les déſordres qu'il avoit lui-même excités : mais il trouva ce Conſeil indigne de ſon courage, & il n'eut garde de penſer à ternir par une fuite ſi lâche ſa Gloire, qu'il aimoit uniquement.

Pluſieurs de ceux qui cherchoient dans toutes les Affaires un tempérament & un milieu, quelquefois très-dangereux, vouloient qu'il ſe ménageât avec les deux Ordres ; & que ſoutenant toujours le Parti du Peuple, qu'il avoit embraſſé au commencement, il gardât des meſures & des ménagemens avec le Sénat, qui fiſſent revenir les Grands de la haine qu'ils avoient conçue contre lui. Mais cet Avis lui parut plus périlleux que l'état même où il ſe trouvoit.

„ Car croyez-vous, dit-il à ceux qui le lui
„ propoſoient, que de legers ménagemens
„ raméneront l'eſprit & le cœur de tant de
„ Grands, que j'ai réduits à une petite for-
„ tune? Pourront-ils oublier qu'ils avoient
„ autrefois un nombre conſidérable d'Eſcla-
„ ves, une Table ſomptueuſe, des Meubles
„ magnifiques, & que mes ſeules Loix leur
„ ont retranché toutes leurs Grandeurs &
„ toutes leurs Commodités? Non, ajouta-
„ t-il, ils ne perdront jamais le deſir de ſe
„ venger; & il faut faire cette différence
„ entre le Peuple & les Grands, que celui-
„ là perd facilement le ſouvenir des bienfaits
„ & des injures, au lieu que ceux-ci oublient
„ injuſtement les plaiſirs qu'ils ont reçus,
„ mais ſe ſouviennent toujours des chagrins:
„ & l'on doit agir, quand on s'eſt brouillé
„ avec le Sénat, à peu près comme lorſ-
„ qu'on s'eſt révolté contre ſon Prince,
„ auſſi-bien le Sénat prétend-il l'être: on n'a
„ pas ſitôt tiré l'épée contre lui, qu'on doit
„ ſe réſoudre à en jetter le fourreau, & n'é-
„ tablir ſon impunité, que ſur ſa force &
„ ſur ſa réſiſtance. Je ne dois point me fla-
„ ter, continua-t-il, je n'ai d'autre ſureté à
„ eſpérer, que celle que pourra produire
„ l'impuiſſance du Sénat: ni les promeſſes,
„ ni les fauſſes démonſtrations des Grands,
„ ne ſçauroient me ſéduire; & je ne puis

» faire autrement, que de confier toutes » mes eſpérances à l'Amitié du Peuple, au- » quel je me ſuis dévoué ».

Ce fut-là le parti que prit Gracchus, qu'il ſoutint, devant ſes Amis, de toutes ces raiſons ſpécieuſes & vraiſemblables; mais il ſe garda bien de toucher celle qui avoit fait le plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, & qui l'avoit infailliblement déterminé à rejetter tous les autres Avis, pour ne ſuivre que ſon Projet.

Son Ambition, qui étoit ſa Paſſion dominante, étoit ſa véritable raiſon: & cette Paſſion étoit en lui d'autant plus ardente, qu'il prenoit plus de ſoin de la cacher. On ne ſçauroit dire préciſément, quel Etabliſſement il enviſageoit dans le but de cette Ambition: on jugeroit peut-être témérairement, ſi l'on croyoit qu'il en vouloit à la Royauté, comme le lui ont reproché tous ſes Ennemis; mais il eſt bien sûr que ſon imagination ſe rempliſſoit de mille idées de Grandeur, de Pouvoir, de Commandement, & d'Adminiſtration, qui toutes enſemble ne ſont guéres éloignées de l'idée de la Monarchie. Rien ne flate ſi agréablement que l'eſpérance de commander. On doit auſſi avouer, qu'il ſe mêla peut-être dans ſes Projets des mouvemens de vengeance contre un Sénat attaché à lui nuire & à le per-

dre. Il ſe peut faire auſſi, qu'il ne fût pas exemt de ſentimens de juſtice & de généroſité, qui l'obligeoient à rechercher un Pouvoir abſolu, pour rendre la République parfaitement libre, & la délivrer de la Tyrannie & des Concuſſions des Riches & des Grands.

Quoi qu'il en ſoit, il ne garda plus de meſures avec le Sénat, & prit avec encore plus de hauteur les intérêts du Peuple. Il ſongea à ſe faire confirmer, pour l'année ſuivante, dans la Charge de Tribun; & il flata pour cela le Peuple par tous les endroits imaginables. Chaque jour, il faiſoit un nouvel Edit en ſa faveur; chaque jour, on faiſoit le procès à ceux qui avoient manqué de reſpect à un Citoyen, quelque vil qu'il pût être: c'étoit tous les jours de nouvelles Ordonnances. Le Sénat ſentit, avec douleur, celle qui permettoit d'appeller du Jugement de tous les Magiſtrats devant le Peuple; mais il craignit ſon entiere ruine, quand le Tribun inſinua, qu'on devoit joindre aux Sénateurs, qui juſques alors avoient eu ſeuls l'Autorité de juger, pareil nombre de Chevaliers, avec une égalité de Pouvoir. Dès-lors, la Guerre fut ouverte; & l'on jugea, avec raiſon, qu'il alloit arriver de grands déſordres.

Le jour fixé pour faire confirmer ces Edits par la pluralité des voix étant venu, le Tribun ſe mit en état dès le grand matin de ſe rendre au Capitole ; mais il lui arriva pluſieurs Avantures ſiniſtres, qui furent trouvées des Préſages funeſtes, dans un tems, & parmi des gens, où la Superſtition des Préſages étoit ſi à la mode.

Les Poulets ne voulurent point manger de tout le matin : il ſe bleſſa rudement au pied, en ſortant de ſa porte ; & comme il eut avancé quelques pas dans la rue, il vit deux Corbeaux combattans l'un contre l'autre, l'un deſquels fit tomber juſtement à ſes pieds un gros caillou qui auroit pu facilement l'aſſommer.

Tous ces accidens ſurprirent le Tribun ; & quoiqu'il fût d'un caractere infiniment élevé au-deſſus des ſuperſtitions, & de toutes ces ridicules frayeurs, il ne laiſſa pas de ſe reſſentir un peu des préjugés de l'enfance, & de ſe repréſenter tous les malheurs que ces Préſages ſembloient lui faire craindre. Les plus hardis de ceux qui l'accompagnoient furent frapés d'une terreur plus vive ; & ils vouloient tous, ou abandonner le Tribun, ou l'obliger à retourner chez lui, lorſqu'ils virent arriver du Capitole trois ou quatre de leurs plus affidés, qui venoient dire à Gracchus de ſe hâter, que le Peuple l'attendoit

avec impatience, & que ſes Amis y étant les plus forts, il ne falloit pas différer un moment de s'y rendre : & c'eſt alors, que l'illuſtre Bloſſius de Cumes, cet Ami ſi fidéle, lui dit hautement, que ce ſeroit une grande honte pour lui, & pour tous ceux qui lui étoient attachés, ſi la vue de deux Corbeaux l'empêchoit de ſuivre ſon devoir, & de ſervir le Peuple qui l'attendoit. « On ne reconnoîtroit point à cela, ajouta-t-il, le Fils » de Gracchus, le Petit-Fils de Scipion, ni » le Chef du Parti du Peuple Romain. Vos » Ennemis riroient avec raiſon, & vous » rendroient mépriſable avec juſtice. Marchons & allons ſecourir tout un Peuple » aſſemblé, que les Riches & les Grands » veulent opprimer ».

Son avis fut ſuivi, & jamais perſonne ne fut reçu ſi agréablement que le fut le Tribun au Capitole. Ce furent des cris de joie, des acclamations, des empreſſemens, & des marques de tendreſſe ſi générales, que les Amis de Gracchus, qui craignoient quelque trahiſon, ſe crurent obligés d'empêcher que perſonne ne l'approchât de trop près. Il étoit déja aſſis ſur ſon Tribunal, & l'on commençoit à procéder aux voix qui ſe donnoient fort tumultueuſement à cauſe de la foule, quand on apperçut Flavius Flaccus, Sénateur d'un mérite connu, qui tâ-

choit à fendre la preſſe pour aller juſqu'au Tribun, auquel il témoignoit qu'il avoit à donner un Avis important. Les Licteurs lui firent ouvrir un paſſage, & s'étant approché de Gracchus. « Tribun, lui dit-il, » les Riches viennent de conjurer contre » vous dans le Sénat; & n'ayant pu obliger » le Conſul à entrer dans leurs deſſeins, ils » ont réſolu de vous tuer, à l'aide d'une » quantité d'Eſclaves & d'Affranchis, qui » viendront bientôt ici avec eux, tout prêts » à exécuter leurs volontés. Quelque inté- » rêt qui me lie à eux, la droiture & la juſ- » tice m'obligent à vous découvrir un Projet » cruel, dont j'ai horreur, & dont je ſou- » haite de tout mon cœur que vous puiſſiez » vous garantir. »

Les Amis du Tribun furent émus à cet Avis de Flaccus; & craignans tout dans cette foule tumultueuſe, ils ſe ſaiſirent des armes des Licteurs, & en écarterent ce qui ſe trouva trop près. Ce procédé, dont on ne pouvoit rendre raiſon à cauſe du bruit & de la foule, ſurprit les plus éloignés. On demandoit ce que ſignifioit cette violence; & les cris de ceux qui s'informoient, & de ceux qui tâchoient à répondre, ſe mélans les uns avec les autres, rendoient la confuſion encore plus grande, & empêchoient le Tribun de ſe faire entendre: ſi bien que, voulant

marquer à tout le monde le danger où il ſe trouvoit, il ſe leva ſur ſon Tribunal, en portant les mains à ſa tête, à laquelle il diſoit que ſes Ennemis en vouloient abſolument.

Pluſieurs de ces mêmes Ennemis, qui ſe trouverent là préſens, profitans de cette démonſtration qui étoit fort innocente, s'écrierent auſſitôt, *Le Tribun demande un Diadéme*, & coururent au Sénat porter cette plainte calomnieuſe. « Nous l'avons » vu, dirent-ils, demander au Peuple un » Bandeau Royal : il a porté ſes mains à ſa » tête, & leur en a marqué la place. »

Soit que le Sénat fût ſurpris de ce nom de Roi, pour lequel il avoit naturellement tant d'horreur ; ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'on voulût ſe ſervir de ce prétexte pour juſtifier les violences qu'on avoit réſolues ; il eſt sûr, qu'on parut extrêmement irrité, & que chacun ſe mit en état de tout entreprendre.

Scipion Naſica, illuſtre par ſa naiſſance, par ſes richeſſes, par beaucoup d'actions, & par une grande conſidération dans le Sénat, qui depuis longtems avoit conçu une haine contre Gracchus, dont les véritables cauſes ne ſont pas venues juſqu'à nous, & qui étoient indépendantes des Affaires de la Loi ; déclama avec beaucoup d'emportement contre les entrepriſes du

Tribun. « Mais il n'y a plus rien à conſul-
» ter, dit-il tout d'un coup, puiſqu'il en
» veut à la Tyrannie. Conſul, c'eſt à vous à
» ſecourir la Choſe publique, & à extermi-
» ner de force, ſans procedure & ſans délai,
» le Deſtructeur de la Liberté. »

Le Conſul, qui étoit homme ſage & pré-voyant, lui répondit doucement qu'un Ma-giſtrat ne devoit jamais uſer de voies de fait, & qu'il ne lui arriveroit jamais de faire mou-rir un Citoyen ſans Jugement & ſans Sen-tence; moins encore un Citoyen du rang & du mérite de Gracchus. « Mais ſi Grac-
» chus & le Peuple, ajouta-t-il, font des
» Loix injuſtes, & uſurpent une Autorité
» qui ne leur eſt pas due, je ſçaurai m'op-
» poſer à l'une & à l'autre Entrepriſe, &
» punir, en Conſul, les attentats & les ré-
» bellions. »

Ce petit Diſcours modéré d'un homme de bon ſens alluma encore davantage la paſſion de Naſica; & ſe tournant vers la Compa-gnie: « Puiſque, leur dit-il, le ſuprême Ma-
» giſtrat abandonne la République, ceux
» qui voudront en prendre ſoin n'ont qu'à
» me ſuivre, & je me fais fort de la ſecou-
» rir. » Il part en même tems: & retrouſſant ſa robe, ainſi que ceux qui le ſuivirent, qui furent en très-grand nombre, ils coururent tous à grands pas au Capitole, chacun, par

reſpect pour les plus notables de la *Ville*, qui compoſoient la tête de cette Troupe, leur laiſſant un paſſage libre. Leurs Valets, & leurs Eſclaves, s'armerent en chemin de tous les bâtons qu'ils purent trouver, avec leſquels ils écarterent tout ce qui pouvoit retarder leur route, & donnerent au Public une parfaite image de la Guerre dans le tems d'une pleine Paix.

Par-tout où ils rencontroient des Amis ou des Connoiſſances de Gracchus, ils inſultoient, ils frapoient: & pouſſerent la choſe, juſqu'à en tuer quelques-uns: & arrivés enfin au Capitole, le déſordre recommença avec plus de vigueur; & ſous prétexte qu'on cherchoit le Tribun, on ne ſçauroit dire combien de gens furent maltraités par cette Troupe confuſe de gens mêlés de toutes conditions, à qui la fureur des Nobles avoit permis ces violences.

Cependant, chacun fuit, tout le Peuple s'écarte, les Amis du Tribun ſe ſauvent; & Gracchus, ſe voyant abandonné de tout le monde, n'eut point d'autre reſſource que de ſuivre ces Amis lâches, qui le quittoient, & à qui la frayeur n'avoit pas aſſez laiſſé de liberté pour voir qu'ils auroient pu avec un peu de fermeté réſiſter à cette Troupe déſarmée & confuſe. Il ſe ſauvoit avec les autres, quand il ſe ſentit retenu par le bout

de ſa robe : il prit le parti de l'abandonner à celui qui la tenoit ; & ce fut un ſpectacle bien indigne, & bien touchant, de voir au milieu de la Paix tout un Peuple fuyant ſans ſçavoir pourquoi, & ſon premier Magiſtrat ſe ſauvant en chemiſe avec lui. Un ſecond accident, plus funeſte que le précédent, l'arrêta de nouveau. La précipitation, avec laquelle chacun fuyoit, fit tomber les premiers. Ceux qui ſuivoient ne leur donnerent pas le tems de ſe relever : preſſés par les autres, ils ſe jetterent ſur ceux qui étoient déja par terre, de ſorte que, s'embarraſſant les uns les autres, ils embarraſſerent auſſi le Tribun, qui les ſuivoit, & qui tomba avec eux dans ce tumulte.

Ce fut pour lors, qu'un de ſes Collégues au Tribunat, nommé Publius Satureius, jaloux de ſon Autorité, ou gagé par les Nobles, le frapa le premier d'un bâton à la tête. Ce coup fut bientôt ſuivi d'un autre, que lui donna Lucius Rufus, qui ne craignit point de s'en vanter, comme d'une action glorieuſe. Une infinité de coups ſuivirent ce dernier ; & ainſi mourut, ſans prononcer une ſeule parole (*a*), ſans faire aucune réſiſtance, & ſans donner la moindre marque de douleur, le fameux Tibe-

(a) *Ille, nullâ voce delibans inſitam virtutem, concidit* Tacitus. Cicer. Rhet. Lib. IV.

rius Gracchus, Tribun du Peuple, Fils de Tiberius Gracchus, & Petit-Fils de Scipion, avant la trentiéme année de ſon âge, l'Homme de la République le plus aimé du Peuple, le plus haï des Grands, & le plus eſtimé de tous.

On juge bien que le déſordre étoit trop grand, pour finir ſitôt : la fureur dura encore longtems ; & quelques Amis de Gracchus s'étant raviſés, & s'étant mis en défenſe, il fut tué dans cette eſpéce de combat civil plus de trois cens Citoyens de part ou d'autre, ſans qu'on ſe ſervît dans toute cette tuerie d'aucune arme de fer.

C'eſt ici la premiere Sédition ſanglante, qui ſe ſoit vue à Rome depuis l'expulſion des Rois ; toutes les autres Diſſenſions, quelque grandes qu'elles euſſent été, s'étoient appaiſées par la déférence & par le reſpect du Peuple pour le Sénat, & par la condeſcendance du Sénat pour le Peuple. Ici, les choſes furent pouſſées à l'extrême : le Tribun ne relâcha rien des Droits du Peuple, le Sénat ne ménagea plus le Tribun ; & des haines ſecrettes & particulieres s'étant mêlées aux intérêts des deux Ordres, on vit commencer à Rome l'effuſion du Sang des Citoyens. L'Impunité du Crime y devint néceſſaire : le Droit fut étouffé ſous la Force majeure ; & Naſica ſe défit du

Tribun, par la plus dangereuſe de toutes les voies, & qui auroit dû détruire totalement la Ville : car enfin, on anima d'un côté une foule d'Eſclaves & d'Affranchis, qui, n'ayant rien à perdre, trouvoient infailliblement leur compte dans les déſordres de la Ville : on irrita, de l'autre, une multitude de Peuple, qui, peu judicieuſe par elle-même, auroit été capable de ſuivre tous les mouvemens violens qu'on auroit voulu lui donner ; & ſi, comme par miracle, la République ſe ſauva dans cette Conjuration, elle reçut un funeſte Exemple, & un Préſage de ſa deſtruction prochaine.

Rien, cependant, ne prouva mieux l'injuſtice de ceux qui avoient excité le dernier déſordre, que les ſentimens de vengeance qu'ils firent paroître après la mort même du Tribun ; car outre qu'ils firent jetter ſon Corps dans la Riviere, avec tous les autres qui avoient été tués, (Inhumanité lâche, qui faiſoit honte au Nom Romain,) ils firent mourir ſans procédure pluſieurs de ſes Amis, parmi leſquels fut Diophane le Rhétoricien, & un Caïus Billius qu'ils enfermerent cruellement dans un tonneau avec des Serpens & des Viperes : Cruauté qu'on pardonneroit à peine aux Peuples les plus barbares, dans leurs vengeances les plus légitimes.

On ne doit pas ici oublier ce qui ſe paſſa à l'égard du fameux Bloſſius, qui, étant conduit au Sénat après cette premiere chaleur, & interrogé ſur tout ce qui s'étoit paſſé, avoua franchement qu'il avoit exécuté tout ce que Tiberius Gracchus lui avoit commandé. Naſica, ne pouvant encore ſouffrir la fidélité de cet homme, qui lui ſembloit une preuve trop ſenſible du Mérite de ſon Ami, *Quoi !* lui dit-il, *s'il t'avoit commandé de mettre le feu au Capitole, l'aurois-tu donc exécuté ?* Bloſſius lui répondit doucement, *Il ne m'auroit jamais ordonné pareille choſe.* « Mais, répliquérent encore pluſieurs fois les ennemis de Gracchus, « s'il avoit voulu te le comman-« der ? » *Je l'aurois fait*, leur dit-il à la fin ; *car il ne l'auroit commandé que pour l'avantage du Peuple Romain.*

Cette eſtime fidéle & réguliere d'un Ami ſi rare toucha le Sénat injuſte & furieux ; & quelque acharné qu'on fût contre tous les Amis de Gracchus, le Conſul trouva le moyen de faire ſauver Bloſſius, qui ſe retira en Aſie, où il ſe tua depuis, ne pouvant ſurvivre à un enchaînement de malheurs qui ſuivirent tous ceux auxquels il s'attacha.

Cependant le Peuple, qui ne paroiſſoit pas calme, & qui faiſoit craindre quelque

Entrepriſe dangereuſe, obligea le Sénat, pour le ſatisfaire, à conſentir publiquement à la Loi; & pour marquer ſon conſentement, il ſubſtitua à la place de Tibérius, qu'on venoit de tuer, Craſſus, Beau-Pere de Caïus Frere du précédent, dans la Charge de Commiſſaire pour la diſtribution des Terres: & pour tirer Scipion Naſica du danger où la haine & les inſultes fréquentes du Peuple l'expoſoient chaque jour, on l'envoya ſous quelque prétexte en Aſie; & ce fut dans cette eſpéce d'exil, que troublé des remors du Meurtre qu'il avoit commis, & de l'image de la Sédition qu'il avoit excitée, ſon eſprit affoibli par les douleurs qu'il ſentoit, il mourut à Pergame dans un delire, chargé des Malédictions du Peuple, qui ne ceſſa jamais de l'accuſer d'avoir attenté ſur la Perſonne d'un Magiſtrat dans le plus ſaint & le plus vénérable Temple de la Ville (*a*).

Il eſt peu ſurprenant, que le Peuple marquât tant de reſſentiment contre Naſica; puiſque le dernier Africain, cet homme ſi cher à la République, s'étant aviſé de dire, après la mort de Tiberius, ces deux Vers d'Homere,

Que déſormais autant en puiſſe prendre
A qui voudra telle choſe entreprendre,

(a) *Dans le Capitole.*

le Peuple ceſſa de l'aimer, & commença de le haïr : & à ſon retour de Numance, comblé de gloire & d'honneur, il fut interrompu dans ſa Harangue, & injurié même par le Peuple.

Voyons maintenant quelle fut la ſuite de cette mort, qui a été le commencement de toutes les Guerres Civiles des Romains, qui n'ont pas diſcontinué depuis juſqu'à la totale deſtruction de la République.

On ne peut pas douter de l'effet que fit cette mort ſur l'eſprit de Caïus Gracchus ſon Frere, jeune homme encore d'environ vingt & un an, mais qui dans cet âge faiſoit remarquer des ſentimens élevés & des inclinations nobles, telles que lui avoit inſpiré la même éducation, qu'il avoit reçue de ſa Mere, & l'exemple tout récent de ſon Frere.

Il revint de Numance, où il ſervoit ſous Scipion dans le tems de la mort de Tiberius : & il reſta quelque tems dans la tranquillité d'une vie privée, qui faiſoit croire à tout le monde, qu'il étoit autant éloigné des Affaires publiques, que ſon Frere avoit paru les aimer.

Il s'appliqua avec ſoin à l'étude de l'Eloquence, en laquelle il ſurpaſſa tous les Orateurs de ſon tems, & ne céda point même à ſon Frere, qui avoit paſſé pour le premier de

de tous ; & il eſt ſûr qu'il lui fut ſupérieur, au moins quant à la vivacité & la véhémence du Diſcours, qui entrainoit dans ſon ſens tous ceux qui l'écoutoient. La premiere preuve, qu'il donna de ſon Eloquence, fut en défendant un de ſes Amis nommé Vectius devant le Peuple, qui marqua une ſi grande joie en le voyant plaider, que les Grands, toujours Ennemis de ſa Famille, en conçurent dès-lors de ſiniſtres Préſages.

Il ne ſuivit pourtant point ces applaudiſſemens populaires ; & ſoit, comme l'écrit Cicéron, qu'il fût bien aiſe d'être éloigné de l'Adminiſtration des Affaires, ou ſoit que ſa jeuneſſe lui fît croire qu'il avoit beſoin d'acquérir plus de mérite & de réputation, il s'en alla en Sardaigne, où il ſervit en qualité de Queſteur du Conſul Oreſte. Il s'y diſtingua, par ſa valeur, ſes libéralités, & ſa douceur : qualités, qui lui acquirent également le cœur des Soldats & des Peuples de cette Province. Il obtint des Bleds d'un Roi d'Afrique, nommé Micipſa, dont les Ambaſſadeurs, étant arrivés à Rome, dirent au Sénat, que leur Roi avoit envoyé des Bleds à leur Armée de Sardaigne à la conſidération de Gracchus ; ce qui irrita ſi fort cette Compagnie, qu'elle crut dès ce jour être en droit de le perdre, pour éviter des

déſordres ſemblables à ceux que ſon Frere avoit excités.

Ce fut ſans doute pour ce ſujet, qu'on l'accuſa d'avoir eu part à certaine Conſpiration, découverte en la Ville de Fregelles, & étouffée & punie par le Préteur Opimius, qui fut depuis l'Auteur de la perte de Gracchus. On ne ſçait point préciſément, s'il avoit contribué au ſoulévement de ces Peuples; mais Opimius, qui étoit entiérement attaché au Sénat, publia & perſuada à tout le monde, qu'il étoit l'auteur ou le principal complice de la Révolte des Frégelliens, qui n'auroient jamais oſé tenter une Rébellion, ſans être aſſurés d'un puiſſant Protecteur, qui leur faiſoit eſpérer la faveur du Peuple Romain. Il eſt ſûr, au moins, qu'il eut beſoin de tout ſon eſprit pour juſtifier ſon innocence, ou véritable, ou prétendue, & pour effacer des eſprits ces impreſſions nuiſibles à ſa réputation, & qui peut-être étoient abſolument fauſſes.

La jalouſie qu'il remarqua dans le Sénat, l'injuſtice & la noirceur de ceux qui pour le perdre l'avoient mêlé fauſſement dans une Conſpiration, l'amour du Peuple qui éclata plus d'une fois en ſa faveur, le deſir naturel de venger la mort indigne d'un Frere illuſtre, la crainte de ne pouvoir éviter les piéges de ſes Ennemis, & peut-être certaine

viſion qu'on dit qu'il eut, l'obligerent, malgré l'inclination oppoſée que lui donne Cicéron, à s'embarquer dans les Affaires, & à briguer le Tribunat du Peuple, qui étoit l'Emploi propre aux grands deſſeins.

Il étoit jeune : j'ai dit qu'il n'avoit guéres plus de vingt ans, quand ſon Frere fut tué. Il ne s'en étoit écoulé que dix (*a*), quand il brigua le Tribunat ; ſi bien qu'il n'en avoit guéres au-delà de trente. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & d'une taille impoſante & majeſtueuſe : la parole facile, le ton de voix agréable, l'air un peu grave & ſérieux, mais il ſçavoit au beſoin le radoucir ; & ſes civilités, pour être générales, ne laiſſoient pas d'être proportionnées à tout le monde : inſtruit dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ; capable également de l'Adminiſtration des Affaires de la Guerre, de la Juſtice, & du Gouvernement ; expéditif d'ailleurs, & finiſſant dans un jour ce que les autres avoient peine à terminer dans un mois. Pour les mœurs, on ne ſçauroit en trouver dans quelque autre que ce ſoit de plus pures, & de plus irréprochables : patient, quand il ne s'agiſſoit que de lui-même, juſqu'à l'inſenſibilité : ſobre, au milieu des délicateſſes, qui l'environnoient : libéral,

(a) *Decem interpoſitis annis.*
Velleius Paterculus, Libr. II.

juſqu'à la profuſion d'un Patrimoine, que ſon Frere avoit déja preſque épuiſé : ennemi du menſonge & de la calomnie, dont il prenoit ſoin de garantir ſes plus cruels Ennemis : imitateur parfait de ſon Frere, dans l'amour qu'il avoit pour l'équité, qui ne lui laiſſa jamais ſouffrir l'injuſtice, ſans la démaſquer, & ſans la pourſuivre, ſous quelque voile qu'elle fût déguiſée, & de quelque puiſſance qu'elle fût ſoutenue : ſévere, pour lui-même, & pour les autres ; différent en cela de ſon Frere, qui gardoit pour lui ſeul toute ſon auſtérité : ſe mélant de toute ſorte d'Affaires, & voulant lui-même les exécuter toutes ; perſuadé, avec raiſon, que perſonne n'en étoit plus capable que lui : & ſes Ennemis même étoient forcés d'admirer la facilité avec laquelle il répondoit en même tems aux Ambaſſadeurs étrangers, aux Officiers de Guerre, aux Magiſtrats de Juſtice, aux Gens de Lettres, & aux Ouvriers, Maçons, Sculpteurs, &c. qui ſans ceſſe avoient affaire à lui.

Tel que je viens de le dépeindre, & avec l'avantage d'un Nom chéri parmi le Peuple, il eſt peu ſurprenant qu'il obtint le Tribunat, avec un concours infini de gens, qui vinrent de toutes parts, pour avoir part à cette Election, & qui monterent juſques ſur les toits, pour avoir le plaiſir de donner

leur voix, que la Multitude aſſemblée empêchoit les derniers venus de donner dans la Place. Les Nobles, & les Riches, tâcherent inutilement de traverſer l'Election d'un Homme, dont ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas être aimés, & dans lequel ils reconnoiſſoient tant de qualités propres à leur nuire.

Il ne tarda guéres, en effet, à marquer les ſentimens de vengeance que le Sang de ſon Frere lui demandoit; & la Charge de Tribun lui fourniſſant chaque jour des occaſions de parler en Public, on remarqua, que dans toutes les Harangues, il faiſoit toujours entrer la mort de ſon Frere, qui étoit un ſujet bien propre à toucher le Peuple, lorſqu'il étoit manié adroitement, par un Frere qui en étoit ſi touché lui-même, & par un des premiers Orateurs qu'ayent eu les Romains. Auſſi la pitié du Peuple ému parut dans toute la Ville; & il eſt peu de choſes, dont on n'eût pu le rendre capable, ſi dans ce tems on eût eu tout prêt pour exécuter.

Caïus ſe contenta, pour lors, de publier deux Edits. Par le premier, il déclara infame tout Homme qui avoit été dépoſé d'une Magiſtrature. On voit qu'il prétendit par-là ternir Octavius, qui avoit été dépoſé par ſon Frere: il eſt vrai qu'il revoqua depuis cet

Edit, à la ſollicitation de ſa Mere Cornélie, qui le voulut ainſi, & à laquelle il me ſemble qu'Octavius appartenoit un peu. Par le ſecond Edit, il déclara que tout Magiſtrat, qui auroit exilé un Citoyen Romain ſans obſerver les procédures ordinaires, ſeroit reſponſable de ſa conduite au Peuple, à qui ſeul le Jugement en appartiendroit; & cet Edit étoit pour faire le Procès à Popilius, qui, étant Préteur, exila tous les Amis de ſon Frere. Ce Popilius n'attendit pas le Jugement du Peuple, & ſe bannit lui-même pour un très-long tems.

Ces deux Edits bien reçus furent bientôt ſuivis de pluſieurs autres, tous favorables au Peuple, qu'il publia l'un ſur l'autre, & qui tous enſemble changeoient abſolument la forme du Gouvernement de la République (*a*). Il ordonna, par l'un, le repeuplement de pluſieurs Villes; par un autre, il étendit le Droit de Citoyen Romain à tous les Peuples d'Italie, juſqu'aux Alpes; par celui-ci, il diminua conſidérablement le prix du Bled, en faveur des Pauvres; & enfin, il confirma par un autre, le plus conſidérable de tous, ce que ſon Frere n'avoit pu achever, qui étoit de joindre aux Sénateurs pareil nombre de Chevaliers, pour

(*a*) *Nil immutatum, nil tranquillum, relinquens.*
Velleius Patercul. Libr. II.

juger toute ſorte d'Affaires, avec une égalité de Pouvoir : ſi bien que cet Edit étant paſſé, on ajouta à trois cens Sénateurs, qui compoſoient tout le Sénat, trois cens Chevaliers Romains, dont le Peuple laiſſa le choix au Tribun ; ce qui le rendit abſolument le Maître de la Ville.

On peut penſer quels égards on fut obligé d'avoir, dans le Sénat, pour un Homme, qu'on haïſſoit pourtant, mais qu'on voyoit ſi abſolument gouverner, & ſur lequel il étoit difficile d'attenter ſi-tôt ; la mort toute fraiche de ſon Frere lui faiſant prendre des précautions, & le peuple paroiſſant en état de tout perdre, & de tout ruiner, au premier événement.

Tout le monde s'adreſſoit à lui, en toute ſorte d'affaires : le Sénat étoit obligé de le conſulter pour ſes Décrets, de peur qu'il ne les fît caſſer par le Peuple ; & s'étant chargé de l'Intendance des Chemins, du repeuplement des Villes, & de la reſtitution des Arts qui ne floriſſoient guéres, on le vit travailler avec une diligence merveilleuſe à une infinité de choſes différentes, & preſque incompatibles qu'il faiſoit réuſſir avec une facilité ſurprenante.

Ses Ennemis & ſes Envieux épluchérent en vain le détail de ſa conduite dans l'Adminiſtration de tant d'Affaires diverſes : ils

ne purent jamais lui rien reprocher que cette Ambition, qui le faiſoit ſe charger de tout, ſans vouloir ſe repoſer de rien ſur perſonne ; & le Public cependant lui reſta obligé de tous ſes ſoins, & ſur-tout de cette belle réparation des Chemins qui dura fort long-tems après lui, & qui fut l'un des plus beaux Monumens du ſoin que les Romains avoient de la commodité publique.

Cette beauté des Chemins, qu'il avoit réparés, étoit telle qu'on ne ceſſoit de s'en louer dans toute la Ville. C'étoit peut-être, de tout ce qu'il avoit fait pour le Public, ce qui méritoit les moindres acclamations : ce fut pourtant ce qui détermina le Peuple à lui promettre confuſément tout ce qu'il voudroit demander. Il profita de cette heureuſe diſpoſition ; & on l'entendit alors haranguer & remercier cette multitude, & ſur la fin lui demander une ſeule grace qu'il ſouhaitoit paſſionément d'obtenir. Pluſieurs penſerent qu'il demanderoit le Conſulat, & ſa confirmation au Tribunat en même tems : on fut ſurpris, lorſque deſcendu dans la Place, il alla prier chacun de faire Conſul Caïus Fannius ſon Ami. Ce déſintéreſſement le fit aimer encore davantage : on lui accorda ſa demande pour Fannius ; & il fut lui-même confirmé Tribun pour l'année ſuivante ſans qu'il l'eût demandé, quoi-

qu'il

qu'il fut inouï qu'on eût jamais donné aucune Charge à qui que ce ſoit ſans la pourſuivre dans la Place.

Le Sénat vit juſqu'à quel point s'étoit élevé la Puiſſance de Gracchus, qu'il jugea peu différente de celle des Roïs. On chercha dans ce Corps tous les expédiens imaginables, pour la détruire, ou pour la diminuer. Après pluſieurs tentatives inutiles, & après avoir employé les moyens qui paroiſſoient les plus propres à cet effet, ils s'aviſerent enfin, après beaucoup de réflexion, de celui qui paroiſſoit le plus contraire à leur intérêt; mais qui étoit d'autant plus propre à leur deſſein, qu'il étoit moins pénétrable: & c'eſt ici, à mon ſens, le tour de la plus fine & de la plus recherchée Politique, qu'on trouve dans tout le cours des Affaires de ce tems-là.

Ils rechercherent l'Amitié de Livius Druſus, Collegue de Caïus Gracchus au Tribunat, Homme d'un mérite reconnu, & d'une conſidération très-reſpectée dans les deux Ordres; mais qui n'étoit ſans doute pas exemt des ſentimens d'envie & de jalouſie, que l'Autorité de Gracchus inſpiroit naturellement à tous ceux qui, dans une égalité de Pouvoir, étoient obligés de lui céder en tout.

Les Sénateurs donc lui repréſenterent l'état chancelant où étoit la République, par

la faveur immenſe de Caïus, à laquelle rien ne pouvoit réſiſter, & qui infailliblement alloit couter la Liberté même à l'Etat. « Il » faut pourtant bien, lui dirent-ils, ſe gar- » der de vous oppoſer à ſes Loix, comme » fit Octavius à celles de ſon Frere: il lui en » couta ſa réputation, & il acheva de ruiner » les Affaires du Sénat. Il faut, au contrai- » re, ajouter à toutes les Loix, qu'il pu- » bliera en faveur du Peuple, quelque choſe » de plus favorable; de telle ſorte, qu'au » lieu qu'il n'a propoſé que le repeuplement » de deux ou trois Villes, vous le propoſe- » rez de douze: au lieu du prix qu'il a mis » au Bled diſtribuable aux Pauvres, il faut » le diminuer encore de la moitié; & ainſi » de tout le reſte, &c. Vous rendrez par-là » inutile toute la flaterie dont il uſe envers » le Peuple, qui à meſure que vos faveurs » ſeront plus grandes que les ſiennes, ſera » obligé de vous aimer davantage; & vous » le reconcilierez parfaitement avec le Sé- » nat que Caïus veut détruire, ſi vous ajou- » tez à toutes vos Ordonnances, que c'eſt » du conſentement & de l'avis du Sénat.

Cette adreſſe réuſſit merveilleuſement; Livius Druſus flata le Peuple; & le Peuple aima Druſus, & commença à ne plus tant haïr le Sénat. Ce qui augmenta même ſon eſtime pour Druſus, c'eſt qu'il refuſa con-

ſtamment toutes les Commiſſions qu'on vouloit lui donner pour l'exécution de ſes Edits : là où Gracchus, au contraire, prenoit toute l'Adminiſtration pour lui ; ce qui, lui donnant un maniment d'argent, ne laiſſoit pas de lui ſuſciter, quelque irréprochable qu'il fût, des Calomniateurs. Telle fut la Commiſſion qu'il prit du rétabliſſement de Carthage détruite depuis peu par Scipion, qui l'obligea à paſſer en Afrique : Voyage, qui fut à mon ſens l'une des plus grandes fautes qu'ait faites le Tribun, qui, dans le tems que ſes Ennemis mettent tout en uſage pour détruire ſa faveur auprès du Peuple, quitte la partie & s'éloigne, laiſſant ſes intérêts au caprice d'une Populace légere & inconſtante.

Il ne faut pas auſſi douter que Druſus ne profitât avec eſprit de cette abſence, qui fut précédée immédiatement par un événement, qui aida beaucoup à la diminution du crédit de Gracchus, & qui eſt l'un des endroits de ſa Vie qu'on a le plus beſoin de juſtifier, ſi l'on veut le rendre tout-à-fait innocent.

C'eſt la mort du ſecond Scipion, dont je veux parler, arrivée ſous le Conſulat de M. Aquilius, & de C. Sempronius. Cet Homme, le plus eſtimé, & le plus grand Perſonnage de la République, fut trouvé

mort dans ſa maiſon, ſans aucune autre marque de la cauſe de cette mort, que quelques coups, dont on apperçut à peine les meurtriſſures.

Fulvius, Ennemi de cet Homme illuſtre, avec lequel il avoit eu de grandes conteſtations, le jour d'auparavant dans la Tribune aux Harangues, fut ſoupçonné d'être l'auteur de cet attentat, d'autant plus vraiſemblablement, que Fulvius étoit un Homme violent, ſéditieux, capable de pareille Entrepriſe; & qu'il appréhendoit Scipion, avec d'autant plus de raiſon, que ſon crédit étoit plus grand, & qu'il avoit réſolu de le perdre. C. Gracchus, Ami particulier de Fulvius, qu'il avoit fait nommer Commiſſaire avec lui pour le Département des Terres, ne fut pas exemt de ſoupçon d'avoir eu part à cette mort. On ſçavoit les engagemens différens où ils étoient: on ſçavoit le reſſentiment que conſervoit Gracchus contre Scipion, pour avoir approuvé le meurtre de ſon Frere; on ſçavoit l'obſtacle puiſſant que mettoit l'eſtime & la réputation de Scipion aux Entrepriſes & aux Projets de Caïus. Il avoit couru d'ailleurs certain bruit, que Sempronia, Femme de Scipion, & Sœur de Gracchus, avoit fait l'eſſai de quelque poiſon: & de plus, on jugeoit que Fulvius, qu'on ne doutoit point

complice du Crime, ne s'en ſeroit pas chargé tout ſeul, & ſans l'appui d'un Homme qui diſpoſoit de l'eſprit du Peuple. En effet, ce Peuple, qui adoroit encore Gracchus, & qui craignit qu'il ne fût trouvé complice de cette mort, empêcha, pour éviter de fâcheux Eclairciſſemens, qu'on fît des Informations; & la mort du plus grand des Romains, (cet Homme, qui après deux Conſulats, après la priſe de Carthage & de Numance, ces deux terreurs de Rome (*a*), après pluſieurs Triomphes & pluſieurs grandes grandes Actions, vit élever ſa Patrie au-deſſus de tous les Etats du Monde par ſon ouvrage,) ne fut, ni vengée, ni pourſuivie; on ne fit, ni procédure, ni perquiſition: dernier excès de l'amour du Peuple pour Gracchus.

Cela n'empêcha pas que tout le Sénat ne criât contre un pareil attentat. Pluſieurs, parmi le Peuple, conçurent une diminution d'eſtime pour Caïus, dès qu'ils le ſoupçonnerent d'être l'auteur d'un Crime ſi énorme: & le ſoupçon paſſa preſque depuis en certitude; parce qu'on jugeoit avec raiſon, qu'il auroit voulu lui-même qu'on eût pourſuivi cette Affaire, pour ſe laver d'un tel doute, s'il avoit cru pouvoir paroître innocent.

(a) *Poſt bis exciſos terrores Reipublicæ.*

Ceux qui l'ont cru véritablement l'auteur ou le complice de cette mort, ont avancé auſſi, que toute la Famille des Scipions avoit trempé dans la Conjuration contre ſon Frere, dont Naſica n'avoit été que l'Exécuteur; & ils ont cru par-là pouvoir en quelque façon juſtifier ſa vengeance.

Il laiſſa les choſes dans cet état, lorſqu'il alla repeupler Carthage, qu'il appella depuis Junonia. Quelques-uns penſerent, qu'il avoit cru devoir s'éloigner de Rome, pour effacer par ſon abſence l'idée du Crime dont on l'accuſoit, ou pour s'épargner à ſoi-même les images affreuſes, que ſon attentat lui préſentoit dans un lieu où il trouvoit chaque jour des ſujets de remors & de repentir.

Cependant Druſus, profitant de la conjoncture de cet éloignement, travailla puiſſamment à le détruire dans l'eſprit du Peuple. Il ſe garda pourtant bien de ſe déclarer jamais contre lui; mais après avoir flaté ce dernier ordre par tous les endroits les plus outrés, il crut porter une atteinte mortelle à l'eſtime qu'on avoit pour Gracchus, en ſe déchainant contre Fulvius, que tout le monde ſçavoit être ſon Ami intime.

Il obſerva de grands ménagemens, dans les Déclamations qu'il fit contre Fulvius: car dans le deſſein qu'il avoit de faire dé-

river une grande partie de la haine publique ſur Gracchus, il prit ſoin qu'on ne s'apperçût point de ſon deſſein ; & pour cela, il ne parla jamais de la mort de Scipion, que chacun ſçavoit être l'attentat le plus noir de Fulvius ; de peur qu'on ne reconnût qu'il vouloit renouveller le ſouvenir d'un Crime que le Peuple avoit voulu enſevelir en faveur de Caïus. Il accuſa ſeulement Fulvius, d'avoir voulu ſoulever les Peuples d'Italie, d'avoir ſollicité les Alliés à l'infraction des Traités. Il fit remarquer le Caractere toujours factieux d'un Homme, que ni la Dignité Conſulaire dont il avoit été honoré, ni les Graces que le Sénat & le Peuple lui avoient ſouvent accordées, n'avoient pu ramener au goût d'une vie paiſible. Il peignit Fulvius emporté & violent, cherchant toujours à profiter dans le déſordre de la Choſe publique, & à accommoder le mauvais état de ſes Affaires, que ſes Partis, ſes Cabales, & ſes Débauches continuelles, avoient tout-à-fait ruinées.

Chacun reconnut le Caractere de Fulvius ; & l'on ſe reſſouvint d'autant plus de l'Aſſaſſinat de Scipion, que Druſus avoit pris plus de ſoin de le taire. Le Peuple ſe déclara ouvertement contre lui, & vouloit qu'on lui fît ſon Procès, pour donner ſatisfaction au Sénat, dont Druſus lui faiſoit ſi ſouvent

remarquer les faveurs & les déférences.

Ainſi les Affaires de Gracchus ſe ruinoient tout-à-fait, par la Diſgrace d'un Homme qui étoit comme ſa créature. Il reçut en Afrique les nouvelles de ce prodigieux changement; & ne croyant pas devoir retarder davantage ſon retour, il arriva à Rome après ſoixante & dix jours d'abſence.

Il reconnut en arrivant la faute qu'il avoit faite de s'éloigner; & pour tâcher de la réparer, il quitta ſa maiſon qui étoit au Mont Palatin, & vint ſe loger tout près de la Place, où il pourroit plus facilement faire ſa cour au petit Peuple, dont ce quartier étoit rempli.

Il publia d'abord, pour regagner les bonnes graces du Peuple, le reſte des Loix qu'il avoit projettées, toutes plus oppoſées & plus funeſtes au Sénat.

On concevoit difficilement combien le Peuple, qui l'avoit preſque oublié, & qui pendant ſon abſence s'étoit rangé du Parti de Druſus & du Sénat, fut changé en le voyant; & combien de marques de tendreſſe & d'empreſſement il en reçut: Variété, toujours éprouvée & toujours fatale, à ceux qui n'en ſont pas aſſez convaincus.

Il deſtina, ſans perdre de tems, un jour pour faire approuver toutes ſes Loix; & l'on vit arriver pour cette Approbation une ſi grande quantité d'Etrangers à Rome, que l'on

ne douta point du ſuccès de tout ce qu'il plairoit à Gracchus de propoſer. Le Sénat, pour éluder cette Multitude, perſuada au Conſul de faire crier à ſon de trompe, que tout ce qu'il y avoit à Rome de gens, qui n'étoient pas naturels Romains, euſſent à vuider dans le jour; & ce fut la premiere fois, qu'on vit ordonner que les Amis, les Alliés, & les Citoyens même, euſſent à ſortir de la Ville.

Le Tribun Gracchus fit afficher la Caſſation du Mandement du Conſul, & permit à tous ceux qui voudroient, de reſter dans la Ville; & promit même de les protéger, contre les inſultes qui pourroient leur être faites: ce qu'il n'exécuta point trop ponctuellement; car les Licteurs du Conſul, ayant mis en priſon un Etranger, il diſſimula l'injure: & ſoit qu'il ne fût pas aſſez fort pour le ſoutenir, ou qu'il craignît d'allumer ſitôt la Guerre Civile, il eſt sûr qu'il ne fit aucun mouvement; & cela ne lui porta pas un leger préjudice dans l'eſprit du Peuple.

Cependant, Opimius fut fait Conſul, cet Homme tout dévoué au Sénat, & l'Ennemi de Gracchus depuis la Conſpiration de Fregelles, dont il l'avoit accuſé d'être l'auteur. Toujours déterminé à le pourſuivre, il effaça, le lendemain de ſon inſtallation, plu-

ſieurs de ſes Loix : il caſſa entre autres celles du repeuplement de Carthage, dont il rendit le Tribun reſponſable.

Cette maniere hardie & peu ménagée d'un Homme, qu'on connoiſſoit naturellement auſſi ferme qu'entreprenant, fit prévoir à tout le monde l'embraſement qui alloit ſuivre cette premiere étincelle ; & en effet, Gracchus ayant aſſemblé ſes Amis, parmi leſquels Fulvius tenoit le plus conſidérable rang, il fut réſolu d'amaſſer des gens pour s'oppoſer aux voies de fait du Conſul, qui venoit de faire entrer dans la Ville des Troupes qui lui étoient dévouées. L'on ne douta plus dès-lors des malheurs qui alloient arriver : ſur-tout depuis que Cornélie, la Mere de Gracchus, l'eut exhorté elle-même, en public, à ne plus ſouffrir les inſultes du Conſul, & à ſe reſſouvenir qu'un même eſprit & un même ſort étoit réſervé à ſon Frere & à lui, & qu'il ne devoit point refuſer au Peuple opprimé une vie qu'elle ne lui avoit donnée que pour le Bien & pour la Liberté publique ; que pour elle, quelque grande que fût la douleur que ſa perte lui cauſeroit, ainſi qu'avoit été celle de ſon Frere, elle ne ſe croiroit pourtant pas trop malheureuſe d'avoir mis au jour deux Enfans, qui auroient vécus & ſeroient morts les Protecteurs de la Li-

berté publique. Liberté ! Nom équivoque, dont tous les Factieux ſe ſervirent toujours !

Les choſes étoient dans cet état, quand le jour fixé pour la Réviſion des Loix étant arrivé, chacun des deux Partis ſe trouva dès le grand matin au Capitole. Le Conſul Opimius y ſacrifia ; & l'un de ſes Licteurs, portant les entrailles de la Victime, & paſſant près de Fulvius, *Faites place*, dit-il, *mauvais Citoyen que vous êtes, aux Gens de bien.* Il accompagna ces paroles de quelques geſtes menaçans, qui irritérent Fulvius, & le Peuple encore plus que lui ; de ſorte que ſe trouvant tous indignés des inſolences du Licteur, qui avoit oſé s'en prendre à un Homme Conſulaire, ils ſe jetterent tous ſur lui, & il fut tué dans cette émeute. Caïus Gracchus en reprit aigrement le Peuple ; mais Opimius n'eut aucun égard à ce déſaveu, & repréſenta avec ſa vivacité ordinaire, que rien ne pouvoit être paiſible ſous les Magiſtratûres des Gracques, puiſque les Sacrifices les plus ſaints étoient pollués par le meurtre de ceux qui y ſervoient. Une grande pluie, qui ſurvint tout à coup, & qui ſépara néceſſairement tout le monde, empêcha qu'on ne vît dans ce jour la fin de cette Affaire.

Mais le lendemain, Opimius aſſembla le

Sénat dès le grand matin ; & il prit ſoin de faire paroître à la porte de la Sale le corps ſanglant du Licteur, ſur quoi le Conſul demanda juſtice au Sénat.

Il ne laiſſa pas de ſe trouver dans ce Corps quelques perſonnes ſages, & dépouillées de paſſion, qui repréſenterent, que quoique l'attentat commis en la perſonne d'Antyllus fût très-blamable, on devoit pourtant conſidérer que le Tribun n'y avoit eu aucune part, & qu'il avoit au contraire repris très-durement ceux qui l'avoient commis ; que d'ailleurs, le Licteur s'étoit attiré ſon malheur, par une inſolence puniſſable à l'égard d'un Homme Conſulaire, tel que Fulvius ; & qu'après tout, l'on avoit vu depuis peu tuer Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, & jetter ſon Corps dans le Tibre, ſans procédure & ſans information, ſans que pourtant on eût ſongé à venger cette mort ; & que ce ſeroit marquer trop de partialité, de prétendre venger celle d'un Homme vil, tel qu'un Licteur.

Ce Diſcours ne fit aucun effet ſur la plus grande partie du Sénat animée par Opimius, qui ayant fait opiner dans l'ordre, il fut fait un Décret, ou Senatuſconſulte, à la pluralité des voix, par lequel, eu égard à l'urgente néceſſité, le Sénat donnoit tout pouvoir au Conſul, & lui permettoit d'agir

ſouverainement, & ſans procédure, en tout ce qui lui ſembleroit utile à la République, & à exterminer les Tyrans.

Tel fut le Décret du Sénat, ou, pour mieux dire, tel fut le ſignal du Combat, & le commencement du carnage; car Opimius qui avoit réſolu la perte de Gracchus, ſe ſervant de tout le pouvoir qu'on venoit de lui donner, ordonna que tous les Sénateurs priſſent les armes, & à tous les Chevaliers Romains, qu'ils euſſent à ſe trouver le lendemain matin avec deux de leurs Serviteurs armés au Capitole, pour y être employés aux beſoins de la République.

Fulvius, de l'autre côté, aſſembla tous ſes gens; car le Peuple, ſur lequel on auroit pu compter, avoit diſparu depuis le dernier Décret du Sénat. Gracchus, conſidérant la lâcheté de ceux qu'il avoit ſoutenus avec tant de chaleur, ne put s'empêcher d'exprimer ſa douleur, s'étant arrêté devant la Statue de ſon Pere. « Vous m'avez donné le » jour, lui dit-il, pour ſoutenir ce Peuple, » que vous avez vu libre. Je n'ai rien omis, » pour lui conſerver cette Liberté: mon » Frere a péri pour cette Cauſe; je vais » périr de même, avec le chagrin de voir » l'inſenſibilité où l'on eſt pour ce qui me » coutera la vie. »

Cette action touchante ranima un peu la

Populace endormie, & pluſieurs s'étant joints aux Troupes que le Tribun avoit dans la Ville, il fut fait une Garde exacte à la maiſon de Gracchus, & à celle de Fulvius: il y en avoit une, d'autre part, à celle du Conſul; & l'on vit à Rome l'image de la plus vive Guerre, ſans qu'il y eût d'autres Ennemis que ſes propres Citoyens.

Les Troupes de Fulvius s'armérent des dépouilles des Gaulois, que Fulvius avoit vaincus l'année de ſon Conſulat, & qui étoient attachées aux parois de ſa maiſon; & après de grands cris, elles allerent s'emparer du Mont Aventin.

Caïus, au contraire, ſortit en robe longue, & ſans armes, pour ne rien changer à ſa coûtume, & ne pas paroître avoir part aux fureurs de la Sédition. Il s'échapa des mains de ſa Femme Licinia, qui voulut en vain l'arrêter; & qui, revenue de ſon évanouiſſement que ſa fuite lui cauſa, *Il part*, dit-elle, *pour une Guerre où il périra infailliblement, ſans que je puiſſe eſperer la reſſource de pouvoir me conſoler de ſa perte par la Gloire qu'il y aura acquiſe.*

Le Tribun, cependant, ſe faiſant une idée de tous les malheurs qui alloient commencer, & concevant une juſte horreur pour tout le ſang qu'on alloit ſi cruellement répandre, perſuada à Fulvius d'envoyer au

Conſul le plus jeune de ſes Enfans, qui étoit d'une beauté merveilleuſe, avec ordre de demander des Propoſitions de Paix & d'Accommodement; & ce beau & jeune Garçon arriva effectivement au Sénat, avec un Caducée à la main, qui étoit la marque de ſauve-garde qu'on donnoit aux Hérauts. Il ſe préſenta à Opimius, avec beaucoup d'Humilité; & après avoir marqué par ſes larmes la douleur que ſon Parti reſſentoit des déſordres préſens, il leur dit qu'il venoit pour recevoir des Paroles de Paix & de Reconciliation.

La plûpart des Aſſiſtans étoient d'avis qu'on envoyât des Députés au Tribun & à Fulvius, & qu'on traitât, pour épargner le Sang Romain; mais Opimius, qui, à cette marque de ſoumiſſion, reconnut leur foibleſſe, lui répondit avec l'Autorité dont il étoit revêtu, que ce n'étoit point à des Criminels & à des Rebelles à traiter de Paix, ni de Reconciliation, pour amuſer le Sénat; mais que s'ils venoient eux-mêmes en état de Supplians ſe ſoumettre à la Juſtice, peut-être le Sénat pourroit s'adoucir à leur égard, & leur pardonner une partie de leur attentat: qu'au reſte, il lui défendoit de plus venir porter de parole, qu'aux conditions qu'il venoit de lui preſcrire.

Le Tribun vouloit aller lui-même remon-

trer au Sénat ſes injuſtices & ſes violences ; mais il fut retenu par tout ſon Parti : ſi bien qu'on ſe contenta d'y renvoyer le jeune Fils de Fulvius, que le Conſul fit arrêter, ſans vouloir l'entendre ; & ne cherchant qu'à combattre, il marcha avec ſes Troupes, dont quelques Candiots faiſoient la tête, contre Fulvius. Celui-ci vit avec la derniere douleur ſa conduite & ſa valeur inutiles, par la lâcheté des ſiens, qui ne purent ſoutenir un moment l'attaque du Conſul ; de ſorte qu'il fut contraint de ſe ſauver comme il put : & ayant été trouvé dans une petite étuve, où il s'étoit caché, il y fut tué, avec ſon Fils ainé.

Ce bon ſuccès d'Opimius épouvanta tout le Parti du Tribun ; & l'Amniſtie, que le Conſul fit publier pour tous ceux qui l'abandonneroient ; acheva de faire quitter Gracchus à tous les ſiens : ſi bien que le Défenſeur du Peuple, cet Homme qui avoit tant de mille Citoyens ſous ſa protection, reſta ſeul avec quelques-uns de ſes Amis, qu'il ne voulut point commettre à un Combat ſi inégal. Il eſt cependant peu concevable combien cet Homme, qui avoit marqué tant de vivacité & tant de valeur en diverſes occaſions, marqua d'indolence & d'inſenſibilité dans celle-ci. Il entra dans le Temple de Diane : *Déeſſe*, lui dit-il, *que*

lo

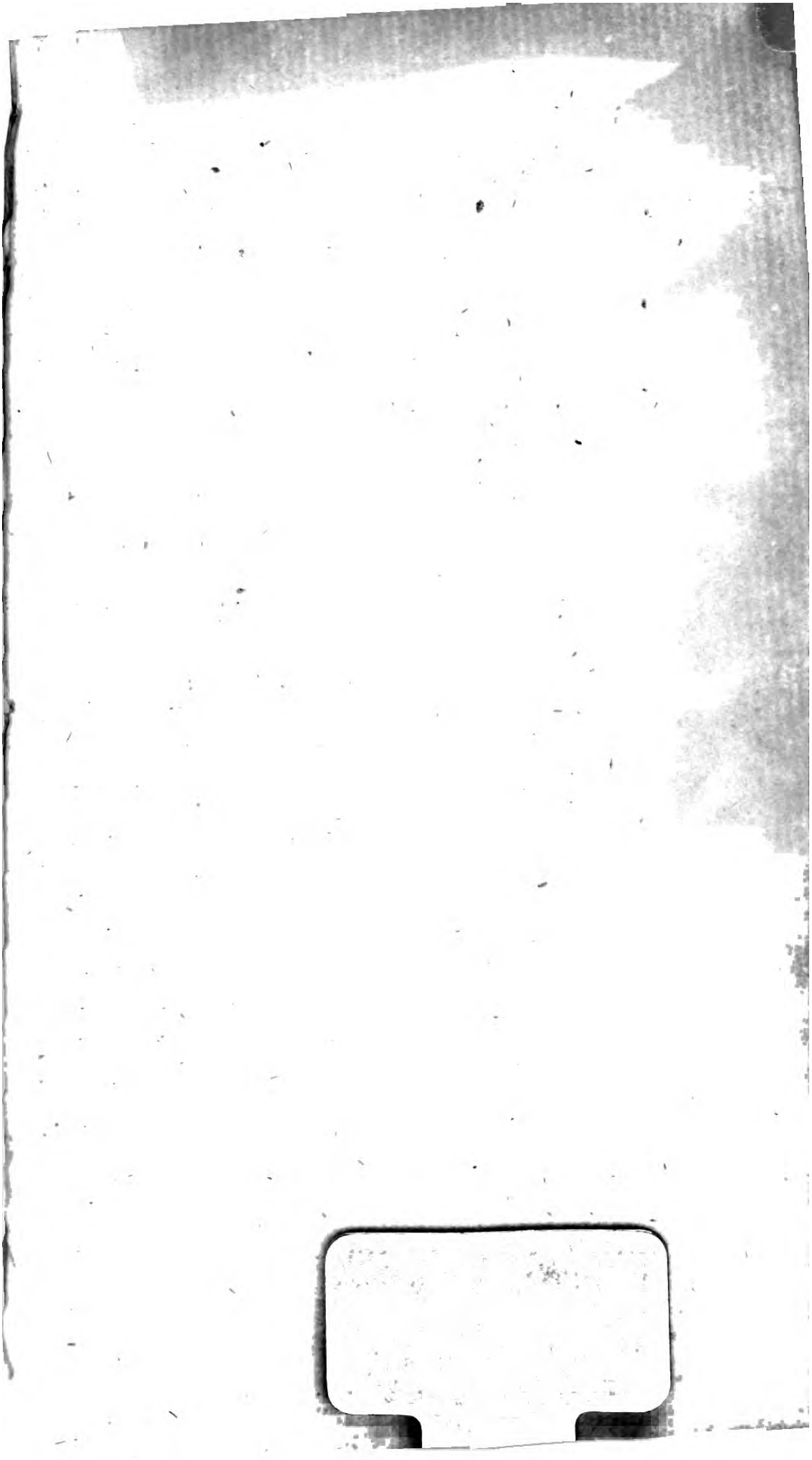
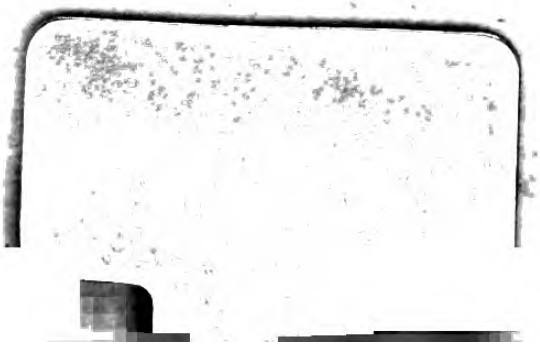
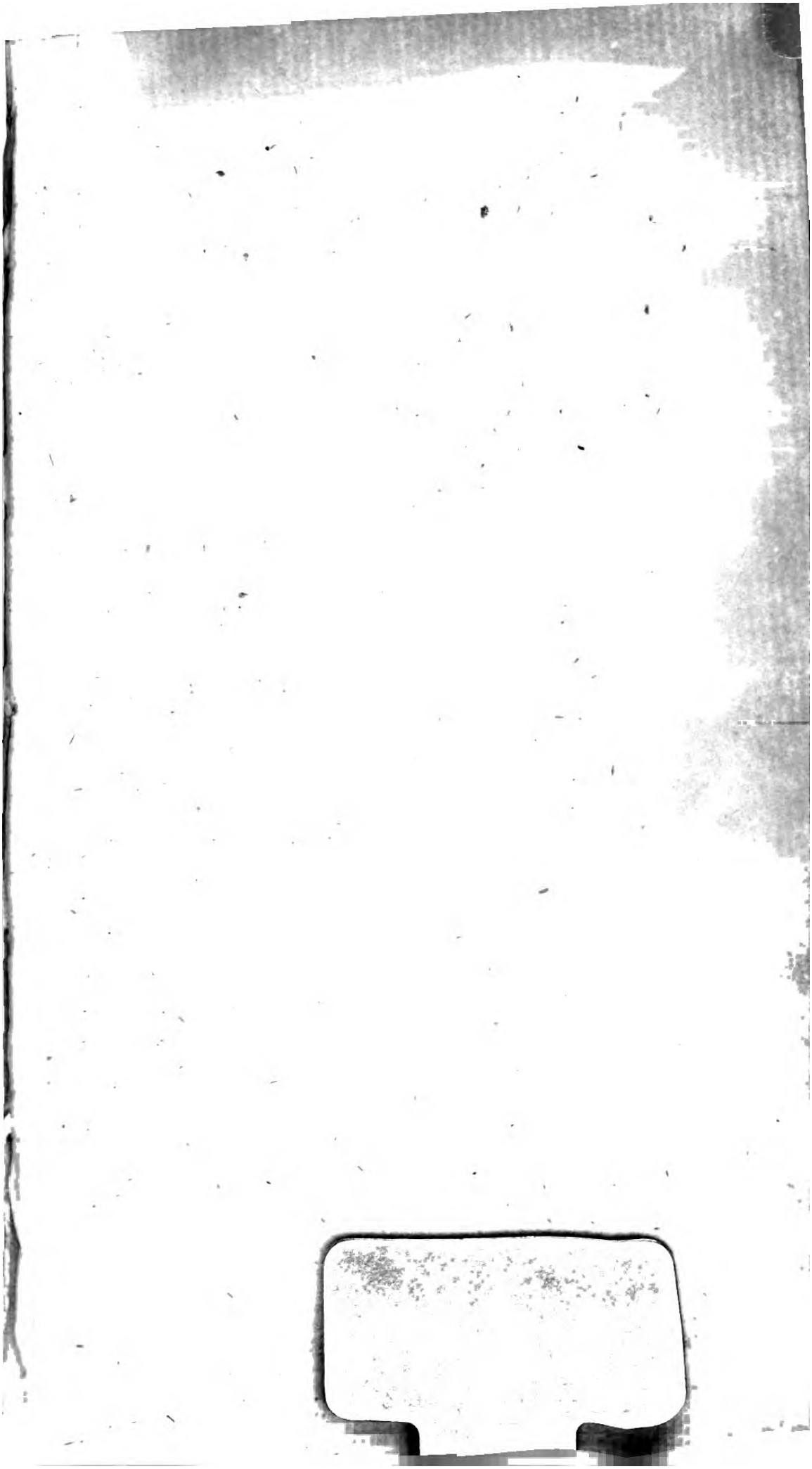
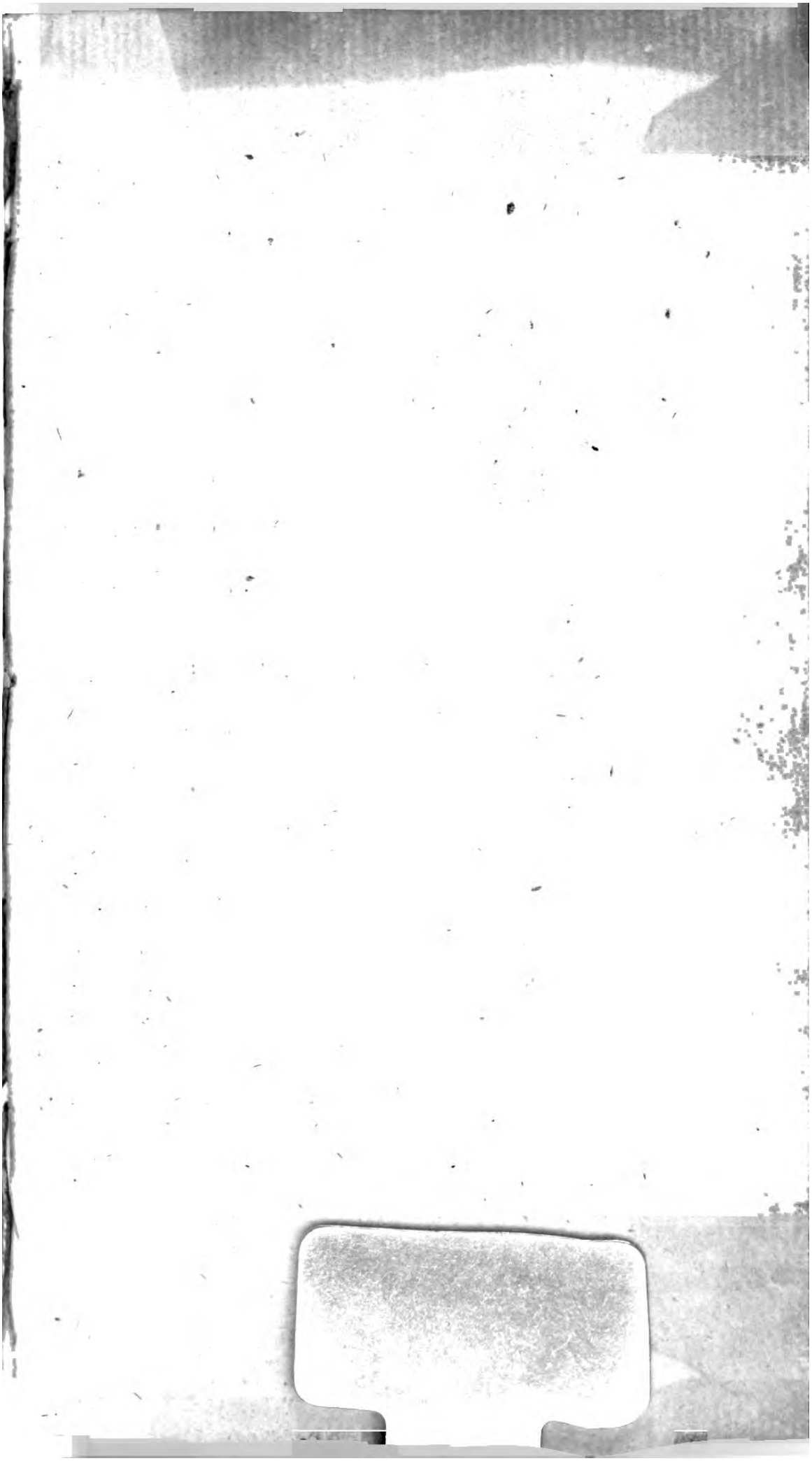
le Peuple, pour qui je me ſuis ſacrifié, ſente à jamais l'effet de ſon ingratitude; & que les Fers qu'on lui fera porter, ſoient tels, qu'il ne ſorte jamais de ſon Eſclavage! Souhait, qui fut depuis très-exactement accompli. Se ſaiſiſſant enſuite de ſon épée, il voulut s'en fraper, quand ſes deux plus fidéles Amis la lui arracherent des mains, & l'encouragerent à fuir. Il ſuivit leur avis; & ce fut dans cette fuite, que Pomponius & Licinius firent tant de belles actions, pour empêcher la priſe du Tribun que ſes Ennemis pourſuivoient. Enfin, ne pouvant plus être ſecouru, tous ſes Amis morts ou pris, avec la douleur d'un Homme abandonné & trahi par ceux dont il défend la Cauſe, il ſe jetta dans un Bocage conſacré aux Furies, où ſon Serviteur Philocrates le tua, & ſe tua lui-même en même-tems.

Ceux qui le pourſuivoient, couperent ſa tête; & comme on avoit promis à quiconque l'apporteroit, ou celle de Fulvius, autant peſant d'or, on lui arracha la cervelle, & on y ſubrogea du plomb, qui la fit peſer dix-ſept livres. Le corps, & ceux de trois mille qui périrent dans ce malheureux déſordre, furent jettés dans le Tibre: Licinia, ſa Femme, fut privée de ſon douaire; & pour comble d'inhumanité, on fit mourir le jeune

Fils de Fulvius, qu'on avoit arrêté, & qui n'étoit coupable que d'être le Fils malheureux d'un Ami du Tribun.

Après toutes ces cruautés, Opimius, glorieux de ſes Exploits, oſa faire bâtir un Temple qu'il dédia à la Concorde. Quelle Concorde, qui coutoit à la Ville tant de ſang. Bientôt après, il fut accuſé de Concuſſion, & convaincu d'une Trahiſon dans une Ambaſſade au Roi Jugurtha. Il mourut bintôt après dans l'ignominie publique, & chargé de la haine du Peuple, qui, revenant de ſes ingratitudes, éleva d'inutiles Statues aux deux Gracques, & conſacra vainement les lieux de leur mort.

Telles furent les entrepriſes & la mort des deux Fils de Tibérius Sempronius Gracchus, Petit-Fils de Scipion, qui, par un effet de leur deſtinée, moururent dans les déſordres civils, du vivant de Cornélie leur Mere. On a dit d'eux, qu'ils auroïent pu obtenir ſans peine, & par leur mérite propre, tout ce qu'ils tacherent vainement d'acquerir par la force & par la ſédition: & il n'eſt pas encore décidé, s'ils étoient coupables, d'ambition, ou purement zélés pour la Liberté du Peuple.

Fin du ſecond Volume.

520373